



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google



Phil. 186

BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES.

BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES ,

C O N T E N A N T

Les Commentaires d'HIEROCLÈS, sur
les Vers dorés de PYTHAGORE ;
rétablis sur les Manuscrits , &
traduits en François avec des
Remarques.

Par M. DACIER, *Garde des Livres du
Cabinet du Roi.*

T O M E S E C O N D.



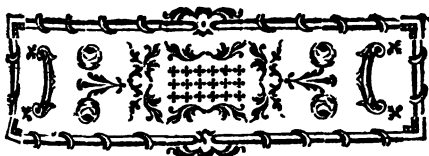
A P A R I S ,

Chez { SAILLANT & NYON , rue Saint-Jean-de-
Beauvais.
PISSOT , Quai de Conty.
DESAINT , rue du Foin.



M. DCC. LXXI.

A V E C P R I V I L E G E D U R O I .



COMMENTAIRE D'HIÉROCLÈS

SUR

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

LA Philosophie est la purgation & la perfection de la nature humaine. Elle est sa purgation, parce qu'elle la délivre de la témérité & de la folie qui vient de la matiere, & qu'elle la dégage de ce corps mortel ; & elle est la perfection, parce qu'elle lui fait recouvrer la félicité qui lui est propre, en la ramenant à la ressemblance avec Dieu. Or il n'y a que la vertu & la vérité qui puissent opérer * ces deux choses ; la vertu, en chassant l'excès des passions ; & la vérité, en dissipant les

La Philosophie purge & perfectionne la nature humaine ; & comment.

* C'est-à-dire, la purgation & la perfection de la nature humaine.

La vertu & la vérité sont

Tome II.

A

I COMMENT. D'HIEROCLÈS

les seules
causes de la
félicité de
l'homme.

ténèbres de l'erreur , & en redonnant la forme divine à ceux qui sont disposés à la recevoir.

Pour cette science donc , qui doit nous rendre purs & parfaits , il est bon d'avoir des regles courtes & précises , qui soient comme des aphorismes de l'art , afin que par leur moyen nous puissions arriver méthodiquement & par ordre à la félicité qui est notre unique fin.

Parmi toutes les regles qui renferment un précis de la Philosophie , les Vers de Pythagore , qu'on appelle *les Vers dorés* , tiennent le premier rang , & avec justice : car ils contiennent les préceptes généraux de toute la Philosophie , tant pour ce qui regarde la vie active , que la vie contemplative. Par leur moyen chacun peut acquérir la vérité & la vertu , se rendre pur , parvenir heureusement à la ressemblance divine , & comme dit le Timée de Platon , (qu'on doit regarder comme un maître très exact des dogmes de Pythagore ,) après avoir rétabli sa santé & recouvré son intégrité & sa per-

SUR LES VERS DE PYTHAG. 3

fection, se revoir dans son premier état d'innocence & de lumière.

Pythagore commence par les préceptes de la vertu active; car avant toutes choses, il faut dissiper & chasser la folie & la paresse qui sont en nous, & ensuite il faut s'appliquer à la connoissance des choses divines; car comme un œil malade, & qui n'est pas encore guéri de sa fluxion, ne sauroit regarder une lumière éclatante & vive; de même l'ame qui ne possède pas encore la vertu, ne sauroit attacher ses regards sur la beauté & la splendeur de la vérité; & il n'est pas permis à ce qui est impur, de toucher à ce qui est pur.

La Philosophie pratique est la mere de la vertu; & la théorétique, est la mere de la vérité, comme on peut l'apprendre par les Vers mêmes de Pythagore, où la Philosophie pratique est appelée, *vertu humaine*, & la théorétique est célébrée sous le nom de *vertu divine*; car après avoir fini les préceptes de la vertu civile par ces mots, *Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien, il faut que tu*

La purgation doit précéder la contemplation.

Vertu humaine.

Vertu divine.

4 COMMENT. D'HIEROCLÈS

les aimes de tout ton cœur : il continue, ce sont elles qui te mettront dans la voie de la vertu divine , & qui te feront marcher sur les traces de Dieu.

Homme ,
c'est-à-dire
homme de
bien. V. les
remarques.
Le Dieu ,
c'est-à-dire ,
l'homme sem-
blable à
Dieu.

Ordre de Py-
thagore dans
ses préceptes.

Il faut donc premièrement être homme , & ensuite devenir Dieu. L'homme , ce sont les vertus civiles qui le font ; & le Dieu , ce sont les sciences qui conduisent à la vertu divine. Or dans l'ordre il faut que les petites choses soient avant les grandes , si l'on veut faire quelque progrès. Voilà pourquoi dans ces vers de Pythagore les préceptes des vertus sont les premiers , pour nous apprendre , que c'est par la pratique des vertus , si nécessaire dans la vie , que nous devons avancer & monter jusqu'à la ressemblance divine. Et le but & l'ordre qu'on se propose dans ces Vers , c'est de donner à ceux qui les liront le véritable caractère de Philosophe , avant que de les initier aux autres sciences.

Pourquoi ces
Vers sont ap-
pellés dorés.

Au-reste , on les a appelés *Vers dorés* , pour marquer que dans ce genre c'est ce qu'il y a de plus excellent & de plus divin : car c'est ainsi

que nous appellons *l'âge d'or*, le siècle qui a porté les plus grands hommes, en caractérisant la différence des mœurs par les propriétés analogiques des métaux ; l'or étant un métal très-pur & sans aucun de ces mélanges terrestres qui se trouvent dans les autres métaux qui lui sont inférieurs, l'argent, le fer & le cuivre : c'est pourquoi il est plus excellent, comme le seul qui n'engendre point de rouille, au-lieu que les autres se rouillent à proportion du mélange terrestre qu'ils ont en eux. La rouille donc étant la figure & l'emblème des vices, c'est avec raison que l'âge dans lequel ont régné la sainteté & la pureté, & qui a été exempt de toute corruption de mœurs, a été appelé *l'âge d'or* : & c'est ainsi que ces Vers étant souverainement beaux dans toutes leurs parties, ont été appelés avec justice *Vers dorés* & divins ; car on n'y trouve point comme dans toutes les autres poésies, un vers qui est beau & un autre qui ne l'est point ; mais ils sont tous parfaitement beaux ; ils

L'âge d'or

L'or le seul
métal qui ne
se rouille
point.Avantage
que ces Vers
ont sur toutes
les autres
poésies.

représentent tous également la pureté des mœurs , conduisent à la ressemblance avec Dieu , & découvrent le but très-parfait de la Philosophie Pythagoricienne , comme on le verra évidemment par l'explication que nous donnerons de chacun en particulier. Commençons donc par les premiers.

VERS I.

Honore premièrement les Dieux immortels , comme ils sont établis & ordonnés par la Loi.

La piété est la guide des vertus.
 * C'est-à-dire, à Dieu qui est la cause des êtres.

COMME la piété , qui se rapporte * à la cause divine , est la première & la guide de toutes les vertus , c'est avec raison que le précepte sur la piété est à la tête de toutes les Loix qui sont prescrites par ces vers : Qu'il faut honorer les Dieux de cet univers selon l'ordre dans lequel ils sont établis , & * que la Loi éternelle , qui les a produits , leur a distribué avec leur essence en les plaçant les uns dans la première sphère céleste , les autres dans la seconde ,

Ou , que le Verbe qui les a produits.
 V. les remarques.
 Cette opinion de la

les autres dans la troisiemè , & ainsi de suite , jusqu'à ce que tous les globes célestes aient été remplis. Car de les reconnoître , & de les honorer selon l'ordre & le rang où ils ont été placés par leur créateur & leur pere , c'est obéir à la Loi divine , c'est leur rendre véritablement tout l'honneur qui leur est dû ; comme aussi de ne point trop relever , ni rabaisser leur dignité dans les sentimens que l'on a d'eux . mais de les prendre pour ce qu'ils sont , de leur donner le rang qu'ils ont reçu , & de rapporter tout l'honneur qu'on leur rend au seul Dieu qui les a créés , & qu'on peut appeler proprement le Dieu des Dieux , le Dieu suprême & très-bon. En effet le seul moyen que nous ayons de trouver , & de comprendre la majesté de cet Etre excellent qui a créé le monde , c'est d'être bien convaincus qu'il est là cause des Dieux , & le créateur des substances raisonnables & immuables. Ce sont ces substances , & ces Dieux qu'on appelle ici *Dieux immortels* , parce

distribution
des Dieux en
différentes
Spheres , n'est
qu'erreur.

Il ne faut ni
relever , ni
rabaisser les
Dieux infé-
rieurs.

Fils de Dieu ,
substances
immuables ,
& incorrup-

tibles de ce
premier
Être.

qu'ils ont toujours les mêmes sentimens , & les mêmes pensées du Dieu qui les a créés ; qu'ils sont toujours attentifs & attachés à ce souverain bien , & qu'ils ont reçu de lui immuablement & indivisiblement l'être & le bien être , comme étant les images inaltérables & incorruptibles de cette cause qui les a créés ; car il est digne de Dieu d'avoir produit de telles images de lui-même , qui ne fussent pas capables de s'altérer & de se corrompre par leur pente au mal , comme les ames des hommes , qui sont les dernières des substances raisonnables , celles qui sont appelées *Dieux immortels* , en étant les premières.

Passions &
altérations
de l'ame de
l'homme.

Et c'est pour les distinguer des ames des hommes qu'on les appelle ici *Dieux immortels*, comme ne mourant jamais à la vie divine , & n'oubliant un seul moment , ni leur essence ni la bonté du pere qui les a créés ; car voila les passions , les altérations auxquelles est sujette l'ame de l'homme ; tantôt se souvenant de son Dieu , & de la dignité dans la-

quelle elle a été créée , & tantôt les mettant l'un & l'autre dans un entier oubli. Voila pourquoi les ames des hommes pourroient être justement appellées *Dieux mortels*, comme mourant quelquefois à la vie divine , par leur éloignement de Dieu , & la recouvrant quelquefois par leur retour vers lui ; vivant ainsi dans le dernier sens d'une vie divine , & mourant dans l'autre , autant qu'il est possible à une essence immortelle de participer à la mort , non point par la cessation de l'être , mais par la privation du bien être : car la mort de l'essence raisonnable , c'est l'ignorance & l'impiété , qui entraînent après elles le désordre & la révolte des passions : l'ignorance de ce qui est bon précipitant nécessairement dans l'esclavage de ce qui est mauvais ; esclavage , dont il est impossible de s'affranchir , que par le retour à l'Intelligence & à Dieu , qui se fait par la réminiscence.

Ames des hommes , *Dieux mortels* , & comment.

Mort de l'ame quelle.

Esclavage qui vient de l'ignorance.

Or entre ces *Dieux immortels* , & ces *Dieux mortels* , comme je viens de les appeller , c'est une nécessité

Nécessité d'une essence moyenne entre Dieu & l'homme.

qu'il y ait une essence au-dessus de l'homme , & au-dessous de Dieu , & qui soit comme un lien & un milieu qui lie les deux extrêmes les uns avec les autres , de maniere que le tout de l'essence raisonnable soit bien lié & uni.

* Ce sont les Anges & les autres esprits bienheureux.

Selon que Dieu les éclaire.

Car il est tel par sa nature.

* Cet être moyen n'est jamais absolument dans l'ignorance de Dieu , & n'en a pas non plus toujours une connoissance immuable & permanente dans le même degré , mais tantôt plus grande & tantôt moins grande. Par cet état de connoissance , qui ne cesse jamais absolument , il est au-dessus de la nature humaine , & par cet état de connoissance , qui n'est pas toujours la même , & qui diminue , ou qui augmente , il est au-dessous de la nature divine. Il ne s'est point élevé au-dessus de la condition de l'homme par le progrès de ses connoissances , & il n'est pas non plus devenu inférieur à Dieu , & n'a pas été placé dans ce rang moyen par la diminution de ces mêmes connoissances ; mais il est par sa nature un milieu , un être moyen ;

car Dieu qui a créé toutes choses , a établi ces trois êtres , premiers , seconds & troisiemes , différents entre eux par leur nature, & sans qu'ils puissent jamais se déplacer & se confondre les uns avec les autres , ni par le vice , ni par la vertu : mais étant éternellement par leur essence , ils sont différents par le rang qui leur a été donné ; & ils ont été placés dans cet ordre par rapport aux causes qui les ont produits ; car comme là , c'est l'ordre qui renferme les trois degrés de la parfaite sagesse , le premier , le second , & le dernier ; la sagesse n'étant sagesse , que parce qu'elle produit ses ouvrages dans l'ordre & dans la perfection , de manière que la sagesse , l'ordre , & la perfection se trouvent toujours ensemble & ne se séparent jamais ; de même dans cet univers les êtres produits par la première pensée de Dieu , doivent être les premiers dans le monde ; ceux qui sont produits par la seconde , les seconds ou moyens ; & ceux qui ressemblent à la fin des pensées , les derniers dans les êtres rai-

Sagesse, ordre
& perfection
inséparables.

Sentiment
des Pythagoriciens sur
l'ordre de la
création, mêlé de vérité
& d'erreur.
V. les remarques.

A vj

sonnables; car c'est tout cet arrangement raisonnable avec un corps incorruptible, qui est l'image entière & parfaite du Dieu qui l'a créé. Les êtres qui tiennent le premier rang dans ce monde, sont l'image pure de ce qu'il y a en Dieu de plus éminent. Ceux qui tiennent le milieu, sont l'image moyenne de ce qu'il y a de moyen : & ceux qui sont les troisièmes & les derniers dans les êtres raisonnables sont la dernière image de ce qui est le dernier dans la divinité. Et de tous ces trois ordres, le premier est appelé ici des *Dieux immortels* ; le second, des *Héros doués de bonté & de lumière* ; & le troisième, des *Démons terrestres* : comme nous le verrons bientôt.

La Loi, ce
que c'est.

Retournons présentement aux premiers. Qu'est-ce que la Loi ? qu'est-ce que l'ordre qui lui est conforme ? & qu'est-ce enfin que l'honneur rendu par rapport à cet ordre & à cette Loi ? La Loi, c'est l'Intelligence qui a créé toutes choses ; c'est l'Intelligence divine qui a tout produit ,

de toute éternité , & qui le conserve aussi éternellement.

L'ordre conforme à la Loi , c'est L'ordre , ce que c'est. le rang que Dieu Pere & Créateur de toutes choses a attribué aux *Dieux immortels* , en les créant , & qui les fait être les uns les premiers , les autres les seconds ; car , quoique , comme étant les premiers dans tout cet arrangement raisonnable , ils aient reçu ce qu'il y a de plus excellent , ils ne laissent pas d'être différents C'est une erreur grossière. V. les marques. entre eux , & ils sont plus divins les uns que les autres ; & une marque de la supériorité & de l'infériorité des uns à l'égard des autres , c'est le rang & l'ordre des Spheres célestes qui leur ont été distribuées selon leur essence & leur puissance ou vertu , de maniere que la Loi ne regarde que leur essence , & que l'ordre n'est que le rang qui leur a été donné convenablement à leur dignité ; car n'ayant pas été créés à l'aventure , ils n'ont pas non plus été séparés & placés au hasard , mais ils ont été créés & placés avec ordre , comme différentes parties & différents mem-

* d'un seul
animal ; car
ils croyoient
que le mon-
de étoit vi-
vant & ani-
mé.

Car la bonté
acquise est
bien diffé-
rente de la
bonté essen-
tielle.

Bonté essen-
tielle de Dieu
la seule cause
de la créa-
tion. Grande
vérité.

bres * d'un seul *Tout*, qui est le Ciel ,
& comme conservant leur liaison
dans leur séparation , & dans leur
union selon leur espèce ; de sorte
qu'on ne peut même imaginer au-
cun changement dans leur situation ,
aucun déplacement , qu'avec la rui-
ne entière du monde , ruine qui ne
sauroit jamais arriver pendant que
la première cause , qui les a pro-
duits , sera immuable & ferme
dans ses décrets ; qu'elle aura une
puissance égale à son essence ; qu'elle
possédera une bonté non acquise ,
mais adhérente & essentielle ; & que
pour l'amour d'elle-même , elle con-
duira toutes choses à leur bien & à
leur félicité. Car on ne peut trouver
d'autre cause raisonnable de la créa-
tion des choses que la bonté essen-
tielle de Dieu ; c'est Dieu qui est
tout bon par sa nature , & ce qui est
bon n'est jamais susceptible d'aucu-
ne envie Toutes les autres causes
que l'on donne de la création de
cet univers , excepté cette bonté ,
tiennent plus des nécessités & des

besoins des hommes, que de l'indépendance d'un Dieu.

Dieu étant donc tout bon par sa nature a produit les premiers, les êtres les plus semblables à lui; les seconds, ceux qui ont avec lui une ressemblance moyenne; & les troisièmes, ceux qui de tous les êtres semblables à lui, participent le moins à cette ressemblance divine.

Les Dieux
immortels,
Les Héros,
c'est-à-dire,
les Anges.
Les hommes,

L'ordre a été réglé conformément à l'essence de tous ces êtres créés, de sorte que ce qui est plus parfait est préféré à ce qui est moins parfait, non-seulement dans tous les genres, mais aussi dans les différentes espèces; car ce n'est ni au hasard que toutes choses ont reçu leur place, & leur rang, ni par un changement de choix & de volonté; mais ayant été créées différentes par la Loi qui les a produites, elles ont leur rang conforme à la dignité de leur nature: c'est pourquoi ce précepte, *Honore-les comme ils sont placés & disposés par la Loi* doit être entendu non-seulement des Dieux immortels, mais aussi des Héros, des An-

ges , & des ames des hommes ; car dans chacun de ces genres , il y a une quantité infinie d'espèces placées & disposées selon qu'elles ont plus ou moins de dignité ; & voila quelle est la nature , & quel est l'ordre ou le rang des essences raisonnables.

L'opération. Quelle est donc la Loi , & quel est l'honneur qui en est la suite ? répétons-le encore. La loi est la vertu immuable de Dieu , selon laquelle il a créé les êtres divins , & les a rangés & placés de toute éternité , sans qu'ils puissent jamais changer.

En quoi consiste l'honneur qu'on rend aux êtres supérieurs.

Et l'honneur conforme à cette Loi , c'est la connoissance de l'essence de ces êtres que l'on honore , & la ressemblance que l'on s'efforce d'avoir avec eux , autant qu'il est possible ; car ce que l'on aime , on l'imité autant qu'on le peut ; & l'honneur qu'on rend à celui qui n'a besoin de rien , consiste à recevoir les biens qu'il nous procure ; car tu n'honores pas Dieu en lui donnant quelque chose ; mais en te rendant digne de recevoir de lui , & comme disent les Pythagoriciens , *Tu honoreras*

Ce que c'est qu'honorer Dieu.

Dieu parfaitement , si tu fais en sorte que ton ame soit son image. Tout homme qui honore Dieu par ses dons , comme un être qui en a besoin , tombe sans y penser dans cette erreur de se croire plus puissant & plus grand que Dieu. La magnificence même des dons & des offrandes , n'est pas un honneur pour Dieu , à moins que ce ne soit un esprit véritablement touché qui les fasse offrir ; car les dons & les victimes des fous ne sont que la pâture des flammes ; & leurs offrandes , qu'un appât pour les sacrileges : mais l'esprit véritablement touché , & suffisamment fortifié & affermi dans l'amour , unit à Dieu ; & c'est une nécessité que le semblable se porte vers son semblable ; c'est pourquoi on dit que le Sage est seul sacrificateur , qu'il est seul l'ami de Dieu , & qu'il fait seul comme il faut prier ; car celui-là fait seul honorer , qui ne confond jamais la dignité de ceux qu'il honore , qui s'offre le premier comme une hostie pure , qui rend son ame l'image de Dieu , & qui

La magnificence des dons n'honore pas Dieu. C'est l'esprit qui les offre.

Le Sage est seul sacrificateur.

Le seul qui fait honorer Dieu.

L'esprit de
l'homme, le
saint Temple
de la lumière
de Dieu.

prépare son esprit comme un Temple, pour y recevoir la lumière divine. Qu'offriras-tu à Dieu de toutes les choses terrestres & matérielles qui sont ici-bas, qui puisse être sa véritable image ! quel don lui feras-tu, qui puisse lui être intimement uni, comme cela arrive nécessairement à l'essence raisonnable, qui est purgée & purifiée ! En effet, comme disent les mêmes Philosophes, *Dieu n'a point sur la terre un lieu plus propre pour y habiter, qu'une ame pure. Ce qui s'accorde parfaitement avec cet Oracle d'Apollon Pythien, J'habite avec moins de plaisir dans le brillant olympé, que dans les ames des hommes pieux.*

Quel est
l'homme
pieux.

Or l'homme pieux, est celui, qui ayant la connoissance de Dieu, offre sa propre perfection, comme le plus grand honneur qu'il puisse rendre aux causes de tous les biens ; qui par l'ardeur de les acquérir, se tourne incessamment vers ceux qui les peuvent donner, & qui en se rendant toujours digne de les recevoir, honore parfaitement ceux qui les don-

nent sans cesse. Tout homme qui
 veut honorer Dieu d'une autre ma-
 niere , & nullement par soi-même,
 & par les sentimens de son cœur ,
 fait consister cet honneur en une
 profusion inutile des biens exté-
 rieurs , & cherche à s'acquitter de
 ce devoir envers lui , non point en
 lui offrant la sainteté & la vertu ,
 mais en lui donnant des biens tem-
 porels & périssables ; & ce sont des
 dons qu'un honnête homme même
 ne sauroit recevoir agréablement ,
 n'étant point donnés avec les dispo-
 sitions convenables. Et sur cela , voi-
 ci encore une réponse d'Apollon Py-
 thien qui mérite d'être rapportée.
 Un homme ayant immolé une * hé-
 catombe magnifique sans aucun sen-
 timent de piété , voulut savoir du
 Dieu comment il avoit reçu son sa-
 crifice. Le Dieu lui répondit , *la sim-
 ple orge du célèbre Hermionée a été
 agréable à mes yeux* : faisant connoî-
 tre par là , qu'il préféroit à toute
 cette magnificence l'offrande la plus
 chétive , parce qu'elle étoit relevée
 par les sentimens d'une véritable

* Sacrifice de
 cent Bœufs.

Rien n'est
agréable à
Dieu sans
piété.

piété ; & avec la piété tout est agréable à Dieu , au-lieu que sans la piété rien ne peut jamais lui plaire.

Dieu appelé
du nom de
serment , &
pourquoi. V.
les Rem.

En voila assez pour le présent sur la sainteté : mais parce qu'une observation exacte & immuable conserve la Loi de l'arrangement de cet univers , & que c'étoit la coutume des anciens de nommer *serment* , d'un nom mystérieux & ineffable , le gardien de cette observation ; c'est avec raison qu'après le précepte des Dieux on met ici le précepte du serment comme une suite dépendante & nécessaire.

V E R S I I.

Respecte le serment avec toute sorte de religion.

Ce que c'est
que le *ser-*
ment. Hiéro-
clès parle
ici du ser-
ment divin.

Nous venons de faire voir que la Loi est la vertu de Dieu , par laquelle il opere toutes choses immuablement & de toute éternité. Et ici , en conséquence de cette Loi , nous dirons que le serment est la cause qui conserve toutes choses dans le

même état , & qui les confirme & assure , comme étant fermes & stables par la Foi du serment , & conservant par là l'ordre établi par la Loi , de maniere que l'immuable arrangement de tous les êtres créés , n'est que l'effet de la Loi qui les a produits , & du serment qui les maintient & assure. Car que tous les êtres demeurent disposés & arrangés par la Loi , c'est-là le principal ouvrage & le premier effet du serment divin , qui est sur tout , & toujours gardé par ceux qui pensent toujours à Dieu ; mais qui est souvent violé par ceux qui n'y pensent pas toujours , & qui l'oublient quelquefois. En effet , à mesure qu'ils s'éloignent de Dieu , ils violent le serment , & ils le gardent à mesure qu'ils s'en rapprochent ; car le serment n'est ici que l'observation des Loix divines , & le lien par lequel sont attachés au Dieu Créateur , tous les êtres créés pour le connoître ; & parmi lesquels ceux qui sont toujours unis à lui , *respectent toujours le serment* , & ceux qui s'en détachent

V. les Remarques.

Serment ,
l'observation des Loix
divines.

quelquefois , se rendent alors impies envers ce serment , non-seulement en transgressant l'ordre de la Loi divine , mais aussi en violant la Foi du serment divin : & tel est le serment qu'on peut dire *inne & essentiel* aux êtres raisonnables , de se tenir toujours uniquement attachés à leur Pere & Créateur , & de ne transgresser jamais en aucune manière les Loix qu'il a établies.

Serment, *inne & essentiel* aux êtres raisonnables.

Le serment humain.

Quelle est la nature & le but du serment humain.

Mais le serment auquel on a recours dans les affaires de la vie civile , est l'ombre & comme la copie de ce premier ; & il mene droit à la vérité ceux qui s'en servent comme il faut ; car dissipant l'ambiguité & l'incertitude des desseins de l'homme , il les rend clairs & certains ; il les fixe , & les force à demeurer tels qu'on les a déclarés , soit dans les paroles , soit dans les actions , d'un côté en découvrant la vérité de ce qui est déjà fait , & de l'autre en exigeant & assurant ce qui est encore à faire. Voila pourquoi il est très-juste de respecter sur tout le serment. Le premier , qui précède par

Serment di-

Ton essence, est respectable, comme le gardien de l'éternité; & le serment humain, qui est un secours assuré dans les affaires de la vie, doit être respecté comme l'image du premier, & comme celui, qui après le serment divin, est le plus sûr dépositaire de la certitude & de la vérité, & qui enrichit de mœurs très-excellentes ceux qui ont appris à le respecter.

vin, le gage de l'Eternité.

Serment humain, secours assuré dans les affaires de la vie civile. Serment, le plus sûr dépositaire de la vérité.

Mœurs excellentes, la suite du respect qu'on a pour le serment.

Or le respect dû au serment, ce n'est que l'observation aussi fidele & aussi inviolable qu'il est possible, de ce qu'on a juré: & cette observation est la vertu, qui associe & unit avec la stabilité ferme & la vérité de l'habitude divine ceux qui le respectent par une nécessité toute franche & toute libre.

L'ineffable sainteté du premier serment peut se recouvrer par la conversion à Dieu, lorsque par les vertus purgatives nous guériffrons la transgression de ce serment divin: mais la sainteté & la fidélité du serment humain se conserve par les vertus politiques; car ceux qui pos-

24 COMMENT. D'HIÉROCLÈS

Sans la vertu
il n'est point
de fidélité
dans le ser-
ment.
Vice, pere de
l'infidélité.

Les vicieux
ne sauroient
être fideles
au serment.

Moyens de
conserver le
respect dû au
serment.

sedent ces vertus sont les seuls qui
puissent être fideles dans les sermens
de la vie civile; & le vice, pere de
l'infidélité & du parjure, foule aux
pieds le serment par l'instabilité &
l'inconstance des mœurs. En effet,
comment l'avare sera-t-il fidele lorf-
qu'il s'agira de recevoir de l'argent
ou de le rendre? l'intempérant ou
le lâche peuvent-ils être fideles
à leurs sermens? & les uns & les
autres par-tout où ils croiront trou-
ver leur avantage, ne dépouilleront-
ils pas le respect du serment, & ne
renonceront-ils pas à tous les biens
divins pour des temporels & périf-
sables? Mais ceux en qui la posses-
sion des vertus est ferme & assurée,
ceux-là seuls savent conserver le
respect qu'exige la majesté du ser-
ment. Or la voie la plus sûre pour
conserver inviolablement ce respect,
c'est de n'en user ni témérairement,
& au hasard, ni pour les moindres
choses, ni pour mieux assurer ce
que l'on raconte; mais de le réserver
pour des choses nécessaires &
honorables, & pour les seules occa-
sions

sons où il ne paroît d'autre voie de salut que par la vérité du serment. Et le seul moyen que tous les assistants soient persuadés de la vérité de ce que nous asurons, c'est de faire en sorte que nos mœurs soient d'accord avec nos sermens, & de ne laisser à notre prochain aucun sujet de soupçonner que nous soyons capables de préférer quelque fortune que ce puisse être à la vérité, soit que nous ayons, ou que nous n'ayons pas juré.

Occasion seule où le serment doit être permis.

Ce précepte, *respecte le serment*, nous ordonne non-seulement d'être véritables & fideles dans le serment, mais encore de nous en abstenir; car de ne pas trop user du serment, c'est le plus court moyen d'être toujours fideles & véritables. L'habitude de jurer précipite facilement dans le parjure, au-lieu que la rareté du serment en produit d'ordinaire l'observation; en effet ou l'on ne jure point, ou si l'on jure, on est véritable & fidele, la langue ne s'avancant point trop, & ne prévenant point la réflexion par la malheureuse

Parjure naît de l'habitude de jurer.

habitude de jurer, & l'esprit ne se laissant point séduire & corrompre par l'emportement des passions. L'esprit est conduit & régi par les mœurs honnêtes; & la langue est tenue en bride par l'abstinence du serment. Or la fidélité du serment s'accorde parfaitement avec l'honneur que le premier Vers nous ordonne de rendre aux Dieux; car elle est la compagne inséparable de la piété. Aussi le serment est-il le gardien de la Loi divine pour l'ordre & l'arrangement de cet univers.

Fidélité du
serment,
compagne in-
séparable de
la piété.

Honore donc cette Loi en obéissant à ce qu'elle ordonne, & respecte le serment en ne t'en servant point en toutes rencontres, afin que tu t'accoutumes à jurer véritablement, par l'habitude de ne point jurer; car ce n'est pas une petite partie de la piété que la vérité du serment.

Mais en voila assez sur les premiers êtres, sur la Loi divine qui a produit l'ordre & l'arrangement, & sur le serment qui est la suite & la dépendance de cette Loi. Or parce qu'après les Dieux immortels il faut

honorer l'être que nous appelons Être Angélique, doit être honoré.
 Angélique, l'Auteur de ces Vers
 poursuit.

V E R S I I I.

*Honore ensuite les Héros pleins de
 bonté & de lumiere.*

CE sont ici les êtres moyens entre
 les essences raisonnables, & qui te-
 nant la seconde place après les Dieux
 immortels, précèdent la nature hu-
 maine, & lient les derniers êtres
 avec les premiers. Puisqu'ils tien-
 nent donc la seconde place, il faut
 leur rendre les seconds honneurs,
 en sousentendant aussi à leur égard
 ces mots du premier précepte, *Ho-
 nore-les comme ils sont placés & dispo-
 sés par la Loi*; car toute la vertu &
 la force de cet honneur consistent à
 connoître véritablement l'essence de
 ceux que nous honorons; cette con-
 noissance nous faisant trouver d'a-
 bord sans peine tout ce que nous de-
 vons dire & faire pour les honorer
 comme il faut; en effet comment
 parlera-t-on convenablement à ceux

Pour hono-
 rer comme il
 faut, on doit
 connoître
 l'essence de
 ce qu'on ho-
 nore.

B ij

que l'on ne connoît point , & comment offrira-t-on des présens à ceux dont on ignore la dignité ? Le premier donc & le seul véritable honneur , à l'égard même de ces Héros pleins de bonté & de lumière , c'est la connoissance de leur essence & de leur ordre , & le discernement précis & juste de leurs emplois , & de la perfection qu'ils contribuent de leur part à cet univers , en conséquence du rang qu'ils occupent ; car nous devons proportionner en toutes choses à leur essence l'honneur que nous leur rendons , & cette mesure ne peut venir que de la connoissance que nous en avons : car lorsque nous connoîtrons la nature & le rang de chaque être , alors seulement nous pourrons leur rendre l'honneur qu'ils méritent , & que la Loi veut que nous leur rendions. Et nous n'honorons aucune nature inférieure à la nature humaine ; mais nous honorons principalement les êtres qui sont supérieurs à nous par leur essence , & ceux qui

Aucune nature inférieure à la nature humaine , ne mérite un culte. Grand Principe.

Ce sont les Saints.

étant nos égaux font distingués & élevés au-dessus de nous par l'éminence de leur vertu.

De tous les êtres supérieurs à nous par leur essence , le premier & le plus excellent , c'est Dieu , qui a créé toutes choses ; & c'est lui aussi qui doit être honoré par dessus tous, sans aucune comparaison ni concurrence. Et ceux qui sont après lui , & par lui les premiers dans le monde , qui pensent toujours à lui , qui expriment & représentent fidèlement en eux tous les biens dont la cause , qui les a créés , les a faits participants , & que le premier vers appelle *Dieux immortels*, parce qu'ils ne meurent jamais , & qu'ils ne quittent jamais la ressemblance qu'ils ont avec Dieu , mais y persévèrent toujours , & de la même manière ; ceux-là , dis-je , doivent recevoir après Dieu les premiers honneurs. Les seconds honneurs , & les honneurs moyens sont dûs aux êtres moyens , c'est-à-dire , qui occupent le second rang , & qui sont appel-

B iij

D'où vient la
lumière dont
les Anges sont
revêtus.

V. les remar-
ques

L'excellence
consiste dans
la bonté &
dans la lu-
mière.

Heos ,
Heroes, pour

lés ici *Héros* pleins de bonté & de lumière, qui pensent toujours à leur Créateur, & qui sont tous éclatans de la lumière qui rejaillit de la félicité dont ils jouissent en lui, non pas pourtant toujours de la même manière, & sans aucun changement; car étant unis à Dieu comme moyens, & ayant reçu la grace d'être toujours tournés vers lui, sans pouvoir s'en détourner, ils marchent toujours autour de ce premier être, mais avec des efforts qui ne sont pas toujours égaux; & par la pleine connoissance qu'ils ont d'eux-mêmes, ils séparent & réunissent l'intimité immuable que les premiers êtres ont avec Dieu, en faisant de la fin de l'intimité de ces êtres le commencement de leur initiation. C'est pourquoi ils sont appelés avec raison, *Héros excellents*, l'épithète qui signifie *excellents*, marquant par sa racine qu'ils sont pleins de bonté & de lumière, ne tombant jamais ni dans le vice ni dans l'oubli; & le terme de *Héros*, venant d'un mot qui signifie *amour*, pour

marquer que pleins d'amour pour Dieu, ils ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, & à devenir Citoyens du Ciel. On les appelle aussi *bons démons*, comme instruits & savants dans les Loix divines; & quelquefois on leur donne le nom d'AnGES, comme nous déclarant & nous annonçant les regles par la bonne vie & la félicité. Quelquefois aussi, selon ces trois sens, nous partageons en trois classes tous ces êtres moyens, ceux qui approchent le plus des êtres célestes & divins, nous les appellons *AnGES*: ceux qui sont attachés aux êtres terrestres, nous les appellons *Héros*; & ceux qui tiennent le milieu également éloignés des deux extrêmes, nous les appellons *Démons*; comme Platon l'a pratiqué très-souvent. D'autres ne donnent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms, en les appelant *AnGES*, *Démons*, ou *Héros*, par les raisons que nous avons dites; & c'est ainsi qu'en a usé l'Auteur de ces Vers: il les appelle

Ερωτες,
amours. V.
les remar-
ques.

Car *daimon*
en Grec est
pour *daemon*,
savant, in-
telligent.

B iv

Hieroclès relève trop ici la nature angélique. V. les Remarques.

Héros pleins de bonté & de lumière ; car ils sont à l'égard du premier genre , comme la splendeur à l'égard du feu , & comme le fils par rapport au pere ; c'est pourquoi ils sont célébrés comme enfans des Dieux , & avec justice ; car ils ne sont point nés de race mortelle , mais ils sont produits par leur cause uniforme & simple , comme la lumière vient de l'essence du corps lumineux , je dis la lumière claire & pure , après laquelle on imagine aisément une lumière pleine d'ombre , & mêlée de ténèbres. Et à cette lumière obscure, répond analogiquement le troisième genre d'êtres ; c'est-à-dire , le genre humain , à cause du penchant qu'il a au vice & à l'oubli , qui le rend incapable de penser toujours à Dieu. Il est inférieur aux êtres qui y pensent toujours , en ce qu'il cesse quelquefois d'y penser ; voilà les ténèbres : mais il est supérieur aux êtres sans raison , en ce qu'il revient quelquefois à y penser , & qu'il est quelquefois rappelé à la science divine , lorsqu'il se joint aux chœurs .

célestes en dépouillant toutes les affections charnelles , & en se dégageant de toute la corruption du corps ; & voila sa lumiere. Alors celui qui a été honoré de cette grace divine , devient digne de nos hommages & de nos respects , comme ayant relevé & orné en lui l'égalité de notre nature , par la participation à ce qu'il y a de meilleur.

Pourquoi les Saints doivent être honorés.

Or tout homme qui aime Dieu doit aussi aimer tout être qui a avec Dieu quelque ressemblance , soit qu'il possède cette ressemblance de toute éternité , ou qu'il ne l'ait acquise que depuis quelque temps , comme tous les hommes qui se sont distingués par l'éminence de leur vertu , & sur lesquels le Vers suivant va nous donner ce précepte.

Ceux qui aiment Dieu , aiment tout ce qui lui ressemble. Grand principe.

V E R S I V.

Respecte aussi les Démonstres terrestres , en leur rendant le culte qui leur est légitimement dû.

On plutôt ; qui ont vécu sur la terre , & qui ne sont plus. V. les Remarques.

L'AUTEUR de ces Vers parlant des ames des hommes qui sont ornées

B v

Pythagore a
plutôt em-
ployé ce mot
pour dire
ceux qui sont
morts. V. les
Rem.

de vérité & de vertu , les appelle *Démons* , comme pleines de science & de lumière ; & ensuite pour les distinguer des *Démons* qui sont tels par leur nature , & qui tiennent le milieu , comme on l'a déjà dit , il ajoute cette épithete *terrestres* , pour faire entendre qu'elles peuvent converser avec les hommes , animer des corps mortels , & habiter sur la terre. En les appellant *Démons* , il les sépare des hommes méchans & impies qui sont très-ignorans , & par conséquent très-éloignés d'être *Démons* ; & en ajoutant l'épithete , *terrestres* , il les sépare de ceux qui sont toujours pleins de lumière & de science , & qui ne sont pas d'une nature à vivre sur la terre , ni à animer des corps mortels ; car ce nom de *Démon terrestre* , ne convient qu'à celui qui étant homme par sa nature , est devenu *Démon* par l'habitude & la liaison , & savant dans les choses de Dieu. Le troisième genre est appelé simplement & proprement *terrestre* , comme le dernier des substances raisonnables , & en-

tièrement adonné à la vie terrestre ; car le premier est céleste , & le second , celui du milieu , est éthérien. Ainsi donc , tout les hommes étant *terrestres* , c'est-à-dire , tenant le troisieme & dernier rang parmi les substances raisonnables ; & n'étant pas tous *Démons* , c'est-à-dire , doués de science & de lumière , c'est avec raison que l'Auteur de ces Vers a joint ces deux noms , *Démons terrestres* , pour signifier les hommes sages & vertueux ; car tous les hommes ne sont pas sages , & tous les sages ne sont pas hommes ; les Héros & les Dieux immortels , qui par leur nature sont fort supérieurs aux hommes , étant aussi doués de sagesse & de vertu.

Il l'a employé pour signifier les hommes sages & vertueux , qui après leur mort sont devenus égaux aux Anges.

Ce Vers nous ordonne donc de respecter & de vénérer les hommes qui ont trouvé place dans les ordres divins , & qu'on peut regarder comme égaux aux Démons , aux Anges , & aux Héros ; car il ne faut pas s'imaginer qu'on nous conseille ici de respecter & d'honorer quelque genre de Démons vil & méprisable ,

B vi

comme l'usage ordinaire du mot *Demon terrestre* pourroit le persuader ; puisqu'en un mot , tous les êtres inférieurs à la nature humaine ne doivent nullement être honorés par ceux qui sont touchés de l'amour de Dieu , & qui sentent leur dignité & leur noblesse. Nous n'honorons même aucun homme , après les êtres supérieurs , s'il ne s'est rendu semblable à eux , & s'il n'est compris dans le chœur divin. Quel est donc l'honneur & le respect qu'on leur doit ? c'est , dit le Vers , *de leur rendre le culte qui leur est légitimement dû* ; & ce culte consiste à obéir aux préceptes qu'il nous ont laissés , & à les regarder comme des loix inviolables ; à suivre les mêmes sentiers de vie par où ils ont marché , qu'aucune envie n'a pu les empêcher de nous apprendre , & qu'ils ont transmis à leurs successeurs avec mille peines & mille travaux , comme un héritage immortel , en consignat dans leurs écrits pour le bien commun des hommes , les élémens des vertus , & les ré-

En quoi consiste le culte que l'on doit rendre aux Saints.

gles de la vérité. Obéir à leurs règles, & y conformer sa vie, c'est les honorer plus véritablement & plus solidement, que si l'on faisoit sur leurs tombeaux les libations les plus exquisés, & que si on leur offroit les sacrifices les plus somptueux. Voila quel est l'honneur qu'on doit aux êtres supérieurs, honneur qui commençant par le Créateur, & passant par les êtres moyens, qui sont les éthériens & les célestes, finit & se termine aux hommes qui ont été vertueux & gens de bien : mais parce qu'il faut faire aussi grand état des liaisons qui se trouvent dans la vie, comme des peres & des parens, qui quoiqu'ils ne soient pas absolument dans cet ordre de perfection & de vertu, ne laissent pas de mériter nos respects par la dignité de la liaison que nous avons avec eux, l'Auteur ajoute.



V E R S V.

*Honore aussi ton pere & ta mere , &
tes plus proches parens.*

Honneur dû
aux peres &
meres & aux
parens.

Nos peres &
nos parens
représentent
à notre égard
Dieu & les
saints Anges.

IL vient de nous ordonner de respecter & de vénérer les gens de bien, comme des hommes divins qui jouissent de la félicité; & ici il nous exhorte à honorer notre pere & notre mere, & ceux qui leur touchent en quelque façon par les liens du sang, quels qu'ils soient, à cause de la même nécessité de liaison. Car ce que sont à notre égard les êtres supérieurs, dont les célestes nous tiennent lieu de peres, par la liaison qui est entre eux & nous de toute éternité; & les Héros nous tiennent lieu de parens; c'est cela même que sont pour nous dans cette vie mortelle nos peres & meres, & leurs proches, qui les touchent de plus près par le sang, & qui par cette raison doivent recevoir de nous les premiers honneurs après nos peres & meres. Comment les

honorons-nous donc ? Sera-ce en réglant notre vie par leurs sentimens , de sorte que nous ne pensions ni ne fassions que ce qui leur sera agréable ? Mais de cette manière notre empressement pour la vertu , dégénérera en empressement pour le vice , s'il se trouve qu'ils soient méchans & vicieux. D'un autre côté aussi , les mépriserons-nous à cause de la connoissance que nous aurons de leurs vices ? mais comment obéirons-nous par là à la Loi qu'on nous donne ici ? Pouvons-nous en n'honorant ni nos peres & meres , qui sont l'image des Dieux , ni nos parens qui représentent à notre à égard les * Héros , pou- * Les Anges
vons-nous , dis-je n'être pas impies envers ceux auxquels nous convenons nous-mêmes qu'ils ressemblent ? Et cette vertu que nous croirons pratiquer en désobéissant à nos peres & meres , à cause de leurs vices , ne produira-t-elle pas un plus grand mal , qui est l'impiété ? Que si au contraire nous leur obéissons en tout , comment se peut-il que nous ne nous éloignons pas de la piété &

de la pratique des vertus , s'il arrive que par la corruption de leurs mœurs, ils ne nous enseignent pas la vérité & la vertu ? Car si tout ce que nos peres & meres nous ordonnent étoit vrai & bon, l'honneur que nous leur rendrions s'accorderoit parfaitement avec l'honneur & l'obéissance que nous devons aux Dieux. Mais si la volonté de nos peres n'est pas toujours conforme aux Loix de Dieu, ceux qui se trouvent dans cette espece de contradiction & d'antinomie, doivent-ils faire autre chose que ce que l'on pratique tous les jours dans les autres devoirs, qui en certaines conjonctures se trouvent incompatibles, & où il faut nécessairement violer l'un pour sauver l'autre ? car deux bonnes actions nous étant proposées, l'une bonne & l'autre meilleure, il faut nécessairement préférer la meilleure quand on ne peut pas s'acquitter des deux. C'est une bonne action d'obéir à Dieu ; c'en est encore une bonne d'obéir à son pere & à sa mere. Si ce que Dieu & nos peres exigent de nous

Ce que l'on doit faire, quand l'honneur dû à nos peres & meres ne s'accorde pas avec la piété.

De deux bonnes actions, il faut toujours choisir la meilleure.

s'accorde , & qu'en leur obéissant nous tendions à la même fin , c'est une grande fortune pour nous , & ce double devoir est indispensable. Mais si la Loi de Dieu nous ordonne une chose , & celle de nos peres une autre , dans cette contradiction , qu'on ne peut accorder , nous devons obéir à Dieu en défobéissant à nos peres dans les seules choses où ils n'obéissent pas eux-mêmes aux Loix divines ; car il n'est pas possible que celui qui veut observer exactement les regles de la vertu s'accorde jamais avec ceux qui les violent. Dans toutes les autres choses nous honorerons nos peres & meres de tout notre pouvoir , & sans bornes , en les servant nous-mêmes , & en leur fournissant abondamment , & de tout notre cœur , les biens dont ils ont besoin ; car il est très-juste qu'ils se servent de ceux qu'ils ont engendrés & nourris. Mais pour ce que nous n'avons pas reçu d'eux , la Loi le déclare libre , & l'affranchit de leur puissance , & elle nous ordonne d'en chercher le véritable pere , de

Les seules occasions où les enfans doivent défobéir à leurs peres.

Honneur dû aux peres, est sans bornes dans tout ce qui n'est point contraire aux Loix de Dieu.

C'est-à-dire , notre ame.

Dieu le véritable pere de notre ame.

nous y attacher , & de travailler particulièrement à nous rendre conformes à son image ; & par ce moyen nous pourons conserver les biens divins & les biens humains : & comme nous ne négligerons pas nos peres sous un vain prétexte de vertu , nous ne tomberons pas non plus par une obéissance aveugle & insensée dans le plus grand de tous les maux , qui est l'impiété.

C'est-à-dire ,
le corps.

C'est-à-dire ,
l'ame qu'ils
n'ont point
créée , & qui
vient de
Dieu.

Il faut n'épar-
gner ni nos
corps ni nos
biens pour le
service de
nos peres &
merc.

Que s'ils nous menacent de nous faire mourir pour notre désobéissance , ou de nous deshériter , il ne faut pas nous effrayer de leurs menaces ; mais penser d'abord sur quoi elles tomberont. Ils ne menacent que ce qu'ils ont créé ; mais ce qui est à couvert de leurs emportemens , qui ne peut souffrir de leur injustice , & qui ne vient point d'eux , il faut le conserver libre & soumis à Dieu. Le véritable honneur que la vertu nous ordonne de rendre à nos peres , c'est de n'épargner pour leur service , ni nos corps ni nos biens ; c'est de leur être entièrement soumis dans tout ce qui regarde ces

deux ministères ; car il est séant & juste de ne leur refuser jamais le service de nos mains : au-contrai-
 re , plus ce service sera pénible , vil , & d'esclave , plus nous devons nous y plaire & nous en tenir honorés. Encore moins devons-nous leur refuser les biens qui leur sont nécessaires, & diminuer leur dépense par un esprit d'avarice ; mais nous devons leur fournir abondamment , & de bon cœur tout ce dont ils ont besoin , en nous réjouissant , & en nous trouvant heureux de les servir de nos biens & de nos personnes ; car pratiquer ces deux choses avec joie , & d'une franche volonté , c'est accomplir la Loi de la vertu , & payer les droits à la nature. Voilà quel est l'honneur que nous devons à nos peres & à nos meres. Celui que nous devons à leurs proches , & qui n'est que le second , se mesure par le degré de parenté , de sorte qu'après nos peres & meres nous honorerons plus ou moins nos parens , selon que la nature nous les a plus ou moins unis.

plus le service de nos peres sera pénible & vil , plus il nous doit paroître agréable & honorable.

VERS VI.

*De tous les autres hommes , fais ton
ami de celui qui se distingue par sa
vertu.*

Préceptes sur
l'amitié.

A la parenté
que nous
avons avec
Dieu & avec
les Anges &
les Saints.

Amitié doit
être recher-
chée pour la
vertu, & non
pour l'inté-
rêt.

APRÈS le précepte qui prescrit le premier honneur que nous devons à la première parenté, & celui qui règle l'honneur que nous devons à nos pères & mères, & à leurs proches, & qui est une dépendance du premier, voici tout de suite la Loi qu'on nous donne pour contracter l'amitié. C'est de choisir pour notre ami, parmi ceux qui ne sont pas de notre famille, celui qui est le plus honnête homme, & de nous joindre à lui pour la communication des vertus, afin que nous fassions de l'homme de bien notre ami pour une bonne cause, & que nous ne recherchions pas son amitié par aucun autre intérêt; de sorte que ce précepte est entièrement semblable à l'avertissement qu'on nous a donné sur les gens de bien qui sont morts; car comme là on nous

a dit que nous ne devions honorer & vénérer que ceux qui sont remplis de science & de lumière , on nous dit de même ici , que nous ne devons faire nos amis , que de ceux qui ont de la probité & de la vertu. Sur ceux-ci , on nous donne le choix , & pour nos peres & leurs proches , on se repose sur la nature ; car un pere , un frere attirent naturellement le respect ; mais les autres , je veux dire les amis , c'est la vertu seule qui en fait le prix , comme c'est elle qui fait le mérite de ceux qui sont morts.

La vertu nous lie avec nos amis ; mais c'est la nature qui nous lie à Dieu & à nos parens.

Les êtres qui précèdent ces derniers , c'est la nature même qui les rend respectables , & qui nous ordonne de les honorer. Dans le Ciel ce sont les Dieux & les Héros (les Anges ,) & ici-bas ce sont nos peres & nos parens , qui dans une nature mortelle nous représentent incessamment l'image de la parenté immortelle qui nous lie à ces Dieux & à ces Héros.

Voilà quelle doit être la premiere recherche , & la premiere acqui-

tion d'un ami : quant aux moyens dont on doit se servir pour le conserver pendant qu'il contribuera à notre véritable bien , ou pour l'abandonner s'il vient à se corrompre & à ne plus obéir aux préceptes & aux conseils qui tendent à la perfection ; on va nous les enseigner.

VERS VII, VIII & IX.

On pourroit
aussi expli-
quer ce Vers,

*Cede à ton
ami en lui*

*parlant avec
douceur , &
en lui rendant
toute sorte de
bons services.*

Mais l'expli-
cation d'Hie-
roclès est plus
profonde.

*Cede toujours à ses doux avertissemens ,
& à ses actions honnêtes & utiles.*

*Et ne viens jamais à haïr ton ami pour
une légère faute , autant que tu le
peux.*

*Or la puissance habite près de la né-
cessité.*

Conduite
qu'on doit
avoir avec
ses amis.

ON traite ici comment il faut se conduire avec ses amis. Premièrement, il faut leur céder & leur obéir quand ils nous donnent des conseils honnêtes , & qu'ils font quelque chose pour notre utilité ;

puisque c'est pour ce commun bien que la Loi de l'amitié nous lie, afin qu'ils nous aident à faire croître en nous la vertu, & que nous les aidions réciproquement à la faire croître en eux; car comme compagnons de voyage, & marchant ensemble dans le chemin de la meilleure vie, ce que nous voyons mieux l'un que l'autre, nous devons le dire & le rapporter à l'utilité commune, en cédant doucement aux bons conseils de nos amis, & en leur faisant part de tout ce que nous avons d'honnête & d'utile. Et pour ce qui est des richesses, de la gloire, & de toutes les autres choses qui résultent d'un assemblage périssable & mortel, nous ne devons jamais avoir avec nos amis le moindre différent; ce seroit haïr pour une légère faute ceux qui sont nos amis pour les plus grands des biens. Nous supporterons donc nos amis en toutes choses, comme étant liés à eux par la plus grande de toutes les nécessités, par les liens de l'amitié. Il n'y a qu'un seul point

Les amis sont des compagnons de voyages, qui doivent s'entraîner réciproquement,

La seule chose où l'on ne doit pas supporter ses amis.

Milieu qu'il faut garder en renonçant à l'amitié de quelqu'un.

où nous ne les supporterons pas. Nous ne leur céderons nullement, lorsqu'ils se laisseront corrompre; & nous ne les suivrons en aucune manière, lorsqu'ils quitteront les voies de la sagesse pour rentrer dans un autre train de vie; car nous nous laisserions emporter avec eux loin du but de la vertu; mais nous ferons tous nos efforts pour redresser notre ami, & pour le ramener dans la bonne voie. Si nous ne pouvons le persuader, nous nous tiendrons en repos sans le regarder comme notre ennemi, à cause de notre ancienne amitié, ni comme notre ami, à cause de sa corruption. De sorte que par cette seule raison, nous le quitterons & le renoncerons, comme incapable de nous aider de sa part à cultiver & à faire croître en nous la vertu, pour laquelle seule nous l'avions recherché. Mais il faut bien prendre garde que cette séparation ne dégénère en inimitié; car quoiqu'il ait rompu le premier notre union, nous sommes obligés d'avoir un très-grand

très-grand soin de rappeler à son devoir , fans nous réjouir de la chute d'un ami , fans insulter à son erreur , à sa faute : mais plutôt en compatissant à son malheur avec douleur & avec larmes , en priant pour lui , & en n'oubliant aucune des choses qui peuvent le ramener au salut par le repentir. Or les choses qui peuvent le ramener , c'est de n'entrer avec lui en aucun démêlé , ni sur le bien , ni sur la gloire ; c'est de ne pas le priver de notre société avec éclat & avec hauteur ; c'est de ne pas triompher de ses malheurs , en les faisant servir à notre ambition & à notre vanité. Et comme ce qui contribue le plus à nous faire conserver nos amis , ou à nous les faire quitter avec raison & avec justice , ou enfin à nous mettre en état de les rappeler à leur devoir par le repentir , c'est de supporter leurs torts ; c'est de n'entrer avec eux dans aucune discussion trop exacte de nos intérêts ; c'est d'avoir de l'indulgence , & de ne pas tout prendre à la

Devoirs envers nos amis , lorsqu'ils s'éloignent du chemin de la vertu.

la rigueur ; en un mot , d'avoir une patience aussi grande qu'il est en notre pouvoir : voila pourquoi l'auteur de ces Vers ajoute , *autant*

que tu le peux. Et ensuite , afin que nous ne mesurions pas la puissance par la volonté , mais par les forces de la nature , autant que la nécessité survenant en peut faire trou-

La puissance ne doit pas être mesurée par la volonté , mais par les forces de la nature.
Puissance habite près de la nécessité.

ver , il nous avertit *que la puissance habite près de la nécessité* ; car chacun de nous est convaincu tous les jours , par son expérience , que la nécessité lui fait trouver plus de forces qu'il n'avoit cru en avoir. Il faut donc nous bien mettre dans l'esprit , que nous devons supporter nos amis , autant que la nécessité nous fera voir que nous le pouvons , & que ce qui nous avoit paru insupportable , nous devons le rendre supportable par la nécessité de l'amitié ; car il ne faut pas nous imaginer que le courage & la générosité ne doivent être employés qu'à supporter les choses qu'ordonnent la violence & la force. Tout ce qui va à conserver ou à rega-

SUR LES VERS DE PYTHAG. 51

gnier nos amis , demande & mérite une plus grande patience , comme étant des ordres mêmes de la nécessité divine. Or pour les sages , la nécessité de l'esprit est plus forte & plus puissante que toute la force qui vient du dehors. Soit donc que tu regardes la nécessité qui vient des conjonctures & des circonstances , soit que tu consideres la nécessité de la volonté , cette nécessité libre & indépendante , qui est contenue dans les bornes de la science , & qui émane des loix divines , tu trouveras la mesure de la puissance qui est en toi , & que ce Vers veut que tu employes pour tes amis , en t'ordonnant de ne pas rompre facilement avec eux , & de ne pas les haïr pour une légère faute. En effet ce vers compte pour très-peu de chose tout ce qui ne touche point l'ame : il nous défend de faire de notre ami un ennemi pour de vils intérêts , & il nous ordonne de tâcher par une indifférence entière pour toutes les choses extérieures , de regagner notre

Nécessité de l'esprit plus forte que tout ce qui vient du dehors.

C ij

Ne rendre jamais la pareille à nos amis, quand ils en usent mal avec nous.

L'amitié est la fin des vertus, & leur principe c'est la piété,

ami, & de nous mettre en état de nous rendre ce témoignage, que nous avons conservé nos amis autant qu'il a dépendu de nous; que nous avons rappelé & redressé ceux qui se laissoient gagner au vice; que nous ne leur avons donné aucun sujet de rompre avec nous; que nous ne leur avons pas rendu la pareille, quand ils ont les premiers renoncé à notre amitié; car voila ce qu'exige la Loi sacrée de l'amitié, Loi qui est d'une vertu très-éminente, & qui comme très-parfaite, excelle sur toutes les autres vertus; puisque la fin des vertus, c'est l'amitié, & leur principe, c'est la piété. Les règles de la piété sont pour nous les semences des vrais biens; & l'habitude de l'amité, est le fruit très-parfait des vertus. Comme donc il faut toujours conserver la justice, non-seulement avec ceux qui en usent bien avec nous, mais encore avec ceux qui cherchent à nous faire tort, & cela, de peur qu'en leur rendant le mal pour le mal, nous ne

tombions dans le même vice ; il faut aussi toujours conserver l'amitié , c'est-à-dire l'humanité pour tous ceux qui sont de notre espece. Or nous donnerons la juste mesure à l'amitié , & nous placerons chacun dans l'ordre & le rang convenables , si nous aimons les gens de bien , & pour l'amour de la nature , & pour l'amour de leurs inclinations , comme conservant en eux la perfection de la nature humaine ; & si nous aimons les méchans , dont les inclinations & les sentimens n'ont rien qui puisse nous faire rechercher leur amitié , si nous les aimons , dis-je , pour l'amour de la nature seule , qui nous est commune avec eux. C'est pourquoi on a fort bien dit , *Le Sage ne hait personne , & il aime les seuls gens de bien ;* car comme il aime l'homme , il ne hait pas même le méchant ; & comme il cherche le vertueux pour se communiquer à lui , il choisit surtout , pour l'objet de son affection , le plus parfait ; & dans les mesu-

Amitié , une humanité qui doit s'étendre sur tous les hommes ; mais différemment.

Les gens de bien doivent être aimés pour l'amour de la nature & de leur vertu. Et les méchans pour l'amour de la nature seule.

Le Sage ne hait personne.

Dieu étend
son amour
sur tout le
genre hu-
main.

Comment
Dieu aime
les méchants.

Belle preuve
de l'obliga-
tion d'aimer
tous les hom-
mes.

res & les regles de son amitié ,
il imite Dieu , qui ne hait aucun
homme , qui aime préféralement
l'homme de bien , & qui étendant
son amour sur tout le genre hu-
main , a soin d'en départir à cha-
que particulier la part qu'il mérite ,
en appelant & unissant à lui les
gens de bien , & en ramenant à
leur devoir les deserteurs de la
vertu par les loix de sa justice ;
car c'est ce qui est proportionné &
utile aux uns & aux autres. C'est
ainsi que nous devons conserver
l'amitié pour tous les hommes , en
la partageant à chacun selon leur
mérite & leur dignité : nous devons
pratiquer la tempérance & la justice
avec tous les hommes , & non pas
seulement avec les justes & les
tempérans , & nous ne serons pas
bons avec les bons , & méchants
avec les méchants ; car de cette ma-
niere tous les accidens auroient le
pouvoir de nous changer , & nous
n'aurions à nous en propre aucun
bien que nous pussions étendre &
déployer sur tous les hommes. Que

si nous avons acquis l'habitude de la vertu , il ne dépend pas du premier venu de nous la faire perdre : & étant heureusement affermis sur ses fondemens inébranlables , nous ne changerons pas de disposition & de sentiment avec tous ceux que nous rencontrerons. Ce que nous pratiquons sur toutes les autres vertus , nous devons le pratiquer de même sur l'amitié , qui , comme nous l'avons déjà dit , est de toutes les vertus la plus grande ; puisque l'amitié n'est autre chose que l'humanité qu'on déploie en général sur tous les hommes & en particulier sur les gens de bien ; c'est pourquoi le nom d'*humanité* ; c'est-à-dire , amour des hommes , lui convient particulièrement. Cela suffit sur cet article , passons aux autres.



VERS X & XI.

*Sache que toutes ces choses sont ainsi :
mais accoutume-toi à surmonter &
à vaincre ces passions :*

Premièrement , la gourmandise , la paresse , la luxure , & la colere.

VOILA les passions qu'il faut réprimer & réduire, afin qu'elles ne troublent & n'empêchent pas la raison. Courage donc , refrénons la folie entière par de bonnes instructions , puisque ces différentes parties se prêtent réciproquement des armes pour commettre le péché de suite , & comme par degrés : par exemple , l'excès dans le manger provoque un long sommeil , & les deux ensemble produisent une force & une fanté , qui portent immodérément à l'amour ; & qui irritant la partie concupiscible de l'ame , la poussent à l'intempérance. La partie irascible venant ensuite à se joindre à cette partie concupiscible , ne craint aucun danger ; aucun combat ne l'effraye , elle affronte

Les passions
sont les parties, & comme les membres de la folie.

tout pour assouvir ses convoitises , tantôt pour la bonne chere , tantôt pour des maîtresses , & tantôt pour d'autres voluptés. *Accoutume-toi donc à tenir ces passions en bride* , en commençant par la *gourmandise* , afin que les parties déraisonnables de l'ame s'accoutument à obéir à la raison , & que tu puisses observer inviolablement la piété envers les Dieux , le respect envers tes parens , & tous les autres préceptes qu'on vient de te donner. L'observation de ces premiers préceptes dépend de ceux-ci ; & on les violera infailliblement , si les passions ne sont soumises , & n'obéissent à la raison ; car d'un côté , ou la colere nous excitera contre nos parens , ou la concupiscence nous armera contre leurs ordres ; & de l'autre côté , ou la colere nous précipitera dans le blasphème , ou le désir des richesses dans le parjure. En un mot , tous les maux sont causés par ces passions , lorsque la raison n'a pas la force de les ranger à leur devoir , & de les soumettre.

C v

Voila les sources de toutes les impiétés , de toutes les guerres qui divisent , des trahisons des amis , & de tous les crimes que l'on commet contre les Loix. De sorte que les méchans sont forcés de crier comme la Médée du théâtre.

Les uns ,

*Je vois tous les forfaits dont je vais
me noircir ;
Mais ma foible raison cédant à ma
colere , &c.*

Les autres ,

*Je connois tous les maux que ma
main va commettre ;
Mais ma raison cédant à ma cupi-
dité , &c.*

Ou même ,

*Tes conseils sont très-bons , j'en vois
l'utilité ;
Mais les honteux liens qui capti-
vent mon ame ,
M'empêchent d'obéir.*

Car tout ce qui est capable de
raison , étant bien disposé pour sen-

tir ce qui est beau & honnête , est toujours éveillé & toujours prêt pour obéir aux préceptes de la raison , lorsque les penchans de ses passions , comme autant de masses de plomb , ne l'entraînent pas dans l'abîme du vice.

Il faut donc que nous sachions , que nous connoissions nos devoirs , & que nous accoutumions , autant qu'il est en notre pouvoir , nos facultés brutales , à obéir à la raison qui est en nous ; car les passions étant ainsi soumises , la raison sera en état d'observer inviolablement les premiers préceptes , pour lesquels on nous dit ici : *Sache que toutes ces choses sont ainsi.* Et pour les préceptes suivans , on nous dit : *Mais accoutume-toi à vaincre , &c.* pour nous faire entendre que la partie raisonnable se règle par l'instruction & par la science ; & que la partie brutale se régit par l'habitude & par des formations , si l'on peut ainsi parler , qui sont en quelque façon corporelles. Et c'est ainsi que les hommes réduisent & dressent les ani-

La raison se règle par l'instruction , & la passion par l'habitude.

Biens que
produit la
tempérance
dans le boire
& dans le
manger.

Biens qui
naissent de la
tempérance.

maux par le moyen de l'habitude
seule. L'appétit donc accoutumé à
se contenter d'une mesure juste &
suffisante, rend les autres passions
du corps plus modérées, & la co-
lere moins bouillante & moins em-
portée; de sorte que n'étant point
violemment agités par les passions,
nous pouvons méditer avec tran-
quillité ce que nous sommes obli-
gés de faire; & de là nous appren-
ons à nous connoître nous-mê-
mes, à connoître ce que nous som-
mes dans la vérité, & à nous res-
pecter quand nous nous connoif-
sons. Et de cette connoissance, &
de ce respect, qui en est la suite in-
faillible, vient la fuite des actions
honteuses, c'est-à-dire, de tous les
maux, qui sont appellés honteux,
parce qu'ils sont indécens & indi-
gnes d'être commis par une sub-
stance raisonnable; & c'est de quoi
on va parler.



VERS XII & XIII.

Ne commets jamais aucune action honteuse , ni avec les autres ,

Ni en ton particulier ; & sur-tout respecte-toi toi-même.

IL arrive très-ordinairement , ou Les deux voies qui nous conduisent au vice , la solitude & la société. que nous faisons en notre particulier des actions honteuses , parce que nous les croyons indifférentes , ce que nous n'aurions jamais fait devant un autre , à cause du respect que nous aurions eu pour un témoin ; ou au contraire , qu'entraînés par le nombre , & les complices diminuant la honte de l'action , nous commettons avec les autres , ce que nous n'aurions jamais commis seuls & en notre particulier. Voilà pourquoi le Poète ferme ici ces deux chemins qui peuvent nous conduire à ce qui est honteux & mauvais ; car si tout ce qui est honteux est véritablement à fuir , il n'y a point de circonstance qui puisse jamais le rendre digne d'être recherché. Voilà pourquoi il a joint Ce qui est honteux ne sauroit changer par les circonstances.

ici les deux , *ni avec les autres , ni en ton particulier* ; afin que ni la solitude ne te porte à ce qui est indécent , ni la société & le nombre des complices ne justifient jamais le crime à tes yeux. Après quoi il ajoute la cause qui seule détourne de commettre

Le respect de nous-mêmes nous éloigne du mal.

le mal, *sur tout respecte toi toi-même*; car si tu t'accoutumes à te respecter toi-même , tu auras toujours avec toi un garde fidele que tu respecteras , qui ne s'éloignera jamais de toi , & qui te gardera à vue : aussi est-il souvent arrivé , que beaucoup de gens , après que leurs amis ou leurs domestiques les ont eu quittés , ont fait ce qu'ils auroient eu honte de faire en leur présence. Quoi donc ? n'avoient-ils nul témoin ? je ne par-

Dieu est bien loin de la pensée des méchans.

le point ici de Dieu ; car Dieu est bien loin de la pensée des méchans : Mais n'avoient-ils pas pour témoin leur ame , c'est-à-dire eux-mêmes ? N'avoient-ils pas le jugement de leur conscience ? Ils les avoient sans doute : mais subjugués & asservis par leurs passions , ils ignoroient qu'ils les eussent ; & ceux qui sont

en cet état méprisent leur raison ,
 & la traitent plus mal que le plus
 vil esclave. Etablis-toi donc toi-
 même pour ton garde, & ton sur-
 veillant ; & les yeux de l'entende-
 ment toujours attachés sur ce garde
 fidele , commence à t'éloigner du
 vice. Le respect que tu auras pour
 toi-même deviendra de nécessité un
 éloignement & une fuite de tout
 ce qui est honteux , & indigne
 d'être commis par une substance
 raisonnable. Et celui qui trouve in-
 dignes de lui tous les vices , se fa-
 miliarise insensiblement avec la ver-
 tu. C'est pourquoi le Poëte ajoute.

De la fuite du
 vice naît la
 vertu.



VERS XIV, XV, XVI & XVII.

*Ensuite , observe la justice dans tes actions & dans tes paroles ,**Et ne t'accoutume point à te comporter dans la moindre chose sans regle & sans raison ;**Mais fais toujours cette réflexion , que par la destinée il est ordonné à tous les hommes de mourir ,**Et que les biens de la fortune sont incertains ; & que comme on peut les acquérir , on peut aussi les perdre.*

Chaque partie de l'ame a ses vices.

L'injustice embrasse tous les vices , & s'é-

CELUI qui se respecte lui-même, devient son garde , pour s'empêcher de tomber dans aucun vice. Or il y a plusieurs especes de vices : le vice de la partie raisonnable , c'est la folie ; celui de la partie irascible , c'est la lâcheté ; & ceux de la partie concupiscible , c'est l'intempérance & l'avarice : & le vice qui s'étend sur toutes ces facultés , c'est l'injustice. Pour éviter donc tous ces vices , nous avons besoin de quatre vertus ; de la prudence , pour la

partie raisonnable ; du courage , tend sur toutes les facultés de l'ame.
pour la partie irascible ; de la tempérance , pour la partie concupiscible ; & pour toutes ces facultés ensemble , nous avons besoin de la justice , qui est la plus parfaite de toutes les vertus , & qui régnant dans les unes & dans les autres , les renferme toutes comme ses propres parties. Voilà pourquoi ce Vers nomme la justice la première , la prudence en suite , & après la prudence , il met les plus excellens effets qui naissent de cette vertu , & qui contribuent à la perfection , à l'intégrité ou à la totalité de la justice ; car tout homme qui raisonne bien , & qui se sert de sa prudence , a pour second dans les choses louables , le courage ; dans les choses qui flattent les sens , la tempérance ; & dans les unes & les autres , la justice : & ainsi la prudence se trouve le principe des vertus ; & la justice leur fin : & au milieu , sont le courage & la tempérance ; car la faculté qui examine tout par le raisonnement , & qui cherche

La justice la plus parfaite des vertus, & elle les embrasse toutes.

La prudence, le principe des vertus, & la justice, leur fin.

toujours le bien de chacun dans toutes les actions, afin que toutes choses se fassent avec raison & dans l'ordre, c'est l'habitude de la prudence, c'est-à-dire, la plus excellente disposition de notre essence raisonnable, & par laquelle toutes les autres facultés sont en bon état, de manière que la colère est vaillante, & la cupidité tempérante; & que la justice corrigeant tous nos vices, & animant toutes nos vertus, orne notre homme mortel par l'abondance excessive de la vertu de l'homme immortel; car c'est originairement de l'esprit divin, que les vertus rayonnent dans l'ame raisonnable; ce sont elles qui constituent sa forme, sa perfection & toute sa félicité. Et de l'ame, ces vertus rejaillissent par une secrète communication, sur cet être insensé, je veux dire, sur le corps mortel, afin que tout ce qui est uni à l'essence raisonnable soit rempli de beauté, de décence, & d'ordre. Or le premier, & comme le guide de tous les biens divins, la

C'est de l'esprit divin que les vertus rayonnent dans notre ame.

De l'ame les vertus rejaillissent sur le corps.

prudence, étant bien fondée & affermie dans l'ame raisonnable, fait qu'on prend le bon parti dans toutes les occasions; qu'on supporte courageusement la mort, & qu'on souffre avec patience & avec douceur la perte des biens de la fortune; car il n'y a que la prudence qui puisse soutenir sagement & avec intrépidité les changemens de cette nature mortelle, & de la fortune qui la suit. En effet, c'est elle qui connoît par la raison la nature des choses; elle fait que c'est une nécessité indispensable, que ce qui est composé de terre & d'eau, se résolve dans ces mêmes élémens qui le composent; elle ne s'irrite point contre la nécessité; & sur ce que ce corps mortel meurt, elle ne conclut point qu'il n'y a point de providence; car elle connoît qu'il est ordonné par la destinée, à tous les hommes de mourir, qu'il y a un temps prefix pour la durée de ce corps mortel, & que le dernier moment étant venu, il ne faut pas en être fâché, mais le recevoir, & se soumettre

La prudence,
le premier,
& le guide de
tous les biens
divins.

Effets de la
prudence.

La fortune
n'est qu'une
suite & une
dépendance
de la nature
mortelle.

Chercher
non à ne pas
mourir, mais
à bien mou-
rir.

Notre corps,
ni nos biens
ne dépendent
point de
nous.

volontairement , comme à la loi divine ; c'est ce qu'emporte proprement le mot de *destinée* ; il signifie , que Dieu même par ses décrets , a destiné , a marqué à notre vie mortelle des bornes nécessaires , & qu'on ne peut passer ; & c'est le propre de la prudence de suivre les décrets des Dieux , en cherchant non à ne pas mourir , mais à bien mourir. Semblablement , elle n'ignore pas la nature des biens de la fortune ; elle fait qu'ils viennent aujourd'hui , & qu'ils s'en retournent demain , selon certaines causes qui sont destinées & marquées , auxquelles il est honteux de résister ; puisque nous ne sommes pas les maîtres de retenir & de conserver ce qui n'est point en notre puissance. Or certainement , ni le corps ni les biens , en un mot , tout ce qui est séparé de notre essence raisonnable , n'est point en notre pouvoir : & comme il ne dépend pas de nous de les acquérir , il n'en dépend pas non plus de les garder autant que nous voulons. Mais de les recevoir

quand ils viennent , & de les rendre quand il s'en retournent , & de les recevoir & de les rendre toujours avec beaucoup de vertu , voila ce qui dépend de nous , & voila le propre de notre essence raisonnable , si elle ne s'accoutume point à se comporter sans regle & sans raison sur tous les accidens de la vie ; si au contraire elle s'habitue à suivre les regles divines qui ont défini & déterminé tout ce qui peut nous regarder. C'est donc en cela sur-tout que ce qui dépend de nous , & qui est en notre pouvoir a une force extrême ; c'est que nous pouvons bien juger des choses qui ne dépendent point de nous , & ne pas nous laisser arracher la vertu de notre liberté , par l'affection des choses périssables.

La force de ce qui dépend de nous , s'étend sur ce qui n'en dépend pas : & comment.

Que dit donc le jugement prudent & sage ? Il dit qu'il faut bien user du corps & des richesses pendant que nous les avons , & les faire servir à la vertu : & quand nous sommes sur le point de les perdre , qu'il faut connoître la né-

Nous devons faire servir à la vertu, nos corps & nos biens.

La vertu ne
peut être con-
servée sans
les saines
opinions.

C'est-à-dire,
les Dieux.

Injustices &
blasphèmes
de ceux qui
fuient la
mort, & qui
aiment les
richesses.

cessité, & ajouter à toutes nos autres vertus celle de la tranquillité & de l'indifférence. En effet le seul moyen de conserver la piété envers les Dieux, & la juste mesure de la justice, c'est d'accoutumer sa raison à bien user de tous les accidens, & d'opposer les regles de la prudence, à toutes les choses qui nous paroissent arriver sans ordre, & au hasard; car jamais nous ne conserverons la vertu, si notre ame n'a les saines opinions. Jamais celui qui s'est accoutumé à se comporter sans regle & sans raison dans tout ce qu'il fait, ne suivra les êtres meilleurs que nous; mais il les regardera comme des tyrans qui le forcent, & qui le gênent; jamais il n'aura d'égard pour ceux avec lesquels il vit, & jamais il ne fera un bon usage de son corps ni de ses richesses. Voyez ceux qui fuient la mort, ou qui sont possédés du désir de conserver leurs richesses; voyez dans quelles injustices, dans quels blasphèmes ils se précipitent nécessairement, en levant l'étendard de

l'impïété contre Dieu , & en niant la providence , lorsqu'ils se voient tombés dans les choses qu'ils fuyent follement , & en faisant à leur prochain toutes sortes d'injustices , sans aucun ménagement , pour lui ravir son bien , & pour rapporter tout à leur propre utilité , autant qu'il leur est possible. Ainsi la plaie que font à ces malheureux les fausses opinions , devient manifeste , & l'on voit germer de là tous les plus grands maux , l'injustice envers leurs semblables , & l'impïété envers ceux qui sont au-dessus d'eux : maux dont est exempt celui , qui obéissant à ce précepte , attend courageusement la mort avec un jugement épuré par la raison , & ne croit pas que la perte des biens soit insupportable. De là naissent tous les mouvemens & tous les motifs qui le portent à la vertu ; car c'est de là qu'il apprend qu'il faut s'abstenir du bien d'autrui , ne faire tort à personne , & ne chercher jamais son profit par la perte & le dommage de son pro-

Ceux qui
croient l'a-
me mortelle,
incapables de
pratiquer la
justice.

Nos devoirs
doivent se
mesurer par
notre digni-
té : Grand
précepte.

La justice em-
brasse tous
nos devoirs.

chain. Or c'est ce que ne pourra
jamais observer celui qui se persuade
de que son ame est mortelle, &
qui accoutumé à se comporter en
tout sans regle & sans raison, ne
discerne point ce que c'est qu'il y a
en nous de mortel & qui a besoin
des richesses, & ce que c'est qui est
susceptible de vertu & que la
vertu aide & fortifie; car il n'y a
que ce juste discernement qui puisse
nous porter à la pratique de la ver-
tu, & nous exciter à acquérir ce
qui est beau & honnête; acquisi-
tion à laquelle nous pousse un mou-
vement tout divin, qui naît de ces
deux préceptes, *Connois-toi toi-mê-
me, & respecte-toi toi-même.* Car c'est
par notre propre dignité, qu'il faut
mesurer tous nos devoirs, & dans
nos actions & dans nos paroles; &
l'observation de nos devoirs n'est
autre chose que l'observation exacte
& inviolable de la justice. Voilà
pourquoi la justice est mise ici à la
tête de toutes les autres vertus,
afin qu'elle devienne la mesure &
la regle de nos devoirs, *Observe la
justice,*

justice, dit-il, & dans tes actions, & dans tes paroles. Tu ne prononceras donc jamais aucun blasphème, ni dans la perte de tes biens, ni dans les douleurs les plus aiguës de tes maladies, afin que tu ne blesses pas la justice dans tes paroles : & tu ne raviras jamais le bien de ton prochain, & ne machineras jamais la perte & le malheur d'aucun homme, afin que tu ne blesses pas la justice dans tes actions ; car pendant que la justice sera comme en garnison dans notre ame, pour la garder & la défendre, nous remplirons toujours tous nos devoirs, envers les Dieux, envers les hommes, & envers nous-mêmes. Or la meilleure règle, & la meilleure mesure de la justice, c'est la prudence ; c'est pourquoi, après le précepte, *Observe la justice*, il ajoute, *Et ne t'accoutume point à te comporter en rien sans raison*, parce que la justice ne peut subsister sans la prudence. En effet il n'y a de véritablement juste que ce que la parfaite prudence a limité ; c'est elle qui ne

Prudence, la règle & la mesure de la justice.

La justice ne peut subsister sans la prudence.

se comporte en rien sans raison ; mais qui examine & considère avec soin ce que c'est que ce corps mortel , & quelles sont les choses dont il a besoin , & qui sont nécessaires à son usage ; c'est elle enfin qui trouve tout vil & méprisable , en comparaison de la vertu , & qui fait consister toute son utilité dans la meilleure disposition de l'ame ; dans cette disposition qui donne à toutes les autres choses l'ornement & le prix qu'elles peuvent recevoir. Voilà quel est le but de ces Vers ; c'est de faire naître dans l'ame de ceux qui les lisent , ces quatre vertus pratiques , avec leur exacte & vigilante observation , & dans les actions , & dans les paroles ; car l'un de ces Vers inspire la prudence , l'autre le courage , celui-là la tempérance , & celui qui les précède tous , exhorte à observer la justice qui s'étend en commun sur toutes les autres vertus : & ce Vers , *Que les biens de la fortune sont incertains , & que comme on peut les acquérir , on peut aussi les perdre , est*

ajouté ici , pour faire entendre que l'habitude de la tempérance est ordinairement accompagnée de la libéralité , vertu qui règle la recette & la dépense dans les biens de la fortune ; car de les recevoir , & de les dépenser quand la raison le veut & l'ordonne , cela seul coupe la racine à la mesquinerie & à la prodigalité ; & toutes ces vertus viennent de ce principe comme d'une première source , je veux dire , de se respecter soi-même : & ce précepte , *de se respecter soi-même* , est renfermé dans celui-ci , *connois-toi toi-même* , qui doit précéder toutes nos bonnes actions , & toutes nos connoissances. En effet , d'où saurions-nous que nous devons modérer nos passions , & connoître la nature des choses ? car on doute sur ce sujet , premièrement , si cela est possible à l'homme ; & ensuite , s'il est utile. Il paroît même tout au contraire , que l'homme de bien est beaucoup plus malheureux dans cette vie , que le méchant , en ce qu'il ne prend point injustement

La tempérance produit la libéralité.

L'homme de bien est souvent plus malheureux en cette vie , que le méchant.

D ij

d'où il ne doit pas prendre , & qu'il dépense justement où il doit dépenser : Et que pour ce qui regarde le corps , il est plus exposé aux mauvais traitemens , en ce qu'il ne cherche point à dominer , & qu'il ne fait pas servilement la cour à ceux qui dominent : de maniere que s'il n'y a pas en nous une substance qui tire toute son utilité de la vertu , c'est envain que nous méprisons les richesses & les dignités. Voila pourquoi ceux qui étant persuadés que l'ame est mortelle , enseignent que l'on ne doit pas abandonner la vertu , sont plutôt de vains discoureurs , que de vrais Philosophes ; car si après notre mort il ne restoit pas de nous quelque chose , & quelque chose de nature à tirer tout son ornement de la vérité & de la vertu , telle que nous disons l'ame raisonnable , jamais nous n'aurions de desirs purs des choses belles & honnêtes ; parce que le seul soupçon que l'ame est mortelle , amortit & étouffe tout empressement pour la vertu , & pousse à jouir des voluptés corpo-

Le seul soupçon que l'ame est mortelle , étouffe tout désir de vertu.

relles , quelles qu'elles soient , & de quelque endroit qu'elles viennent. En effet , comment ces gens-là peuvent-ils prétendre qu'un homme prudent , & qui fait quelque usage de sa raison ne doit pas tout accorder à son corps , pour lequel seul l'ame même subsiste , puisqu'elle n'existe pas par elle-même , mais qu'elle est un accident de telle , ou telle conformation du corps ? Comment se peut-il que nous abandonnions le corps pour l'amour de la vertu , lorsque nous sommes persuadés que nous allons perdre l'ame avec le corps ; de manière que cette vertu , pour laquelle nous aurons souffert la mort , ne se trouvera nulle part , & n'existera point ? Mais cette matière a été ample-

Il veut parler
de Socrate, &
de Platon.

nous avons déjà établi , que comme l'ignorance de notre essence entraîne nécessairement après elle tous les vices , la connoissance de nous-mêmes , & le mépris de tout ce qui est indigne d'une nature raisonnable , produisent en tout & par tout l'observation sûre & raisonnée de nos devoirs ; & c'est en quoi consiste la juste mesure de toutes

L'attention à notre essence produit l'accomplissement de tous nos devoirs.

les vertus en particulier : car pendant que nous regardons & considérons notre essence comme notre seule regle , nous trouvons en toutes choses ce qui est de notre devoir , & nous l'accomplissons selon la droite raison , conformément à notre essence. Tout ce qui rend l'ame meilleure , & qui la ramene à la félicité convenable à sa nature , c'est véritablement *la vertu* ,

Ce que c'est véritablement que la vertu.

& la Loi de la Philosophie : & tout ce qui ne tend qu'à une certaine bienséance humaine , ce ne sont que des ombres de vertu qui cherchent les louanges des hommes , & que des artifices d'un esclave qui se contrefait , & qui met

Ombre de vertu.

tout son esprit à paroître vertueux, plutôt qu'à l'être véritablement. En voila assez sur cet article.

De l'usage que nous faisons de notre droite raison, il s'ensuit nécessairement que nous ne nous comportons point légèrement sur tous les accidens de cette vie qui nous paroissent arriver sans aucun ordre; mais que nous les justifions généralement, en démêlant exactement leurs causes, & que nous les supportons courageusement sans nous plaindre des êtres qui ont soin de nous, & qui distribuant à chacun selon son mérite ce qui lui est dû, n'ont pas donné la même dignité & le même rang à ceux qui n'ont pas fait paroître la même vertu dans leur première vie. Car comment se pourroit-il qu'y ayant une providence, & notre ame étant incorruptible par son essence, & se portant à la vertu ou au vice, par son propre choix, & son propre mouvement, comment se pourroit-il, dis-je, que les gardiens mêmes de la Loi qui veut que chacun

Raison que les Pythagoriciens rendoient de l'inegalité des conditions.

Div

soit traité selon son mérite , traitassent également ceux qui ne sont nullement égaux , & qu'ils ne distribuassent pas à chacun la fortune , qu'on dit que chaque homme venant au monde choisit lui-même selon le sort qui lui est échu ? Si ce n'est donc point une fable qu'il y ait une providence qui distribue à chacun ce qui lui est dû , & que notre ame soit immortelle , il est évident qu'au-lieu d'accuser de nos malheurs celui qui nous gouverne , nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes : & c'est de là que nous tirerons la vertu & la force de guérir & de corriger tous ces malheurs , comme les Vers suivans vont nous l'apprendre. Car trouvant en nous-mêmes les causes d'une si grande inégalité , premièrement nous diminuerons par la droiture de nos jugemens l'amertume de tous les accidens de la vie : & ensuite par de saintes méthodes , & par de bonnes réflexions , comme à force de rames faisant remonter notre ame vers ce qui est le meil-

leur, nous nous délivrerons entièrement de tout ce que nous souffrons de plus fâcheux & de plus sensible. Car de souffrir sans connaître la cause de ce qu'on souffre, & sans conjecturer au-moins ce qui peut vraisemblablement nous mettre en cet état, c'est d'un homme accoutumé à se comporter sans raison & sans réflexion en toutes choses; ce que ce précepte nous défend expressément. En effet il est impossible que celui qui ne recherche pas la véritable cause de ses maux, n'en accuse pas les Dieux, en souffrant, ou qu'il n'y en a point, ou qu'ils n'ont pas de nous le soin qu'ils devroient avoir : & ces sentimens impies n'augmentent pas seulement les maux qui viennent de la première vie, mais encore ils excitent l'ame à commettre toutes sortes de crimes, & la privent du culte de son libre arbitre, en la tenant dans l'oubli des causes de ce qu'elle souffre ici-bas : mais pour savoir comment il faut philoso-

La prudence veut que nous connaissions la cause de nos maux.

Ceux qui ne recherchent pas la cause de leurs maux, tombent dans l'impiété.

De la première vie, de celle que les ames ont menée avant que de venir animer les corps.

D v

pher & raisonner sur ces choses ;
écoutons les Vers suivans.

VERS XVIII XIX XX & XXI.

*Pour toutes les douleurs que les hommes
souffrent par la divine fortune ,*

*Supporte doucement ton sort tel qu'il
est , & ne t'en fâche point :*

*Mais tâche d'y remédier autant qu'il
te sera possible ;*

*Et pense que la destinée n'envoie pas
la plus grande portion de ces mal-
heurs aux gens de bien.*

AVANT que d'entrer plus avant
dans l'explication de ces Vers , il
faut avertir qu'ici le Poète appelle
douleurs , tout ce qu'il y a de fâ-
cheux , de pénible , & qui rend le
chemin de cette vie plus difficile
& plus épineux , comme les mala-
dies , la pauvreté , la perte des amis
& des personnes qui nous sont les
plus chères , le mépris dans la pa-
trie ; car toutes ces choses sont fâ-
cheuses & difficiles à supporter :

elles ne sont pourtant pas de véritables maux, & ne nuisent point à l'ame, à moins qu'elle ne veuille elle-même se laisser précipiter par elles dans le vice; ce qui lui arriveroit tout de même de celles qui paroissent des biens, si elle refusoit d'en faire un bon usage, comme de la santé, des richesses, & des dignités; car on peut se corrompre par celles-là, comme on peut se sanctifier par leurs contraires. Or les véritables maux sont les péchés que l'on commet volontairement, & par son propre choix, & avec lesquels la vertu ne peut jamais se trouver, comme l'injustice, l'intempérance, & toutes les autres choses qui ne peuvent en aucune manière s'unir & s'allier avec le beau: car il n'est pas possible qu'à aucun de ces vices on se récrie, *Que cela est beau!* on ne dira jamais; par exemple, *Qu'il est beau d'être si injuste!* *qu'il est beau d'être si intempérant!* comme nous le disons tous les jours des maux extérieurs, *Qu'il est beau d'être malade de cette manière!*

Les biens de la vie peuvent nous corrompre, & les maux nous sanctifier.

Les péchés sont les véritables maux.

Tout ce dont on ne peut pas dire que cela est beau, est un péché ou un vice; ou du moins n'est pas une vertu.

D vj

Qu'il est beau d'être pauvre comme un tel ! lorsque quelqu'un soutient ces accidens avec courage & selon la droite raison. Mais aux vices de l'ame, jamais cette exclamation ne peut leur convenir, parce que ce sont des écarts & des éloignemens de la droite raison, qui quoique naturellement gravée dans cette ame, n'est pas apperçue de l'homme aveuglé par sa passion.

Belle preuve de cette vérité, que la droite raison est naturellement dans les hommes les plus corrompus.

Ce qu'il ne pourroit faire s'il n'avoit pas la droite raison.

Or une marque sûre que la droite raison est naturellement dans l'homme, c'est que l'injuste, où il ne va point de son intérêt, juge avec justice, & l'intempérant avec tempérance, en un mot que le méchant a de bons mouvemens dans toutes les choses qui ne le touchent point, & où sa passion ne le domine pas. Voila pourquoi tout vicieux peut s'amender & devenir vertueux, s'il condamne & proscriit ses premiers vices : & pour cela il n'est nullement nécessaire qu'il existe une prétendue raison extravagante, afin qu'elle soit le principe des vices, comme la droite

raison est le principe des vertus.

Car cette droite raison suffit pour tout, comme la Loi suffit dans une ville pour définir ce qui est fait selon ses ordres, ou contre ses ordres ; & pour approuver l'un & condamner l'autre on n'a nullement besoin d'un principe du mal, soit qu'on le fasse venir du dedans ou du dehors. Il ne faut que le seul principe du bien, qui par son essence est séparé des substances raisonnables, & c'est Dieu ; mais qui se trouve aussi au-dedans d'elles, & les gouverne selon son essence par sa vertu, & c'est la droite raison. Et voici quelle est la différence que le Poète met entre les maux. En parlant des maux volontaires, il ne dit pas qu'ils soient distribués par la *divine fortune* ; mais il le dit des maux extérieurs & conditionnels, qui dans cette vie ne dépendent plus de nous, & qui sont les suites des péchés que nous avons commis autrefois ; maux douloureux à la vérité, comme nous l'avons déjà dit ; mais qui

Que le mal & le vice n'existent point par eux-mêmes.

C'est-à-dire dans la première vie.

La vertu
donne de
l'ornement
& de l'éclat
aux maux de
cette vie.

Maux illustres par la
vertu, dignes
d'envie.

Ce que c'est
que la divine
fortune, dans
ces Vers.

peuvent recevoir des mains de la vertu de l'ornement & de l'éclat. En effet une vie tempérante & réglée donne du lustre à la pauvreté ; la prudence relève la bassesse de l'origine ; la perte des enfans est adoucie par une juste soumission qui peut faire dire , *Mon fils est mort : & bien , je l'ai rendu : ou , je savois que je l'avois engendré mortel.* De même , tous les autres maux étant illustrés par la présence de la vertu , deviennent brillants , & même dignes d'envie. Cherchons présentement ce que c'est dans ces Vers , que la *divine fortune* , par laquelle les hommes tombent dans les maux extérieurs ; car si Dieu donnoit préalablement , & de lui-même , à l'un les richesses , & à l'autre la pauvreté , il faudroit appeller cela *volonté divine* , & non pas *fortune* : & si rien ne préside à ces partages ; mais que ces maux arrivent à l'aventure & au hasard , & que l'un soit heureux , comme on parle , & l'autre malheureux , il faut appeller cela , *fortune* seulement , & non pas , *fortune divine*.

Que si Dieu , qui a soin de nous , distribue à chacun ce qu'il mérite , & qu'il ne soit pas la cause de ce que nous sommes méchans , mais seulement le maître de rendre à chacun selon ses œuvres , en suivant les loix sacrées de la justice , c'est avec raison que le Poëte a appelé *divine fortune* , la manifestation de ses jugemens. En ce que celui qui juge est un être divin & plein d'intelligence , d'abord le Poëte plein du Dieu qui déploie ce jugement , a mis l'épithete *divine* , la première ; & en ce que ceux que Dieu juge , se sont corrompus par leur propre volonté , & par leur choix , & se sont rendus par là dignes de ces châtimens , il a ajouté à l'épithete le substantif *fortune* , parce qu'il n'arrive point à Dieu de châtier ou de récompenser préalablement les hommes , mais de les traiter selon ce qu'ils sont , après qu'ils sont devenus tels , & qu'ils en font eux-mêmes la cause. Ce mélange donc & cet alliage de notre volonté , & de son jugement ,

La divine fortune n'est ici que la manifestation des jugemens de Dieu.

c'est ce qui produit ce qu'il appelle *fortune*; de sorte que le tout ensemble, *divine fortune*, n'est autre chose que le jugement que Dieu déploie contre les pécheurs. Et de cette manière l'union ingénieuse & artificielle de ces deux mots, assemble le soin de Dieu qui préside, & la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit; & elle fait voir que ces maux n'arrivent, ni absolument par la destinée & par les ordres de la providence, ni à l'aventure & au hasard; & que ce n'est pas notre volonté seule qui dispose du total de notre vie; mais que tous les péchés que nous commettons dans ce qui dépend de nous, sont attribués à notre volonté; & tous les châtimens qui suivent ces péchés selon les loix de la justice, sont rapportés à la destinée; & que les biens que Dieu donne préalablement, & sans que nous les ayons mérités, se rapportent à la providence. Car rien de tout ce qui existe n'attribue sa cause au hasard. Ce mot de hasard ne peut jamais convenir ni s'ajuster avec les pre-

Dieu donne
aux hommes
des biens
préalable-
ment, &
sans qu'ils
les aient mé-
rités.

mieres causes dans aucune des choses qui arrivent , à moins qu'elles n'arrivent par accident , & par la rencontre & l'union de la providence ou de la destinée , & de la volonté qui a précédé. Par exemple , un Juge veut punir un meurtrier , & ne veut pas punir nommément un tel homme ; cependant il punit cet homme qu'il ne vouloit pas punir , lorsque ce malheureux s'est mis volontairement dans le rang des meurtriers. La sentence rendue par ce juge contre le meurtrier , est une sentence antécédente & préalable , & celle qui est rendue contre cet homme est par accident , parce qu'il a pris volontairement le personnage du meurtrier. Et au contraire ce méchant homme vouloit commettre ce meurtre , mais il ne vouloit pas en être puni. Cette disposition meurtriere est antécédente en lui , comme dépendant de sa volonté , & c'est par accident qu'il subit les tortures & les supplices que mérite ce meurtre. Et la cause de toutes ces choses , c'est la loi qui a donné au Juge la volonté de punir les

✱ de Dieu.

Loi divine
préexistante
dans la bonté
infinie de
Dieu.

méchans , & qui fait tomber la sentence de mort sur la tête de celui qui a commis le meurtre. Pense la même chose de l'essence divine. La volonté de l'homme voulant commettre le mal ; & la volonté * des Juges, conservateurs des Loix, voulant à toute force le punir & le réprimer , la rencontre de ces deux volontés produit la *divine fortune* , par laquelle celui qui est coupable de tels ou tels crimes , est digne de telles ou telles punitions. Le choix du mal ne doit être imputé qu'à la volonté seule de celui qui est jugé , & la peine qui suit la qualité du crime , n'est que le fruit de la science des Juges qui veillent au maintien des Loix & de la justice ; & ce qui concilie & ménage la rencontre de ces deux choses , c'est la Loi qui veut que tout soit bon autant qu'il est possible , & qu'il n'y ait rien de mauvais. Cette Loi préexistant dans la bonté infinie de Dieu , ne souffre pas que les méchans soient impunis , de peur que le mal venant à s'enraciner ne porte enfin les hommes à une en-

tière insensibilité pour le bien , à un entier oubli du bien , dont la seule justice de ceux qui veillent à la conservation des loix , nous rafraîchit nécessairement la mémoire , & nous conserve le sentiment. La Loi donc unit & assemble les deux ; ceux qui doivent juger , & ceux qui doivent être jugés , pour tirer des uns & des autres le bien qui lui est propre. Car s'il est plus avantageux & plus utile d'être puni que de ne l'être pas , & si la justice ne tend qu'à réprimer le débordement des vices , il est évident que c'est pour aider & pour être aidée que la Loi unit ces deux genres , en préposant celui qui juge , comme le conservateur de la Loi , & en lui livrant comme violateur de la Loi , celui qui commet les crimes , & qui doit être jugé , pour le traiter selon son mérite ; afin que par les peines & les supplices il soit porté à penser à la Loi , & à s'en rappeler le souvenir. En effet celui que les hommes maudissent & renient dans le mal qu'ils font , ils le confessent & l'invoquent dans le mal qu'ils

La justice de Dieu nous rafraîchit la mémoire , & nous conserve le sentiment de la vertu.

Grande vérité. Ce même Dieu que nous renions en faisant le

mal , nous le
confessons
lorsque ce
mal nous ar-
rive.

souffrent. Par exemple , celui qui fait une injustice , veut qu'il n'y ait point de Dieu , pour ne pas voir toujours pendre sur sa tête la punition , comme le rocher de Tantalé. Et celui qui souffre cette injustice , veut qu'il y ait un Dieu , pour avoir le secours nécessaire contre les maux qu'on lui fait. Voilà pourquoi les injustes , qui font souffrir les autres , doivent être réduits à souffrir à leur tour , afin que ce qu'ils n'ont pas vu en commettant l'injustice , enivrés du désir des richesses , ils le voyent & l'apprennent en souffrant eux-mêmes , instruits & corrigés par la douleur que causent les pertes , s'ils font leur profit de ce châtiment. Que si par une obstination de leur volonté dans le mal ils deviennent encore plus méchans , il peut bien se faire que le châtiment leur sera inutile à eux-mêmes ; mais ils deviennent un exemple très-instructif pour les sages , & pour ceux qui peuvent sentir & connoître les causes de tous ces maux. Les principa-

les causes de ce jugement sont la bonté de Dieu, & la Loi qu'il a gravée au dedans de nous, c'est-à-dire la droite raison, qui est comme un Dieu habitant en nous, & qui est tous les jours blessée & offensée par nos crimes; & la fin de ce jugement, ce sont toutes les douleurs, comme dit ce Poëte, qui rendent notre vie plus pénible, & plus laborieuse, soit par les peines corporelles, ou par les afflictions extérieures: supplices que ces Vers nous ordonnent de supporter avec douceur, en nous remettant devant les yeux, leurs causes, en retranchant ce qu'ils paroissent avoir de plus nuisible, & en tâchant de les faire tourner à notre utilité. Sur tout ils nous exhortent de nous rendre dignes des biens divins par la sublimité de la vertu. Que s'il se trouve des gens qui ne soient pas capables de former même ce désir; qu'au moins par la médiocrité de la vertu, ils aspirent aux biens politiques: car voila pourquoi on nous ordonne ici de supporter avec

La droite raison est une Loi naturelle gravée au dedans de nous.

Nous pouvons faire tourner à notre utilité les maux de cette vie.

c'est à-dire, aux biens de la vie civile.

douceur *les douleurs* , & de tâcher de les guérir.

Or quelle autre voie de guérison y a-t-il que les recettes qu'on a déjà données , & qui montrent la douleur raisonnable que nous doivent causer nos peines & nos afflictions , & la méthode qu'il faut suivre pour les guérir ? La principale de ces recettes , c'est que Dieu comme Législateur & Juge , ordonne le bien , & défend le mal ; c'est pourquoi il n'est nullement la cause des maux : mais ceux qui ont embrassé le vice par un mouvement volontaire , & tout libre , & qui ont mis en oubli la droite raison qui étoit en eux , il les punit comme méchants , selon la Loi qui condamne le mal ; & il les punit comme hommes , par la rencontre fortuite de la Loi avec leur volonté corrompue , rencontre que nous appelons *fortune* , comme nous l'avons déjà expliqué ; car la Loi ne punit pas simplement l'homme comme homme , mais elle le punit comme méchant ; & de ce qu'il est devenu tel , sa propre volonté en est la

Douleur raisonnable que doivent causer les afflictions , opposée à la douleur folle & de désespoir.

premiere cause. Après donc qu'il est devenu pécheur, ce qui vient uniquement de nous, & non pas de Dieu, alors il reçoit le châtimement dû à ses crimes, ce qui vient de la Loi divine, & non pas de nous; car le seul but de la Loi, qui soit digne de Dieu, & utile pour nous, c'est de détruire le vice, & de le purger par tous les châtimens de la justice, & de réduire par ce moyen l'ame, qui s'est précipitée dans le mal, à rappeler la droite raison. La Loi étant donc telle, & parlant toujours de même, comme chacun a commis différentes œuvres, il ne reçoit pas toujours le même salaire; car cela ne seroit ni juste ni utile pour nous. La différence des jugemens vient du différent état du coupable; en effet comment traiter de même un homme qui n'est pas le même? Il faut donc *supporter doucement la divine fortune*, & ne point se fâcher d'être puni, & purgé autant qu'il dépend du jugement divin, par les douleurs & les peines qui paroissent traverser la douceur

But de la Loi,
qui est en même temps digne de Dieu,
& utile à l'homme.

Car pour notre utilité, il faut qu'il soit récompensé quand il fait bien, & puni quand il fait mal.

& la tranquillité de cette vie. Cette réflexion, ce sentiment,, devient la guérison des péchés déjà commis, & produit le retour à la droite raison qui est en nous. En effet celui qui est convaincu que les maux sont le fruit du péché, ne fuira-t-il point la cause qui l'y précipite; & si nous devons nous fâcher dans nos afflictions, c'est contre nous-mêmes, plutôt que contre Dieu qui ne travaille qu'à couper & qu'à retrancher nos vices par tous les instrumens de la justice qui peuvent nous faire comprendre, & nous faire ressouvenir quel grand bien c'est que de ne pas s'éloigner des loix divines, & de ne pas se corrompre & se perdre par sa propre volonté; car les afflictions ne sont pas distribuées aux hommes à l'aventure & au hasard, s'il y a un Dieu, & s'il y a des loix fixes qui nous reglent, & qui amènent sur chacun le sort qui lui est dû.

Les afflictions ne viennent pas du hasard.

Voilà pourquoi il est très-raisonnable, comme il est dit ici, *que la destinée n'envoie pas la plus grande portion*

portion de ces malheurs aux gens de bien ; car premièrement les gens de bien supportent doucement ces maux par leur entier acquiescement au jugement de Dieu , & dans la vue de la vertu qu'ils acquierent par là , ce qui adoucit toutes les amertumes de cette vie. Ils ont encore la ferme espérance que ces maux ne troubleront plus leurs jours , puisqu'il est certain que les biens divins sont réservés pour les parfaits , qui ont atteint la sublimité de la vertu ; & que les biens humains sont pour ceux qui ont acquis l'habitude moyenne , c'est-à-dire la vertu dans la médiocrité.

Comment il est vrai que la plupart de ces maux n'arrivent pas aux gens de bien.

D'ailleurs ils guériront ces maux , autant qu'il leur sera possible , en les supportant doucement , & en apprenant de cette patience la méthode sûre pour les guérir. Car comment se peut-il qu'on se serve des saintes supplications , & des saints sacrifices d'une manière digne de Dieu , quand on est persuadé que ni la providence ni la justice ne veillent aux affaires des hommes ,

Tome II.

E

Nier la providence & la justice de Dieu , c'est détruire toute la Religion.

Celui qui ne rapporte pas son sort à sa véritable cause , est sans consolation.

Maux de cette vie souvent meilleurs pour nous que les biens.

& qu'on ose nier que notre ame soit immortelle , & qu'elle reçoive pour son partage ces maux extérieurs , selon qu'elle s'en est rendue digne par les mouvemens de sa volonté. Celui qui ne rapporte pas à ces causes le sort de cette vie présente , d'où tirera-t-il les moyens de le supporter doucement , & l'art de le corriger & de le guérir ? on ne sauroit le dire ; car il ne tirera jamais de là l'acquiescement à ces maux , comme à des choses indifférentes , & souvent même meilleures que leurs contraires , puisqu'étant douloureuses & pénibles , elles lui paroissent toujours par elles-mêmes dignes de toute son aversion ; en effet notre nature n'embrasse pas ces sortes de choses comme éligibles & désirables par elles-mêmes , à moins qu'en les supportant elle n'en attende quelque bien. Et en cet état qu'arrive-t-il ? il arrive qu'on se fâche , qu'on se révolte contre son sort , qu'on augmente ses maux par l'ignorance où l'on est de sa propre nature , &

qu'on n'en est pas moins puni. Et l'excès du vice vient de cette opinion, que le monde n'est point gouverné par la providence, ou qu'il en est mal gouverné ; car c'est dire, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou s'il y en a un, qu'il n'a pas soin de ce monde ; ou s'il en a soin, qu'il est méchant & injuste : opinion qui renferme toutes les injustices ensemble, & qui précipite dans toutes sortes de crimes ceux qui en sont prévenus ; en effet comme la piété est la mere de toutes les vertus, l'impiété est la mere de tous les vices. Celui-là donc trouvera seul le remede à tous ses maux, qui aura appris à les supporter avec douceur & patience : & cela ne peut venir que de la Philosophie seule qui enseigne exactement, quelle est la nature de tous les êtres, & quelles sont les opérations conformes à leur nature : opérations dont l'enchaînement & la liaison font le gouvernement de cet univers, par lequel la *divine fortune* est distribuée à chacun : & la part

La piété, mere de toutes les vertus ; & l'impiété, mere de tous les vices.

La volonté
de l'homme
influe sur la
providence ,
& c'est ce
qu'il va prou-
ver.

échue à chacun selon son mérite ; c'est ce qu'on appelle ici *sort* ou *destinée*, qui dépend de la providence de Dieu , de l'arrangement & de l'ordre de cet univers , & de la volonté de l'homme. Car s'il n'y avoit point de providence , il n'y auroit point d'ordre dans le monde , & c'est cet ordre qu'on peut appeler la destinée. S'il n'y avoit ni providence ni ordre , il n'y auroit ni jugement ni justice ; il n'y auroit même ni récompenses ni honneurs pour les gens de bien. Mais y ayant une providence & un ordre certain , il faudroit que tous les hommes qui naissent dans ce monde eussent tous les mêmes biens en partage , s'ils ne contribuoiént de leur part à ce qui fait l'inégalité. Or on voit bien manifestement qu'ils ne sont pas tous également partagés , & par conséquent il est visible que l'inégalité de leurs volontés étant soumise au jugement de la providence , ne souffre pas qu'ils aient tous le même partage , le

même sort , puisque ce sort doit être nécessairement proportionné au mérite.

Au-reste si nous voyons la même inégalité régner tant dans les animaux , dans les plantes , & dans les choses inanimées , que dans les hommes , que cela ne vous trouble point : car comme de ce que le hasard domine sur toutes ces choses si inférieures à l'homme , on ne doit pas tirer de là cette conséquence ; que la providence ne veille pas sur nous ; il ne faut pas non plus , de ce que tout ce qui nous regarde est exactement réglé & compassé , en conclure que la justice & le jugement que Dieu déploie sur toutes ces choses inférieures , est aussi en elles une marque & une suite de leur vice ou de leur vertu. Car premièrement les choses purement inanimées sont comme la matiere commune aux animaux & aux plantes , & de plus les plantes servent de nourriture aux hommes & aux animaux , & une partie des animaux est destinée

Hiéroclès refute ici ceux qui se servoient de ce qui arrive aux animaux, & aux plantes pour nier la providence. V. les remarques.

à nourrir les animaux & les hommes; c'est pourquoi il est évident que cela ne se fait par aucun rapport à ce que les uns & les autres ont mérité, parce qu'ils cherchent à assouvir leur faim, ou à guérir leurs maladies, en un mot, à subvenir à leurs nécessités comme ils peuvent : de sorte que la source du malheur pour les animaux, ce sont nos besoins, auxquels ils fournissent; & au contraire la cause de ce qu'on appelle le bonheur, c'est l'affection dont nous nous laissons quelquefois prévenir pour eux.

Qu'il n'y a
au-dessus de
nous aucun
être qui se
serve de
nous, com-
me nous
nous servons
des animaux.
V. les remar-
ques.

Que si en poussant plus loin les objections, on nous opposoit qu'il y a au-dessus de nous des êtres qui se servent de nous pour appaiser leur faim, comme nous nous servons des animaux, il faudroit en même-temps avouer que ces êtres seroient mortels, & faire voir que les corps des hommes seroient destinés à leur servir de pâture : mais il n'y a au-dessus de l'homme aucun être mortel, puisqu'étant lui-même le dernier des êtres raison-

nables , & par là immortel , il vient par nécessité dans un corps mortel , & que prenant un instrument qui est de même nature que les animaux , il vit sur la terre : il ne peut donc y avoir au-dessus de nous d'être qui se serve de notre misérable corps pour assouvir sa faim , ni qui en abuse en aucune manière contre l'ordre , par l'envie de se remplir. Les bornes du pouvoir que la justice & l'ordre donnent sur nous aux êtres supérieurs , c'est de faire pour nous tout ce qui peut diminuer nos vices en cette vie , & nous rappeler à eux ; car ils ont soin de nous comme de leurs parens , quand nous venons à tomber. De là vient qu'on dit avec raison que la pudeur , la punition , & la honte qui détournent du mal , n'en détournent , & ne convertissent que les hommes seuls ; en effet l'animal raisonnable est le seul qui sente la justice. Puisqu'il y a donc une aussi grande différence de nous aux animaux sans raison , il doit y en

Les êtres supérieurs
n'ont que le
pouvoir de
nous faire du
bien.

E iv

Une erreur
grossière. V.
les remar-
ques.

avoir une aussi grande de notre maniere de vivre à la leur ; car la Loi de la Providence est proportionnée à la nature de toutes choses , & chacune à l'honneur d'y avoir part à proportion de ce qu'elle est , & de ce que Dieu l'a faite. Pour ce qui est des ames des hommes , il paroît que c'est Dieu lui-même qui les a créées , & que les êtres sans raison , il les a laissés faire à la nature seule qui les a formés ; & c'est le sentiment de Platon & de Timée le Pythagoricien , qui tenoient qu'aucun être mortel n'étoit digne de sortir des mains de Dieu même , & que les ames des hommes étoient toutes tirées du même *tonneau* , que les Dieux du monde , les Démons & les Héros ; c'est pourquoi la providence s'étend sur tous les hommes , & sur chacun en particulier. Leur éloignement de leur véritable patrie , leur penchant vers les choses d'ici bas , leur vie polie dans cette terre d'exil , & leur retour au lieu de leur origine , tout

cela est réglé par la providence, qui ne devoit pas avoir les mêmes soins de ce qui n'a qu'une vie animale; parce que ce qui n'est qu'animal n'est point descendu ici pour n'avoir pu suivre Dieu, il est incapable d'observer une police sur la terre, comme n'étant point une plante céleste, & il n'est pas d'une nature à être ramené à aucun être qui lui soit conforme. Voila qui suffit pour le présent contre ceux qui se plaignent, & qui se fâchent incessamment des accidens qui arrivent dans cette vie, & qui nient la providence de tout leur pouvoir; mais il est juste de leur dire encore, que de supporter doucement les choses fâcheuses, non-seulement cela s'accorde parfaitement avec la raison, mais aussi qu'il les adoucit pour le présent, & les guérit entièrement pour l'avenir. Et vous, malheureux, qui vous fâchez & qui vous emportez, que gagnez-vous par vos emportemens, que d'ajouter à vos douleurs le plus grand de tous les

Erreur. V. les
Remarques.

Fruits de la
patience.

E v

maux qui est l'impiété , & de les aggraver par cette pensée , que vous ne les méritiez pas ? car le malade qui se fâche de son état , ne fait qu'augmenter sa maladie ; c'est pourquoi il ne faut pas nous fâcher de cette distribution , sous prétexte qu'elle n'est pas juste , de peur que par cette révolte pleine de blasphêmes nous n'empirions notre condition.

Prenons encore la chose par cet autre côté. Si quelqu'un ayant reçu la pauvreté pour son partage , la supporte avec douceur , outre que cette douceur le rend inaccessible au chagrin & à la tristesse , il trouve encore par ce moyen quelque consolation & quelque adoucissement ; car d'un côté son bon esprit n'étant point bouleversé & confondu par l'affliction , lui fait trouver les moyens de gagner honnêtement sa vie ; & de l'autre côté ses voisins frappés d'admiration pour sa patience si pleine de raison & de sagesse , contribuent tout ce qu'ils peuvent pour le soulager.

Mais celui qui se fâche & qui s'irrite , comme les femmes les plus foibles , en premier lieu il ajoute volontairement & de son bon gré la tristesse & le chagrin à son mal ; & incessamment colé à sa misère & attaché à la déplorer , il devient par là incapable de se procurer par son travail la moindre ressource , & se met hors d'état d'être soulagé par ses voisins , à moins que quelqu'un par compassion ne lui jette quelque chose comme une aumône. Mais alors la disposition même de celui qui soulage , ne fait qu'augmenter la tristesse & le chagrin de celui qui se trouve dans cette extrême nécessité.

De tout ce qu'on vient de dire , il résulte qu'il faut supporter doucement les accidens de la vie ; & autant que nos forces le permettent , tâcher de les guérir , en rapportant leur cause à nos pensées corrompues ; & en nous persuadant qu'y ayant certainement une providence , il n'est pas possible que celui qui devient homme de bien

La corruption de notre cœur , la cause de tous nos maux.

E vj

soit négligé , quoiqu'il porte sur son corps les marques de ses anciens péchés qui ont attiré sur lui la colere divine : car dès le moment qu'il acquiert la vertu , il dissipe sa douleur & sa tristesse , & il trouve le remede à tous ses maux , en tirant de lui-même le secours contre la tristesse , & de la providence , la guérison de tous ses maux. En effet , comme nos péchés & le jugement divin qui les punit , attirent sur nous tous ces fléaux , il est raisonnable aussi que notre vertu & la Loi de la providence , qui délivre de tous maux celui qui s'est appliqué au bien , les retirent & les éloignent.

Voilà combien on peut tirer de ces vers mêmes de préceptes qui contribuent à former en nous les élémens de la vertu ; car ils découvrent les raisons très-véritables de la providence , de la destinée & de notre libre arbitre : raisons par lesquelles nous avons tâché d'adoucir dans ce discours la douleur , que cause d'ordinaire l'inégalité

apparente de tout ce qu'on voit dans cette vie , & de démontrer que Dieu n'est point l'auteur des maux.

Que si on joint ce que nous venons de dire à ce qui a déjà été dit , on tirera de tout ce traité une grande preuve de l'éternité & de l'immortalité de l'ame ; car pour pratiquer la justice , pour mourir courageusement , pour être désintéressé , & n'être nullement ébloui de l'éclat des richesses , on a besoin d'être persuadé que l'ame ne meurt point avec le corps. Et pour supporter avec douceur la divine fortune , & pour pouvoir la corriger & la guérir , il paroît nécessaire que l'ame ne soit pas née avec le corps. Et de ces deux choses de l'éternité de l'ame & de son immortalité , on tire cette démonstration , que l'ame est supérieure à la naissance & à la mort , qu'elle est plus excellente que le corps , & qu'elle est d'une autre nature , étant par elle-même de toute éternité ; car il n'est nullement possible , ni

Cela n'est nullement nécessaire, & c'est une erreur. V. les remarques.

Il ne le peut
par lui-même,
mais il le peut par la
volonté de
Dieu. V. les
remarq.

que ce qui est né depuis un certain temps, existe toujours, ni que ce qui n'a jamais commencé, périclisse; par conséquent, puisqu'après la mort du corps l'ame existe encore, qu'elle est jugée, & qu'elle reçoit la punition ou la récompense de la vie qu'elle a menée; & qu'il est impossible que ce qui a commencé dans le temps subsiste toujours, il est évident que l'ame est de toute éternité avant le corps: par-là il se trouve que l'ame est un de ces ouvrages éternels de Dieu qui l'a créée; & de là vient la ressemblance qu'elle a avec son Créateur. Mais comme nous en avons déjà suffisamment parlé, il est temps d'examiner la suite.

Sa ressemblance avec Dieu ne vient pas de son éternité, mais des graces qu'elle a reçues.



VERS XXII XXIII & XXIV.

*Il se fait parmi les hommes plusieurs
sortes de raisonnemens bons & mau-
vais.*

*Ne les admire point légèrement, & ne
les rejette pas non plus :*

*Mais si l'on avance des faussetés, cede
doucement, & arme-toi de patience.*

LA volonté de l'homme ne per-
sistant pas toujours dans la vertu ni
dans le vice, produit ces deux sor-
tes de discours ou de raisonne-
mens, qui tiennent de ces deux
états, & qui portent les marques
de ces deux dispositions contraires,
où il se trouve successivement. De
là vient que de ces raisonnemens,
les uns sont vrais, & les autres sont
faux; les uns bons, les autres mau-
vais : & cette différence demande
de notre part un discernement jus-
te, qui est le fruit de la science,
afin que nous choissions les bons,
& que nous rejettons les mauvais;
& encore afin que nous ne tom-
bions pas dans la *misologie*, ou la

D'où naîs-
sent les di-
vers raison-
nemens des
hommes.

haine des raisonnemens , parce qu'il y en a de mauvais que nous condamnons ; & que nous ne les recevions pas aussi tous sans distinction , sous prétexte qu'il y en a de bons que nous recevons. Car par la haine des raisonnemens en général , nous nous privons nous-mêmes de ceux qui sont bons ; & par un entêtement sans distinction , nous nous exposons à être blessés par les mauvais , sans que nous y prenions garde. Apprenons donc à aimer les raisonnemens , mais avec un discernement juste , afin que l'amour que nous aurons pour eux , les fasse naître , & que notre discernement nous fasse rejeter ceux qui seront mauvais. De cette manière nous accomplirons le précepte de Pythagore ; nous n'admirerons point les raisonnemens qui sont mauvais , & nous ne les recevrons point sans examen , sous prétexte que ce sont des raisonnemens ; & nous ne nous priverons pas non plus de ceux qui sont bons , sous prétexte que ce sont des raisonnemens tout

comme les mauvais. Car premièrement, ni ces derniers ne doivent être recherchés comme raisonnemens, mais comme vrais; ni les autres ne doivent être rejetés non plus comme raisonnemens, mais comme faux. En second lieu nous pouvons dire hardiment, qu'il n'y a que les raisonnemens vrais qui soient des raisonnemens; car ils sont les seuls qui conservent la dignité de l'essence raisonnable; ils sont les productions de l'ame qui est soumise à ce qu'il y a de très-bon, & qui a recouvré tout son éclat & tout son lustre: au-lieu que les raisonnemens faux ne sont pas même effectivement des raisonnemens; puisque portant au vice & à la fausseté ou à l'erreur, ils ont renoncé à leur dignité & à leur noblesse, & ne sont proprement que des cris d'une ame destituée de raison, & que ses passions aveuglent & confondent. Ne les reçois donc pas tous, dit le Poëte, de peur que tu n'en reçoives aussi de mauvais, & ne les rejette pas tous non plus, de peur que

Les raisonnemens vrais sont les seuls qui méritent ce nom.

Faux raisonnemens ne sont que des cris & des abois de l'ame insensée & corrompue.

Modération
& douceur
qu'il faut
garder dans
les disputes.

tu n'en rejettes de bons ; car il est également absurde & indigne de l'homme de haïr & de rejeter les bons raisonnemens , à cause des mauvais , & d'aimer & recevoir les mauvais , à cause des bons. Il faut donc louer les bons , & après les avoir reçus , les méditer , & chercher jusqu'où ils poussent la vérité qu'ils démontrent : pour les mauvais , il faut déployer contre eux toutes les forces que la science de la Logique peut fournir pour discerner la vérité & le mensonge. Et quand nous sommes en état de confondre la fausseté & l'erreur , il ne faut le faire ni avec véhémence , ni avec insulte , ni avec des airs méprisans : mais il faut démêler la vérité , & réfuter le mensonge avec des réponses pleines de douceur. Et comme dit le Vers , *Si l'on avance des faussetés , cede doucement* ; non pas en accordant ce qui est faux , mais en l'écoutant sans emportement & sans aigreur ; car ce mot , *cede doucement* , ne marque pas qu'il faille accorder ce qui est faux , & y don-

ner son consentement ; mais il exhorte à l'écouter avec patience , & sans s'étonner qu'il y ait des hommes qui se privent malheureusement de la vérité ; car l'homme est naturellement fécond en opinions étranges & erronées , quand il ne suit pas les notions communes selon la droite raison. Ce n'est donc pas , dit ce Vers , une chose bien surprenante & bien merveilleuse qu'un homme qui n'a jamais appris des autres la vérité , & qui ne l'a pas trouvée de lui-même , tombe dans la démence & dans l'orgueil , & avance des opinions contraires à la vérité. Au contraire , ce seroit un miracle très-surprenant , si n'ayant jamais voulu rien apprendre , ni rien chercher , il rencontre fortuitement la vérité , comme quelque Dieu qui lui apparoitroit tout d'un coup , de même que dans les tragedies. Il faut donc écouter avec quelque sorte de compassion & d'indulgence ceux qui avancent des faussetés , & apprendre par cette expérience de quels maux

L'homme produit naturellement des opinions étranges & erronées

Car pour savoir , il n'y a que ces deux moyens , apprendre des autres , ou trouver de soi-même ; & pour trouver , il faut chercher.

Ecouter avec compassion & indulgence ceux qui avancent des faussetés.

nous nous sommes délivrés, nous qui étant de même nature que ces malheureux, & par conséquent sujets aux mêmes passions & aux mêmes foiblesses, avons heureusement pris pour contrepoison la science, qui a guéri cette infirmité. Et ce qui contribue le plus à nous donner cette douceur nécessaire dans les disputes, c'est la confiance qui se trouve dans la science; car une ame bien préparée & bien dressée à combattre contre les renversemens de la vérité, supportera les fausses opinions sans émotion & sans trouble, comme ayant prémédité tout ce qui peut être avancé contre la vérité, en s'instruisant de la vérité-même. Qu'est-ce donc qui pourra troubler un homme si bien instruit? qu'est-ce qui pourra lui paroître inextricable & indissoluble? Toutes les difficultés qu'on lui opposera ne serviront au contraire, s'il est véritablement fort, qu'à lui fournir les idées qui ont déjà souvent triomphé de tout ce qui est faux. Ce n'est donc point de la

Et par conséquent l'ailleur ne vient ordinairement que de défiance & de foiblesse.

En s'instruisant de la vérité, on apprend à réfuter tout ce qui la combat.

seule vertu morale que l'homme savant tirera sa tranquillité & sa fermeté ; ce sera aussi de la confiance qu'il a en ses forces pour ces sortes de combats. Voilà ce qu'on peut dire sur le juste discernement des raisonnemens , qui est le fruit de la science ; & pour ce qui concerne l'habitude que l'homme savant doit acquérir de ne se laisser jamais tromper en quoi que ce puisse être , le Poëte ajoute immédiatement ce qui suit.

VERS XXV , XXVI , & XXVII,

*Observe bien en toute occasion ce que
je vais te dire :*

*Que personne , ni par ses paroles , ni par
ses actions ne te séduise jamais ,*

*Et ne te porte à faire ou à dire ce qui
n'est pas utile pour toi,*

CE précepte s'étend sur tout , & il signifie la même chose que celui qu'il a déjà donné dans l'onzième & le douzième Vers :

Celui qui
connoît bien
sa dignité est
incapable
d'être séduit.

Ne commets jamais aucune action honteuse, ni avec les autres, ni en ton particulier, & respecte toi sur tout toi-même; car celui qui a appris à se respecter soi-même, & qui ni seul ni avec les autres, n'oseroit commettre la moindre action honteuse, mais qui en éloigne de lui la pensée même, à cause de la raison qu'il a au dedans de lui, & à laquelle il s'est donné en garde, celui-là seul est en état d'obéir à ce précepte, Que personne, ni par ses paroles, ni par ses actions ne te séduise. En effet celui-là seul est incapable de se laisser tromper & séduire, qui connoissant sa noblesse & sa dignité, ne se laisse ni adoucir par des flatteries, ni intimider par des menaces, quelques efforts que fassent pour cela ses amis ou ses ennemis; car ce mot *personne*, comprend tous les hommes quels qu'ils soient, un pere, un tyran, un ami, un ennemi. Et les différentes manieres de tromperie viennent ou des paroles ou des actions; des paroles de ceux qui flattent ou qui menacent, &

des actions de ceux qui offrent des présens , ou qui étalent des peines & des supplices. Il faut donc avoir son ame bien munie & bien fortifiée par la droite raison contre toutes ces choses , afin qu'elle ne puisse jamais être ni amollie ni assujettie par aucun de tous les accidens qui peuvent arriver du dehors , agréables ou tristes. Car la droite raison ayant établi dans l'ame la tempérance & la force , comme deux gardes vigilans & incorruptibles , nous conservera en état de n'être jamais séduits ni par les attraits des choses agréables , ni par les horreurs des choses terribles ; & c'est ce qui produit cette exacte justice que le Poëte nous a déjà ordonné de pratiquer dans nos actions & dans nos paroles. Ainsi personne , qui que ce puisse être , ne nous persuadera jamais de commettre la moindre action , ni de proférer la moindre parole qui ne s'accorde avec la droite raison ; car si nous nous respectons sur tout nous-mêmes , il est évident que personne ne nous pa-

La tempérance & la force , les deux gardes de l'ame.

Ce qui produit l'exacte justice.

roîtra plus respectable ni plus redoutable que nous, pour nous porter à faire ou à dire ce qu'il ne faut pas : l'un & l'autre sont nuisibles à l'ame ; & tout ce qui lui est nuisible nous est nuisible ; puisque l'ame, c'est nous. C'est pourquoi il faut bien entendre ce mot, *ce qui n'est pas utile pour toi*, en rapportant ce pronom, *toi*, à ce que tu es véritablement ; car si tu entends bien ce précepte, *Que personne ni par ses paroles, ni par ses actions, ne te séduise jamais, & ne te porte à faire ou à dire ce qui n'est pas utile pour toi*, & que tu sois proprement l'ame raisonnable, tu ne souffriras jamais, si tu es sage, aucune des choses qui pourroient te blesser, toi qui es l'essence raisonnable ; car tu es proprement l'ame. Ton corps, ce n'est pas toi, il est à toi ; & toutes les choses extérieures ne sont ni toi, ni à toi, c'est-à-dire à ton corps.

Toute cette doctrine est prise du premier Alcibiade de Platon, où elle est admirablement expliquée.

En distinguant & en séparant ainsi toutes ces natures, tu ne les confondras jamais ; tu trouveras véritablement ce que c'est que l'essence

fence de l'homme ; & en ne prenant pour elle , ni le corps , ni ce qui est hors du corps , tu ne te mettras point en peine pour ce corps , ni pour ce qui appartient au corps , comme pour toi-même ; afin que ce soin mal entendu ne t'entraîne point dans l'amour du corps & dans l'amour des richesses ; car pendant que nous ignorons absolument ce que nous sommes , nous ignorerons aussi les choses dont nous avons soin ; & nous aurons plutôt soin de toute autre chose que de nous-mêmes , dont nous sommes cependant obligés de prendre le premier soin.

En effet si l'ame est ce qui se sert du corps , si le corps tient lieu d'instrument à l'ame , & si toutes les autres choses ont été inventées en faveur de cet instrument , & pour soutenir sa nature , qui s'écoule & qui dépérit , il est évident que le principal & le premier soin doit être pour ce qui est le premier & le principal ; & le second , pour ce qui tient le second rang. C'est

Ordre des
soins que
nous devons
avoir.

Tome II.

F

Ce qu'on
doit se pro-
poser dans le
soin de la
santé.

Ce qu'on
doit se pro-
poser dans le
soin des cho-
ses extérieu-
res.

Tous nos
soins doivent
se rapporter
à l'ame.

pourquoi le sage ne négligera pas sa santé; non qu'il donne le premier rang au corps, & qu'il le prenne pour son principal, mais pour le tenir en état de fournir à tous les besoins de l'ame, afin qu'il obéisse à tous les ordres sans aucun empêchement. Et enfin son troisieme soin sera pour tout ce qui n'est que le troisieme; & il gouvernera avec prudence & économie les choses extérieures pour la conservation de l'instrument, qui est son corps. Son premier, ou pour mieux dire, son unique soin sera donc pour son ame, puisque le soin qu'on a après elle des autres choses, n'est que pour elle, & ne tend qu'à sa conservation, & à son utilité. Or tout ce qui est hors de la vertu, c'est ce que le Vers exprime ici par ces mots, *ce qui n'est pas utile pour toi*. Si la vertu t'est utile, tout ce qui n'est point vertu te sera inutile & pernicieux. Celui-là donc nous conseille de faire autour de nous comme un rempart, pour conserver les vertus, & les défen-

dre , qui nous dit que nous ne devons jamais obéir à ceux qui font tous leurs efforts pour nous éloigner de la vertu , de quelques actions , ou de quelques paroles qu'ils accompagnent leurs persuasions & leurs instances. Par exemple , qu'un tyran , soit qu'il fasse de grandes promesses , ou qu'il les effectue , soit qu'il tâche de nous ébranler par des menaces , ou de nous forcer par des supplices : qu'une personne amie , cachant son mauvais dessein sous les apparences & les démonstrations de la plus tendre amitié , ne nous éloignent jamais de ce qui est utile à l'ame. Or les seules choses qui lui soient utiles , ce sont la vérité & la vertu. Tu seras donc hors d'atteinte à toutes les fraudes , & à toutes les tromperies , si connoissant ta propre essence , ce qu'elle est , & à qui elle ressemble , tu as toujours tout le soin possible d'entretenir cette ressemblance , & si tu regardes comme le plus grand malheur qui puisse t'arriver , la plus grande perte que tu

Les seules
choses utiles
à l'ame , ce
sont la vérité
& la vertu.

Le plus grand de la perte que l'homme puisse faire, c'est de perdre la ressemblance qu'il a avec Dieu.

Que rien dans le monde n'est digne de nous faire renoncer à la ressemblance divine.

puisses faire, tout ce qui pourra l'effacer ou l'altérer. Et il n'y a que ce qui n'est pas utile pour toi qui puisse te faire perdre cette ressemblance divine. Puis donc que tout ce qui peut entretenir en nous cette ressemblance, nous est utile; que pourra-t-on nous offrir qui soit assez fort pour nous faire renoncer à cet ouvrage tout divin? Seront-ce les richesses qu'on promettra de nous donner, ou qu'on menacera de nous ôter? mais nous avons appris de la droite raison à les recevoir, & à les rendre. D'ailleurs nous connoissons l'inconstance, & l'incertitude de tous ces biens passagers. Car quoi, quand même je ne les perdrais pas d'une certaine manière, & que je les défendrais courageusement contre l'usurpation & l'injustice, un voleur ne me les enlèvera-t-il point? ne les perdrai-je point par un naufrage? & quand je les garantirois des voleurs, & des périls de la mer, combien d'autres voies ouvertes à la perte des biens? Imaginons-en

donc nous-mêmes une bien raisonnable pour l'amour de la vertu ; c'est de faire un échange de toutes nos richesses contre une pauvreté volontaire , accompagnée de l'honnêteté , en nous dépouillant de tous nos biens par des motifs très-justes , & en achetant la vertu à un prix beaucoup plus haut que celui qu'on nous offre pour nous obliger d'y renoncer.

Perte des
biens volon-
taire est rai-
sonnable.

Mais on étalera à nos yeux les tortures & la mort : il est bien aisé de répondre à ces menaces , que si nous savons bien nous garder nous-mêmes , ces supplices ne tomberont point sur nous , & qu'ils ne regardent que notre corps. Or le corps mourant ne souffre rien qui soit contre la nature ; car naturellement il est sujet à la mort , il peut être brûlé , coupé , & il est exposé à mille gênes , & à mille tortures , qu'une maladie peut encore plus lui faire souffrir qu'un tyran. Pourquoi fuyons-nous donc ce qui n'est pas en notre pouvoir de fuir , & que ne conservons-nous plutôt

Mort soufferte pour une bonne cause est éclatante & illustre.

ce qui est en notre pouvoir de conserver ? Ce qui est mortel , quoi que nous fassions , nous ne le garantissons jamais de la mort à laquelle la nature l'a condamné ; & ce qui est immortel en nous , c'est-à-dire , notre ame , & nous-mêmes , nous pouvons l'orner & l'embellir par la vertu , si nous ne nous laissons pas effrayer , & amollir par la mort dont on nous menace. Que si nous la souffrons pour une bonne cause , alors nous ornerons , & nous illustrerons la nécessité de la nature par la fermeté , & la droiture de notre volonté & de notre choix. Voila les plus grandes choses qu'un homme puisse présenter à un autre , pour le séduire & pour l'effrayer : mais ce qui est au dedans de nous , est libre , & ne se laisse jamais assujettir par personne , si nous ne le voulons , & à moins que par un amour déréglé pour le corps , & pour les choses extérieures , nous ne trahissions & n'engagions notre liberté , en vendant les biens de l'ame pour le vil prix d'une vie momentanée ,

& de quelques biens qui doivent certainement périr. Ce précepte nous exhorte donc à faire en toutes rencontres les choses qui peuvent seules assurer en nous la vertu , & la sceller de maniere , qu'elle ne puisse nous être ravie , ni par la violence , ni par la fraude. Passons présentement aux autres préceptes , qui ont une liaison sensible avec le précepte précédent.

VERS XXVIII XXIX XXX.

*Consulte & délibere avant que d'agir ,
afin que tu ne fasses pas des actions
folles ;*

*Car c'est d'un misérable de parler , &
d'agir sans raison , & sans réflexion :*

*Mais fais tout ce qui dans la suite ne
t'affligera point , & ne t'obligera
point à te repentir.*

LA consultation sage & prudente produit les vertus , les perfectionne & les conserve ; de sorte qu'elle est la mere , la nourrice & la garde des vertus : car lorsque nous con-

consultation
sage & pru-
dente , mere,
nourrice , &
garde des
vertus.

sultons tranquillement en nous-mêmes quelle vie nous devons suivre, la vertu se fait choisir par sa propre beauté. Après ce choix, l'âme bien affermie par cette même consultation, soutient toutes sortes de combats & de travaux pour la vertu; & déjà accoutumée à la possession des choses belles, & honnêtes, elle conserve son jugement sain & entier, dans les troubles même des calamités les plus fâcheuses, sans que tout ce qui vient du dehors pour la troubler & l'effrayer, puisse l'obliger à se démentir, & à changer d'opinion, jusqu'à se persuader qu'il y a une autre vie heureuse que celle qu'elle a choisie de son mouvement, après l'avoir jugée la meilleure, & la plus excellente. De-là vient qu'il y a trois effets sensibles de la sage consultation. Le premier, c'est le choix de la meilleure vie; le second, la pratique de cette vie qu'on a choisie; & le troisième, la garde sûre & exacte de tout ce qui a été sagement délibéré. De ces trois

Trois beaux
effets de la
consultation
sage & sensi-
ble.

effets le premier est la raison , qui précède l'exécution de ce que nous voulons faire , & qui pose , pour ainsi dire , les principes des actions. Le second est la raison , qui accompagne l'exécution , & qui accommode & ajuste par avance chaque action avec les principes qui la précédent. Et le troisieme c'est la raison , qui suit l'exécution , & qui examinant chaque action qu'on vient de faire , juge si elle a été faite à propos , & comme il faut : car en toutes choses on voit briller la beauté de la consultation sage & prudente. Tantôt elle enfante les vertus , tantôt elle les nourrit & les perfectionne , & enfin elle veille à leur conservation : de sorte qu'elle est elle-même le commencement , le milieu , & la fin de tous les biens ; & que c'est en elle que se trouve la délivrance de tous les maux , & que ce n'est que par elle seule que nous pouvons perfectionner les vertus. Car notre nature étant raisonnable , & par conséquent capable de délibérer & de

La témérité
ou le défaut
de consulta-
tion engen-
dre le vice

consulter, & se portant par sa volonté, & par son choix à prendre un bon, ou un mauvais conseil; si elle choisit bien, alors la bonne vie, qu'elle embrasse, conserve son essence : au lieu qu'un choix fait sans raison, la corrompt autant qu'il est en lui. Or, la corruption de ce qui est immortel c'est le vice, dont la mere est la *témérité*, que ce Vers nous ordonne de fuir; *afin que nous ne fassions pas des actions folles*. Et les actions folles, ce sont les actions malheureuses & mauvaises; car *de parler ou d'agir sans raison & sans réflexion, c'est d'un misérable*, c'est-à-dire, c'est le propre d'un malheureux. Que si tu consultes avant que d'agir, tu ne commettras jamais de ces actions insensées qui ne peuvent qu'affliger ensuite ceux qui ont agi témérairement, & sans consulter : car le repentir montre évidemment le vice du choix, dont l'expérience a fait sentir le dommage. Comme au contraire les suites de la bonne consultation montrent la bonté &

la sûreté du choix , en montrant par les actions même l'utilité qui en résulte. Je dis l'utilité , non du corps ni des choses extérieures , mais de nous-mêmes , l'utilité qui ne regarde que nous , à qui on ordonne ici *de consulter avant que d'agir* , & de ne faire *que les actions qui ne nous affligeront point dans la suite* ; c'est-à-dire , *qui n'affligeront point notre ame*. Car que sert-il à l'homme d'amasser de grandes richesses par des parjures , par des meurtres , & par toutes sortes d'autres mauvaises actions ? que lui sert-il d'être riche au dehors , lorsqu'il laisse son ame dans la pauvreté , & dans la disette des seuls biens qui lui sont utiles ? & d'être encore sur cet état si malheureux d'une insensibilité qui augmente son mal ; ou si la conscience le ramène au sentiment de ses crimes , de souffrir dans l'ame des tortures infinies par les remords qu'elle y cause , de craindre nuit & jour avec des frayeurs mortelles les supplices des enfers , & de ne trouver d'autre

F vj

Le méchant
cherche dans
la mort de
l'ame la con-
solation de
ses crimes,
& la cessa-
tion de ses
frayeurs.

Le méchant
en condam-
nant son ame
à la mort ,
conserve
quelque idée
de la justice.

remède à ses maux que de recourir au néant ? car voila le funeste état où il s'est réduit. Il tâche de guérir un mal par un autre mal , en cherchant dans la mort de l'ame la consolation de ses crimes , & il se condamne lui-même à n'être rien après la mort , pour se dérober aux peines que l'idée du dernier jugement lui fait envisager. En effet le méchant ne veut point que l'ame soit immortelle , de peur de ne vivre dans l'autre vie que pour y souffrir : dans cette pensée il prévient la sentence de son juge , & se condamne lui-même à la mort , comme étant juste que l'ame criminelle n'existe plus ; & en cela ce malheureux précipité dans le vice par sa témérité , & par sa folie , rend contre lui-même une sentence conforme à son excès & à ses crimes.

Mais il n'en est pas de même des juges des enfers ; comme ils forment leur jugement sur les regles de la vérité , ils ne prononcent pas que l'ame doit n'être plus , mais

qu'elle doit n'être plus vicieuse; & ils travaillent à la corriger & à la guérir, en ordonnant des peines pour le salut de la nature, de même que les Médecins, qui par des incisions, & par des cauterés, guérissent les ulcères les plus malins. Ces juges punissent les crimes pour chasser le vice par le repentir; & ils n'anéantissent pas l'essence de l'ame, & ne la réduisent pas à n'être plus; au contraire ils la ramènent à être véritablement par la purgation de toutes les passions qui la corrompent. Car l'ame est en danger de se perdre, & d'anéantir son essence, lorsqu'en s'éloignant de son bien, elle se précipite dans ce qui est contre sa nature; & lorsqu'elle retourne à ce qui est selon sa nature, elle retrouve toute son essence, & recouvre cet être pur qu'elle avoit altéré & corrompu par le mélange des passions. C'est pourquoi il faut tâcher sur toutes choses de ne pas pécher; & quand on a péché il faut courir au devant de la peine, comme au seul remède.

Car les Pythagoriciens croient que les peines de l'enfer n'étoient que pour un temps.

Innocence
perdue par le
péché & re-
couverte par
le repentir,
& par le bon
usage des
châtiments de
Dieu.

Le repentir
est le com-
mencement
de la sagesse.

de de nos péchés , en corrigeant
notre témérité , & notre folie par
le secours salutaire de la prudence
& de la raison. Car après que nous
sommes déchûs de notre innocence
par le péché , nous la recouvrons
par le repentir , & par le bon usage
que nous faisons des punitions dont
Dieu nous châtie pour nous relever.

Le repentir est le commence-
ment de la Philosophie ; la fuite
des paroles & des actions insen-
sées , est la première démarche
d'une vie qui ne sera plus sujette
au repentir ; car celui qui consulte
sagement avant que d'agir , ne tom-
be point dans des malheurs & dans
des chagrins imprévus & involon-
taires, & il ne commet point sans
y penser , de ces actions dont il
craint les suites & les issues ; mais
il dispose du présent , & se prépare
à tout ce qui peut arriver contre
son attente ; c'est pourquoi ni l'es-
pérance de ce qu'on appelle des
biens ne le fait renoncer à son vé-
ritable bien , ni la crainte des maux
ne le porte à commettre le mal ;

mais ayant son esprit toujours attaché aux regles que Dieu prescrit , il regle sur elles toute sa vie.

Mais afin que tu connoisses bien certainement que c'est d'un misérable de parler & d'agir sans raison , vois Médée qui déplore ses malheurs sur nos théâtres. La violence d'un amour insensé l'a poussée à trahir ses parens , & à suivre un étranger ; ensuite méprisée par cet étranger , elle trouve ses maux insupportables ; & dans cette pensée , elle s'écrie :

*Que les foudres du Ciel viennent
frapper ma tête.*

Après quoi elle se porte aux actions les plus atroces. En premier lieu , c'est follement & sans raison qu'elle prie que ce qui est fait ne soit pas fait ; & ensuite , en véritable insensée & furieuse , elle tâche de guérir ses maux par d'autres maux ; car elle croit effacer le commencement de ses malheurs par une fin encore plus malheureuse , en couvrant par le meurtre insensé de ses enfans , son mariage fait sans

réflexion , & avec une précipitation aveugle.

Si tu veux encore , regarde l'Agamemnon d'Homere. Ce Prince châtié & puni , de n'avoir su donner un frein à sa colere , s'écrie en pleurant ,

C'est un Vers
du 10 liv. de
l'Iliade.

*Hélas ! je suis perdu , mes forces
m'abandonnent.*

Et dans le mauvais état de ses affaires , il éteint par un torrent de larmes , le feu de ses yeux que la colere avoit allumé dans sa prospérité.

Telle est la vie de tout insensé. Il est poussé & balotté çà & là par des passions contraires : insupportable dans ses joies , misérable dans ses tristesses , fougueux & hautain quand il espere , lâche & rampant quand il craint ; en un mot , comme il n'a point la généreuse assurance que donne la sage consultation , il change de sentiment avec la fortune.

Afin donc de ne pas donner au public de ces fortes de scenes , prenons la droite raison pour guide

dans toutes nos actions , en imitant Socrate qui dit en quelque endroit , *Vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai accoutumé de n'obéir à aucun des miens qu'à la raison , qui me paroît la plus droite & la plus juste , après que je l'ai bien examinée.* Par ce mot , *aucun des miens* , il entend tous ses sens. En effet , toutes ces choses qui nous sont données pour servir à la raison , comme la colere , le désir , le sentiment , le corps même , qui est pour servir d'instrument à toutes ces facultés , toutes ces choses sont à nous , & non pas nous : & il ne faut obéir à aucune , qu'à la seule droite raison , comme le dit Socrate , c'est-à-dire à la partie raisonnable qui est disposée selon sa nature. Car c'est la seule qui puisse voir & connoître ce qu'il faut dire & faire. Or obéir à la droite raison , & obéir à Dieu , c'est la même chose ; puisque la partie raisonnable éclairée de l'irradiation qui lui est propre & naturelle , ne veut que ce que veut la loi de Dieu : & l'ame bien disposée selon Dieu ,

C'est dans le Criton. Il a fallu traduire ici le passage à la lettre , à cause de l'explication d'Héroclès , qui autrement ne seroit pas dans son jour.

Les passions données pour servir à la raison.

est toujours d'accord avec Dieu : tout ce qu'elle fait , elle le fait en regardant toujours la divinité & la lumière éclatante qui l'environnent.

Hieroclès a
ici en vue ce
que Socrate
dit dans le
premier Al-
cibiade.

Dieu & l'en-
tendement ,
la seule regle
de tout ce
qui est beau
& honnête.

Au-lieu que l'ame qui est disposée d'une manière toute contraire , & qui regarde à ce qui est sans Dieu , & plein de ténèbres , emportée çà & là à l'aventure , elle erre sans tenir de route certaine , déstituée qu'elle est d'entendement , & déchue de Dieu , qui sont la seule véritable regle de tout ce qui est beau & honnête.

Voilà les grands biens , & les biens infinis que produit la consultation sage & prudente , & les grands maux qui viennent nécessairement de la témérité & du défaut de réflexion. Mais *consulter avant que d'agir* , outre tous ces grands biens , dont nous venons de parler , en produit encore un très-considérable ; c'est qu'il réprime tous les mouvemens de l'opinion , qu'il nous ramène à la véritable science , & nous fait mener une vie qui ne peut manquer d'être très-déli-

La sage con-
sultation ex-
clut l'opini-
on , & ra-
mène à la
science.

cieuse , puisqu'elle est très-bonne & très-juste. C'est ce que la fuite va faire voir.

V E R S XXXI & XXXII.

*Ne fais jamais aucune des choses que
tu ne fais point ;*

*Mais apprends tout ce qu'il faut sa-
voir , & par ce moyen tu meneras
une vie très-délicieuse.*

DE ne point entreprendre les choses que nous ne savons pas , cela nous empêche seulement de faire des fautes : mais d'apprendre ce qui mène à la bonne vie , outre que cela nous empêche aussi de faire des fautes , il nous dirige & nous fait réussir dans tout ce que nous entreprenons. La connoissance de notre propre ignorance réprime la témérité qu'excite l'opinion ; & l'acquisition de la science assure le succès de toutes nos entreprises. Ces deux choses sont très-belles , *Connoître que nous ne savons pas , & apprendre ce que nous ignorons ;* & elles

Ces quinze
ou vingt li-
gnes sont
une recapitu-
lation som-
maire de
tous les pré-
ceptes qu'on
a déjà vus.

sont suivies d'une vie très-bonne & très-délicieuse : & cette vie très-délicieuse n'est que pour celui qui est vuide d'opinion & plein de science, qui ne s'enorgueillit d'aucune des choses qu'il fait, & qui veut apprendre tout ce qui mérite d'être appris. Or rien ne mérite d'être appris que ce qui nous ramene à la ressemblance divine ; que ce qui nous porte à consulter avant que d'agir, afin que nous ne fassions pas des actions folles ; que ce qui nous met hors d'état d'être séduits & trompés par qui que ce soit, ni par ses paroles, ni par ses actions ; que ce qui nous rend capables de faire la différence des raisonnemens que nous entendons ; que ce qui nous fait supporter la divine fortune, & qui nous donne le moyen de la corriger ; que ce qui nous enseigne à ne craindre ni la mort, ni la pauvreté, & à pratiquer la justice ; que ce qui nous rend tempérant sur tout ce qu'on appelle les plaisirs ; que ce qui nous instruit des loix de l'amitié & du respect que nous devons à ceux qui nous ont donné la

vie ; que ce qui nous montre l'honneur & le culte que nous devons rendre aux êtres supérieurs.

Voilà quelles sont les choses que ce Vers nous dit , qu'il faut apprendre , & qui sont suivies d'une vie très-délicieuse ; car celui qui se distingue par sa vertu , jouit de voluptés qui ne sont jamais suivies du repentir , & qui imitent la constance & la stabilité de la vertu qui les procure ; puisque toute volupté est naturellement la suite d'une action quelle qu'elle soit. La volupté ne subsiste point par elle-même ; mais elle arrive quand nous faisons telle ou telle action. Voilà pourquoi la volupté suit toujours la nature de l'action. Les actions les plus mauvaises produisent les plus mauvaises voluptés ; & les meilleures actions produisent aussi les voluptés les meilleures ; de sorte que le vertueux n'est pas seulement au-dessus du vicieux par la beauté de l'action ; mais il le surpasse encore par le genre de la volupté , pour laquelle seule il sem-

Voluptés de la vertu , stables. comme la vertu même.

La volupté est toujours l'effet d'une action.

La volupté suit toujours la nature de l'action qui la produit.

ble que le vicieux s'est précipité dans le vice.

La volupté
du vertueux
approche de
la volupté
divine.

En effet, autant qu'une disposition est meilleure qu'une autre disposition, autant une volupté est préférable à une autre volupté; ainsi, puisque la vie vertueuse dans laquelle reluit la ressemblance avec Dieu, est véritablement divine; & que la vie vicieuse est brutale & sans Dieu, il est évident que la volupté du vertueux imite la volupté divine, en suivant l'entendement, & Dieu même: & que la volupté du vicieux (je veux bien employer pour lui le même terme) n'imite que des mouvemens emportés & brutaux; car les voluptés & les tristesses nous changent & nous tirent de notre état. Celui donc qui puise où il faut, quand il faut, & autant qu'il faut, est heureux; & celui qui ignore ces justes bornes est malheureux. Ainsi donc la vie vuide d'opinion est seulement exempte de faute; & celle qui est pleine de science est toujours heureuse & parfaite, & par conséquent

elle est très-délicieuse en même temps, & très-bonne.

Ne faisons donc jamais ce que nous ne savons pas faire ; & ce que nous savons , faisons-le quand il faut. L'ignorance produit les fautes ; & la connoissance cherche l'opportunité ; car plusieurs choses très-bonnes d'elles-mêmes deviennent mauvaises quand on les fait mal à propos. Écoutez donc ce précepte avec ordre : en ce qu'il nous ordonne de réprimer & de retenir nos actions, il travaille à nous rendre exempts de faute ; & en ce qu'il nous commande d'apprendre , non pas tout , mais ce qui mérite d'être su , il nous excite aux actions honnêtes & vertueuses ; car ce n'est pas à être exempt de faute que consiste le bien vivre , mais à faire tout ce qu'il faut. Pour l'un il suffit de purger l'opinion ; mais l'autre ne peut être que le fruit de la science.

L'exemption
de faute ne
fait pas la
bonne vie.

Or de l'un & de l'autre, c'est-à-dire de vivre exempt de faute, & de bien vivre , voici l'avantage qui t'en reviendra , *tu meneras une*

vie très-délicieuse. Quelle est cette vie délicieuse ? Elle n'est autre que la vie qui jouit de toute la volupté qui vient de la vertu , & dans laquelle se rencontrent & le bon & l'agréable. Si nous désirons donc ce qui est beau , & en même-temps ce qui est agréable , quel sera le composé , sinon ce que dit le Vers , *une vie très-délicieuse !* Car celui qui choisit l'agréable avec le honteux , quoique pour un peu de temps il soit chatouillé par l'appât du plaisir , ce qu'il y a de honteux le jette bientôt dans un repentir très-amer. Au lieu que celui qui choisit le beau avec le pénible , quoique d'abord il soit rebuté par le travail , le beau adoucit & diminue bientôt sa peine ; & enfin , avec la vertu , il jouit de tous les fruits de la volupté pure.

En effet , qu'on fasse avec plaisir quelque chose de honteux , le plaisir passe , & le honteux demeure. Qu'on fasse quelque chose de beau , avec mille peines & mille travaux , les peines passent , & le beau reste seul. D'où il s'ensuit nécessairement que

Belle démonstration pour prouver que le beau accompagné de peine , est préférable au honteux accompagné de plaisir.

que la mauvaise vie est très-triste
& très-amère, & que la bonne vie
au-contraire, est très-délicieuse.

Cela suffit pour l'intelligence de
ces Vers : mais comme le soin du
corps n'est pas indifférent pour la
perfection de l'ame, voyons ce que
le Poëte ajoute.

Le soin du
corps n'est
pas indiffé-
rent pour la
perfection de
l'ame.

VERS XXXIII, XXXIV & XXXV.

*Il ne faut nullement négliger la santé
du corps.*

*Mais on doit lui donner avec mesure le
boire & le manger, & les exercices
dont il a besoin.*

*Or j'appelle mesure ce qui ne t'incom-
modera point.*

CE corps mortel nous ayant été
donné comme un instrument pour
la vie que nous devons mener ici-
bas, il ne faut ni l'engraisser par un
traitement trop indulgent, ni l'a-
maigrir par une diète trop rigou-
reuse ; car l'un & l'autre excès pro-
duisent les mêmes obstacles, & em-
pêchent l'usage qu'on en doit tirer.

Quel est le
soin que nous
devons avoir
du corps.

C'est pourquoi on nous exhorte ici d'en avoir un soin modéré, & de ne le négliger, ni lorsqu'il s'emporte par l'excès de l'embonpoint, ni lorsqu'il est matté par les maladies, afin que conservé dans l'état où il doit être naturellement, il puisse fournir à toutes les fonctions qu'exigera de lui l'ame qui le conduit, & se porter par-tout où elle ordonnera; car l'ame est ce qui se sert du corps, & le corps est ce qui sert à l'ame. L'artisan est donc obligé d'avoir soin de l'instrument dont il se sert; car il ne faut pas vouloir seulement se servir de lui, mais il faut aussi en prendre tout le soin raisonnable & nécessaire pour le tenir toujours en état d'exécuter nos ordres. Et parce que par sa nature il est toujours dans la génération & dans la corruption, & que la réplétion & l'évacuation l'entretiennent & le nourrissent, tantôt la nourriture remplaçant ce qui dépérit en lui, & tantôt les exercices évacuant & emportant ce qui y abonde, il faut.

réglér la juste mesure, & des aliments qui font la réplétion, & des exercices qui font l'évacuation. Et cette juste mesure, c'est la raison qui accorde l'habitude du corps, avec les opérations intellectuelles de l'ame, & qui par ce moyen a soin de la santé convenable & saine au Philosophe.

La juste mesure des aliments & des exercices, doit être réglée par la raison.

Santé convenable & saine au Philosophe.

Cette raison choisira donc les exercices & les aliments qui n'engraissent point trop le corps, & qui aussi ne l'empêchent point de suivre les mouvements intellectuels; car elle n'a pas soin d'un corps simplement, mais d'un corps qui sert aux pensées de l'ame. C'est pourquoi elle rejette le régime athlétique, parce qu'il n'a soin que du corps sans l'ame, & elle fuit tout soin superflu du corps, comme entièrement contraire à la lumière intelligente de l'ame. Mais le régime qui, par la bonne habitude qu'il procure au corps, peut le plus contribuer aux dispositions nécessaires pour apprendre les sciences, & pour fournir à toutes les actions belles & honnê-

G ij

tes, c'est celui que choisira l'homme qui veut embrasser la vie de la raison : car c'est à celui-là qu'on dit ici ; *Or j'appelle mesure ce qui ne t'incommodera point.*

Que la mesure du soin que tu auras de ton corps ne t'incommode donc point , toi qui es une ame raisonnable. Tu es obligé , toi qui es le gardien de tous les préceptes qu'on vient de te donner , tu es obligé de choisir le boire & le manger , & les exercices qui rendent le corps obéissant aux ordres de la vertu , & qui ne portent point la partie brutale à regimber & à se cabrer contre la raison qui la conduit ; mais cette mesure du soin qu'il faut avoir du corps , doit être réglée avec beaucoup d'attention & de prudence , comme la première cause de tous ses mouvements déréglés ; car le cheval ne devient vicieux , & ne se rend le maître , que lorsqu'il est trop nourri , & mal dressé par l'Ecuyer.

Soin outré
du corps , la
1^{re} remède
cause de tous
ses mouve-
ments déré-
glés.

En parlant de la mesure qu'il faut suivre pour le corps , le Poëte

a mis le boire avant le manger ,
 parce qu'il est plus difficile de s'en
 défendre , qu'on est plus porté à en
 abuser & que le boire trouble
 davantage la bonne habitude du
 corps : en effet un homme sans y pren-
 dre garde passera infiniment cette
 juste mesure , plutôt en buvant ,
 qu'en mangeant ; & il met au troi-
 sieme rang les exercices , parce
 qu'ils corrigent la réplétion que la
 nourriture a causée , & préparent
 le corps à se nourrir plus saine-
 ment ; car ces deux choses ne font
 qu'un cercle entr'elles , & se suc-
 cèdent naturellement ; la nourriture
 & l'exercice ; l'exercice & la nour-
 riture. La bonne nourriture donne
 lieu au bon exercice , & le bon
 exercice , à la bonne nourriture. Or
 la mesure de l'un & de l'autre n'est
 pas la même pour celui-ci & pour
 celui-là , chacun ayant soin de son
 corps selon ses vues particulières ,
 & selon l'usage qu'il en veut tirer :
 car tout homme tâche d'accommoder
 son corps à la profession qu'il
 a embrassée. Le lutteur le dresse à

Excès plus at-
 té à com-
 mettre dans
 le boire . que
 dans le man-
 ger.

tous les mouvements de la lutte; le laboureur, aux travaux des champs; & un autre le forme à une autre sorte de service. Que fera donc le Philosophe? Dans quelle vue, & à quel dessein aura-t-il soin de son corps, & de quel art voudra-t-il le rendre l'instrument? Il est visible que c'est de la Philosophie, & de toutes ses œuvres. Il ne le nourrira donc, & ne l'exercera en tout & par-tout, qu'autant qu'il est possible à ce corps de devenir un instrument de prudence & de sagesse, ayant toujours soin principalement & préalablement de l'ame, & pour l'amour d'elle seulement, du corps; car il ne préférera jamais la partie qui sert à celle qui s'en sert, comme il ne négligera pas non plus absolument la première, à cause de l'autre; mais il aura soin du corps dans l'ordre & le rang convenables, comme d'un instrument dont il rapporte la santé & le bon état à la perfection de la vertu de celle qui s'en sert. Voilà pourquoi il ne le nourrira pas de toutes sortes d'a-

Il faut rendre
son corps un
instrument
de prudence
& de sagesse.

aliments, mais seulement de ceux dont il faut le nourrir; car il y en a qui ne doivent point lui être présentés, parce qu'ils appesantissent le corps, & entraînent l'ame dans toutes sortes d'affections terrestres & charnelles: & c'est de ces aliments que le Poëte parle à la fin, quand il dit; *Mais abstiens-toi de tous les aliments que nous avons nommés, en traitant des expiations & de la délivrance de l'ame, & sers-toi pour cela de ton jugement.* Vers 67. & 68.

Il rejettera donc entièrement tous ces aliments; & pour ceux dont il peut se nourrir, il en réglera la quantité & le temps; &, comme dit Hippocrate, il examinera la saison, le lieu, l'âge & autres choses semblables, ne lui permettant point de se remplir sans examen & sans réflexion de tout ce dont il peut se nourrir; & n'ordonnant pas le même régime indifféremment au jeune & au vieux, au sain & au malade, à celui qui ne vient que d'entrer dans l'étude de la Philosophie, & à celui qui y a déjà fait un très-grand progrès, ou qui est

G iv

Meſure Py-
thagoriques.

parvenu à la perfection. La meſure Pythagorique comprend toutes ces choſes dans ces mots que le Poëte ajoute, *ce qui ne t'incommodera point* ; car par ce peu de mots, il rapporte au ſoin du corps tout ce qui tend & qui contribue à la félicité philoſophique : & après ce qu'il a dit de la ſanté de l'ame, il ajoute qu'il ne faut nullement négliger la ſanté du corps ; de ſorte que là il nous enſeigne ce qui fait la vertu de l'ame qui ſe ſert du corps ; & ici ce qui fait la ſanté & qui procure la conſervation du corps, qui ſert d'inſtrument à l'ame. Joins donc ces deux choſes, & tu trouveras, qui que tu ſois, toi, à qui ce précepte s'adreſſe, qu'il faut prendre là pour juſte meſure du ſoin qu'on prend du corps, *ce qui ne t'incommodera point* ; c'eſt-à-dire, ce qui n'empêchera pas l'intention Philoſophique, & qui pourra aider l'ame à marcher dans le chemin de la vertu.

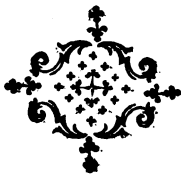
En diſant la meſure du boire & du manger, il bannit également le

défaut & l'excès , & il ne reçoit
 & n'embrasse que ce qui tient le
 milieu , & qui est modéré : &
 ce n'est que par cette modération
 qu'on parvient à maîtriser la gour-
 mandise , la paresse , la luxure , &
 la colere. En effet la mesure dont on
 parle ici , réprime tout excès en ces
 sortes de choses , & exclut tout ce
 qui incommode , qui rabaisse , &
 entraîne l'ame qui se porte vers
 l'intelligence, c'est-à-dire vers Dieu ;
 car il faut que l'ame qui s'élève
 vers l'intelligence jouisse d'une en-
 tiere tranquillité , qu'elle ne soit
 point agitée par la violence des
 passions , & que toutes les choses
 inférieures lui soient soumises ; afin
 que sans trouble elle puisse médi-
 ter les choses d'enhaut. *Voilà la me-
 sure qui ne t'incommodera point ; c'est*
elle qui te rendra maître de tes
passions , qui conservera ton corps ,
qui te découvrira la vertu de l'ame ,
& qui ne détruira ni n'altérera la
bonne habitude de l'instrument
dont elle se sert ; car c'est une par-
tie de la vertu que de savoir con-

La conserva-
 tion du corps
 est une partie
 de la vertu.

server son corps, & le rendre propre à tous les usages que la Philosophie en doit tirer.

Mais parce que le soin du corps ne consiste pas seulement dans le boire & le manger ; & qu'il a besoin de beaucoup d'autres choses, comme d'habits, de souliers, de meubles, & de logement ; & que dans toutes ces choses il faut aussi garder la juste mesure qui bannit également & le luxe & la malpropreté, le Poëte ajoute avec raison.



VERS XXXVI, XXXVII, XXXVIII
& XXXIX.

*Accoutume toi à une maniere de vivre
propre & sans luxe.*

Evite de faire ce qui attire l'envie.

*Et ne dépense point mal-à-propos , com-
me celui qui ne connoît point ce qui
est beau & honnête :*

*Mais ne sois pas non plus avare &
mesquin. La juste mesure est excel-
lente en toutes choses.*

C E n'est pas seulement dans le
boire & dans le manger que la me-
sure est bonne , dit l'auteur de ces
Vers ; mais aussi dans toutes les au-
tres choses ; comme également éloi-
gnée & du défaut & de l'excès ; car
en tout on peut passer doublement
cette juste mesure , soit du côté de
la magnificence , soit du côté de la
mesquinerie ; & l'une & l'autre sont
blâmables , indignes des mœurs du
Philosophe , & fort éloignées de
cette médiocrité qu'il faut garder

G vj

Propreté outrée, devient luxe & mollesse ; & la simplicité dégénère en mesquinerie & en salété.

dans tout ce qui regarde le corps. En effet la propreté poussée à un certain point devient luxe & mollesse, & la simplicité outrée dégénère en mesquinerie & en salété.

Pour ne point tomber donc dans le premier défaut par la propreté, ni dans le dernier par la simplicité, tenons le milieu, en évitant les vices voisins de ces deux vertus, & en les prenant toutes deux pour le correctif l'une de l'autre. Embrassons la vie simple, qui ne soit point mal-propre, & la vie propre, qui ne tienne point du luxe. Par-là nous garderons la juste mesure dans tout ce qui concerne le corps ; nous aurons des habits propres, mais sans magnificence ; une maison propre, mais sans luxe ; de même dans nos ameublements & dans tout le reste : car l'ame raisonnable commandant au corps, il est de la justice & de la bienfiance que tout ce qui concerne le corps, soit réglé par la raison, qui persuadée que tout doit répondre à sa dignité, ne souffre ni la mal-propreté ni

le luxe. Pour s'éloigner donc de la magnificence, elle a recours à la simplicité, & elle se jette dans la propreté pour éviter ce qui est vilain & difforme.

Par exemple, elle veut qu'on ait des habits qui ne soient pas d'une étoffe très-fine, mais propre; de la vaisselle qui ne soit ni d'or ni d'argent, mais d'une matière commune & propre; une maison qui ne soit ni embellie de marbre & d'autres pierres de grand prix, ni d'une grandeur & d'une beauté superflue, mais proportionnée à son usage. En un mot la propreté dans toute la manière de vivre exclut le luxe, comme de nul usage, & reçoit la simplicité, comme suffisant seule à tous les besoins.

En effet, les habits, la maison, les meubles sont principalement à notre usage, lorsqu'ils sont propres & qu'ils nous sont proportionnés; car pourquoi un grand plat pour une petite portion? & pourquoi aussi un plat mal-propre qui gâte cette portion, & qui nous en dé-

Il n'y a plus
de bornes dès
qu'on passe
la mesure du
besoin.

goûte? Qu'est-il besoin d'une grande maison pour un homme qui n'en remplit qu'un petit coin? & à quoi sert aussi une maison mal-propre, qu'on ne sauroit habiter? De même en toutes choses. tu trouveras toujours des deux côtés, que tout est inutile & de nul usage, hors ce qui joint la simplicité à la propreté; car dès que tu passes la mesure du besoin, tu te jettes dans l'immensité du désir.

C'est pourquoi, mesure si bien toutes les choses nécessaires pour la vie, que tu les renfermes dans ce juste milieu, qui est également éloigné des deux excès contraires. *Accoutume-toi donc*, dit le Poëte, *à une manière de vivre, propre.* Mais ensuite voyant que cette propreté pourroit nous jeter dans le luxe, il ajoute, *& sans luxe.* Il auroit dit simplement, *accoutume-toi à une manière de vivre qui soit sans luxe.* Mais il a vu que cette simplicité pourroit nous faire tomber dans le fordide; c'est pourquoi il a joint les deux, *propre, & sans luxe*; en pré-

venant la chute d'un & d'autre côté, par le contrepoids de l'un & de l'autre, afin que des deux il en résulte un genre de vie mâle & digne de l'animal raisonnable.

En réglant ainsi notre vie, nous tirerons de là encore un très-grand bien, c'est que nous éviterons l'envie qui suit toujours ce qui est outré, si par rien de trop nous n'excitons pas contre nous nos propres Citoyens; de sorte que tantôt ils se plaignent de notre mal-propreté; que tantôt ils nous accusent d'être prodigues, & tantôt ils nous reprochent d'être sordides & vilains; en effet ces deux excès attirent également le blâme de la part de ceux avec qui nous vivons. Et c'est ce que signifie ici proprement le mot d'*envie*; car en nous disant, *Evite de faire ce qui attire l'envie*, il veut dire, ce qui attire un blâme raisonnable de la part des hommes. Or la raison & le sentiment général des hommes blâment dans la manière de vivre, le luxe & la fardeté; & dans la dépense, la prodigalité.

*Envie, pour
blâme.*

galité & la mesquinerie : ainsi ; que l'honnêteté & la médiocrité dans toutes les choses extérieures montrent la bonne disposition de notre ame, & fassent voir que la juste mesure est en tout ce qu'il y a de meilleur ; car il faut ; autant qu'il est possible , que celui qui aime le repos , s'abstienne de tout ce qui est sujet à l'envie , & qu'il n'irrite pas cette envie comme une bête féroce , afin que sans aucun trouble il puisse s'avancer dans l'étude de la vertu.

Maux qui résultent de l'ignorance de ce qui est sçavoir & honnête.

En quoi consiste la libéralité.

Nous vivrons à couvert de l'envie , en embrassant un genre de vie *simple & propre* , & en évitant le faste de ceux qui ignorent en quoi consistent l'honnêteté & la bienfaisance : d'où il résulte deux grands maux , une dépense & une épargne hors de saison , dont l'une est blâmée , comme orgueil , & l'autre , comme bassesse. Ces deux extrêmes sont évités par la libéralité , vertu qui consiste à donner & à recevoir , qui trouve toujours , & dans la recette & dans la dépense ce

qui est honnête & sèant , & qui accorde toutes les choses extérieures avec la droite raison.

Voilà les réflexions profondes que ce Philosophe nous donne dans ces Vers , sur l'usage que nous devons faire de notre corps & de toutes les choses extérieures , afin que par leur moyen on voie briller dans toute notre conduite la beauté de la vertu.

Le précepte suivant n'est qu'un sommaire de tout ce qu'il vient de dire.

VERS XL.

*Ne fais que les choses qui ne pourront
te nuire , & raisonne avant que de
les faire.*

C'EST un précepte qu'il nous a déjà souvent donné , tantôt en nous disant ; *Mais fais tout ce qui* Vers 29.
dans la suite ne t'affligera point ; tantôt ; *Or j'appelle mesure ce qui ne t'in-* Vers 34.
commodera point ; en un autre endroit ; *Que personne ni par ses para-*

Vers 25 &
26.

les ni par ses actions ne te séduise jamais, & ne te porte à faire, ou à dire ce qui n'est pas uti'e pour toi. Et ici il nous remet devant les yeux tous ces préceptes par cette récapitulation sommaire, en nous conseillant de nous abstenir de tout ce qui peut nous nuire, & de faire tout ce qui peut nous servir.

Or on fait facilement la distinction de ces deux sortes d'actions, quand'on raisonne avant que d'agir, & que l'on considère ce qui est faisable, & ce qui ne l'est pas; & il est temps de raisonner & de consulter quand tout est encore en son entier, & qu'on n'a pas encore mis la main à l'œuvre: & quand il dit ici, *les choses qui ne pourront te nuire*, nous l'expliquerons comme nous avons expliqué plus haut le précepte qu'il a déjà donné, quand il a dit, *ce qui ne t'affligera point*: en expliquant ce *toi*, ce qui est véritablement l'homme, l'essence raisonnable, c'est-à-dire l'homme qui a embrassé la sagesse, & qui fait tous ses efforts pour se rendre sembla-

ble à Dieu ; car cet homme intérieur est blessé par tout ce qui est contre la droite raison , par tout ce qui est contre la Loi divine , par tout ce qui empêche la ressemblance avec Dieu , & qui détruit en nous son image. Et toutes ces choses viennent ordinairement du commerce de ceux avec qui nous vivons , & du soin que nous avons du corps , auquel nous sommes liés , & de l'usage que nous faisons des richesses qui n'ont été inventées que comme un secours pour le corps , & qu'on a appellées par cette raison d'un mot qui marque qu'elles doivent servir aux besoins du corps.

Les choses qui blessent l'homme intérieur, c'est-à-dire l'ame; & d'où elle viennent.

Car elles sont appellées , *χρηματα* , choses pour servir aux besoins.

Il faut donc , dit le Poëte , que celui qui est embrasé de l'amour des biens divins , prenne bien garde de ne se laisser jamais persuader de faire ce qui ne lui est pas utile , qu'il n'accorde jamais à son corps ce qui lui sera nuisible à lui-même , & qu'il ne reçoive & n'admette rien qui puisse le détourner de l'étude de la sagesse , & dont il ait bientôt à se repentir. Nous devons préve-

BT

nir toutes ces choses par le raisonnement qui précède l'action, afin que l'examen que nous ferons de toutes nos actions, après les avoir faites, puisse nous procurer un agréable ressouvenir; & c'est à quoi il travaille dans les Vers suivants.

VERS XLI, XLII, XLIII, XLIV
& XLV.

*Ne laisse jamais fermer tes paupières
au sommeil après ton coucher,*

*Que tu n'ayes examiné, par ta raison,
toutes tes actions de la journée.*

*En quoi ai-je manqué? qu'ai-je fait?
qu'ai-je omis de ce que je devois
faire?*

*Commencant par la première de tes
actions, continue ainsi de suite.*

*Si dans cet examen tu trouves que tu
ayes fait des fautes, gronde t-en sé-
vèrement toi-même; si tu as bien
fait, réjouis-t-en.*

QUAND tu es parvenu en cet en-
droit, rassemble dans ta mémoire
tous les préceptes qu'on vient de te

donner ; afin que dans le tribunal intérieur de ton ame , les regardant comme des Loix divines , tu puisses faire sûrement l'examen de tout ce que tu as bien ou mal fait ; car comment l'examen de nos actions pourroit-il nous mettre en état de nous gronder ou de nous louer , si le raisonnement qui les précède ne nous avoit remis devant les yeux certaines loix & certaines regles selon lesquelles nous devons régler notre vie , & qui doivent être pour nous comme un but divin , auquel nous dirigeons tout le secret de notre conscience. Pythagore nous ordonne de faire cet examen tous les jours , sans y manquer ; afin que l'assiduité du souvenir le rende plus sûr & plus infailible. Et il veut que nous le fassions le soir avant que de nous endormir ; afin que tous les soirs après toutes les actions de la journée , nous nous rendions un compte exact devant le tribunal de la conscience , & que cet examen sévère de nos dispositions , soit comme un cantique que nous chantions

Avant que
d'examiner sa
conscience, il
faut repasser
toutes les
Loix divines,
autrement
cet examen
sera vain.

L'examen de
nos dispositions
est
comme na
canta à
Dieu à notre
coucher.

à Dieu à notre coucher. *En quoi
ai-je manqué ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je
omis de ce que je devois faire ?* Par
ce moyen nous réglerons toute no-
tre vie sur les regles qui nous ont
été prescrites ; & nous conformer-
ons notre raison qui juge, à l'en-
tendement divin, qui a fait la Loi.

Pour épar-
gner la peine
au lecteur de
faire cette
récapitula-
tion de tou-
tes ces Loix,
Hieroclés la
fait lui-mê-
me.

Car, que dit le Législateur ? Que
nous devons honorer les êtres su-
périeurs selon l'ordre & le rang de
leur essence ; qu'il faut avoir beau-
coup de considération & de respect
pour nos peres & nos meres , &
pour tous nos parens ; rechercher
& aimer les gens de bien ; dominer
nos passions & nos affections ter-
restres ; nous respecter nous-mêmes
en tout & par tout ; pratiquer la
justice ; reconnoître la brièveté de
cette vie , & l'instabilité des riches-
ses ; recevoir avec soumission le
sort que le jugement divin nous
envoie ; ne nous plaire que dans
les pensées dignes de Dieu ; & ra-
mener incessamment notre esprit à
ce qu'il y a de meilleur ; n'aimer &
n'embrasser que les raisonnements

qui méritent véritablement ce nom ; nous mettre hors d'état d'être surpris & subjugués , pour conserver le précieux dépôt de la vertu ; consulter avant que d'agir , afin que le repentir ne soit pas le fruit de toutes nos démarches ; nous purger de toute opinion , rechercher la vie de la science , & accorder notre corps , & toutes les choses extérieures aux fonctions de la vertu.

Voilà les Loix que l'entendement divin impose aux ames. Dès que la raison les a reçues , elle devient pour elle-même un garde très-vigilant. *En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait ?* dit-elle tous les jours , en rappelant par ordre toutes ses actions bonnes & mauvaises. Et à la fin de cet examen , si elle trouve qu'elle ait passé la journée sans violer aucune de ces Loix , elle se fait une couronne des fruits de la joie divine. Et si elle se surprend dans quelque faute , alors elle se châtie par les sévères corrections du repentir , comme par des remèdes astringents. Voilà pourquoi , dit le Poëte , il

faut chasser le sommeil pour donner le temps à la raison de faire cet examen. Le corps supportera facilement ces veilles, n'étant point entraîné dans la nécessité de dormir, à cause de son régime tempérant & sage qui fait que les passions les plus nécessaires sont soumises à l'empire de sa raison.

Ne laisse donc jamais fermer tes paupieres au sommeil après ton coucher, que tu n'ayes examiné par ta raison toutes tes actions de la journée. Et quel est cet examen ? En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je omis de ce que je devois faire ? car nous péchons en deux manieres, ou en faisant ce que nous ne devons pas faire, ce qui est exprimé par ce mot, en quoi ai je manqué ? qu'ai-je fait ? ou en ne faisant pas ce que nous devons ; ce qui est exprimé mot à mot dans ce Vers, Qu'ai je omis de ce que je devois faire-? Car autre chose est omettre le bien, & autre chose commettre le mal ; l'un est une faute d'omission, & l'autre une faute de commission. Par exemple, Il faut toujours

Fautes d'omission, & fautes de commission.

toujours prier , & il ne faut jamais blasphémer. Il faut nourrir son pere & sa mere , & il ne faut pas les mal-traiter. Celui qui ne pratique pas les deux premiers points de ces deux préceptes , ne fait pas ce qu'il faut ; & celui qui commet les deux derniers péchés , fait ce qu'il ne faut pas ; quoiqu'on puisse dire que ces deux péchés sont en quelque maniere égaux , en ce qu'ils précipitent dans la transgression de la même loi.

En quoi on
peut dire que
les péchés
sont égaux.

Le Poëte nous exhorte donc à faire un examen de toutes les actions de la journée , depuis la premiere jusqu'à la dernière , par ordre , sans oublier celles du milieu. Ce qui est exprimé par ce mot *continue ainsi de suite* : car souvent il arrive qu'une transposition séduit le jugement , & rend excusable par le dérangement de la mémoire , ce qui seroit sans excuse , s'il étoit dans son rang. D'ailleurs cette recapitulation de la vie que nous avons menée pendant le jour , nous rafraîchit la mémoire de toutes nos

A cause des
circonstances
qui aggra-
vent les pé-
chés.

L'examen de
notre con-
science re-
veille le sou-
venir de
l'immortali-
té.

actions passées, & réveille en nous le sentiment de notre immortalité.

Et ce qu'il y a ici d'admirable, c'est que le Poëte en nous ordonnant d'examiner chaque action, n'ajoute point à cet examen, *En quoi ai-je bien fait ? qu'ai-je fait de ce que je devois faire ?* Mais il porte tout d'un coup notre mémoire à ce qui peut le plus humilier notre orgueil, en faisant lui-même l'examen de nos fautes. *En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait, &c.* Et il nous a donné un juge très-juste & très-naturel, qui est notre conscience & la droite raison, en nous établissant nous-mêmes pour juges de nous-mêmes, nous-mêmes, dis-je, que nous avons appris à respecter particulièrement ; car qui est-ce qui peut reprendre quelqu'un, comme chacun peut se reprendre soi-même ? Ce qui est libre, se servant de sa liberté, rejette les avertissements & les corrections des autres, lorsqu'il ne veut pas obéir ; mais la conscience, qui agit au dedans de nous,

Notre Juge
très-juste &
très-naturel,
c'est notre
conscience
guidée par la
droite rai-
son.

est nécessairement forcée de s'écouter elle-même. Voila le gouverneur que Dieu nous a donné; voila notre précepteur, notre pédagogue; voila celui que la raison nous donne pour juge de toutes les actions de notre journée. Ce n'est que de lui qu'elle reçoit les informations & la sentence, afin que prononçant lui-même sur lui-même, il se condamne ou s'absolve par son suffrage, selon qu'il mérite d'être condamné ou absous; car après que dans sa mémoire, comme dans un écrit il a lu tout ce qu'il a fait, alors regardant la Loi comme l'exemplaire qu'il devoit suivre, il prononce & se déclare lui-même par son jugement, digne de louange ou de blâme: & cette pratique journalière fait de celui qui l'observe la véritable image de Dieu, en ajoutant, & en retranchant tous les jours quelque chose, jusqu'à ce qu'elle soit portée à sa perfection, & qu'on y voie éclater toute la beauté de la vertu. C'est elle qui achève & qui perfectionne l'hom-

Comment nous devons la véritable image de Dieu.

me de bien , autant qu'il est possible. Et c'est là que finit la première partie de ce petit traité , le Poète se hâtant de passer aux préceptes qui tendent à faire de l'homme un Dieu.

VERS XLVI , XLVII , XLVIII &
XLIX.

*Pratique bien toutes ces choses , médie-
le-bien ; il faut que tu les aimes
de tout ton cœur.*

*Ce sont elles qui te mettront dans la voie
de la vertu divine.*

*J'en jure par celui qui a transmis dans
notre ame le sacré quaternaire ,*

*Source de la nature dont le cours est
éternel,*

VOICI ce que j'ai déjà dit dans la préface , que la Philosophie contemplative fait l'homme semblable à Dieu , par l'irradiation de l'entendement & de la vérité ; & qu'au moins dans ce qui nous regarde , les petites choses doivent nécessaire-

C'est-à-dire ,
par les
rayons de
lumière ,
dont l'enten-
dement di-

ment précéder les grandes ; en effet il est plus aisé de conformer la vie humaine aux regles de la raison, qu'il ne l'est de la porter à ce qu'il y a de plus divin & de plus sublime ; ce qui ne se peut qu'en la rappelant toute entiere à la contemplation.

vin & la vérité éclairent notre esprit.

D'ailleurs il est impossible que nous possédions la vérité sans trouble , si nos facultés animales ne sont entièrement soumises aux vertus morales selon la loi de l'entendement ; en effet l'ame raisonnable tenant le milieu entre l'entendement & ce qui est privé de raison , elle ne peut être invinciblement attachée à cet entendement , qui est au-dessus d'elle , que lorsque pure & dépouillée de toute affection pour les choses qui sont au-dessous , elle s'en sert avec pureté ; & elle sera pure si elle ne se laisse point emporter par ce qui est sans raison , & par ce corps mortel , & si elle n'en a soin que comme de choses qui lui sont étrangères , en ne s'y appliquant , en ne s'y attachant

H iij

Pythagore
enseignoit
qu'il n'étoit
jamais per-
mis de se
tuer. V. les
remarques.

qu'autant que le permet la Loi de Dieu , qui nous défend de tâcher en aucune maniere de la délier , & qui nous ordonne d'attendre que Dieu vienne lui-même nous tirer de cette captivité.

Une telle ame a donc besoin de deux fortes de vertu ; de la vertu politique ou pratique qui regle & modere la fureur qui la porte vers les choses d'ici-bas ; & de la vertu contemplative qui la porte & l'élève vers les choses d'enhaut , & qui l'unisse avec les êtres supérieurs. Entre ces deux vertus , le Poëte a mis deux vers qui sont comme deux bornes qui les séparent. Le premier , *Pratique bien toutes ces choses , médite-les bien ; il faut que tu les aimes de tout ton cœur* , est comme la fin & la conclusion très-propre de la vertu politique. Et le dernier , *Ce sont elles qui te mettront dans la voie de la vertu divine* , est comme le commencement , & une très-belle entrée de la science contemplative ; en effet ce commencement promet à celui qui s'est délivré de la vie

Seconde partie de ce traité ; le commencement des préceptes de la vie contemplative.

brutale , & qui s'est purgé , autant qu'il est possible , de l'excès des passions ; & qui par là , de bête qu'il étoit , est devenu homme ; il lui promet , dis-je , que la fuite d'homme qu'il est , le fera devenir Dieu , autant qu'il est possible à la nature humaine de participer à l'essence divine.

Or , que cela nous déifie , & que ce soit la fin de la vérité contemplative ; c'est ce qui est évident par ces vers qu'il met à la fin de ce traité , comme une conclusion admirable qui ne laisse plus rien à désirer : *Et quand après avoir dépouillé ton corps , tu seras reçu dans l'air pur & libre , tu seras un Dieu immortel , incorruptible , & que la mort ne dominera plus ;* car c'est une nécessité que nous obtenions cet heureux rétablissement , c'est à-dire , cette glorieuse apo théose par la pratique constante des vertus , & par la connoissance de la vérité ; & c'est ce que ce livre sacré nous montre clairement , comme nous le verrons dans la suite.

Dans son
commentaire
sur le dernier
Vers.

*Méditer ,
pratiquer ,
aimer .*

Trois facultés de l'ame.

Pour le présent , retournons aux Vers que nous devons expliquer ; & examinons si ces mots *pratiquer* , *méditer* & *aimer* , en parlant des préceptes déjà donnés , signifient autre chose qu'appliquer son ame toute entiere à la pratique des vertus ; car notre ame étant une substance raisonnable a nécessairement trois facultés ; la première , celle par laquelle nous apprenons , & c'est à celle-là qu'on ordonne *de méditer* ; la seconde , celle par laquelle nous nous rendons maîtres de ce que nous avons appris , & le mettons en pratique ; c'est à celle-là qu'on ordonne *d'exercer & de pratiquer* ; & la troisième , celle par laquelle nous aimons ce que nous avons appris , & ce que nous pratiquons ; & c'est celle-là qu'on exhorte à aimer toutes ces choses.

Toutes les facultés de notre ame doivent être appliquées à la pratique de ces préceptes.

Afin donc que nous ayons toutes les facultés de notre ame raisonnable tendues & appliquées à ces préceptes des vertus , on demande ici de la faculté intelligente , la méditation ; de la faculté active , la pra-

tique & l'exercice; & de la faculté qui embrasse & qui aime, on en exige l'amour, afin que par leur moyen nous acquérions les véritables biens, que nous les confervions par l'exercice, & que nous ayons toujours pour eux l'amour inné dans nos cœurs. Et cette disposition ne manque pas d'être suivie de l'espérance divine qui fait briller dans nos âmes la lumière de la vérité, comme il nous le promet lui-même, en nous disant, *Elles te mettront dans la voie de la vertu divine*; c'est-à-dire, elles te rendront semblable à Dieu par la connoissance certaine des êtres: car la connoissance des causes des êtres, des choses, dis-je, qui sont premièrement dans l'intelligence de Dieu leur créateur, *comme les exemplaires éternels*, mène au degré le plus sublime de la connoissance de Dieu, qui est suivie de la parfaite ressemblance avec lui. Et c'est cette ressemblance qu'on appelle ici *vertu divine*, comme fort supérieure à la

L'amour de la vertu inné dans nos cœurs.

L'amour produit l'espérance, & l'espérance la vérité.

H v

vertu humaine , qui la précède , & qui en est comme le fondement.

La première partie de ces Vers se termine donc par l'amour de la Philosophie , & de tout ce qui est beau & honnête ; cet amour marchant le premier , est suivi de la connoissance de la vérité ; & cette connoissance nous mène à la parfaite ressemblance avec la vertu divine , comme on le fera voir dans la suite. La nécessité de l'union , ou de l'alliance de toutes ces choses est confirmée ici par serments ; car le Poète jure avec beaucoup de ferveur , que la vertu humaine étant parfaitement acquise , nous conduit à la ressemblance avec Dieu. Et quant au précepte qu'il nous a donné dès l'entrée , *respecte le serment* , il nous ordonne par-là de nous abstenir du serment dans les choses casuelles , & dont l'événement est incertain ; parce que ces sortes de choses sont petites , & sujettes au changement ; c'est pourquoi il n'est ni juste , ni sûr de jurer sur elles : car il ne dépend pas de nous de les faire

Le Poète justifié d'avoir juré , après avoir défendu le serment.

réussir. Mais sur les choses dont on parle ici, qui sont nécessairement liées ensemble, & d'une très-grande conséquence, on peut jurer sûrement, & avec toute sorte de bienséance & de justice : car ni leur instabilité ne nous trompera, puisqu'étant liées par la loi de la nécessité, elles ne peuvent ne pas arriver ; ni leur obscurité & leur bassesse ne les rendent indignes d'être scellées par le témoignage & l'intervention de la divinité. Et si la vertu & la vérité se trouvent dans les hommes, encore plus se trouvent-elles dans les Dieux.

D'ailleurs ce serment devient ici un précepte, qu'il faut honorer celui qui nous enseigne la vérité, jusqu'à jurer par lui, s'il est nécessaire, pour confirmer ses dogmes, & à ne pas dire seulement de lui, *Il l'a dit* ; mais à assurer avec confiance, *Les choses sont ainsi, j'en jure par lui-même*. Et en jurant sur l'union nécessaire de ces habitudes très-parfaites, il entre dans le fond de la Théologie, & fait voir mani-

C'est une erreur. On peut jurer par l'auteur de la vérité, mais non par l'homme qui l'annonce, & qui l'enseigne.

H vj

festement que le quaternaire , qui est la source de l'arrangement éternel du monde , n'est autre que Dieu même , qui a tout créé. Mais comment Dieu est-il le quaternaire ? c'est

Ce livre est perdu.

Car Dieu est unité , & l'unité produit tous les nombres.

ce que tu apprendras du livre sacré que l'on attribue à Pythagore , & dans lequel Dieu est célébré comme le nombre des nombres. Car si toutes choses existent par ses décrets éternels , il est évident que dans chaque espèce d'êtres , le nombre dépend de la cause qui les a produits. C'est là que se trouve le premier nombre , & de là il est venu à nous. Or l'intervalle fini du nombre , c'est le dix ; car celui qui veut compter davantage , après le dix revient à un , deux , trois , & compte ainsi la seconde dizaine jusqu'à vingt , & la troisième dizaine de même jusqu'à trente ; & ainsi à toutes les dizaines jusqu'à cent. Après cent il revient encore de même à un , deux , trois ; & ainsi l'intervalle du dix toujours répété , va jusqu'à l'infini. Or la puissance du dix , c'est le quatre ; car

Car les Grecs après dix reviennent à un. C'est la même chose en latin & en François ; car *undecim* & *onze* n'est que dix & un.

avant qu'on parvienne jusqu'au dix accompli & parfait , on découvre toute la vertu & toute la perfection du dix dans le quatre.

En effet , en assemblant les nombres depuis un jusqu'à quatre , cette	1
addition fait dix ; puisqu'un , deux	2
trois , quatre font dix : & le quatre	3
est un milieu arithmétique entre	4
l'un & le sept , parce qu'il surpasse	
l'un , du même nombre qu'il est	10
surpassé par le sept , & ce nombre	
c'est le trois , quatre étant au-dessus	
d'un , comme sept au-dessus de	
quatre. Or les vertus & les propriétés	
de l'un & du sept sont très-belles	
& très-excellentes : car l'unité ,	
comme principe de tout nombre ,	
renferme en elle la puissance de	
tous les nombres ; & le sept , com-	
me vierge & sans mere , a en se-	
cond la vertu & la perfection de	
l'unité , puisqu'il n'est engendré par	
aucun nombre contenu dans l'in-	
tervalle du dix , comme le quatre	
est produit par deux fois deux , le	
six par deux fois trois , & le huit	
par deux fois quatre , le neuf par	

trois fois trois , & le dix par deux fois cinq ; & qu'il n'en engendre non plus aucun dans cet intervalle , comme le deux produit le quatre , le trois le neuf , & le cinq le dix ; & le quatre tenant le milieu entre l'unité incréée & le sept sans mere , a seul reçu les vertus & puissances des nombres produisans & produits qui sont renfermés dans le dix , étant produit par un certain nombre , & en produisant aussi un autre : car le deux répété produit le quatre , & le quatre répété produit le huit.

Ajoutez que la premiere figure solide se trouve dans le quatre , car le point répond à l'unité , & la ligne au deux , parce qu'en effet d'un point on va jusqu'à tel autre point , ce qui fait la ligne ; & la superficie répond aux trois , car le triangle est la plus simple des figures rectilignes : mais la solidité est le propre du quatre , parce que c'est dans le quatre que se voit la premiere pyramide , dont le trois fait la base triangulaire , & l'unité fait la pointe ou le sommet.

D'ailleurs il y a quatre facultés pour juger des choses , l'entendement , la science , l'opinion , & le sentiment ; car toutes choses se jugent par l'une de ces quatre facultés. En un mot , le quatre embrasse & lie tous les êtres , les éléments , les nombres , les saisons , les âges , les sociétés ou confréries : & l'on ne sauroit nommer une seule chose qui ne dépende du quaternaire comme de sa racine. En effet , comme nous l'avons déjà dit , le quatre est le créateur & la cause de toute chose. Le Dieu intelligible est la cause du Dieu céleste & sensible. La connoissance de ce Dieu a été transférée aux Pythagoriciens par Pythagore même , par lequel l'auteur de ces Vers jure ici , que la perfection de la vertu nous menera à la lumière de la vérité : de sorte qu'on peut fort bien dire que ce précepte , *Respecte le serment* , est particulièrement observé à l'égard des Dieux éternels , & qui sont toujours les mêmes ; & qu'ici on jure par celui qui nous a enseigné le nombre

Par ce Dieu
céleste & sen-
sible il en-
tend le ciel,
l'univers.

Bel éloge de
Pythagore.

quaternaire, qui véritablement n'étoit pas du nombre de ces Dieux, ni des héros par leur nature, mais seulement un homme orné de la ressemblance avec Dieu, & qui conservoit dans l'esprit de ses disciples toute la majesté de cette image divine. C'est pourquoi ce Poète fût de choses si grandes jure par lui, pour marquer tacitement par là l'extrême vénération qu'avoient pour lui ses disciples, & la grande distinction que ce Philosophe s'étoit acquise par les sciences qu'il leur avoit enseignées.

La plus grande de ces sciences, c'est la connoissance du quaternaire qui a tout créé. Mais parce que la première partie de ces Vers a été brièvement expliquée; que la seconde consiste dans une promesse ferme & stable, que le sacré nom du quaternaire est connu par une espérance qui ne peut tromper; & que ce divin quaternaire a été expliqué, autant que le permettoient les bornes que nous nous sommes prescrites, passons aux autres cho-

ses auxquelles ces Vers nous appellent : mais faisons voir auparavant avec quelle ardeur & quelle préparation nous devons nous y porter , & quel besoin nous avons en cela du secours des êtres supérieurs.

VERs XLIX , L.

Mais ne commence à mettre la main à l'œuvre ,

Qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.

L'AUTEUR de ces Vers décrit en peu de mots les deux choses qui concourent absolument à nous faire obtenir les véritables biens. Ces deux choses sont le mouvement volontaire de notre ame , & le secours du ciel ; car quoique le choix du bien soit libre , & dépende de nous , cependant , comme nous tenons de Dieu cette liberté & ce pouvoir , nous avons continuellement besoin que Dieu nous aide , qu'il coopere avec nous , & qu'il acheve ce que nous lui demandons. Car ce qui

Les deux choses nécessaires pour nous faire obtenir les véritables biens.

Dieu est l'auteur de notre liberté , & par conséquent nous avons besoin de son secours.

vient de notre part ressemble proprement à une main ouverte & tendue pour recevoir les biens ; & ce que Dieu contribue de la sienne , est comme le magasin ou la source des dons qu'il nous fait. L'un est ce qui cherche les biens , & l'autre est ce qui les montre à ce qui les cherche comme il faut : & la prière est un milieu entre notre recherche & le don de Dieu. Elle s'adresse à la cause qui nous a produits , & qui , comme elle nous a donné l'être , nous donne aussi le bien être.

On travaille
envain, si on
ne prie, &
on prie inutile-
ment, si on
ne travaille.

Or comment quelqu'un recevra-t-il ce bien être, si Dieu ne le donne? & comment Dieu, qui seul le peut donner, le donnera-t-il à celui, qui étant le maître de ses mouvements, ne daigne pas seulement le demander? Afin donc que d'un côté nous ne fassions pas notre prière seulement, mais que nous l'appuyons de l'action ; & que de l'autre côté nous ne nous confions pas non plus entièrement dans notre action, mais que nous demandions aussi pour elle le secours du Ciel,

& que nous joignons ainsi la priere à l'action , comme la forme à la matiere , ce Poëte, pour nous porter à demander ce que nous faisons , & à faire ce que nous demandons , a dit en ne faisant qu'une seule chose des deux , *Mais ne commence à mettre la main à l'œuvre , qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.*

L'action doit être animée par la priere, & la priere par l'action.

En effet il ne faut ni entreprendre les belles choses , comme s'il dépendoit de nous d'y réussir , sans le secours de Dieu , ni nous contenter non plus des simples mots de la priere , sans employer de notre part le moindre effort pour obtenir ce que nous demandons ; car en agissant ainsi , ou nous n'embrasserons qu'une vertu impie , & sans Dieu , s'il est permis de parler ainsi , ou nous ne proférerons qu'une priere denuée d'action. Or ce qu'il y a d'impie dans le premier parti ruintera entièrement l'essence de la vertu ; & l'inaction du dernier détruira absolument l'efficace de la priere. Et comment peut-il y avoir rien

Agir sans prier , c'est une vertu impie , & sans Dieu.

Rien n'est
beau, que ce
qui est fait se-
lon la règle
de Dieu.

de beau dans tout ce qui n'est point fait selon la règle de Dieu ? Et comment ce qui se fait selon cette règle, n'a-t-il pas besoin du secours de ce même Dieu, pour s'accomplir & pour exister ? Car la vertu est l'image de Dieu dans l'ame raisonnable. Or toute image a besoin de l'original pour exister : mais c'est inutilement que nous possédons cette image, si nous n'avons continuellement les yeux attachés sur cet original, dont la ressemblance fait seule le bon & le beau.

Si nous voulons donc acquérir la vertu active, il faut prier ; mais en priant il faut agir ; & voilà ce qui fait que nous regardons toujours la divinité & la lumière qui l'environne : ce qui nous excite à la Philosophie, c'est d'agir toujours en adressant toujours nos prières à la première cause de tous les biens. Car la source de la nature dont le cours est éternel, le sacré quaternaire, est la cause première, non seulement de l'être de toutes choses, mais de leur bien être, ayant répandu, & semé

dans cet univers le bien qui lui est propre, comme une lumière incorruptible & intelligente. L'ame qui s'attache à cette cause, & qui s'est purgée elle-même comme l'œil, pour rendre sa vue plus claire & plus subtile, est excitée à la prière par son application aux bonnes œuvres; & par la plénitude des biens qui résultent de la prière elle augmente son application, en joignant aux paroles les bonnes actions, en assurant & fortifiant ces bonnes actions par cet entretien divin. Trouvant en partie, & s'ingérant par elle-même, & en partie éclairée d'en-haut, & comme illuminée, elle fait ce qu'elle demande par des prières, & elle demande par des prières ce qu'elle fait. Et voilà quelle est cette union si nécessaire de la prière & de l'action.

L'application
aux bonnes
œuvres porte
à la prière.

Mais quels sont les avantages qui nous reviennent de ces deux moyens unis? C'est ce que nous allons voir dans la suite.

VERS LI, LII, LIII.

Quand tu te seras rendu cette habitude familière ,

Tu connoîtras la constitution des Dieux immortels , & celle des hommes ,

Jusqu'où s'étendent les différents êtres , & ce qui les renferme , & qui les lie.

Avantages
qui revien-
nent de l'u-
nion de l'ac-
tion & de la
prière.

LA première chose que l'auteur promet à ceux qui pratiqueront le précepte qu'il vient de donner , c'est la connoissance des Dieux , la science théologique , & le discernement juste de tous les êtres qui découlent de ce sacré quaternaire , avec leur différence selon leurs genres , & leur union pour la constitution de cet univers ; car leur ordre & leur rang est exprimé ici par ce mot de *constitution*. *Jusqu'où ils s'étendent* , c'est leur différence spéciale ; & *ce qui les renferme & les lie* , marque ce qui les unit selon le genre. En effet les genres des substances raisonnables , quoique séparées par leur nature , se réunissent par le

même intervalle qui les sépare. Et de ce que les unes sont premières, les autres moyennes, & les autres dernières, c'est ce qui les sépare en même-temps & qui les unit; car par ce moyen ni les premières ne deviendront moyennes ou dernières; ni les moyennes, premières ou dernières; ni les dernières ne deviendront moyennes ou premières: mais elles demeurent éternellement distinguées & séparées selon leur genre, par les bornes que leur créateur leur a données. Et par là nous entendons ce mot, *jusqu'où s'étendent les différents êtres*: & pour entendre de même celui qui suit, & *ce qui les renferme, & qui les lie*, examinons-le de cette manière:

Cet univers ne seroit point parfait, s'il ne renfermoit en lui-même les premières, les moyennes, & les dernières parties, comme le commencement, le milieu, & la fin de tout cet assemblage, & de cette composition. Ni les premières parties ne seroient premières, si elles n'étoient suivies des moyennes & des dernières; ni les moyen-

Car ces Anges étant un milieu entre Dieu & l'homme, l'homme remonte à Dieu par cet être moyen.

Les natures ne se confondront jamais.

nes ne feroient moyennes, si elles n'avoient aux deux côtés les deux extrêmes; ni les dernières, enfin, ne feroient ce qu'elles sont, si elles n'étoient précédées par les moyennes & par les premières.

Tous ces différents êtres servent ensemble à la perfection du tout : & c'est ce qu'on veut marquer ici en disant, *& ce qui les renferme, & les lie les uns avec les autres.* Comme différents par leur espèce, ils sont séparés; mais comme membres d'un seul & même tout, ils se réunissent & se rassemblent; & par cette séparation, & par cette union rassemblées, ils remplissent & achèvent toute la constitution & tout l'arrangement de cet ouvrage divin : constitution que tu connoîtras, si tu viens à te rendre familiers les biens dont il a déjà parlé.

C'est à-dire, la prière & les œuvres par la pratique des vertus.

Pourquoi il ne parle point des êtres.

On ne peut faire mention des deux extrêmes, que les moyens ne se présentent à l'esprit tout aussi tôt; c'est pourquoi il se contente de dire, *La constitution des Dieux immortels & celle des hommes.* Car les premiers

miers êtres sont liés aux derniers moyens, qui par les êtres moyens; & les derniers remontent aux premiers par la médiation des *héros pleins de bonté & de lumière*; car voilà le nombre & le rang des êtres raisonnables, comme nous l'avons dit au commencement, en faisant voir que les premiers dans cet univers ce sont les Dieux immortels, après eux les Héros bienfaisants, & les derniers, les démons terrestres, qu'il appelle ici *hommes mortels*. Or comment il faut connoître chacun de ces genres, c'est ce qui a déjà été dit dès l'entrée; c'est d'avoir une connoissance de science de tous ces êtres que la tradition nous a appris à honorer; & cette connoissance de science ne se forme que dans ceux qui ont orné la vertu pratique par la vertu contemplative, ou que la bonté de leur nature a fait passer des vertus humaines aux vertus divines; car de connoître ainsi les êtres comme ils ont été établis & constitués par Dieu même, c'est s'élever à la ressemblance divine.

moyens, qui sont les héros pleins de bonté & de lumière, c'est à dire, les Anges.

Il n'y a que les Philosophes & les Saints, qui aient la connoissance de science.

Connoissance
de la nature ,
une suite &
une dépen-
dance de la
connoissance
de Dieu.

Mais parce qu'après l'arrangement de ces êtres incorporels ou immatériels vient la nature corporelle, qui remplit ce monde visible, & qui est soumise à la conduite de ces substances raisonnables, ce Poëte montre tout de suite que le bien de la science naturelle ou Physique sera le fruit de ces connoissances que l'on aura apprises avec ordre.

VERS LIV, LV.

*Tu connoîtras encore selon la justice ,
que la nature de cet univers est par
tout semblable ;*

*De sorte que tu n'espéreras point ce
qu'on ne doit point espérer , & que
rien ne te sera caché dans ce monde.*

La nature ici
n'est autre
que Dieu.

LA nature en formant cet univers sur la mesure & proportion divine, l'a rendu par tout semblable à soi-même proportionnellement en différentes manieres; & de toutes les différentes especes qui y sont répandues, il en a fait comme une image de la beauté divine, en

communiquant diversement à la copie, les perfections de l'original; car elle a donné au ciel le mouvement perpétuel; & à la terre, la stabilité. Or ces deux qualités sont autant de traits de la ressemblance divine. Il a donné au corps céleste, d'environner l'univers; & au corps terrestre, de lui servir de centre. Or dans une sphere, le centre & la circonférence peuvent être regardés à différents égards, comme son commencement & son principe. De là vient que la circonférence est variée d'une infinité d'astres & d'êtres intelligents; & que la terre est ornée de plantes & d'animaux qui n'ont eu en partage que le sentiment seul. Entre ces deux sortes d'êtres si éloignés l'un de l'autre, l'homme tient le milieu, comme un animal amphibie, étant le dernier des êtres supérieurs, & le premier des inférieurs; c'est pourquoi tantôt il s'unit aux immortels, & par son retour vers l'entendement & la vertu, il recouvre le sort qui lui est propre; & tantôt il se

Comment
l'univers est
une image de
la beauté di-
vine.

Le mot Grec
νοσις signifie
user de l'in-
telligence.

Comment
l'homme est
au-dessous de
Dieu & des
AnGES, & au-
dessus de tous
les animaux
sans raison.

replonge dans les especes mortelles, & par la transgression des Loix divines, il se trouve déchu de sa dignité. En effet comme le dernier des substances raisonnables, il ne peut ni penser & connoître toujours de même : autrement il ne seroit pas homme, mais Dieu par sa nature ; ni connoître toujours, quand même il connoîtroit différemment quelquefois ; car cela le mettroit au rang des anges : au-lieu que c'est un homme qui par la ressemblance peut s'élever à ce qu'il y a de meilleur, & qui par sa nature est inférieur aux Dieux immortels, & aux héros pleins de bonté & de lumière, c'est-à-dire, aux deux genres qui occupent le premier & le second rang. Comme il est inférieur à ces êtres par ne connoître pas toujours, & par être quelquefois dans l'ignorance & dans l'oubli de son essence, & de la lumière qui descend de Dieu sur lui ; de même par n'être pas toujours dans cet oubli & dans cette ignorance, il est au-dessus des animaux sans

raison , & des plantes , & il sur-
 passe par son essence toute la na-
 ture terrestre & mortelle , comme
 pouvant par sa nature retourner
 vers son Dieu , effacer son oubli
 par la réminiscence , recouvrer par
 l'instruction ce qu'il a perdu , &
 guérir sa fuite & son éloignement
 du ciel , par une fuite , & par un
 éloignement tout opposé.

L'homme au-
 dessus de tou-
 te la nature
 terrestre &
 mortelle.

L'essence humaine étant donc
 telle , il lui convient de connoître
 la constitution des Dieux immor-
 tels , & celle des hommes mortels ,
 c'est-à-dire , l'ordre & le rang des
 êtres raisonnables , de connoître
 que la nature de cet univers est sem-
 blable ; c'est-à-dire , que la substan-
 ce corporelle , depuis le haut jus-
 qu'au bas , est honorée d'une res-
 semblance analogique avec Dieu ;
 & enfin de connoître toutes ces
 choses , *selon la justice* , c'est-à-dire ,
 comme elles sont établies par la
 Loi , comme Dieu les a créées , &
 de la manière qu'elles sont réglées
 & rangées par ses Loix , tant les
 corporelles que les incorporelles ;

Tous les ouvrages de Dieu doivent être connus *selon la justice*. Explication de ce mot.

car c'est de l'un & de l'autre de ces deux ouvrages de Dieu qu'il faut entendre en commun ce précepte qui ordonne de *les connoître selon la justice*.

En effet il ne faut pas que par un zele aveugle & insensé, nous nous ingérons de transporter des uns aux autres la dignité des êtres comme il nous plaît; mais en suivant les bornes de la vérité, il faut *les connoître selon la justice*, & comme la Loi de leur création les a établis & distingués. Et de ces deux connoissances, je veux dire, de celle de l'ouvrage incorporel de Dieu, & de celle de l'ouvrage corporel & visible, il nous en revient un avan-

Avantage qui revient de la connoissance des ouvrages de Dieu, c'est-à-dire de la Théologie & de la Physique.

tage très-précieux, c'est *que nous n'espérerons point ce qu'il ne faut pas espérer, & qu'il n'y aura rien de caché pour nous dans ce monde*; car de ce que l'essence des êtres nous est cachée, de là vient *que nous espérons ce qu'il ne faut pas espérer*; & que nous n'avons que des pensées vaines, qui ne peuvent s'exécuter. Comme si un homme espere de de-

venir un des Dieux immortels , ou un des Héros pleins de bonté & de lumiere , il ne connoît nullement les bornes de la nature , & ne met aucune différence entre les êtres premiers , seconds & derniers. D'un autre côté , si par une honteuse ignorance de l'immortalité adhérente à notre ame , il se persuade que son ame mourra avec son corps , il attend ce qu'il ne faut point attendre , & ce qui ne peut arriver : tout de même celui qui s'attend qu'après sa mort , il se revêtira du corps d'une bête , & qu'il deviendra animal sans raison , à cause de ses vices ; ou plante , à cause de sa pesanteur & de sa stupidité , celui-là prenant un chemin tout contraire à ceux qui transforment l'essence de l'homme en quelqu'un des êtres supérieurs , & la précipitant dans quelque une des substances inférieures , se trompe infiniment , & il ignore absolument la forme essentielle de notre ame qui ne peut jamais changer ; car étant & demeurant toujours l'homme , elle est dite deve-

L'âme ne
peut mourir
avec le corps.

Notre ame
ne peut ja-
mais chan-
ger.

Ce que c'é-
toit que la
métempsy-
cose de Py-
thagore.

Ignorance ,
fonds d'opi-
nions vaines,
& d'espéran-
ces frivoles.

nir Dieu ou bête par le vice , ou
par la vertu , quoiqu'elle ne puisse
être ni l'un ni l'autre par sa nature ,
mais seulement par sa ressemblance
avec l'un ou l'autre. Et un mot ,
celui qui ne connoît pas la dignité
de chacun des êtres , mais qui y
ajoute ou en diminue ; celui-là fait
de son ignorance un fonds d'opi-
nions vaines , & d'espérances , ou
de craintes frivoles , au lieu que
tout homme qui distingue les êtres
selon les bornes que leur a données
leur Créateur , qui les connoît
comme ils ont été créés , & qui me-
sure Dieu , s'il est permis de parler
ainsi , par la connoissance de soi-
même ; celui-là observe exactement
le précepte qui ordonne de suivre
Dieu : il connoît la plus excellente
mesure , & se met en état de ne
pouvoir jamais être trompé ni sur-
pris.



VERS LVI, LVII, LVIII, LIX,
LX & LXI.

*Tu connoîtras aussi que les hommes
s'attirent leurs malheurs volontaire-
ment , & par leur propre choix.*

*Misérables qu'ils sont ! Ils ne voient ni
n'entendent que les biens sont près
d'eux.*

*Il y en a très-peu qui sachent se déli-
vrer de leurs maux.*

*Tel est le sort qui aveugle les hommes ,
& leur ôte l'esprit. Semblables à des
cylindres ,*

*Ils roulent çà & là , toujours accablés
de maux sans nombre ;*

*Car la funeste contention née avec eux ,
& qui les suit par-tout , les agite sans
qu'ils s'en apperçoivent.*

*Au-lieu de la provoquer & de l'irriter ,
ils devroient la fuir en cédant.*

L'ORDRE des êtres corporels & in-
corporels étant bien connu , l'essen-
ce de l'homme aussi très-exactement
connue ; on connoît ce qu'elle est ,

& à quelles passions elle est sujette ,
 & l'on fait qu'elle tient le milieu
 entre les êtres qui ne tombent ja-
 mais dans le vice , & ceux qui ne
 peuvent jamais s'élever à la vertu.
 Voilà pourquoi elle a les deux pen-
 chants que ces deux liaisons lui inf-
 pirent , tantôt vivant là d'une vie
 intelligente , & tantôt prenant ici
 des affections toutes charnelles : ce
 qui a fait dire avec beaucoup de
 raison par Héraclite , que notre vie
 est la mort , & notre mort , la vie ;
 car l'homme tombe & se précipite
 de la région des bienheureux , com-
 me dit Empédocle le Pythagoricien ,

Vivre au
monde , c'est
mourir.
Mourir au
monde , c'est
vivre.
Mort de
l'homme.

—— *Banni du céleste séjour ,
 Errant & vagabond , agité des furies
 De la discorde en feu.*

Renaissance
de l'homme.

Mais il y remonte & recouvre son
 ancienne habitude , s'il fuit les cho-
 ses d'ici-bas , & cet affreux séjour
 où demeurent , comme dit le même
 Poète ,

Cette des-
cription du
monde s'ac-

*Le meurtre , la colere , & mille essaims
 de maux :*

Et dans lequel ceux qui y tombent ,
Errent à l'abandon dans les noires
campagnes ,

corde admirablement
 avec ce que
 dit saint
 Jean , que
 tout le monde
 est plongé
 dans le mal.

De l'injure & du deuil.

Celui qui fuit ces tristes campagnes
 de l'injure , est conduit par ce bon
 désir dans la prairie de la vérité ; &
 s'il la quitte , la chute de ses ailes le
 précipite dans un corps terrestre ,

Prairie de la
 vérité.

*Où il boit à longs traits l'oubli de
 son bonheur.*

Et c'est à quoi s'accorde le senti-
 ment de Platon , qui en parlant de
 cette chute de l'ame , dit , *Mais lors-*
que n'ayant plus la force de suivre
Dieu , elle ne voit point ce champ de
la vérité ; que par quelque malheur ,
remplie de vice & d'oubli , elle s'appe-
santit ; & qu'appesantie , elle vient à
perdre ses ailes & à tomber dans cette
terre , alors la Loi l'envoie animer un
animal mortel. Et sur le retour de
 l'ame dans le lieu d'où elle est des-
 cendue , le même Platon dit , *L'hom-*
me qui a surmonté par sa raison le dé-

Dans le Phe-
 dre , p. 241.
 tom. 3.

sordre & le trouble qui lui viennent du mélange de la terre , de l'eau , de l'air & du feu , reprend sa premiere forme , & recouvre sa premiere habitude ; parce qu'il retourne sain & entier à l'astre qui lui avoit été assigné. Il y retourne sain , parce qu'il est délivré des passions qui sont autant de maladies ; & cette guérison ne lui vient que par le moyen de la vertu pratique : & il y retourne entier , parce qu'il recouvre l'entendement & la science comme ses parties essentielles ; ce qui ne lui arrive que par le moyen de la vertu contemplative.

D'un autre côté le même Platon enseigne positivement que c'est par la fuite des choses de ce monde , que nous pouvons guérir & corriger l'apostasie qui nous éloigne de Dieu ; & il établit que cette fuite des maux d'ici-bas n'est que la Philosophie , marquant par-là que ces sortes de passions ne se trouvent que dans les hommes seuls , & qu'il n'est pas possible que les maux soient bannis de cette terre , ni qu'ils puissent approcher de la divinité ,

mais qu'ils sont toujours autour de la terre que nous habitons , & s'attachent à la nature mortelle , comme venant de la nécessité seule ; car les êtres qui sont dans la génération & dans la corruption , peuvent être affectés contre la nature ; & c'est là le principe de tous les maux : & pour enseigner comment il faut les fuir , Platon ajoute ; *C'est pourquoi il faut s'enfuir d'ici-bas au plus vite : or s'enfuir , c'est travailler à ressembler à Dieu , autant qu'il est possible à l'homme ; & ressembler à Dieu , c'est devenir juste & saint avec prudence.* Car celui qui veut éviter ces maux , doit commencer par dépouiller cette nature mortelle , n'étant pas possible que ceux qui y sont engagés & embourbés ne soient remplis de tous les maux que la nécessité y fait germer.

C'est un passage de Platon dans le Théétète , tom. 1. pag. 176. Voyez la vie de Platon.

Le principe de tous les maux , c'est de pouvoir être affecté contre sa nature.

Au même endroit déjà cité.

C'est ce que saint Paul appelle le corps de péché.

Comme donc notre éloignement de Dieu , & la perte des ailes qui nous élevoient vers les choses d'en-haut , nous ont précipités dans cette région de mort où tous les maux habitent ; de même le dépouille-

Ce monde est
une région
de mort.

Le Ciel, séjour
de la
vie.

C'est-à dire ,
l'esprit de
Dieu.

ment de toute affection terrestre ,
& le renouvellement des vertus ,
comme une renaissance de nos ailes
pour nous guinder au séjour de la
vie , où se trouvent les véritables
biens, sans aucun mélange de maux,
nous remeneront à la félicité divine;
car l'essence de l'homme , tenant le
milieu entre les êtres qui contem-
plent toujours Dieu , & ceux qui
sont incapables de le contempler ,
peut s'élever vers les uns & se ra-
baïsser vers les autres, parce qu'à cau-
se de cette nature amphibie, elle est
également portée à prendre la res-
semblance divine ou la ressemblance
brutale , selon qu'elle reçoit ou re-
jette l'entendement & le bon esprit.

Celui donc qui connoît cette li-
berté, & ce double pouvoir dans
la nature humaine , connoît aussi
comment les hommes s'attirent tous
les maux volontairement, & com-
ment ils sont malheureux & mi-
sérables par leur propre choix ; car
tantôt pouvant demeurer dans leur
véritable patrie , ils se laissent en-
traîner à la naissance par le déré-

glement de leurs désirs; & tantôt pouvant se détacher promptement de ce misérable corps, ils s'enfoncent volontairement dans tous les embarras, & dans tous les désordres des passions. Et c'est ce que le Poëte veut faire entendre, quand il dit, *ils ne voient ni n'entendent que les biens sont près d'eux.*

Ces biens sont ici *la vertu & la vérité. Ne pas voir qu'ils sont près d'eux*, c'est n'être point portés par eux-mêmes à les chercher: & *ne pas entendre qu'ils sont près d'eux*; c'est ne pas écouter les avertissements, & ne pas obéir aux préceptes que les autres leur donnent; car il y a deux moyens pour recouvrer la science, l'un par l'instruction, comme par l'ouïe; & l'autre par la recherche, comme par la vue. Les hommes sont donc dits s'attirer leurs maux par leur propre choix, lorsqu'ils ne veulent ni apprendre des autres, ni trouver d'eux-mêmes, comme entièrement privés de sentiment pour les véritables biens, & par là entièrement inutiles; car tout hom-

Il appelle naissance, lorsque l'ame quitte le ciel pour venir animer un corps mortel. Il a été assez parlé de cette opinion de la création de l'ame avant le corps.

Les biens qui sont près de nous, la vertu & la vérité.

Deux moyens pour recouvrer la science.

Ceux qui
furent la cor-
ruption du
siècle sont en
petit nom-
bre.

me qui ne voit point par lui-même, & qui n'entend point celui qui l'avertit, est entièrement inutile & désespéré : mais ceux qui travaillent à trouver d'eux-mêmes, ou à apprendre des autres les véritables biens, ce sont ceux-là dont le Poète dit *qu'ils savent se délivrer de leurs maux*, & qui par la fuite des travaux & des peines qu'on trouve ici-bas, se transportent dans un air pur & libre. Le nombre en est très-petit ; car la plupart sont méchants, soumis à leurs passions, & comme forcenés par le penchant qu'ils ont vers la terre, & ils s'attirent eux-mêmes ce mal, pour avoir voulu s'éloigner de Dieu, & se priver eux-mêmes de sa présence, & si on l'ose dire, de sa familiarité, dont ils avoient le bonheur de jouir pendant qu'ils habitoient une lumière pure. Cet éloignement de Dieu est désigné par le sort qui aveugle les hommes, & qui leur ôte l'esprit.

En effet, il est également impossible que celui qui est vuide de Dieu ne soit pas insensé, & que l'insensé

ne soit pas vuide de Dieu ; car c'est une nécessité que le fou soit sans Dieu , & que celui qui est sans Dieu soit fou ; & l'un & l'autre , comme n'étant point excités à l'amour des véritables biens, sont *accablés de maux sans nombre*, poussés d'un malheur dans un autre malheur , comme des cylindres , par le poids de leurs actions impies ; ne sachant que faire , ni que devenir , parce qu'ils se gouvernent sans raison & sans réflexion dans tous les états de la fortune ; insolents dans les richesses , fourbes & perfides dans la pauvreté , brigands s'ils ont la force du corps , blasphémateurs s'ils sont valétudinaires & infirmes ; ils pleurent & se lamentent s'ils n'ont point d'enfants ; & s'ils en ont , ils tirent de là des prétextes de guerres , de procès , & de gains injustes & deshonnêtes. Pour tout dire en un mot , il n'y a rien dans la vie qui ne porte au mal les insensés ; car ils sont pressés de tous côtés & réduits à l'étroit par le vice qu'ils ont embrassé volontairement , & par le

Le fou est sans Dieu ; & l'homme sans Dieu est fou.

Le fou se perd dans tous les états de la fortune.

Tout tourne en mal au vicieux , comme tout tourne en bien au sage.

refus qu'ils font de voir la lumière divine , & d'entendre ce qu'on leur dit des véritables biens ; & abîmés dans les affections charnelles , ils se laissent emporter dans cette vie comme par une violente tempête.

La seule délivrance de nos maux , c'est le retour à Dieu.

La seule délivrance de tous ces maux c'est le retour à Dieu ; & ce retour n'est que pour ceux qui ont les yeux & les oreilles de l'ame toujours ouverts & attentifs , pour recouvrer les véritables biens ; & qui , par la faculté qu'ils ont de se relever , ont guéri le mal attaché à notre nature. Or ce mal attaché à notre nature , & qui est en même-temps un mal acquis , c'est l'abus que nous faisons de notre liberté ; car pour user de cette liberté , nous tâchons toujours de disputer contre Dieu , & d'aller tête baissée contre ses loix , sans prendre garde aux grands maux que nous nous faisons nous-mêmes , par cette malheureuse opinion de croire pouvoir résister à Dieu , mais voyant seulement d'une vue trouble & confuse que nous pouvons secouer le joug des

loix divines. En effet voila ce qu'on appelle user d'une liberté pleine & sans bornes, que d'oser s'éloigner de Dieu, & entrer avec lui dans une funeste contention, en disputant opiniâtrément contre lui, & en refusant de lui céder. S'il nous dit, *Tu ne feras point cela*, c'est cela même que nous voulons faire : & s'il nous dit, *Fais cela*, c'est ce que nous ne voulons pas ; comblant ainsi la mesure de nos iniquités, & nous précipitant des deux côtés dans une misere infinie par cette double transgression de la Loi de Dieu, en ne faisant pas ce qu'elle ordonne, & en faisant ce qu'elle défend.

Les hommes ne croient avoir de la liberté, qu'autant qu'ils secouent le joug des loix divines, & qu'ils combattent contre Dieu.

Loi de Dieu transgressée en deux manieres.

Funeste contention née avec nous, & le fruit du corps de péché.

Quel remede trouverons-nous donc à cette funeste contention qui est dite ici, & *notre compagne*, & *née avec nous* ? qui est excitée par ce malheureux germe qui est en nous, toujours opposé à la nature ; & qui par cette raison, comme un mal domestique, nous blesse & nous tue sans que nous nous en apercevions ? Que faut-il lui opposer ?

Comment arrêter sa furie ?

Certainement il n'y a d'autre digue à opposer à cette faculté qui nous précipite en bas , que de pratiquer , de méditer , & d'aimer , tous les préceptes qui nous mettront sur les voies de la vertu divine ; car voilà la délivrance de nos maux , qui est connue de si peu de gens. Voilà ce qui nous fait voir & entendre les biens qui sont près de nous : voilà ce qui nous délivre des malheurs que nous nous attirons volontairement : voilà ce qui retranche cette infinité de troubles & de passions qui nous accablent ; & par conséquent voilà le seul chemin pour éviter cette contention impie : voilà le salut de l'ame , & la purgation de cette discorde effrénée , & le retour à Dieu ; car le seul moyen de corriger par la faculté qui nous relève , le penchant qui nous rabaisse , c'est de ne point augmenter ce penchant , & de ne point ajouter maux sur maux ; mais devenus obéissants & soumis à la droite raison, c'est de fuir

cette mauvaise contention, en nous jettant dans la contention toute bonne, c'est-à-dire, en ne combattant plus pour désobéir à Dieu, combattant au contraire pour lui obéir de toutes nos forces. Et ce combat ne doit pas être appelé *contention*, mais acquiescement à la volonté de Dieu, retour à sa loi divine, & soumission volontaire & parfaite, qui retranche tout prétexte à la folle désobéissance, & à l'incrédulité : car je crois que toutes ces choses sont signifiées par ces Vers.

Contention
toute bonne.

Quelle doit
être notre
soumission à
Dieu.

En effet, pour marquer que les hommes embrassent le vice par leur propre choix, le Poëte dit, *Tu connoîtras que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement.* Voilà pourquoy il faut les appeller *malheureux* & *miserables* ; puisqu'ils se précipitent dans le vice par le choix de leur volonté. Pour faire entendre, qu'ils refusent opiniâtrément d'écouter les bons préceptes qu'on leur donne, il dit qu'ils *ne voient*, *ni n'entendent que les biens sont près d'eux.* Et pour marquer qu'il est possible

L'esclavage
du péché est
volontaire.

Il l'appelle ,
fort , parce
que c'est l'a-
me elle-mê-
me qui l'a
choisi , com-
me on l'a dé-
jà expliqué.

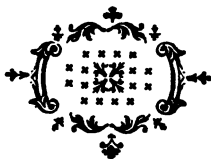
de se délivrer de ces maux , où l'on s'est jetté volontairement , il infère cette réflexion , *Il y en a très-peu qui sachent se délivrer de leurs maux ;* faisant voir par-là , que puisque cette délivrance est l'effet de notre volonté , l'esclavage du péché l'est aussi par conséquent. Après quoi il ajoute la cause de l'aveuglement , & de la surdité de ces ames qui se précipitent volontairement dans le vice. *Tel est le fort* , dit-il , *qui aveugle les hommes , & leur ôte l'esprit ;* car l'éloignement de Dieu nous jette nécessairement dans la folie , & dans le choix téméraire & sans réflexion. Et c'est cet éloignement qu'il désigne ici par ce mot de *fort* , qui nous bannit du chœur des esprits divins par le malheureux penchant vers cet animal particulier & mortel. Il nous montre encore les suites funestes de ce choix téméraire & inconsideré ; & il nous enseigne comment nos péchés sont en même temps volontaires & involontaires ; en comparant la vie du fou au mouvement du cylindre ,

qui se meut en même-temps & en rond & en droite ligne, en rond par lui-même, & en droite ligne par sa chute. Car comme le cylindre v. les remarques. n'est plus capable du mouvement circulaire autour de son axe, dès qu'il est gauchi, & qu'il s'éloigne de la ligne droite; de même l'ame ne conserve plus de véritables biens, dès qu'elle est déchuë de la droite raison, & de l'union avec Dieu: mais elle erre autour des biens apparents, & elle est emportée hors du droit fil, balottée par les affections charnelles; ce qu'il explique par ces mots, *Ils roulent çà & là, toujours accablés de maux sans nombre.*

Et parce que la cause de ce sort qui ôte l'esprit aux hommes, & de leur éloignement de Dieu, c'est l'abus qu'ils font de leur liberté, il enseigne dans les deux Vers suivants, comment il faut réformer cet abus, & se servir de cette même liberté pour retourner à Dieu: car pour insinuer que nous ne nous attirons nos malheurs que parce que nous le voulons, il dit, *La funeste contention*

née avec eux , & qui les suit par-tout , les agite sans qu'ils s'en apperçoivent. Et immédiatement après , pour faire voir que le remede est en notre puissance , il ajoute : *Au-lieu de la provoquer , & de l'irriter , ils devroient la fuir en cédant.* Mais s'appervant en même-temps , que nous avons préalablement besoin du secours de Dieu pour éviter les maux , & pour acquérir les biens , il ajoute tout d'un coup une espece de priere , & fait vers Dieu un retour & un élan , seul moyen d'attirer son secours.

Secours de
Dieu néces-
saire avant
tout.



V E R S

VERS LXII, LXIII, LXIV, LXV,
LXVI, LXVII.

*Grand Jupiter, pere des hommes, vous
les délivreriez tous des maux qui les
accablent,*

*Si vous leur montriez quel est le démon
dont ils se servent.*

*Mais prends courage, la race des hom-
mes est divine.*

*La sacrée nature leur découvre les myst-
eres les plus cachés.*

*Si elle t'a fait part de ses secrets, tu
viendras aisément à bout de toutes
les choses que je t'ai ordonnées.*

*Et guérissant ton ame, tu la délivreras
de toutes ces peines, & de tous ces
travaux.*

LES Pythagoriciens ont accoutu-
mé de désigner Dieu, pere & créa-
teur de cet univers, par le nom de
Jupiter, qui dans la langue origi-
nale est tiré d'un mot qui signifie *la*
vie. Car celui qui a donné l'être & la

Car le mot,
Ζεύς, qui si-
gnifie Jupi-
ter, vient
du mot, ζῆν,
qui signifie
vivre.

vie à toutes choses , doit être appelé d'un nom tiré de ses facultés. Et le nom de Dieu , celui qui lui est véritablement propre , c'est celui qui convient le plus à ses opérations , & qui marque le plus évidemment ses œuvres. Aujourd'hui parmi nous les noms qui nous paroissent les plus propres , le hasard & la convention des hommes les produisent bien plutôt que la propriété de leur nature ne les fait trouver , comme cela paroît par une infinité de noms imposés contre la nature des êtres , à qui on les donne , & à qui ils conviennent aussi peu que si l'on appelloit un méchant homme , homme de bien ; ou un impie , homme pieux. Car ces sortes de noms n'ont point la convenance que les noms doivent avoir , en ce qu'ils ne marquent ni l'essence , ni les vertus des choses auxquelles on les impose. Mais cette convenance , & cette propriété de noms doivent être recherchées sur-tout dans les choses éternelles ; & parmi les éternelles , dans les divines ; & parmi les divines , dans les plus excellentes.

Mais c'est de celles-là que les noms ne sauroient exprimer l'essence.

Voilà pourquoi le nom de *Jupiter* est dans le son même un symbole & une image de l'essence qui a tout créé : en effet ceux qui les premiers ont imposé les noms , ont fait par la sublimité de leur sagesse , comme les excellents Statuaires ; par les noms mêmes ils ont exprimé , comme par des images animées , les vertus de ceux à qui ils les ont donnés ; car ils ont rendu les noms dans leur son même le symbole de leurs pensées , les images très-ressemblantes , & très-instructives des sujets sur lesquels ils ont pensé.

En effet ces grandes ames , par leur application continuelle aux choses intelligibles , comme abymées dans la contemplation , & devenues , pour ainsi dire , grosses de ce commerce , quand les dou-
leurs les ont prises pour enfanter leurs pensées , elles se sont écriées en des termes , & ont donné aux choses des noms qui par le son même , & par les lettres employées pour les former , ont exprimé parfaitement les especes des choses

Comment les
véritables
noms des
choses ont
été inventés.

nommées , & ont conduit à la connoissance de leur nature ceux qui les-ont bien entendus : de sorte que la fin de leur contemplation a été pour nous le commencement de l'intelligence. C'est ainsi que le créateur de toutes choses a été appelé par ces grands génies , tantôt du nom de *quaternaire* , & tantôt du nom de *Jupiter* , par les raisons que nous avons marquées.

Or ce qu'on lui demande ici par cette priere , c'est ce qu'il répand sur tous les hommes , à cause de sa bonté infinie : mais il dépend de nous de recevoir ce qu'il donne sans cesse. Il a été dit plus haut : *Ne commence à mettre la main à l'œuvre , qu'après avoir prié les Dieux* , pour faire entendre que les Dieux sont toujours prêts à donner les biens , mais que nous ne les recevons que lorsque nous les demandons , & que nous tendons la main à cette distribution divine. En effet ce qui est libre ne reçoit point les véritables biens , s'il ne le veut ; & ces véritables biens sont la vérité & la vertu , qui découlant toujours

Vers 42.

La vérité & la vertu découlent toujours de l'essence de Dieu.

de l'essence du créateur , éclatent toujours , & de la même manière , aux yeux de tous les hommes. Et ici ces Vers pour la délivrance de nos maux , demandent , comme une chose nécessaire , que nous connoissions notre propre essence : car c'est ce que signifie ce Vers , *Quel est le démon dont ils se servent* ; c'est-à-dire *quelle est leur ame*. En effet de ce retour vers nous-mêmes , de cette connoissance de nous-mêmes , dépendent nécessairement la délivrance de nos maux , & la manifestation des biens que Dieu nous offre pour nous rendre heureux. Ce vers suppose donc , que si tous les hommes connoissoient qui ils sont , & *quel est le démon dont ils se servent* , ils seroient tous délivrés de leurs maux : mais cela est impossible ; en effet il ne se peut qu'ils s'appliquent tous à la Philosophie , & qu'ils reçoivent tous ensemble tous les biens que Dieu offre incessamment pour la perfection de la félicité.

Il faut connoître son essence , pour pouvoir se délivrer de ses maux.

Cela est impossible , à cause de la corruption de l'homme.

Que reste-t-il donc , sinon qu'il faut que ceux-là seuls prennent cou-

l'esclavage ? Mais c'est ce qu'on ne peut entendre même sans impiété. Le Poète veut plutôt enseigner par là que celui qui veut parvenir à la félicité , doit recourir à Dieu comme à son pere ; car Dieu est le Créateur de tous les êtres , & le pere des bons. Celui donc qui fait en quoi consiste la délivrance des maux , qui se délivre des malheurs que les hommes s'attirent volontairement , & qui évite la funeste contention par une fuite volontaire , celui-là en implorant le secours de Dieu , s'écrie *Jupiter , pere des hommes !* Il a déjà fait l'action d'un fils , en appelant Dieu son pere , & il fait cette réflexion , que si ce qu'il fait de lui-même , tous les hommes le faisoient comme lui , ils seroient délivrés comme lui de tous leurs maux : mais trouvant ensuite que cela n'arrive point , non par la faute de Dieu , s'il est permis de parler ainsi , mais par la faute des hommes , qui s'attirent volontairement leurs malheurs , il se dit à soi-même , *mais prends courage , toi qui as trouvé le véritable che-*

min pour te délivrer de tes maux :
 & ce chemin , c'est le retour que
 la sacrée Philosophie nous fait faire
 vers les biens que Dieu nous pré-
 sente sans cesse , & que la plupart
 des hommes ne voient point , par-
 ce qu'ils se servent mal des notions
 communes que Dieu a comme plan-
 tées dans tout être raisonnable ,
 afin qu'il se connoisse lui-même.

Notions
 communes
 naturelles à
 tout être rai-
 sonnable.

Mais parce que pour montrer
 quelque chose à quelqu'un , il faut
 nécessairement que les actions de
 deux personnes concourent ; car
 comment montreriez-vous quelque
 chose à un aveugle , quand vous
 lui présenteriez mille fois ce que
 vous voudriez lui montrer ? ou
 comment le montreriez-vous à ce-
 lui qui a des yeux , si vous ne lui
 présentiez ce que vous voudriez
 qu'il vît ? Ces deux choses sont donc
 nécessaires. De la part de celui qui
 montre , il faut un bien présenté ;
 & de la part de celui à qui on mon-
 tre , il faut des yeux capables de
 voir ; afin que d'un côté l'objet , &
 de l'autre la vue concourent en-

Car le mot
 montrer ,
 suppose né-
 cessairement
 ces deux cho-
 ses.

K v

semble, & que rien ne manque pour bien montrer.

Cela étant, faisons cette hypothèse, que tous les hommes seroient délivrés de leurs maux, si Dieu, qui les a créés, leur montrait & leur enseignoit à se connoître eux-mêmes, & à connoître quel est le Démon dont ils se servent; mais nous voyons cependant que tous les hommes ne sont pas délivrés de leur maux. Dieu ne montre donc pas à tous les hommes également, mais à ceux-là seulement qui concourent de leur part à cette délivrance, & qui veulent bien ouvrir les yeux pour voir & contempler ce que Dieu leur montre, & pour le recevoir. Par conséquent Dieu n'est pas la cause de ce qu'il ne montre pas à tous les hommes; mais ce sont ceux qui ne voient ni n'entendent que les biens sont près d'eux, & voila pourquoi nous disons qu'ils s'attirent leurs malheurs volontairement. La faute en est à celui qui choisit, & Dieu n'en est nullement coupable, exposant sans

Dieu présente le bien à tous les hommes; mais il ne le montre pas à tous, parce qu'ils n'ont pas tous les yeux ouverts.

cesse les biens aux yeux de tous les hommes, autant qu'il est en lui ; mais ne les montrant pas toujours à tous, parce que dans la plupart les yeux de l'ame, seuls capables de voir ces biens offerts sans cesse, sont fermés, & toujours baissés vers la terre par la malheureuse habitude qu'ils ont contractée de s'attacher toujours à ce qu'il y a de mauvais. Et cette explication que nous donnons à ces vers, s'accorde avec la vérité, & confirme le sens des Vers qui précèdent.

En effet, s'il dépend de Dieu d'attirer tous les hommes à la vérité, même malgré eux, pourquoi les accusons-nous de s'attirer leurs malheurs volontairement, & par leur faute ? Pourquoi leur conseillons-nous de ne pas exciter la contention, mais de la fuir en cédant ? Pourquoi leur ordonnons-nous de supporter doucement les accidents qui leur arrivent, & de faire leurs efforts pour les corriger & les guérir ? Car tout chemin à la vertu par l'instruction, est entièrement fermé

il n'y a plus de vertu, si on ôte le libre arbitre.

K vj

si on ôte le libre arbitre. Nous ne devons ni pratiquer, ni méditer, ni aimer le bien, si c'est à Dieu seul à nous délivrer du vice & à nous remplir de la vertu, sans que nous y contribuions de notre part.

Notre éloignement du bien ne vient que de nous-mêmes.

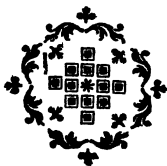
Mais de cette manière la cause des vices des hommes retomberoit sur Dieu même. Que si Dieu n'est nullement l'auteur des maux, comme on l'a déjà démontré, il est évident que notre éloignement des biens vient uniquement de nous-mêmes, qui ne voyons ni n'entendons qu'ils sont près de nous & en nous, selon les notions que la nature nous a communiquées en nous créant : & la seule cause de cet aveuglement & de cette surdité, c'est la triste contention, mal que nous embrassons volontairement ; mais au-lieu de l'augmenter & de la laisser croître, nous devons la fuir en cédant, apprendre à nous délivrer de nos maux, & trouver le chemin pour retourner à Dieu ; car par ce moyen la lumière de Dieu, & notre vue

concourant ensemble, font cette parfaite maniere de montrer, qui opere la liberté de l'ame, sa délivrance de tous les travaux d'ici-bas, le sentiment vif des biens célestes, & le rappel dans sa véritable patrie.

Ce Poëte ayant donc ainsi traité de la vérité & de la vertu, & ayant terminé les préceptes de la vertu par l'examen qu'il veut qu'on fasse la nuit, & poussé les espérances de la vérité jusqu'à la liberté de l'ame, & à la délivrance de tous ses maux, il parle dans la suite de la pureté qui donne des ailes au corps lumineux; & il ajoute ainsi une troisieme sorte de Philosophie aux deux premieres.

Il faut que la lumiere de Dieu & notre vue concourent ensemble.

Il va expliquer ce que c'est que ce corps lumineux.



vers précédents nous enseignent. Ils retranchent les souillures de la matière par ce précepte , *Abstiens-toi de toutes les viandes que nous avons défendues*. Ils nous ordonnent de joindre à cette abstinence , la sacrée purification & la source divinement inspirée , ce qu'ils font entendre un peu obscurément par ces termes , *& dans les purifications & dans la délivrance de l'ame , &c.* & enfin ils travaillent à rendre la forme de l'essence humaine , entière & parfaite , en ajoutant , *en te laissant toujours guider & conduire par l'entendement qui vient d'en haut , & qui doit tenir les rênes*. Car par-là le Poëte remet devant les yeux toute l'essence humaine , & distingue l'ordre & le rang des parties qui la composent. Ce qui mene , est comme le cocher ; & ce qui suit & obéit , est comme le char. Ces Vers apprennent donc à ceux qui veulent entendre les symboles de Pythagore , & leur obéir , que c'est en pratiquant la vertu , & en embrassant la vérité & la pureté , qu'il faut avoir soin

de notre ame & de notre corps lumineux, que les oracles appellent le char *subtil de l'ame*. Corps lumineux, le char subtil de l'ame.

Or la pureté dont il parle ici, s'étend jusqu'aux viandes, aux breuvages, & à tout le régime de notre corps mortel, dans lequel est le corps lumineux qui inspire la vie au corps inanimé, & contient & renferme toute son harmonie; car le corps immatériel est la vie, c'est lui qui produit la vie du corps matériel, par laquelle notre corps mortel est complet, étant composé de la vie immatérielle, & du corps matériel; & l'image de l'homme, qui est proprement le composé de l'essence raisonnable & du corps immatériel.

Vie animale produite par le corps lumineux de l'ame. Voyez les remarq.

Puisque nous sommes donc l'homme, & que l'homme est composé de ces deux parties, il est évident qu'il doit être purgé & perfectionné dans ses deux parties, & pour cet effet, il faut suivre les voies convenables à chacune de ces deux natures; car il faut pour chacune une purgation différente. Par exemple, pour l'ame raisonnable, par rapport à sa faculté

C'est-à-dire, l'ame raisonnable revêtue d'un corps spirituel.

Purgation de l'ame, quelle.

La science ,
le fruit de la
vérité.

Pourquoi
nous avons
besoin de la
vérité & de
la vertu.

C'est-à-dire ,
qu'elle est ve-
nue ici-bas se
revêtir d'un
corps mortel
& corrupti-
ble.

Purgation du
corps spiri-
tuel.

de raisonner & de juger , la purga-
tion , c'est la vérité qui produit la
science ; & par rapport à la faculté
de délibérer & d'opiner , c'est la con-
sultation : car étant nés pour contem-
pler les choses d'en haut , & pour ré-
gler celles d'ici-bas ; pour les premiè-
res nous avons besoin de la vérité ,
& pour les dernières nous avons be-
soin de la vertu civile , afin de nous
appliquer entièrement à la contem-
plation des choses éternelles , & à
la pratique de nos devoirs. Et dans
les deux nous éviterons les orages
qu'excite la folie , si nous obéissons
exactement aux Loix divines , qui
nous ont été données ; car c'est jus-
tement de cette folie que nous de-
vons purger notre essence raisonna-
ble , parce que c'est par cette même
folie qu'elle a eu du penchant pour
les choses d'ici-bas. Mais parce qu'à
notre corps lumineux , s'est attaché
un corps mortel , il faut aussi le pur-
ger de ce corps corruptible , & le
délivrer de ces sympathies qu'il a
contractées avec lui. Il ne reste donc
que la purgation du corps spirituel ,

& il faut la faire en suivant les oracles sacrés & la sainte méthode que l'art enseigne. Mais cette purgation est en quelque façon plus corporelle ; voila pourquoi elle emploie toutes sortes de matieres pour guérir en toutes façons ce corps vivifiant , & pour l'obliger par cette opération à se séparer de la matiere, & à s'envoler vers les lieux heureux où sa premiere félicité lui avoit donné place ; & tout ce qui se fait pour la purgation de ce corps , si on le fait d'une maniere digne de Dieu , & sans aucuns prestiges , se trouve conforme aux regles de la vérité & de la vertu ; car les purgations de l'ame raisonnable & du char lumineux , se font afin que ce char devenu ailé par leur moyen , ne retarde plus son vol vers les lieux célestes.

Or ce qui contribue le plus à faire naître ces ailes , c'est la méditation , par laquelle on apprend peu à peu à fuir les choses terrestres ; c'est l'habitude des choses immatérielles & intelligibles ; c'est le dé-

il l'appelle ,
vivifiant ,
parce qu'ils
prétendoient
que ce corps
spirituel don-
noit la vie au
corps maté-
riel.

Prestiges doi-
vent être
bannis des
expiations &
des purga-
tions.

C'est-à-dire ,
du corps spi-
rituel.

Ces ailes que
l'ame a per-
dues par son
penchant
vers les cho-
ses terrestres.

C'est-à-dire,
Dieu.

pouillement de toutes les souillures qu'il a contractées par son union avec ce corps terrestre & mortel. En effet, par ces trois choses il revit en quelque façon, il se recueille, il est rempli de la force divine, & il se réunit à la perfection intelligente de l'âme.

Le sens mysti-
que n'exclut
pas le sens
littéral.

Mais, dira-t-on, en quoi, & comment l'abstinence de certaines viandes contribue-t-elle à de si grandes choses? Certainement pour ceux qui sont accoutumés à se séparer de toutes les choses mortelles, s'ils s'abstiennent encore absolument de certaines viandes, & sur-tout de celles qui relâchent l'esprit, & qui portent ce corps mortel à la génération, il ne faut pas douter que ce ne soit un grand secours, & une grande avance pour leur purgation. Voilà pourquoi dans les préceptes symboliques on ordonne cette abstinence, qui dans le fond & dans le sens mystique a véritablement un sens principal, & plus étendu, mais qui à la lettre ne laisse pas d'avoir le sens qu'elle présente, & de dé-

fendre positivement ce qui est nommé dans le précepte. Comme lorsqu'on dit, *tu ne mangeras point la matrice de l'animal*, cela pris à la lettre, nous défend de manger une certaine partie, qui est très-petite : mais si nous pénétrons le grand sens caché dans cette profondeur Pythagorique, par cette image palpable & sensible, nous apprendrons à renoncer entièrement à tout ce qui regarde la naissance & la génération. Et comme nous nous abstenons véritablement, & à la lettre de manger cette partie, nous pratiquerons avec le même soin tout ce que ce précepte renferme de plus caché pour la purgation du corps lumineux.

Semblablement dans ce précepte, *tu ne mangeras point le cœur*, le sens principal est que nous évitions la colere ; mais le sens littéral, & subordonné, c'est que nous nous abstenions de manger cette partie défendue.

Nous expliquerons de même le précepte qui nous ordonne *de nous*

Dans tous les préceptes symboliques il faut suivre le sens littéral, & le sens mystique.

abstenir de la chair des bêtes mortes ; & nous entendrons que ce précepte veut nous éloigner généralement de toute nature mortelle, & nous empêcher de participer à toutes les chairs profanes, & qui ne sont pas propres aux sacrifices : car dans les préceptes symboliques il est juste d'obéir & au sens littéral, & au sens caché. Et ce n'est que par la pratique du sens littéral que l'on parvient à celle du sens mystique, qui est le plus important.

Sous ce mot de viandes, est compris tout ce qui est mortel & corruptible.

De même nous devons entendre ici que ce Vers nous donne dans ces deux mots les semences & les principes des meilleures œuvres. *Abstiens-toi*, dit-il, *des viandes* : ce qui est la même chose que s'il disoit, *Abstiens-toi des corps mortels & corruptibles*. Mais parce qu'il n'est pas possible qu'on s'abstienne de tous, il ajoute, *que nous avons défendues*, & il indique les lieux où il en a parlé, c'est *dans les purifications, & dans la délivrance de l'ame* ; afin que par l'abstinence des viandes défendues, on augmente la splendeur du char cor-

porel , & qu'on en ait un soin qui convienne à une ame purifiée , & délivrée de toutes les souillures de la matiere. Et le juste discernement de toutes ces choses , il le laisse à l'entendement , qui étant la seule faculté qui juge , est aussi seul capable d'avoir du corps lumineux un soin qui réponde à la pureté de l'ame. Voila pourquoi il a appelé cet entendement , *le cocher* , *le conducteur* , qui tient les rênes , comme créé pour conduire le char. Il est appelé *entendement* , parce que c'est la faculté intelligente ; & il est appelé *conducteur* ou *cocher* , parce qu'il gouverne le corps , & qu'il le conduit.

Or l'œil de l'amour est ce qui guide le cocher : car quoique ce soit une ame intelligente , ce n'est pourtant que par cet œil de l'amour qu'elle voit le champ de la vérité ; & par la faculté , qui lui tient lieu de main , elle retient le corps qui lui est attaché ; & le conduisant avec sagesse , elle s'en rend la maîtresse , & le tourne vers elle : afin que toute entiere elle contemple la

*C'est-à-dire ,
du corps spi-
rituel de l'a-
me.*

*Si l'œil de
l'amour ne
guide notre
entende-
ment , il ne
peut que
nous mal
conduire , &
nous éloigner
de la vérité.*

divinité , & qu'elle se conforme entièrement à son image.

Toutes ces
abstinences
tendent à
purger l'ame
de toute af-
fection char-
nelle.

Voilà quelle est en général l'idée de cette abstinence , dont on parle ici , & tous les grands biens auxquels elle tâche de nous conduire. Toutes ces choses ont été détaillées dans les préceptes sacrés qui ont été donnés sous des ombres & des voiles. Quoique chacun de ces préceptes ordonne une abstinence particulière , comme des fèves pour les légumes , des chairs mortes pour les animaux ; qu'on y marque l'espèce , comme , *tu ne mangeras pas le rouget* , pour les poissons ; ni un tel animal , pour les animaux terrestres ; ni un tel oiseau , pour les volatiles ; & qu'enfin on descende jusqu'à particulariser certaines parties , comme , *tu ne mangeras point la tête* , *tu ne mangeras point le cœur* : cependant dans chacun de ces préceptes l'auteur a renfermé toute la perfection de la purification ; car il ordonne bien telle ou telle chose à la lettre , pour l'abstinence corporelle , à cause de certaines propriétés & vertus physiques ;

physiques ; mais dans chaque précepte il insinue la purgation de toute affection charnelle , & accoutume toujours l'homme à se tourner vers soi-même , & se tirer de ce lieu de génération & de corruption , & à s'envoler dans les Champs Elysées , & dans l'air le plus pur.

Et parce que les Pythagoriciens vouloient que le progrès de cette abstinence se fit avec ordre , voila d'où vient qu'on trouve dans leurs écrits des symboles qui semblent d'abord se contredire ; car ce précepte , *Abstiens-toi de manger le cœur* , paroît contraire à cet autre , *Abstiens-toi de manger les animaux* : à moins qu'on ne dise que le premier , *Abstiens-toi de manger le cœur* , s'adresse à ceux qui commencent ; & que le dernier , *Abstiens-toi de manger les animaux* , est pour les parfaits : car l'abstinence d'une partie de l'animal est superflue & inutile , lorsque l'animal entier est défendu.

C'est pourquoi il faut bien prendre garde à l'ordre de la gradation que l'auteur a faite. *Abstiens-toi des*
Tome II. L

viandes, dit-il : Ensuite, comme si quelqu'un lui demandoit *de quelles viandes* ? il répond, *que j'ai défendues*. Et après cela encore il répond comme à une seconde question : En quels endroits les Pythagoriciens ont-ils parlé de ces viandes ? & dans quels traités en ont ils ordonné l'abstinence ? C'est, dit-il, *dans les purifications*, & *dans la délivrance de l'ame*, insinuant adroitement par là, que les purgations précèdent, & que la délivrance de l'ame suit.

Les purgations doivent précéder la délivrance de l'ame.

Or les purgations de l'ame raisonnable, ce sont les Mathématiques : & sa délivrance, qui la tire en haut, c'est la Dialectique, qui est l'inspection intime des êtres. Voilà pourquoi l'auteur a dit au singulier, *dans la délivrance de l'ame*, parce que cette délivrance se rapporte à une seule science ; & il a dit au pluriel, *dans les purifications*, parce que les Mathématiques renferment plusieurs sciences. A toutes les choses donc qui ont été dites en particulier sur l'ame, pour sa purification, & pour sa délivrance, il en faut joindre pour le corps luni-

neux de toutes semblables , & qui leur répondent analogiquement , & par proportion. Ainsi il faut nécessairement que les purgations, qui se font par le moyen des sciences , soient accompagnées des purgations mystiques des initiations , & que la délivrance, qui se fait par la Dialectique, soit suivie de l'introduction à ce qu'il y a de plus sublime & de plus élevé. En effet voila proprement les choses qui purgent , & qui perfectionnent le char spirituel de l'ame raisonnable , qui le dégagent de la souillure , & du désordre de la matiere , & qui le rendent propre à converser avec les esprits purs. Car il ne se peut que ce qui est impur touche à ce qui est pur. Et comme il faut nécessairement orner l'ame de science & de vertu , afin qu'elle puisse être avec les esprits toujours doués de ces qualités; de même il faut rendre pur le corps lumineux , & le dégager de la matiere , afin qu'il puisse soutenir la communication avec les corps lumineux. Car c'est la ressem-

Char de l'ame purgé par les initiations , & par l'inspection des mysteres.

blance qui unit toutes choses , au lieu que la dissemblance désunit & sépare celles qui se trouvent les plus unies par leur situation.

De l'homme
entier , c'est-
à-dire , de
l'ame & du
corps spiri-
tuel.

Et voila quelle est la mesure que les Pythagoriciens ont donnée de la Philosophie très-parfaite pour la perfection de l'homme entier , cette mesure propre & proportionnée : car celui qui n'a soin que de l'ame, & qui néglige le corps , ne purge pas l'homme entier. Et d'un autre côté celui qui croit qu'il ne faut avoir soin que du corps , sans penser à l'ame , sans qu'elle soit purgée à part , & par elle-même , il fait la même faute. Mais celui qui a soin des deux , se perfectionne tout entier ; & de cette maniere la Philosophie se joint à l'art mystique , comme travaillant à purger le corps lumineux. Et si cet art se trouve dénué de l'esprit philosophique , vous verrez qu'il n'aura plus la même vertu : car de toutes les choses qui achevent notre perfection , les unes ont été inventées par l'esprit philosophique , & les autres

ont été introduites par l'opération mystique, qui s'est conformée à cet esprit.

J'appelle opération mystique la faculté purgative du corps lumineux ; afin que de toute la Philosophie la théorie précède comme l'esprit ; & que la pratique suive, comme l'acte ou la faculté. Or la pratique est de deux sortes, politique ou civile, & mystique. La première nous purge de la folie par le moyen des vertus, & la seconde retranche toutes les pensées terrestres par le moyen des cérémonies sacrées.

L'opération mystique doit toujours être conforme à la raison.

Les cérémonies sacrées introduites pour nous purger de toutes les pensées terrestres.

Les loix publiques sont un bon échantillon de la Philosophie civile, & les sacrifices des villes le sont de la Philosophie mystique. Or ce qu'il y a de plus sublime dans toute la Philosophie, c'est l'esprit contemplatif ; l'esprit politique tient le milieu ; & le dernier, c'est le mystique. Le premier, par rapport aux deux autres, tient la place de l'œil ; & les deux autres, par rapport au premier, tiennent lieu du pied, & de la main : mais ils sont tous trois

La contem-
plation, la
vertu, & la
pureté doi-
vent tou-
jours mar-
cher ensem-
ble.

C'est-à-dire,
les cérémo-
nies de la Re-
ligion. V. les
Remarques.

Erreur des
Pythagori-
ciens sur le
corps mortel.

si bien liés ensemble, que l'un des trois, est toujours imparfait & presque inutile sans l'opération des deux autres. C'est pourquoi il faut toujours joindre ensemble la science qui a trouvé la vérité, la faculté qui produit la vertu, & celle qui procure la pureté, afin que les actions politiques soient rendues conformes à l'intelligence qui conduit, & que les actions saintes répondent à l'une & à l'autre.

Voilà la fin de la Philosophie Pythagoricienne, que nous devenions tout ailés, pour arriver aux biens divins; afin que lorsque le moment de la mort viendra, laissant dans cette terre le corps mortel, & dépouillant sa nature corruptible, nous soyons prêts pour le voyage céleste, comme athlètes des sacrés combats de la Philosophie: car alors nous retournerons dans notre ancienne patrie, & nous serons déifiés, autant qu'il est possible aux hommes de devenir dieux. Or c'est ce que nous promettent les deux Vers suivans.

VERS LXXI, LXXII.

*Et quand après avoir dépouillé ton
corps mortel , tu arriveras dans l'air
le plus pur ,*

*Tu seras un Dieu immortel , incorrup-
tible , & que la mort ne dominera
plus.*

VOILA la fin très-glorieuse de
tous nos travaux ; voilà , comme
dit Platon , le grand combat , & la
grande espérance qui nous est pro-
posée ; voilà le fruit très-parfait de
la Philosophie ; c'est-là l'œuvre le Le salut est
l'ouvrage de
l'amour.
plus grand & le plus excellent de
l'art de l'amour , de cet art mysti-
que , d'élever & d'établir dans la
possession des véritables biens , de
délivrer des travaux d'ici-bas , com-
me du cachot obscur de la vie ter-
restre , d'attirer à la lumière céleste ,
& de placer dans les isles des bien-
heureux ceux qui ont marché par
les voies que nous venons de leur
enseigner. C'est à ceux-là qu'est ré-
servé le prix inestimable de déifi-
cation ; car il n'est permis de parve-

nir au rang des Dieux , qu'à celui qui a acquis pour l'ame la vérité & la vertu ; & pour son char spirituel , la pureté.

C'est à-dire ,
qui ne vien-
rent point ici
bas animer
des corps
mortels &
corruptibles.

En effet devenu par là sain & entier , il est rétabli dans son premier état , après qu'il s'est recouvré lui-même par son union avec la droite raison , qu'il a reconnu l'ornement tout divin de cet univers , & qu'il a trouvé l'auteur & le créateur de toutes choses , autant qu'il est possible à l'homme de le trouver. Parvenu donc enfin , après la purification , à ce haut degré où sont toujours les êtres dont la nature n'est pas de descendre dans la génération , il s'unit par ses connoissances à ce tout , & s'élève jusqu'à Dieu même.

Erreur des
Pythagori-
ciens.

Mais parce qu'il a un corps créé avec lui , il a besoin d'un lieu où il soit placé comme dans le rang des astres ; & le lieu le plus convenable à un corps de cette nature , c'est le lieu immédiatement au-dessous de la Lune , comme étant au-dessus des corps terrestres & cor-

ruptibles ; & au-deffous des corps célestes , lieu que les Pythagoriciens appellent l'*æter pur* : *æther* , comme immatériel & éternel , & *pur* , comme exempt des passions terrestres.

Que fera donc celui qui y est arrivé ? Il sera ce que ces Vers lui promettent , *un Dieu immortel* , rendu semblable aux Dieux immortels , dont on a parlé au commencement ; *un Dieu immortel* , dis-je , non par nature ; car comment se pourroit-il que celui qui n'a fait du progrès dans la vertu que depuis un certain temps , & dont la déification a commencé , devînt égal aux Dieux de toute éternité ? cela est impossible , & c'est pour faire cette exception , & pour en marquer la différence , qu'après avoir dit , *tu seras un Dieu immortel* , il ajoute , *incorruptible* , & que la mort ne dominera plus , afin qu'on entende une déification qui se fait par le seul dépouillement de ce qui est mortel ; une déification qui n'est point un privilege attaché à notre nature

L v

C'est-à-dire ,
aux Anges.

ce, & à notre essence, mais qui arrive peu à peu , & par degrés ; de manière que c'est une troisième espèce de Dieux. Ils sont immortels quand ils sont montés au ciel , & mortels quand ils sont descendus sur la terre ; & en cela toujours inférieurs aux héros ornés de bonté & de lumière. Ceux-ci se souviennent toujours de Dieu , & ceux-là l'oublient quelquefois ; car il ne se peut que le troisième genre , quoique rendu parfait , soit jamais au-dessus du second , où égal au premier ; mais demeurant toujours le troisième , il devient semblable au premier , bien que subordonné au second ; car la ressemblance que les hommes ont par la liaison , ou l'habitude avec les Dieux célestes , se trouve déjà plus parfaite & plus naturelle dans les êtres du second rang, c'est-à-dire , dans les héros.

Dans les Anges.

Ressemblance avec Dieu, la perfection de tous êtres raisonnables.

Ainsi il n'y a qu'une seule & même perfection qui est commune à tous les êtres raisonnables , c'est la ressemblance avec Dieu qui les a créés ; mais voici ce qui fait la différence ;

cette perfection se trouve toujours ,
 & toujours de même dans les célestes;
 elle se trouve toujours, mais non pas
 toujours de même dans les éthériens
 qui sont fixes & permanents dans
 leur état; & elle ne se trouve ni
 toujours, ni toujours de même dans
 les éthériens sujets à descendre &
 à venir habiter la terre. Si quelqu'un
 s'avisait de dire que la première &
 la plus parfaite ressemblance avec
 Dieu , est l'exemplaire & l'original
 des deux autres , ou que la seconde
 l'est de la troisième, il diroit fort
 bien : Notre but n'est pas seulement
 de ressembler à Dieu , mais de lui
 ressembler en approchant le plus
 près qu'il se peut de cet original
 tout parfait, ou d'arriver à la se-
 conde ressemblance. Que si ne pou-
 vant parvenir à cette plus parfaite
 ressemblance, nous acquérons celle
 dont nous sommes capables, nous
 avons comme les êtres plus parfaits,
 tout ce qui est selon notre nature;
 & nous jouissons des fruits parfaits
 de la vertu, en cela même que nous
 connoissons la mesure de notre essen-

Qu'il a ap-
 pellé Dieux
 immortels.

Dans les An-
 ges.

Dans les âmes
 des hommes.

L vj

ce, & que nous la supportons sans nous plaindre : car le comble de la vertu , c'est de se tenir dans les bornes de la création , par lesquelles toutes choses ont été distinguées & rangées selon leur espèce , & de se soumettre aux Loix de la providence , qui ont distribué à chaque chose le bien qui lui est propre selon ses facultés & ses vertus.

Voilà le commentaire que nous avons jugé à propos de faire sur ces Vers dorés ; c'est un sommaire des dogmes de Pythagore , qui n'est ni trop étendu ni trop succinct. Il ne falloit ni que notre explication imitât la brièveté du texte ; car nous y aurions laissé bien des obscurités , & nous n'aurions pu faire sentir la raison & la beauté de tous les préceptes ; ni qu'elle embrassât non plus toute cette Philosophie ; car cela eût été trop vaste & trop étendu pour un commentaire ; mais il a fallu proportionner, autant qu'il a été possible , le commentaire au sens que ces Vers renferment , en ne rapportant des dogmes généraux de Py-

thagore , que ce qui pouvoit convenir & servir à l'explication de ces Vers ; car ces Vers dorés ne sont proprement que le caractère très-parfait de la Philosophie , l'abrégé de ses principaux dogmes , & les éléments de perfection que des hommes qui ont marché dans la voie de Dieu , & que leurs vertus ont élevés dans le ciel au comble de la félicité , ont laissés à leurs descendants pour les instruire , éléments qu'on peut appeller à bon droit la plus grande & la plus belle marque de la noblesse de l'homme , & qui ne sont pas le sentiment d'un particulier , mais la doctrine de tout le sacré corps des Pythagoriciens , & comme le cri de toutes leurs assemblées. C'est pourquoi il y avoit une Loi qui ordonnoit, que chacun , tous les matins à son lever , & tous les soirs à son coucher , se feroit lire ces Vers , comme les Oracles de la doctrine Pythagoricienne ; afin que par la méditation continuelle de ces préceptes , il en fît voir en lui l'es-

Les sentiments
d'un corps
ont plus d'au-
torité que
ceux d'un
particulier
seul.

254 COMMENT. D'HIÉROCLÈS , &c.
prit vivant & animé. Et c'est ce qu'il
faut que nous fassions , nous aussi,
pour éprouver & pour sentir enfin
toute l'utilité qu'ils renferment.





REMARQUES

SUR

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE,

ET

SUR LES COMMENTAIRES D'HIEROCLÈS.

EN chassant l'excès des passions.] Il ne dit pas, en chassant, en détruisant les passions ; mais en chassant l'excès des passions ; parce que les Pythagoriciens tenoient que les passions sont utiles, & qu'il n'y a que l'excès de vicieux ; vérité que les Platoniciens & les Péripatéticiens ont reconnue.

Or il n'y a que la vertu & la vérité qui puissent opérer ces deux choses.] Parce qu'il n'y a que la vertu qui

Page 14

puisse purifier, & que la vérité qui puisse éclairer, & par conséquent perfectionner & rétablir en nous la ressemblance divine.

Page 2.

Et en redonnant la forme divine à ceux qui sont disposés à la recevoir.] Il y avoit ici une faute considérable dans le texte, εὐφωὺς ἔχουσα, ce qui ne faisoit aucun sens, au-moins que je pusse entendre. L'excellent manuscrit de la Bibliothèque de Florence, consulté par M. le Docteur Salvini, qui a eu la bonté de m'en envoyer toutes les différentes leçons qu'il en a extraites avec un très-grand soin, m'a tiré d'embarras, en me faisant voir qu'Hiéroclès avoit écrit τοῖς εὐφωὺς ἔχουσι, à ceux qui sont bien disposés, c'est-à-dire à ceux que la pratique des vertus a rendus capables de recevoir cette forme divine, & de ressembler à Dieu.

Parmi toutes les regles qui renferment un précis de la Philosophie.] Il paroît par ce passage, que du temps d'Hiéroclès il y avoit plusieurs ouvrages de cette nature, où l'on travailloit à enseigner la Philosophie en abrégé

& par aphorismes. Nous en connoissons deux excellents, celui d'Epictete & celui de l'Empereur Marc-Antoin : le premier plus méthodique que l'autre.

Les Vers de Pythagore.] Ces Vers ne sont pas de Pythagore même, puisqu'on y jure par Pythagore dans le XLVI Vers. Ils sont d'un de ses disciples; les anciens les attribuent à Lysis. Ils portent le nom de Pythagore, non-seulement parce qu'on y explique ses sentiments, mais encore parce que les premiers disciples de Pythagore ne mettoient jamais leur nom à leurs ouvrages, qu'ils attribuoient tous à leur maître, pour lui faire honneur, & pour lui marquer leur reconnoissance.

Se rendre pur.] Une seule lettre défectueuse corrompt tellement le texte de ce passage, qu'il n'est pas intelligible; car que veut dire καὶ ἑαυτὸν καθαρὸν ἀπολαύει? Ce n'est pas-là l'usage du verbe ἀπολαύειν. Le manuscrit de Florence lit fort bien καὶ ἑαυτὸν καθαρὸν ἀπολάβει : Et se ipsum purum re-

cipiat, & qu'il se rende pur, qu'il recouvre sa premiere pureté.

Et comme dit le Timée de Platon.]
 C'est-à-dire, le dialogue que Platon a composé, & qu'il a appelé *Timée*, parce qu'il fait expliquer par Timée la doctrine de Pythagore, telle qu'elle est exposée dans le *Timée* de Locrés, qui est un traité de l'ame du monde & de la nature, fait par Timée même, disciple de Pythagore, & que Platon nous a conservé & expliqué dans son dialogue qui porte ce nom. Hiérocès reconnoît ici avec justice que ce dialogue de Platon est une explication très-exacte du *Timée* de Locrés, qui de tous les disciples de Pythagore étoit celui qui avoit le mieux exposé la doctrine de ce Philosophe. Ce *Timée* étoit de Locrés, la mieux policée des villes d'Italie; Socrate vante sa naissance, ses richesses, les grands emplois qu'il avoit eus dans son pays; & il lui donne cette grande louange, qu'il étoit parvenu à la plus sublime perfection de toute la Philosophie, c'est-à-dire, tant de la Philo-

sophie pratique , que de la Philosophie contemplative.

Après avoir rétabli sa santé & son intégrité.] On chercheroit inutilement dans le Timée de Platon ces paroles , comme elles sont rapportées ici. Hiéroclès ne fait qu'un seul & même passage de deux passages de Timée ; le premier est à la page 42 , où Platon dit , *Et il ne mettra fin à ses changements & à ses travaux , que s'étant attaché à suivre le période du même & du semblable qui est en lui pour le guider , & qu'ayant surmonté par la raison cet amas de souillure insensée qu'il a contracté par la contagion des éléments (c'est-à-dire du corps) il ne soit retourné à son premier état , &c.* εἰς τὸ τῆς πρώτης καὶ ἀρίστης ἀφίκοιτο εἶδος ἱξίως. Et l'autre est à la page 44. *Que si la bonne nourriture qui se fait par l'éducation, vient à son secours , alors évitant la plus dangereuse des maladies, il devient entier & sain , ὁλόκληρος ὑγίης τε παντελῶς , τὴν μεγίστην ἀποφυγῶν νόσον , γίγνεται.* On ne sauroit dire si c'est à dessein qu'Hiéroclès a joint ces deux

passages, ou si les citant de mémoire il ne s'est pas trompé.

Se revoir dans son premier état d'innocence & de lumiere.] Le grec de Platon dit, *retourner à la forme de sa premiere & plus excellente habitude.* Ce qui n'est autre chose que son premier état d'innocence & de lumiere où il étoit par son union avec Dieu. L'innocence se recouvre par la pratique des vertus; & la lumiere, par la contemplation.

Ne sauroit attacher ses regards. Il manque ici un mot dans le texte, à moins qu'on ne répète en commun le mot *ἐχέοντες*, du premier membre de la comparaison; ce qui n'est pas du style d'Hiéroclès. Heureusement j'ai trouvé ce mot suppléé à la marge d'un Hiéroclès que M. l'Abbé Renaudot m'a prêté, & où l'on voit écrit par une main inconnue mais sçavante, *ἀμύχανον*. Je ne doute point que ces notes marginales n'aient été tirées de quelques bons manuscrits; car j'y ai trouvé des leçons excellentes. Celle-ci est confirmée par le manuscrit de

Florence, qui même présente une autre leçon bien remarquable. Voici le passage entier comme il est dans ce manuscrit : οὕτω ψυχῇ μὴ ἀρετὴν κακτὴ-
μένη τὸ τῷ γείῳ ἐνοπρίζεται κάλλος
ἀμήχανον. De même l'ame qui ne pos-
sède pas encore la vertu, ne sauroit
attacher ses regards sur la beauté & sur
la splendeur de la divinité. Ce qui me
paroît préférable à la leçon du texte
imprimé.

*La Philosophie pratique est la mere
de la vertu ; & la théorétique est la
mere de la vérité.*] Il n'étoit pas diffi-
cile de corriger cet endroit. La leçon
que j'ai suivie, ἀληθείας δὲ ἡ θεωρητικὴ,
est confirmée par l'exemplaire conféré
sur les manuscrits. Le manuscrit de
Florence ne paroît pas bien sain dans
ce passage ; ce qu'il y a de meilleur,
c'est qu'au-lieu de ἴσῃ, il lit ἴτι,
d'ailleurs. Ainsi il ne faudroit pas sé-
parer cette période de celle qui la
précède, mais traduire de suite, *d'ail-
leurs, la Philosophie pratique, &c.*

*Il faut donc premièrement être hom-
me.*] C'est ainsi qu'il faut lire dans
le texte comme il est imprimé, πρῶτον

Page 3.

Page 4.

ὄν ἀνθρώπον δεῖ γένεσθαι, & non pas ἀγαθόν, *homme de bien*; car dans le langage des Pythagoriciens, *être homme*, c'est être homme de bien; les méchants, les vicieux ne sont pas des hommes. Le manuscrit de Florence lit aussi ἀνθρώπον, & non pas ἀγαθόν.

Pour nous apprendre que c'est par la pratique des vertus que nous devons avancer.] Il y avoit ici une faute considérable dans le texte, παιδαγωγῶν ἡμᾶς ἀπὸ τῆς περὶ τὸν βίον μεγίστης χρήσεως, &c. Ce mot μεγίστης ne peut avoir ici aucun sens raisonnable. Dans le manuscrit de Florence il y a ἀρετῆς, *par l'usage des vertus de la vie*, &c. ce qui est excellent.

Page 6.

Honore les Dieux immortels.] Il se présente d'abord ici une question : savoir, pourquoi dans ces Vers Pythagore ne parle que du culte qu'on doit rendre aux Fils de Dieu, & qu'il ne dit pas un mot de celui qu'on doit à Dieu même qui les a créés. Cela vient à mon avis de ce que Pythagore suivoit les Egyptiens, & que les Egyptiens ne parloient jamais du pre-

mier principe , qu'ils regardoient comme environné de ténèbres qui le cachotent. *πρώτην ἀρχήν* , dit Damascius , *σκότος, ὑπὲρ πᾶσαν νόησιν, σκότος ἀγνωστον.* Le premier principe , c'est-à-dire , Dieu Père & Créateur de tous les êtres , est élevé au-dessus de toute pensée : c'est une obscurité inconnue & impénétrable. Et l'on prétend que les Egyptiens avoient suivi en ce point la Théologie d'Orphée, qui disoit, *Je ne vois point le premier être; car il est environné d'un nuage qui le dérobe à mes yeux.*

Αὐτόν δ' οὐχ ὁράω περὶ γὰρ νέφος ἐσθίεται.

Ne connoissant donc point ce premier être, ils ne pouvoient, selon leurs principes , lui assigner un culte; mais ils enseignoient que le culte qu'on rendoit aux Dieux & aux Anges, se rapportoit & se terminoit à Dieu qui les avoit créés.

Qu'il faut honorer les Dieux de cet univers.] Par ces Dieux , Hiérocès entend ce que les Païens appelloient les douze grands Dieux, qu'ils regardoient comme les enfants & comme les

premiers nés du Dieu Créateur de toutes choses, & auxquels ils rendoient un culte supérieur à celui qu'ils rendoient aux Anges & aux autres esprits. Et cette erreur des Païens venoit d'une vérité dont ils avoient quelque légère idée, mais qu'ils ne développoient pas assez. Ils entrevoient seulement qu'au-dessus des Anges & de tous les esprits bienheureux, il y avoit des Dieux qui procédoient du Pere.

Et que la Loi éternelle qui les a produits, leur a distribué.] La Loi éternelle est ici la providence, la volonté divine, Dieu même qui a tout créé. Mais je ne dois pas oublier ici une leçon bien remarquable, que présente le manuscrit de Florence ; au lieu de δημιουργικός νόμος, la Loi qui les a créés, on y lit δημιουργικός λόγος, la parole ou le verbe qui les a créés : ce qui s'accorde fort bien avec ces paroles de Platon dans l'Epinomis : Le Verbe très-divin a arrangé & rendu visible cet univers.

To. 2. p. 916.

En les plaçant les uns dans la première Sphere.] Car les Pythagoriciens enseignoient

enfeignoient que Dieu, après avoir créé les Dieux inférieurs & les ames des hommes, les avoit distribués les uns & les autres dans les différentes sphares des cieux. On peut voir le *Timée*.

Comme aussi de ne point trop relever ni rabaisser.] Ce passage étoit fort obscur dans le texte. Un petit mot ajouté à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits l'a rendu clair. Au lieu de *καὶ μήτε υπεραίρειν τὴν ἀξίαν*, il faut lire *καὶ τὸ μήτε*, &c. Ce second *τὸ* répond au premier *τὸ γάρ*. J'ai vu ensuite avec plaisir cette addition de l'article *τὸ*, confirmée par le manuscrit de Florence.

Pag. 7.

De leur donner le rang qu'ils ont reçu, & de rapporter tout l'honneur qu'on leur rend, au seul Dieu qui les a créés.] Voici deux grandes vérités qui ont été connues des Païens; la première, que les différents esprits que Dieu a créés, & qui sont entre Dieu & l'homme, doivent être honorés, de maniere qu'un zele mal entendu & sans connoissance ne nous porte pas à les élever au-dessus de ce qu'ils

Tome II.

M

sont, & que l'ignorance & l'impiété ne nous obligent pas non plus à les rabaisser. Et la seconde, que tout l'honneur que nous leur rendons se rapporte à Dieu, comme à celui à qui ils doivent comme nous leur être.

Et qu'ils ont reçu de lui immuablement & indivisiblement l'être & le bien être.] J'avois ajouté ces derniers mots, *& le bien être.* Ce qui s'est trouvé ensuite à la marge de l'exemplaire de M. l'Abbé Renaudot, & confirmé par le manuscrit de Florence, qui même au lieu de ἀπαίτων, a lu ἀπείμηνον, c'est-à-dire, sans qu'on puisse se plaindre, ni leur porter envie.

Pag. 8.

Car il est digne de Dieu d'avoir produit de telles images de lui-même.] Voici un grand principe avoué par les Païens mêmes, qu'il est digne de Dieu d'avoir produit des images de lui-même, semblables à lui, & incapables de s'altérer & de se corrompre.

Qui ne fassent pas capables de s'altérer & de se corrompre par leur pente au mal.] Les Païens imaginoient ces Dieux immortels, enfants du Dieu suprême, comme des substances qui te-

nant de la pureté incorruptible de leur origine, ne pouvoient s'altérer, ni se corrompre par la pente au mal, & en cela bien au-dessus des Anges & des autres esprits bienheureux, qui ont pu se corrompre. On voit là un rayon de vérité; car en effet Dieu a engendré un fils qui n'a point connu le péché: mais ce rayon de vérité est demeuré obscurci & accablé sous d'épaisses ténèbres, que les yeux de ces Philosophes n'ont pu percer.

Et c'est pour les distinguer des hommes.] Ce passage est corrompu dans les éditions; mais le manuscrit de Florence l'a parfaitement rétabli, en corrigeant *πρὸς γὰρ ἀντιδιαστολὴν*, &c. au lieu de *ἐν μὲν πρὸς ἀντιδιαστολὴν*, qui dit tout le contraire.

Voilà pourquoi les ames des hommes pourroient être justement appelées des Dieux mortels.] Voici une idée qui me paroît grande & noble; les ames des hommes peuvent être appelées des *Dieux mortels*: *Dieux*, en ce qu'elles peuvent s'unir à Dieu; & *mortels*, en ce qu'elles peuvent s'en éloigner. La même chose peut être dite des

Anges, car les Anges ont pu aussi s'éloigner de Dieu.

Fig. 9.

C'est l'ignorance & l'impiété.] Au lieu de *ἀνοία*, folie, j'ai corrigé *ἀγνοία*, ignorance. La suite même prouve la nécessité de cette correction, *ἐν γὰρ τῇ ἀγνοίᾳ*, &c. l'ignorance de ce qui est bon.

Non point par la cessation de l'être, mais par la privation du bien être.] Telle est certainement la mort des essences raisonnables qui ont été créées; mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient d'une nature à pouvoir mourir absolument, & être anéanties; car leur immortalité ne vient que de la volonté de Dieu.

Qui se fait par la réminiscence.] Du dogme de la création des âmes avant les corps, les Pythagoriciens, & après eux les Platoniciens, tiroient celui de la réminiscence, qui en est une suite nécessaire; car si l'âme a existé avant le corps, elle a dû avoir toutes les notions; & par conséquent, ce que nous apprenons dans toute la vie, n'est qu'un ressouvenir de ce que nous avons oublié: mais c'est de quoi il a

été assez parlé dans la vie de Platon.

C'est une nécessité qu'il y ait une essence au-dessus de l'homme & au-dessous de Dieu.] Les Anges sont donc au-dessus de l'homme, selon Hiérocès ; & cela est vrai. Ce sentiment d'Hiérocès est plus conforme à la saine doctrine, que celui de Tertullien, qui a cru que l'homme étoit au-dessus des Anges, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu : mais cela ne convient pas moins aux Anges qu'aux hommes. Il est si vrai que l'homme est inférieur aux Anges, que Jésus-Christ lui-même, pendant qu'il a été homme, est dit dans l'écriture, inférieur aux Anges. *Qui modico quàm Angeli minoratus est.* S. Paul, Heb. 2, 7, 9. Comme homme, il étoit inférieur aux Anges ; & comme Dieu, il étoit servi par ces mêmes Anges. *Et Angeli ministrabant ei.* Math. 4, 11. Marc. 1, 13.

Qui lie les deux extrêmes les uns avec les autres.] Il y a dans le texte τὰ πρὸς ἀλλήλα συνάπλων. L'exemplaire de M. l'Abbé Renaudot ajoute à la marge le mot ἀκρα, qui est très-nécessaire, τὰ ἀκρα πρὸς ἀλλήλα συνάπλων,

M iij.

& c'est ainsi qu'a lu le manuscrit de Florence.

De maniere que le tout de l'essence raisonnable.] Dans le manuscrit de Florence, au lieu de λογικῆς τῆς ὕσεως, on lit τῆς λογικῆς δημιουργίας, de la création raisonnable, de la production raisonnable ; c'est-à-dire, de la production des êtres doués d'intelligence & de raison.

pag. 10. *Mais tantôt plus grande, & tantôt moins grande.*] Quoique les Anges soient des substances plus parfaites que les hommes, & qu'ils aient plus d'intelligence, ils ne sont pas leur lumière à eux-mêmes, & ils ne voient que selon qu'il plaît à Dieu de les éclairer. Mais il me semble qu'on ne peut pas inférer de là que la connoissance qu'ils ont de Dieu n'est pas immuable & permanente, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas toujours la même, & qu'elle augmente & diminue ; car Dieu a fixé en eux cette connoissance, de maniere qu'elle peut bien augmenter, mais qu'elle ne peut diminuer. Il y a deux choses dans la connoissance ; il y a la connoissance &

l'élection, ou le choix : la première dépend de l'intelligence, qui est toujours la même dans les Anges ; & l'autre dépend de la volonté, qui n'est pas toujours la même dans les Anges, non plus que dans les hommes ; car ayant été créés libres, ils ont pu changer, comme le prouve la chute des Anges rebelles, qui ont perdu la grâce par leur orgueil. Mais cette question, si dans les Anges la connoissance a pu diminuer comme l'innocence, doit être laissée aux Théologiens.

Il ne s'est point élevé au-dessus de la condition de l'homme.] Il veut dire que cet être moyen (les Anges) n'a été créé ni dans la condition de l'homme, au-dessus de laquelle il se soit élevé par le progrès de ses connoissances, ni dans celle des Dieux, de laquelle il soit déchu par son oubli & par la diminution de ses connoissances ; mais qu'il a été créé tel, supérieur à l'homme, & inférieur à Dieu.

Ni par le vice ni par la vertu.] Il est très-vrai que les Anges ne peuvent s'élever à la nature divine par l'éminence de leur vertu ; mais il n'est pas

M iv

Job. chap. 4.
18.

Page. 11.

vrai qu'ils tiennent de leur essence le privilege de ne pouvoir jamais décroire, & devenir même inférieurs à l'homme par le vice. Hiéroclos a oublié la chute du premier Ange rebelle. Et Job connoissoit mieux la nature Angélique, quand il a dit, *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, & in Angelis suis reperit pravitatem.*

Car comme là, c'est l'ordre.] Là, c'est à-dire, dans les causes qui ont produit les êtres; c'est-à-dire, en Dieu, dans les raisons qu'il a eu de créer, &c.

De même dans cet univers les êtres produits par la première pensée de Dieu, doivent être les premiers.] Les Païens ont voulu pénétrer non-seulement l'ordre de la création, mais encore la cause & la raison de cet ordre, & & voici ce qu'en pensoient les Pythagoriciens: comme la sagesse de Dieu est inséparable de l'ordre & de la perfection, ils concevoient que Dieu avoit créé avant toutes choses les substances raisonnables: que sa première pensée avoit créé d'abord ce qu'il y a de plus grand parmi les substances, c'est-à-dire, ses enfans les Dieux im-

mortels ; que la seconde pensée avoit créé les substances moyennes, c'est-à-dire, les Héros, (les Anges) & que la troisième pensée avoit créé les troisièmes & dernières substances, c'est-à-dire, les âmes des hommes : Et dans ce sentiment on voit l'opinion de la plupart des Pères Grecs & Latins, qui ont tenu que les Anges & les autres esprits bienheureux ont été créés les premiers, & avant la création du monde, ce qui a fait dire par saint Grégoire de Nazianze, *πρῶτον μὲν ἐνοῦν τὰς ἀγγελικὰς δυνάμεις καὶ οὐρανίους, καὶ τὸ ἐννοῦμα ἔργον ἦν. Il pensa premièrement les vertus angéliques & célestes, & cette pensée fut leur production* : expression très-conforme à celle dont se sert S^ci Hiérocès. Le reste n'est qu'erreur ; car tant s'en faut que les âmes des hommes aient été créées avant le ciel & la terre, que l'âme du premier homme est le dernier des ouvrages de Dieu, comme nous l'apprenons de l'histoire de la création, Gen. 1 & 2. L'ordre de Dieu n'est pas toujours l'ordre que les hommes connoissent. L'Eglise même n'a

encore rien décidé sur le temps de la création des Anges.

Et ceux qui ressemblent à la fin des pensées.] Ce n'est pas que les Pythagoriciens conçussent par-là aucune impuissance , aucun affoiblissement dans les dernières pensées de Dieu ; car ils n'ignoroient pas que Dieu agit toujours avec la même force & la même perfection ; mais c'est qu'ils pensoient que Dieu n'étant lui-même qu'ordre , n'a pu que suivre l'ordre dans ses pensées , dans ses opérations. Dans le Timée , on voit de même que la création de l'homme a été la dernière pensée de Dieu.

Car c'est tout cet arrangement raisonnable avec un corps incorruptible.] C'est-à-dire , que cette création des substances raisonnables & revêtues d'un corps incorruptible , faite avec cet ordre , est l'image de la divinité entière , comme la remarque suivante va l'expliquer.

Est l'image entière & parfaite du Dieu qui l'a créé.] Il y a dans le Grec , *Est l'image du Dieu entier qui l'a créé.* Hiétoclès veut dire que Dieu

s'est représenté tout entier dans la création de ces substances. Les premières, qui ont été produites par la première pensée, sont l'image de ce qu'il y a en lui de plus excellent ; car les fils de Dieu doivent posséder éminemment les perfections du pere. Les secondes, qui sont l'effet de la seconde pensée, sont l'image moyenne de ce qu'il y a en lui de moyen ; car Dieu n'a communiqué aux secondes substances que des perfections modifiées, si l'on peut parler ainsi, & il ne les a pas faites égales à ses enfants. Enfin les troisièmes & dernières substances, qui sont l'ouvrage de la troisième pensée, sont l'image de ce qui tient le dernier rang dans la divinité ; car il a fait les hommes moindres que les Anges. Ainsi on trouve, si on l'ose dire, Dieu entier dans ces trois différentes substances, Dieu leur ayant départi avec ordre & avec mesure toutes les perfections, & les remplissant toutes selon leur nature.

Et qui les fait être les uns les premiers, & les autres les seconds.] Voici

M vj

Pag. 131

une erreur que les Pythagoriciens avoient prise des Chaldéens, qui faisoient plusieurs ordres de Dieux; αἱ πηγαί, οἱ ναοί, οἱ μεσσοί, οἱ ὑπερκόσμοι, οἱ ἐγκόσμοι, & plusieurs autres, qu'il falloit tous honorer selon leur ordre & leur rang, comme dit Jamblique dans son traité des mysteres, sect. 5, c. 21. πάνυ δὲ τιμησίον καθ' ἑν ἑκάστος εἶληχε τάξιν.

Car quoique, comme étant les premiers dans tout cet arrangement raisonnable.] J'ai ajouté au texte le mot πρώτοι, qui me paroît y manquer, εἰ γὰρ καὶ ὡς πρώτοι ἐν παντὶ τῷ λογικῷ διακόσμῳ; sans cela, le passage est intelligible, au-moins pour moi. Nous avons déjà vu que par cet arrangement raisonnable, Hiéroclès entend la production des êtres doués d'intelligence & de raison, & qui est faite avec ordre, comme on l'a expliqué.

Et ils sont plus divins les uns que les autres.] C'est une erreur grossière des Païens. Ce plus ou ce moins ruine la divinité. C'est l'erreur des Gentils, dit saint Jean Chrysostôme, d'adorer la créature & de faire leurs

Dieux plus grands ou plus petits. Si le Fils ou le Saint-Esprit est moindre en quelque chose, il n'est pas Dieu. Cela ne peut être pensé que des Anges & des autres esprits bienheureux, dont il y a divers degrés, & qui étant tous de même nature, sont pourtant supérieurs les uns aux autres, & ont plus de pouvoir les uns que les autres.

Comme différentes parties & différens membres d'un seul tout qui est le Ciel, & comme conservant leur liaison dans leur séparation, &c.] Comme les Pythagoriciens prétendoient que l'univers, qu'ils appellent ici le Ciel, étoit un animal vivant & animé, ils concevoient que toutes ses parties, quoique séparées, conservoient leur liaison, & conspiroient à former ce tout, dont la division & le défaut d'harmonie auroit détruit l'unité. Il en étoit donc selon eux de l'univers comme du corps de l'homme: ce corps est composé de différens membres qui sont joints & unis ensemble avec une telle proportion, que malgré leur séparation, ils conservent la liaison nécessaire pour recevoir l'esprit & la

vie. Tout ce que dit ici Hiérocès est expliqué au long dans le Timée de Platon.

Ruine qui ne peut jamais arriver pendant que la première cause, qui les a produits, sera immuable.] Voilà sur quels fondements les Pythagoriciens fondoient l'éternelle durée du monde. Il n'est pas d'un être tout bon de se porter à détruire son ouvrage qui est très-beau & très-parfait ; & Platon expliquant ces paroles dans son Timée, dit, Tout ce qui a été lié est d'une nature à être désuni ; mais il n'est pas d'un Créateur infiniment bon, de détruire son ouvrage, lorsque cet ouvrage n'a rien de mauvais en lui. Ces Païens ne concevoient pas que la fin & la ruine du monde est une des marques les plus sensibles de la bonté de Dieu, & que c'est au contraire cette fin qui conduit toutes choses à leur bien & à leur félicité.

Pag. 15. *Non-seulement dans tous les genres.] Cela ne peut être pensé que des deux derniers genres, c'est-à-dire, des Anges & des hommes ; mais c'est une suite de l'erreur dont j'ai déjà parlé, qui*

établiſſoit différens ordres de Dieux.

Mais ayant été créées différentes par la Loi qui les a produites.] C'est un ſujet de conteſtation entre les Théologiens. Le plus grand nombre eſt contre l'opinion d'Hiérocès, & prétend que tous les Anges ont été créés de même nature, de même eſpece ; mais que la Loi qui les a créés de même nature, ne leur a pas donné à tous la même dignité. Ainſi leur dignité ne vient pas de leur eſſence, comme Hiérocès le dit ici ; elle vient du don de Dieu. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur la page 27. Ce ſentiment d'Hiérocès n'eſt vrai que des Anges & des hommes comparés les uns aux autres ; les Anges ſont plus parfaits.

Car dans chacun de ces genres, il y a une quantité infinie d'eſpeces.] Quel aveuglement de concevoir dans le premier genre, c'eſt-à-dire dans l'ordre divin, une quantité infinie d'eſpeces, c'eſt-à-dire, une quantité infinie de Dieux. Cela n'eſt vrai que des Anges & des hommes : l'Ecriture ſainte nous enſeigne qu'il y a un nombre infini

d'Ange, Daniel, 7, 10. *millia millium ministrabant ei, & decies millies centena millia.* On peut voir l'excellent traité du P. Petau, de *Angelis*, liv. 1, chap. 14, dans le troisieme tome de ses dogmes théologiques.

Sans qu'ils puissent jamais changer.] C'est-à-dire, sans qu'ils puissent jamais prendre la place les uns des autres. Un homme ne peut devenir Ange, ni un Ange devenir Dieu. *Oportet enim illa esse quod sunt, & quod facta sunt,* dit Methodius dans S. Epiphane.

Pag. 16.

Et la ressemblance que l'on s'efforce d'avoir avec eux. Il y a une faute dans le texte, *ὃς ἢ πρὸς αὐτὴν κατὰ δῖον μὴ ἰσομοίωσις.* Il faut lire, *ὃς ἢ πρὸς αὐτὰ,* &c. *πρὸς αὐτὰ,* c'est-à-dire, *πρὸς τὰ θεῖα γέννη,* avec ces êtres divins, avec les Dieux : & c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Car ce que l'on aime, on l'imite.] Au lieu de ces mots, *ὃ γὰρ ἀγαπᾷ τις,* car ce que l'on aime, le manuscrit de Florence présente *ὃ γὰρ ἀγαπᾷται τις* ; ce que l'on aime, ce que l'on honore ; & je préfère cette leçon.

Pag. 17.

Affermi dans l'amour.] Car sans

l'amour tout est imparfait & inutile ; c'est pourquoi Platon a dit après Pythagore , que l'amour est le moyen le plus sûr & le plus efficace que les hommes puissent avoir pour parvenir à la félicité. Dans le banquet.

La simple orge du célèbre Hermionée a été agréable à mes yeux.] C'est ce que Perse a exprimé admirablement par ces Vers :

Pag. 194

*Compositum jus fasque animo , sanctosque recessus
Mentis , & incoctum generoso pectus honesto ,
Hæc cedo admoveam templis , & farre litabo.*

Que la Religion & la Justice soient bien gravées dans mon esprit ; que la sainteté remplisse tous les coins de mon ame ; & que la générosité & l'honneur aient fortement imprimé dans mon cœur toutes leurs maximes. Si j'apporte toutes ces bonnes dispositions dans les temples , avec de la simple orge , j'obtiendrai des Dieux tout ce que je leur demanderai.

Pag. 20.

Et que c'étoit la coutume des anciens de nommer serment d'un nom mystérieux & ineffable.] J'ai suivi ici la correction du sçavant Anglois Jean Pearson , qui m'a paru très-certaine :

il dit ὄρκιον , *serment*, au-lieu de ὄρκων , *avec des serments*. Hiéroclès ne dit pas , comme l'a cru l'interprète Latin , *que les anciens nommoient le gardien de cette observation , avec des serments ineffables* ; car cela étoit très-contraire à leurs maximes , & à la doctrine qu'on enseigne ici : mais il dit qu'ils nommoient ce gardien le *serment* , d'un nom tout mystérieux & ineffable , δι' ἀπορητῶν. Et la véritable explication de cet endroit d'Hiéroclès doit se tirer d'un passage de Diogene Laërce , qui écrit que Pythagore disoit *que le serment est tout ce qui est juste* , & que par cette raison Jupiter est appelé du nom de *serment* ὄρκιον τε εἶναι τὸ δίκαιον ἔξ' διὰ τούτο Δία ὄρκιον λέγεσθαι. Jupiter étoit appelé du nom mystérieux de *serment* , parce qu'étant très-juste & très-fidèle dans ses promesses , il conserve pour l'éternité , l'ordre & l'arrangement qu'il a établis par sa Loi. Voila une grande idée : la remarque suivante va l'expliquer.

Page 20.

Nous dirons que le serment est la cause qui conserve toutes choses.] Voici une vérité sublime , & qui donne une

très-grande idée de la majesté de Dieu, & de l'immutabilité de l'ordre qu'il a établi dans la nature. Dieu a créé toutes choses dans l'état qui étoit le meilleur pour chacune ; voilà la Loi efficace qui a tout produit, & qui a placé chaque chose dans le rang qu'elle doit avoir ; mais cela ne suffisoit pas, il falloit encore que chaque chose demeurât & persévérât dans ce même état : & qu'est-ce qui pouvoit les y maintenir ; c'étoit le serment divin, qui est une suite nécessaire de la Loi. Dieu a donc voulu faire un pacte avec sa créature, & s'affujettir, pour ainsi dire par ce serment, à garder de son côté, inviolablement ce pacte, & l'ordre qui en est la suite. Et tous les êtres raisonnables ont fait en lui & par lui le même serment, & contracté une obligation d'obéir toujours à la Loi divine, sans jamais s'en écarter. Dieu en créant, jure par lui-même, comme parle l'Ecriture, *Dieu a juré par lui-même*, & la créature fait le même serment, en lui & par lui ; car la même Loi qui crée, lie ce qui est créé. Voilà pour-

quoi ce serment est appelé plus bas ; *inné & essentiel à toutes les créatures raisonnables* , parce qu'il est né avec elles , & qu'il est de leur essence. Comme elles ont juré en lui , elles ne gardent leur serment qu'en se tenant attachées à lui. Cela est parfaitement beau , & l'on feroit un livre , si on vouloit approfondir toutes les vérités , que ce principe renferme , & les grands dogmes théologiques qu'il pourroit éclaircir. Nous allons voir qu'il n'y a que Dieu qui soit fidele dans son serment , & que les créatures sont sujettes à le violer.

N'est que l'effet de la Loi qui les a produits , & du serment qui les maintient & qui les assure.] J'ai ajouté ces derniers mots , *& du serment , &c.* qui paroissent très-nécessaires ; car il n'est pas seulement question de la Loi , mais du serment : la Loi crée , & le serment assure. La suite le prouve assez. Je lis , *τὸ δημιουργικοῦ νόμου καὶ ὅρκου καταβλαπτομένου* , &c.

Page 22.

Non seulement en transgressant l'ordre de la Loi divine , mais aussi en violant la foi du serment divin.] J'ai sui-

vi ici la note marginale que j'ai trouvée à l'exemplaire de M. l'Abbé Renaudot, où il y a, οὐ μόνον τῷ θεῷ τόμει τάξιν, ἀλλὰ καὶ τῷ θεῷ ὅρκου πίσει παραβαίνοντα, cela est plus fort que de faire servir τάξιν, aux deux, & au serment & à la Loi.

Mais ce serment auquel on a recours dans les affaires de la vie civile, est l'ombre, & comme la copie de ce premier.] Comme par le serment divin, Dieu assure & conserve dans ses ouvrages, l'ordre que sa Loi éternelle & immuable à son égard y a établi, de même les hommes par le moyen du serment humain, qui est né du premier, & qui en est la véritable image, assurent & conservent l'ordre entre eux dans les affaires civiles. De manière que si le serment divin est le gardien de l'éternité, le serment humain est le dépositaire de la vérité, & le garant de tous les desseins, & de toutes les entreprises des hommes, & le moyen qui les unit & les associe avec la vérité & la stabilité de Dieu. Il n'y a rien de plus grand & de plus profond que cette idée.

Et il mene droit à la vérité ceux qui s'en servent comme il faut.] La définition qu'Hiérocès fait ici du serment humain, est admirable. Ce Païen étoit bien éloigné d'approuver ou de tolérer dans le serment les équivoques & les restrictions mentales, que Cicéron appelle *perjurio latebras*, puisqu'elles ruinent la nature du serment, & que par leur moyen le serment, au-lieu de rendre clairs & certains les desseins de celui qui jure, & de mener à la vérité, rend au contraire ces desseins plus obscurs & plus cachés, & surprend la bonne foi par le mensonge, à qui il donne tous les dehors de la vérité.

Page 22.

Le premier qui précède par son essence est respectable comme le Gardien de l'éternité.] Parce qu'il conserve toutes choses dans l'état où elles ont été créées par la Loi; & que si les êtres demeurent comme ils ont été disposés & arrangés par la Loi, c'est le principal ouvrage, & le premier effet du serment divin. Comme les Pythagoriciens croyoient cet état éternel, ils regardoient avec raison ce serment comme le gardien de l'éternité, en ce

qu'il conduit toute la nature à l'éternité qui suivra le temps.

*Et qui enrichit de mœurs très-excel-
lentes ceux qui ont appris à le respecter.]*

On dira contre Hiérocès, que les bonnes mœurs précèdent l'observation du serment humain ; mais il ne faut pas prendre le change. Hiérocès a raison ; car il regarde l'observation du serment humain comme la suite & l'effet de l'observation du serment divin. Il faut être fidele à Dieu avant que d'être fidele aux hommes ; & l'observation du dernier serment vient de celle du premier : ainsi il n'est pas possible que le serment soit respecté comme il faut, sans que les mœurs soient innocentes & saintes. Que doit-on donc juger des mœurs de ceux qui ont méprisé le serment, qui en ont fait un appât pour tromper & surprendre, & qui ont osé dire, *Quid est jusjurandum ? emplastrum aris alieni* : Qu'est-ce que le serment ? Une emplâtre pour guérir les dettes.

Et cette observation est la vertu qui associe & qui unit.] J'ai suivi ici le manuscrit de Florence qui met un point

après ἀπαραπόδιτος , & qui continue
 τήρεται δὲ λέγεται ἢ πρὸς τὸ μόνιμον , &c.
 συναρμίζουσα δύναμις. Cela est très-bien
 dit , que l'observation du serment est la
 vertu qui unit , &c. c'est-à-dire , que
 l'observation exacte du serment fait
 de l'homme fidele la véritable image
 de Dieu ; car Dieu observe volon-
 tairement le serment divin. L'homme
 qui observe le serment humain, imite
 cette stabilité de Dieu & sa vérité.

*Ceux qui le respectent par une néces-
 sité toute franche.] Car c'est une né-
 cessité qui ne détruit pas la liberté,
 au-contraindre, elle la confirme. Je dois
 respecter le serment ; mais c'est par
 une volonté qui est toujours libre.*

Page 23. *Lorsque par les vertus purgatives nous
 guérissons.] J'ai suivi le manuscrit de
 Florence , qui au-lieu de παράβασις
 ἰωμένη, lit παράβασις ἰωμένους.*

Page 25. *Au-lieu que la rareté du serment en
 produit d'ordinaire l'observation.] C'est
 ce qui a fait dire par saint Augustin,
 que plus l'homme s'éloignera du serment,
 plus il sera éloigné du parjure : Nam
 tantò longius à perjurio , quantò longè
 à jurando.*

L'esprit

L'esprit est conduit & régi.] Il y a une faute dans le texte ; car que veut dire τὴν μὲν γὰρ ὁ πρῶτος οὐθῶσαι , χρηστὸς ὢν ? Hanc enim (mentem) primus reget , probus existens : au-lieu de πρῶτος , premier , il faut lire , τρόπος , mœurs. Les mœurs honnêtes redressent l'esprit , & l'habitude de ne point jurer refrene la langue & la tient en bride. La certitude de cette correction n'a pas besoin de preuve. Elle est confirmée par les manuscrits. Celui de Florence lit fort bien , ὁ τρόπος κρατῆσαι , les mœurs honnêtes retiendront l'esprit , s'en rendront maîtresses.

En ne t'en servant point en toutes rencontres , afin que tu t'accoutumes à jurer véritablement , &c.] C'est dans la même vue que l'Auteur de l'Ecclésiastique dit , Jurationi non assuescat os tuum , & nominatio Dei non sit assidua in ore tuo. Sicut enim servus excruciatu toto die , à livore non minuitur , sic omnis jurans & nominans nomen Domini , à peccato non purgabitur. Que ta bouche ne s'accoutume point au serment , & que le nom de Dieu ne soit pas continuellement dans ta bouche ; car comme un es-

clave qui est battu de verges pendant tout un jour , ne peut être sans meurtrissures ; de même celui qui jure à tout propos , ne peut être sans péché.

Page 27.

Puisqu'ils tiennent donc la seconde place , il faut leur rendre les seconds honneurs.] Dieu a voulu que les Anges fussent ses ministres , il s'en sert au gouvernement de l'univers ; il leur a commis la garde des hommes , & leur a donné la protection des villes , des provinces , des royaumes. Ce sont eux qui présentent à Dieu nos prières , nos larmes. Il est donc permis de les honorer , & de les prier. Les Païens presque toujours superstitieux , avoient outré ce culte ; c'est pourquoi saint Paul , en écrivant aux Colossiens , leur dit , chap. 2 , v. 18. Que nul ne vous ravisse le prix de votre course , en affectant de paroître humble par un culte superstitieux des Anges. C'est ce culte outré que les Anges rejettent , comme nous le voyons dans les livres saints ; car ils se souviennent , qu'ils tiennent lieu de serviteurs & de ministres , étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers

riers du salut. Hiéroclès tâche ici de régler ce culte, en ordonnant de le proportionner à la dignité & à l'essence de ceux à qui on le rend ; & de le rapporter toujours à Dieu. Et cela est très-surprenant dans un Païen.

C'est la connoissance de leur essence & de leur ordre , & le discernement précis & juste de leurs emplois.] C'est sur quoi les Peres Grecs & Latins , & tous les Théologiens ne sont pas d'accord. L'opinion qui paroît la plus vraisemblable , c'est que l'essence des Anges est la même , & que leurs emplois & leur dignité sont différents ; & que par conséquent on doit proportionner le culte & l'honneur qu'on leur rend à la gloire qu'ils ont reçue ; mais toutes ces questions de l'essence , de l'ordre & des emplois des Anges , sont admirablement traitées dans les trois livres du P. Petau , *de Angelis.*

De leurs emplois.] Les emplois des Anges sont d'être les serviteurs & les Ministres de Dieu , & d'aller par-tout exécuter ses ordres , de porter à Dieu les prières des hommes , & aux hommes les secours de Dieu ; de veiller

N ij

page 28.

à la garde des particuliers, des familles, des villes, des Provinces, des Royaumes,

Et nous n'honorons aucune nature inférieure à la nature humaine.] Grand principe qui ruine une infinité de religions, où l'on rendoit un culte aux cieux, aux astres, à des animaux, à des plantes, &c. Rien ne mérite le culte des hommes que ce qui est plus noble & plus élevé que l'homme.

Page 29.

Qui expriment & représentent fidèlement en eux les biens, &c.] Le mot de l'original est remarquable, εἰκονίζομενοι, car le Fils de Dieu est la véritable image du Pere. C'est pourquoi Jamblique dit παραδείμα δὲ ἰδρυται τῷ αὐτοπατάτωρ, αὐτογένου, καὶ μιν πατάτωρ θεοῦ, τῷ ὁμοίως ἀγαθοῦ. Et il est l'exemple du Dieu, qui n'a d'autre pere que lui-même, du Dieu seul bon. Et plus bas, ἀπὸ δὲ τῷ ἐνὸς τούτου ὁ αὐτάρχης θεός. ἑαυτὸν ἐξέλαμψε, διὸ καὶ αὐτοπατάτωρ καὶ αὐτάρχης. De ce Dieu, qui est unique, s'est produit le Dieu qui est son principe à lui-même; c'est pourquoi il est son pere, & n'a de principe que lui. Où il semble que les Païens ayent reconnu deux

personnes le Pere & le Fils en un seul Dieu. Aussi voit-on dans Julius Firmicus, ces mots très-remarquables tirés de la Théologie des Egyptiens. *Tu tibi Pater & Filius. Seigneur vous êtes votre Pere, & vous êtes votre Fils.*

Mais y perséverent toujours, & de la même maniere.] J'ai ajouté ces mots au texte, parce qu'ils sont à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, ἀλλ' αἰεὶ καὶ ὡσαύτως ἐν αὐτῇ διαλελῶσιν.

De la félicité dont ils jouissent en lui.] Ou par lui; selon le manuscrit de Florence, qui au-lieu de τῇ πρὸς αὐτόν, lit τῇ παρ' αὐτοῦ.

Et par la pleine connoissance qu'ils ont d'eux-mêmes, ils séparent & réunissent l'intimité immuable, &c.] Je ne crois pas qu'il y ait dans tous les livres des anciens Philosophes, un passage plus difficile que celui-ci. J'ai été fort long-temps sans l'entendre; & ce qui est encore plus rare, bien convaincu que je ne l'entendois point. J'ai cherché inutilement du secours dans les interprètes. Ils expliquent au long ce qu'on entend, & ne disent jamais, ou

N iij

Page 30.

que très-rarement, un mot sur ce qui est obscur & difficile. Pour moi qui me suis fait une loi d'attaquer les plus grandes difficultés, & de les résoudre, ou d'avouer qu'elles sont au-dessus de ma petite capacité, & de ma foible intelligence, j'ai médité long-temps sur celle-ci, & à plusieurs reprises, toujours sans beaucoup de fruit. Enfin dans un moment plus heureux, il m'a semblé qu'un rayon de lumière a dissipé ces ténèbres. Hiéroclès pour faire voir la différence qu'il y a entre les premiers êtres, enfants du Dieu suprême, & qui sont appelés *Dieux immortels*, & les êtres moyens, qui sont les Héros pleins de bonté & de lumière, c'est-à-dire, les Anges, se sert d'une comparaison empruntée des cérémonies des initiations aux mystères. Il y avoit deux sortes d'initiés, les premiers & les plus avancés étoient ceux qu'on appelloit *ἐνὸρτοι*, c'est-à-dire, ceux qui étoient admis à l'inspection des choses les plus secrètes de la Religion; & les autres étoient ceux qu'on appelloit simplement *μύσται*, c'est-à-dire, ceux qui n'étoient qu'ad-

mis à la profession, & qui ne commençoient, s'il faut ainsi dire, leurs connoissances, qu'où finissoit la plénitude de la connoissance des premiers. Hiéroclès compare donc avec beaucoup d'esprit & de raison aux premiers, à ces intimes, les premiers êtres, les Dieux immortels, ou les fils de Dieu, parce qu'ils sont unis à lui intimement, & toujours participants de sa lumière; & que rien ne leur est caché. Et les êtres moyens, les Héros, c'est-à-dire les Anges, il les compare aux simples initiés qui viennent immédiatement après les autres, & qui sont toujours attachés à leur profession; mais avec des efforts & des progrès, tantôt plus grands, tantôt moins grands, & qui ne commencent à connoître qu'où finit la plénitude de la connoissance des premiers. Comme ces simples initiés sont moyens entre les parfaits & les autres hommes; de même les Anges sont moyens entre les premiers êtres, les Dieux immortels, & les derniers, c'est-à-dire, les âmes des hommes. Et Hiéroclès dit fort bien que ces êtres moyens séparent & réunissent l'inti-

mité que les premiers ont avec Dieu ; ils la séparent , parce qu'ils sont entre les premiers êtres & les derniers , qui sont les hommes ; & ils la réunissent , parce qu'ils servent comme de canal à la lumière divine qui vient par eux les éclairer , quoique foiblement , & avec la modification convenable & nécessaire. Cela me paroît très-beau , & explique admirablement la nature & le ministère des Anges.

L'épithète qui signifie excellents , marquant par sa racine , qu'ils sont pleins de bonté & de lumière.] C'est pourquoi Hésychius marque ἀγαοὶ , προσφιλεῖς , λαμπροὶ , φωτινοὶ : Ce mot ἀγαοὶ , signifie bons , éclatants , lumineux. La bonté éloigne le vice , & la lumière exclut l'oubli ; & ces deux qualités conviennent parfaitement aux Anges.

Et le terme de Héros venant d'un mot qui signifie amour.] Ἡρώες , Héros , pour ἔρωτες , amours. Platon en donne la même étymologie dans son Cratyle ; mais elle n'est pas bien sûre , non plus que toutes les autres qu'en ont données les Grecs , qui se contentoient souvent d'une légère ressemblance ,

ou de la moindre allusion. Il y a plus d'apparence que le mot de *Héros* vient du Chaldaïque *Aris* qui signifie un homme vaillant & redoutable.

On les appelle aussi *bons Démons*, comme instruits & savants dans les Loix divines.] Cette étymologie est plus vraisemblable que l'autre. δαίμονες, οἱ θεοί, δαίμονες τινὲς ὄντες, οἷον ἑμπεροί, dit Hezych. Saint Augustin dit la même chose, & il ajoute qu'il n'y a que les Païens qui se soient servis de ce mot *bons Démons*, pour dire les Anges. Dans la Religion Chrétienne, ce mot *Démon* est toujours pris en mauvaise part, pour le mauvais Ange, le malin esprit.

Page 30.

Et quelquefois on leur donne le nom d'Anges.] *Ange* ne veut dire autre chose que celui qui annonce; ainsi c'est un nom d'office, c'est-à-dire qui marque l'emploi, & non pas l'essence. Les Anges ne laissent pas d'être ordinairement appelés de ce nom, quoiqu'ils n'annoncent pas toujours; car c'est là leur destination, leur fonction.

Car ils sont à l'égard du premier genre comme la splendeur à l'égard du feu.]

N v

Hiéroclès en voulant enseigner aux hommes quelle est la véritable essence des Anges, afin qu'ils proportionnent leur culte à leur dignité, relève trop ici cette nature, en disant qu'elle est *comme la splendeur à l'égard du feu* : car si cela étoit, ils seroient aussi parfaits que leur cause, & ils sont bien éloignés de cette perfection. Mais peut-être que ce passage doit être expliqué plus favorablement, & qu'Hiéroclès a voulu dire que les Anges sont tout brillants de la lumière qui rejail- lit de Dieu sur eux ; qu'ils n'ont que par participation la lumière dont Dieu est le principe & la source. Et c'est dans ce sens que saint Grégoire de Na- zianze a dit οὗτοι ὑπόσταν λαμπρότητες εὐτρεῖαι, λειτουργοὶ τῆς πρώτης λαμπρό- τητος. *Ainsi ont été créées les secondes splendeurs, ministres de la première* ; car il n'y a que Jésus-Christ qui soit vé- ritablement la splendeur de la gloire de son pere ; aussi les Anges n'ont-ils jamais été appelés dans l'Ecriture, *Fils de Dieu*. Au-reste il est aisé de voir qu'Hiéroclès fait ici les Anges corporels : il leur donne un corps dé-

lié & subtil , de maniere que comparés à Dieu , ce sont des corps , & comparés aux hommes ce sont des esprits. C'étoit là l'opinion la plus généralement reçue de son temps. La plupart des Peres & des Théologiens ont suivi le sentiment contraire , & ont enseigné que les Anges étoient incorporels , & de purs esprits. Et c'est le sentiment de l'école.

Je dis la lumiere claire & pure , après laquelle on imagine aisément une lumiere pleine d'ombres , & mêlée de ténèbres.] Cette idée est belle. Les Anges comme plus éclairés de Dieu que les hommes , sont à l'égard de ces derniers , comme la lumiere pure & nette auprès d'une lumiere sombre & mêlée d'obscurité ; car le corps remplit l'ame de ténèbres.

Il est inférieur aux êtres qui y pensent toujours , en ce qu'il cesse quelquefois d'y penser.] Tout ce passage est fort embrouillé dans les éditions. Le manuscrit de Florence m'a tiré d'embarras , en suppléant quelques mots qui manquent au texte. Voici le passage entier comme il y est écrit , Τῶν μὲν αἰεὶ νοούντων ἀπολειπόμενος τῷ ποτὲ μὴ νοεῖν.

N vj

Page 321

τῶν δὲ ἀλόγων ἀναβιβηκῶς τῷ ποτὲ νοῦν
 καὶ ποτὲ πρὸς τὴν θείαν ἐπισήμην ἀνακα-
 λείσθαι , &c. Dans la traduction j'ai
 ajouté ces mots, *Voilà ses ténèbres,*
voilà sa lumière, pour faire mieux en-
 tendre la pensée d'Hiéroclès.

*Et qu'il est quelquefois rappelé à la
 science divine , lorsqu'il se joint aux
 chœurs célestes.*] Car il faut que l'hom-
 me soit uni aux chœurs célestes, c'est-
 à-dire, qu'il soit sanctifié, pour être
 véritablement rappelé à la science di-
 vine.

*Alors celui qui a été honoré de cette
 grace divine , devient digne de nos hom-
 mages & de nos respects.*] Hiéroclès
 enseigne ici bien clairement que ce
 qui fait les Saints, c'est cela même
 qui les rend dignes de nos hommages.
 Grande vérité.

Page 33.

*Comme ayant relevé & orné en lui
 l'égalité de notre nature par la partici-
 pation à ce qu'il y a de meilleur.*] Car
 les Saints étoient hommes comme
 nous; mais ils ont relevé & orné cette
 égalité de nature par la grace dont
 Dieu les a faits participants. Au reste,
 le manuscrit de Florence corrige fort

bien ce passage , en lisant, *ὡς τὸ τῆς φύσεως ἴσον τῇ τῷ κρείττονος μετευσία κοσμήσας*. L'égalité de notre nature , c'est-à-dire , ce que la nature lui avoit donné de commun avec nous.

Soit qu'il possède cette ressemblance de toute éternité.] De toute éternité véritablement , & à la lettre comme le Fils de Dieu ; ou de toute éternité , c'est-à-dire , avant le temps comme les Anges , qui ayant été créés de Dieu avant le temps ou avec le temps , sont regardés comme éternels.

Les appelle Démons.] Après qu'elles ont dépouillé ce corps mortel & corruptible ; car c'est alors seulement qu'elles sont pleines de science & de lumière , comme il va le montrer dans la suite.

Il ajoute cette épithète terrestres , pour faire entendre qu'ils peuvent converser avec les hommes.] Je crois qu'Hiérocès se trompe ici. Il auroit expliqué ce Vers de Pythagore plus simplement , s'il avoit dit que par ce mot , *καταχθονίους δαίμονας* , il entend les défunts , ceux qui sont morts après avoir mené une vie pure & sage. Il les ap-

pelle δαίμονας , *Démons* , à cause de la lumière dont ils sont éclairés , & pour les distinguer des *Démons* qui sont tels par leur nature , c'est-à-dire des *Anges* , il ajoute καταχθόνιος , *subterraneos* , qui sont sous la terre , c'est-à-dire qui sont descendus dans le tombeau ; car c'est ce que signifie proprement le mot καταχθόνιος. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais lu pour dire celui qui vit sur la terre , les Grecs ont toujours dit en ce sens-là , επιχθόνιος ; Homere , ἀνθρώποισιν επιχθόνιοισιν , au-lieu qu'ils ont toujours employé καταχθόνιος pour dire , celui qui est sous la terre , qui ne vit plus. Apparemment Hiéroclès n'a osé l'expliquer ainsi , de peur de choquer le dogme de Pythagore qui enseignoit que les âmes des défunts n'alloient pas sous la terre , mais dans l'Æther , ou au Soleil , & leur corps délié dans la Lune. Mais cette crainte étoit mal fondée ; l'opinion de Pythagore ne l'empêchoit pas de se servir d'un mot reçu par l'usage , pour dire simplement les morts. Virgile n'a pas eu cette

crainte, quand il a mis ce Vers dans la bouche de Junon,

Et nunc magna mei sub terras ibit imago.

Quoiqu'elle parle dans le sentiment de Pythagore. J'ose dire que c'est le véritable sens du Vers Grec. Du-reste, tout ce qu'Hiéroclès dit ici est admirable.

Qu'ils peuvent converser avec les hommes, animer des corps mortels, & habiter sur la terre. } Si Hiéroclès a voulu dire ici que les ames des défunts peuvent revenir animer des corps, comme de savants hommes l'ont prétendu, il s'éloigne certainement du dogme de son auteur, qui dit formellement dans les deux derniers Vers ; *Et quand après avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'éter pur, tu seras un Dieu immortel, incorruptible ; & que la mort ne dominera plus.* Hiéroclès a donc parlé ici de la nature des ames des hommes, qui peuvent venir ici-bas animer des corps mortels. *Qui peuvent, c'est-à-dire, qui sont d'une nature à pouvoir ; & comme il s'expli-*

Page 346

que lui-même à la fin, *qui sont sujettes à descendre & à venir, habiter la terre.*

Est devenu Démon par l'habitude & par la liaison.] Par l'habitude, c'est-à-dire, par la pratique constante des vertus, & par la liaison, c'est-à-dire, par son union avec les êtres supérieurs, & par eux avec Dieu d'où il tire toute sa lumière; car voila ce qui fait les Saints.

Et sçavant dans les choses de Dieu.] J'ai suivi ici le manuscrit de Florence, qui après ces mots *σχίσαι δὲ γενομένης δαίμονι*, que je viens d'expliquer, ajoute, *καὶ δαίμονι τῷ θεῷ καὶ ἐπιστήμονι*, ce qui est très-beau.

Page 35.

Qui ont trouvé place dans les ordres divins.] Hiéroclès veut qu'on ne rende ce culte aux Saints qu'après leur mort; car ce n'est qu'après leur mort qu'ils sont récents dans les ordres divins.

En un mot tous les êtres inférieurs à la nature humaine ne doivent nullement être honorés.] L'Homme même ne doit être honoré de ce culte, dont il est ici question, qu'après que par sa vertu il s'est élevé au-dessus de l'homme.

Et qui sentent leur dignité & leur noblesse.] Car après les Anges, l'homme est la plus noble de toutes les créatures.

Et s'il n'est compris dans le chœur divin.] Ce qui se faisoit alors par les cérémonies publiques des villes, ou par le suffrage des peuples.

Page 36.

Ne laissent pas de mériter nos respects par la dignité de la liaison que nous avons avec eux.] Il y avoit une faute considérable dans le texte, τῇ ἀξίᾳ τῆς χρίσεως, par la dignité de l'usage dont ils sont. Cela ne peut être souffert. Hiéroclès n'a jamais pu dire que nos peres & nos parents ne méritent nos respects qu'à cause de l'usage & de l'utilité que nous en retirons, & du besoin que nous en avons. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, fournit à la marge la véritable leçon, σχέσις, liaison, au-lieu de χρίσις, usage. Le manuscrit de Florence la confirme, & la suite même la prouve & la suppose nécessairement; car on lit quelques lignes plus bas εἰ αὐτὴν τὴν τῆς σχέσις ἀνάγκην, à cause de la même nécessité de liaison.

Page 37.

Car ce que sont à notre égard les êtres supérieurs dont les célestes nous tiennent lieu de peres, &c.] Voici une belle idée des Pythagoriciens : Nos peres sont à notre égard l'image de Dieu ; & nos parents sont l'image des Anges & des autres esprits bienheureux , & comme on doit honorer les Anges après Dieu , de même nous devons honorer nos parents après nos peres.

Page 39.

Mais de cette maniere notre empressement pour la vertu dégénérera en empressement pour le vice.] Il y a simplement dans le texte, οὕτως ἂν περιτραπειν πρὸς κακίαν σπουδή. Mais de cette maniere notre empressement dégénérera en vice. L'exemplaire conféré sur les manuscrits supplée à la marge οὕτως ἂν περιτραπειν ἢ τῶν ἀρετῶν ἀλλοίως πρὸς κακίαν σπουδήν ; & c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Page 39.

Qu'ils ressemblent.] Car s'ils ne leur ressemblent pas par la vertu , ils leur ressemblent au-moins par le rang qu'ils occupent à notre égard , & par la liaison que nous avons avec eux.

Page 40.

Car deux bonnes actions nous étant proposées , l'une bonne & l'autre meil-

leure , il faut nécessairement préférer la meilleure.] Voici une décision bien remarquable dans un Païen : De deux actions qui sont ordonnées , l'une bonne & l'autre meilleure , si on ne peut les accorder & les accomplir toutes deux , il n'est pas permis d'abandonner la meilleure pour pratiquer la bonne ; car cela est contraire à la piété & à la Loi de Dieu , qui nous ordonne de tendre à la perfection. Dans ces rencontres , ce qui est bon cesse d'être bon , quand le meilleur se présente.

Page 426

De nous deshériter.] Au-lieu de βίου ἀλλοτριώσιν , qui est dans le texte , & qui ne signifie rien , ou du moins , qu'on ne peut expliquer qu'avec peine , le manuscrit de Florence lit κληροῦ ἀλλοτριώσιν , qui est fort naturel & fort intelligible.

Mais penser d'abord sur quoi elles tomberont.] Voici une belle explication du précepte qui nous est donné dans l'Evangile , de ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps , & de ne craindre que celui qui peut tuer le corps & l'ame.

C'est de n'épargner pour leur service

Page 42.

ni nos corps ni nos biens.] Le texte de ce passage n'est pas sain dans les éditions ; mais il l'est dans le manuscrit de Florence qui lit *μήτε σωμάτων φειδομένους ἡμας, μήτε χρημάτων, ἀλλ' ἐκόντας αὐτοῖς ὑποτετάχθαι εἰς πάντα τὰ τοιαῦτα.*

Au contraire, plus ce service sera vil, & d'esclave, plus nous devons nous y plaire & nous en tenir honorés.] Le manuscrit de Florence lit fort bien tout ce passage, *πρέπει γὰρ μήτε τὴν δι' αὐτουργίας θεραπείαν ἐπειομένην παραιτεῖσθαι, ἐνευσχημονεῖν δὲ μᾶλλον αὐτῇ, ὅτῃ ἂν μᾶλλον ἐπίπονος γένηται καὶ δουλοπρεπής. Καὶ μήτε οὐσίας δαπανωμένης φειδωλοὺς γενέσθαι.* Au-reste le même Hiéroclès dans son traité, comment on en doit user avec son pere & sa mere, explique en quoi consiste ce service bas & fervile, que l'on doit rendre à son pere & à sa mere, & il en donne ces exemples, comme de leur laver les pieds, de faire leur lit, de se tenir près d'eux pour les servir, *ἔ.κ. καὶ πόδας ὑπονίψαι, καὶ κλίνην σκεύειν, καὶ παραστῆναι διακονομένους.*

C'est accomplir la Loi de la vertu,

& payer les droits à la nature.] Dans la Loi de la vertu est comprise celle de la piété. Hiéroclès explique ici admirablement le précepte de Pythagore. Platon n'avoit pas oublié un précepte si nécessaire, & si indispensable : voici ce qu'il en dit dans l'onzième livre des Loix. La crainte de Dieu est le fondement de ce qu'on doit à ses parents. Que si les Dieux prennent plaisir aux respects que l'on rend à leurs images, qui ne sont que des représentations mortes de la divinité, à plus forte raison se réjouissent-ils des honneurs qu'on rend à son pere & à sa mere, qui sont les images vivantes de Dieu. Plus ils sont vieux, plus ces images vivantes de la divinité, qui sont dans la maison, comme des trésors très-précieux, ont de force & d'efficace pour faire descendre toutes sortes de bénédictions sur les enfants qui leur rendent le culte qui leur est dû ; & pour faire tomber sur leur tête les plus affreuses malédictions, quand ils le leur refusent. Comme Pythagore & Platon avoient été en Egypte, il y a bien de l'apparence qu'ils avoient eu connoissance de la Loi que Dieu avoit

Deutéron. v. donnée à son peuple : *Honore ton pere*
 16. & xxvii. *& ta mere, afin que tu vives long-temps :*
 16. *Et maudit soit quiconque n'honore son*
pere & sa mere.

Page 43. *Selon que la nature nous les a plus ou*
moins unis.] Après ces paroles , le
 manuscrit de Florence ajoute , δὴλον
 δὲ ὅτι καὶ ἐπὶ ταύταις τῆς ἀρετῆς ἀδεσπότου
 μενούσης. Il est évident que sur toutes ces
 choses-là même , la vertu demeure libre
 & indépendante. Mais je croirois que
 ce seroit une glose , qui auroit enfin
 passé dans le texte ; car il ne s'agit pas
 ici de l'indépendance de la vertu.

Parmi ceux qui ne sont pas de notre
famille ;] Car pour ceux de notre fa-
 mille , la nature seule suffit pour nous
 les faire respecter & aimer.

Page 45. *Car comme là on nous a dit que nous*
ne devons honorer & vénérer que ceux
qui sont remplis de science & de lumière.]

Tout ce raisonnement d'Hiéroclès
 me paroît parfaitement beau , & une
 démonstration très-forte. Comme par-
 mi ceux qui sont morts , nous ne de-
 vons honorer que ceux qui se sont
 distingués par leur vertu , & que la
 grace divine a élevés à la gloire ; de

même parmi les vivants, après nos proches, nous ne devons aimer & respecter que les gens de bien. Il y a un si grand rapport, & une analogie si parfaite à notre égard entre les êtres inférieurs, que ce que nous devons aux premiers est la mesure & la règle de ce que nous devons aux derniers. Nos peres sont l'image de Dieu ; nos parents représentent les Anges, & nos amis sont l'image des Saints. Nous ne saurions donc nous méprendre sur ces devoirs de la vie civile, puisqu'ils sont des suites & des dépendances des devoirs de la Religion. C'est la vie céleste qui doit régler la vie terrestre.

Cede toujours à ces deux avertissements,] Ce Vers de Pythagore pourroit aussi être expliqué de cette manière : *Cede à ton ami en lui parlant avec douceur, & en lui rendant toute sorte de bons services.* Mais l'explication qu'en donne Hiéroclès, est plus profonde ; & on ne peut pas douter que ce ne fût là le sens que lui donnoient tous les Pythagoriciens.

Page 464

Car c'est haïr pour une légère faute.] Ainsi donc Pythagore appelle *faute*

Page 474

312 REM. SUR LES VERS DE PYT.

légere, tout ce que notre ami, notre prochain, fait contre nous, & qui ne touche point l'ame, mais qui regarde seulement le bien, la gloire, & tous les autres intérêts toujours vils & méprisables. Voila une règle bien parfaite pour un Païen & pour un siècle comme celui-là, où les plus instruits ne connoissoient d'autre Loi que d'aimer celui qui aime, de haïr celui qui hait, de donner à celui qui donne, & de refuser à celui qui ne donne point; car c'est-là le précepte qu'Hésiode enseigne quelque siècle avant Pythagore.

Page 49.

C'est de n'entrer avec lui en aucun démêlé.] J'ai suivi ici le manuscrit de Florence, qui est plus sain que le texte imprimé; on y lit τῷ μῆτε περὶ χρημάτων, μῆτε περὶ δόξης αὐτῷ διαφέρεσθαι, καὶ τῷ μὴ ἐφ' ὕβρει τῆς κακωνίας αὐτὸν ἀποσερεῖν, μηδὲ φιλοτιμίαν ἑαυτῷ ποιεῖσθαι τὴν ἐκείνου δυστυχίαν. Cela est clair & net.

Page 50.

Car chacun de nous est convaincu tous les jours par son expérience, que la nécessité lui fait trouver plus de forces qu'il n'avoit cru en avoir.] Pour bannir la foiblesse & la paresse qu'une volonté corrompte

corrompue nous inspire sur nos devoirs les plus essentiels, il n'y a rien de plus utile que cet avertissement, *La puissance habite près de la nécessité.* Rendons-le seulement sensible par un exemple qui le mette dans tout son jour. Il arrive tous les jours que nous refusons de faire pour notre amendement certaines choses, alléguant pour excuse, que nous ne le pouvons; qu'il arrive le lendemain une nécessité indispensable de faire des choses encore plus difficiles, nous en venons à bout: ce n'est donc pas la puissance qui nous a manqué, mais la volonté. Sans écouter donc cette volonté foible ou corrompue, allons chercher la force dans le voisinage de la nécessité, c'est-à-dire, faisons ce que nous ferions dans la nécessité la plus pressante. Un gouteux dans son lit, est persuadé qu'il ne peut marcher; que le feu prenne à sa chambre, il se levera, & il marchera. Pour recouvrer toutes nos forces, il faut les chercher où elles sont, c'est-à-dire près de la nécessité. Cela est parfaitement beau & fort neuf.

Tome II.

O

Page 51.

Cette nécessité libre & indépendante qui est contenue dans les bornes de la science.] Il dit qu'elle est renfermée dans les bornes de la science, parce qu'on peut apprendre toute son étendue, & s'instruire de tout ce qu'elle exige de nous.

*Tu trouveras la mesure de la puissance qui est en toi.] L'exemplaire conféré sur le manuscrit a lu *μῆτρον*, au lieu de *μῆτρον*, & cela est confirmé par le manuscrit de Florence.*

Page 52.

Car la fin des vertus, c'est l'amitié; & leur principe, c'est la piété.] Voici une décision tirée de la plus sublime Philosophie. L'amitié est la fin des vertus, parce que les vertus ne tendent qu'à nous élever, & à nous unir aux êtres qui peuvent nous rendre heureux; & la piété est son principe, non seulement parce que Dieu est l'auteur de l'amitié, comme dit Platon, & comme nous le savons encore plus certainement de l'Ecriture sainte; mais encore, parce que de désirer cette union dans laquelle consiste notre félicité, c'est un des effets de la piété. Ainsi la piété est la semence des vertus.

& les vertus portent ce fruit très-parfait, & très-désirable, qui est l'amitié.

Et si nous aimons les méchants, & pour l'amour de la nature seule.] Le vice ne détruit point les liaisons de la nature : un homme a beau être méchant, la nature ne souffre pas qu'il soit absolument étranger à un autre homme. Il faut donc remplir tout ce que demande cette liaison ; & par conséquent, il faut aimer ce méchant, & lui faire du bien, à cause de la nature qui l'a lié à nous. Voilà un grand principe ; mais d'où Pythagore l'avoit-il tiré, dans un siècle de ténèbres, dans un siècle où le peuple même le plus instruit, après avoir reçu de Dieu ce précepte, *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, l'avoit comme anéanti par les bornes très-étroites qu'il donnoit à ce mot de *prochain* que Dieu avoit étendu sur tous les hommes ? Il l'avoit tiré du sein de la divinité même. Dieu étant connu, la liaison que nous avons avec les hommes ne peut être inconnue, ni les devoirs qu'exige cette liaison, ignorés.

Car comme il aime l'homme, il ne Page 13.

O ij

316 REM. SUR LES VERS DE PYT.

hait pas même le méchant.] Voici la raison du mot qu'il vient de rapporter, le sage ne hait personne, &c. & j'ai suivi ici la leçon que présente le manuscrit de Florence, qui me paroît meilleure que celle du texte imprimé; on lit dans ce manuscrit ὥς μὲν γὰρ τὸν ἀνθρώπον φιλεῖν, οὐδὲ τὸν κακὸν ἐχθρὸν τίθεται, ὥς δὲ τὸν ἀρετῇ κεκοσμημένον ξητῶν πρὸς κοινωνίαν, τὸν ἀγαθὸν ἐκ πάντων ἐκλέγεται.

Et dans les mesures & les regles de son amitié, il imite Dieu.] Voilà la véritable règle. De la connoissance de Dieu se tire la connoissance de tous nos devoirs; & de son imitation leur accomplissement. Dieu ne hait aucun homme; car comme Platon l'a démontré, la haine des hommes est incompatible avec la justice. Dieu hait le mal, mais il ne hait pas les personnes, il préfère seulement l'une à l'autre; & la vertu est toujours la raison de son choix. Faisons de même, & il n'y a plus ni haine ni vengeance, & nous aimerons tous les hommes avec subordination.

Et en ramenant à leur devoir les déserteurs de la vertu, par les loix de sa

justice.] Pythagore avoit donc compris que les châtimens dont Dieu punit les méchants, sont des effets de son amour; car Dieu châtie ceux qu'il aime. Mais cela n'est vrai que des châtimens de cette vie : les Pythagoriciens pouſſoient ce principe trop loin, car ils croyoient que les peines de l'autre vie n'étoient pas éternelles.

Car nous pratiquerons la tempérance & la justice avec tous les hommes.] Voici une belle preuve de la nécessité d'aimer tous les hommes, c'est que le caractère de toutes les vertus est d'être toujours ce qu'elles sont, & d'étendre sur tous les hommes le bien qu'elles produisent. Un homme juste & tempérant, est toujours tempérant & juste; & il ne dépend pas des injustes & des intempérans de le faire changer. Il en est de même de l'amitié : celui qui a cette vertu, n'aime pas seulement les gens de bien, il étend cette humanité sur les vicieux même; car autrement cette vertu cesseroit d'être en lui. Cela me paroît admirable. Quand David dit à Dieu, *Cum electo electus eris, &*

318 REM. SUR LES VERS DE PYT.

cum perverso pervertâris. Vous serez bon avec les bons, & méchant avec les méchants : il veut faire entendre seulement que notre corruption empêche Dieu de nous donner les mêmes marques de sa bonté, & l'oblige d'interrompre le cours de ses grâces, pour nous ramener à lui.

Page 55. *C'est pourquoi le nom d'humanité ; c'est-à-dire, d'amour des hommes, lui convient parfaitement.*] J'avois corrigé ce passage en lisant, *impétus*, au lieu de *impetens* & je l'ai trouvé ensuite dans le manuscrit de Florence.

Page 56. *Pour commettre le péché de suite, & comme par degrés.*] Rien n'est plus approfondi ni plus vrai que cette gradation. Nos passions se prêtent réciproquement des armes, pour nous faire commettre le péché de suite. La bonne chère produit la paresse (le sommeil,) & les deux ensemble, enfantent le luxe, qui tenant la partie irascible de l'ame toujours prête à s'enflammer, aiguise la colere, & brave les plus grands dangers pour assouvir ses convoitises.

Page 60. *Et de-là nous apprenons à nous cor-*

notre nous-mêmes.] Voila le chemin bien marqué pour arriver à la perfection. De la tempérance vient le repos des passions; du repos des passions, la méditation, la connoissance de nous-mêmes; de la méditation, la connoissance de nous-mêmes, le respect que nous nous devons; & de ce respect, la fuite des vices, & de tout ce qui est honteux. Cela est d'une vérité très-sensible.

Page 65.

Qui est la plus parfaite des vertus, & qui régnant dans les unes comme dans les autres, les renferme toutes.] Il y a dans le texte imprimé *καὶ διὰ πασῶν ἀρετῶν περιεκτικῆς τῶν ἄλλων*, &c. & dans le manuscrit de Florence on lit, *πασῶν ἀρετῶν καὶ μέτρων περιεκτικῆς*, &c. qui renferme toutes les vertus & toutes les mesures. Mais M. Salvini Docteur à Florence, homme très-sçavant, & qui a eu la bonté de m'envoyer toutes les différentes leçons d'un des plus excellents manuscrits qui soient dans l'Europe, préfère la leçon du texte imprimé, & m'a communiqué sur cela une pensée qui me paroît très-belle & très-ingénieuse. Il prétend que *διὰ πασῶν*, est ici le terme *diapason*, dont les mu-

O iv

siciens se servent pour exprimer le ton qui renferme les sept intervalles de la voix , & que nous appellons *octave* : & il est persuadé qu'Hiérocès compare ici à cette octave , la justice ; parce que la justice est la plus parfaite des vertus , & qu'elle les renferme toutes , comme l'octave est la première & la plus parfaite des consonnances , & renferme tous les sons. Toutes les vertus se trouvent dans la justice , comme tous les sons dans l'octave ; c'est pourquoi Theognis a dit ,

Ἡ δὲ δικαιοσύνη πάντων καὶ ἀρετῶν ἐστίν.

La justice est en général toute vertu : Dans cette vue il auroit fallu traduire , qui est la plus parfaite des vertus , & qui , comme l'octave de la musique renferme tous les sons , renferme de même toutes les autres vertus.

Et au milieu sont le courage & la tempérance.] Le même M. Salvini retient ici la leçon du texte , διὰ μέσων , qu'il préfère à celle du manuscrit de Florence ἐν μέσων ; il change seulement une lettre , & lit διὰ μέσων ; persuadé qu'Hiérocès persiste dans la même

méthaphore, empruntée de la musique, & que comme il a appelé la justice *διάπασον*, il appelle ici le courage & la tempérance, *διάμεσον*, pour dire que dans le concert des vertus, le courage & la tempérance tiennent le milieu.

Page 616

Et qui cherche toujours le bien de chacun dans toutes les actions. Le manuscrit de Florence lit ici *καὶ τὸ ἐνδεῖον πρόσφορον ἐν ταῖς πράξεσιν*; ce qui est préférable à la leçon du texte imprimé. La prudence cherche ce qui est bon & séant à chacun dans toutes les actions; car la bonté des actions n'est pas toujours la même pour tout le monde; elle change selon l'état & la qualité de ceux qui agissent. Autre est la valeur d'un Général; autre celle d'un simple Officier, & ainsi des autres.

Et que la justice corrigeant tous nos vices, & animant toutes nos vertus.] Dans ce passage j'ai plutôt suivi le sens que les mots, qui me paroissent corrompus dans le texte Grec; car je n'entends point *καὶ τὴν δικαιοσύνην τῆς ἀλογίας ἀνέχουσαι*; cela n'est pas même Grec. Je crois qu'il faut corriger *καὶ τὴν*

Ο ν

δικαιοσύνη τὰς ἀλογίας ἀνέλεσθαι, mot à mot, & que la justice emporte nos vices. C'est ce que signifie ἀνέλεσθαι, comme Hesychius l'a remarqué, ἀνέλεσθαι, dit-il, ἔξιλεσθαι. Le manuscrit de Florence fournit ici une leçon qui mérite d'être examinée; car elle présente un beau sens, ἐκ τὴν δικαιοσύνης τῆς ἀναλογίας ἔχουσθαι; & que la justice se proportionnant à chaque sujet, &c. car la justice n'est juste que lorsqu'elle suit la proportion.

Et de l'ame ces vertus rejaillissent sur cet être insensé.] Et voila comment ce corps mortel est orné & embelli par les vertus qui sont les perfections de l'ame; leur beauté rejaillit sur lui.

Page 67.

Et de la fortune qui la suit.] Car la fortune n'est qu'une suite de cette nature mortelle. Que cette nature soit absorbée, la fortune n'a plus de lieu.

Que ce qui est composé de terre & d'eau.] Les Pythagoriciens ne mettoient que ces deux éléments pour la formation de l'homme, & l'on trouve dans Homere l'origine de cette opinion; mais sous ces deux éléments, il comprennoient les deux autres; car

sous la terre, étoit compris le feu ; & sous l'eau , étoit compris l'air. Dans la vie de Pythagore nous avons vu que ce Philosophe combattoit l'erreur de ceux qui pour la formation des êtres , n'admettoient qu'un élément.

Or certainement ni le corps ni les biens , en un mot tout ce qui est séparé de notre essence raisonnable.] C'est une vérité constante ; on en voit la preuve dans Epictète qui a fondé sur ce principe toutes les règles admirables qu'il nous a données.

Page 62.

C'est que nous pouvons bien juger des choses qui ne dépendent point de nous.] Dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits , il y a à la marge *ἡμῶν* , au lieu de *γενναῖα* , & dans le manuscrit de Florence , *ἡμῶν* , ce qui est la même chose , & ce sens est très-bon ; car des saines opinions vient le bon usage : & par conséquent ce qui dépend de nous étend son pouvoir sur ce qui n'en dépend pas. Cela me paroît fort beau.

Jamais il n'aura d'égard pour ceux avec lesquels il vit.] Au lieu de *ἐν τοῖς ζῶντι* ; des vivants , il faut lire comme dans le manuscrit de Florence , *ἐν τοῖς*

Page 70.

οὐζώντων, de ceux avec lesquels il vit ; & c'est la leçon que j'ai suivie.

Page 72.

Or c'est ce que ne pourra jamais faire celui qui se persuade que son ame est mortelle.] Hiéroclès décide formellement ici que ceux qui croient l'ame mortelle ne sauroient pratiquer la justice. Mais ne se pourroit-il pas qu'un homme, quoique persuadé que l'ame périt avec le corps, croiroit pourtant qu'il y a en cette vie pour l'ame une sorte de perfection, qui consiste dans la justice & dans la pratique des vertus ; & que de cette perfection dépendent tout son bonheur & tout son repos ? Cela se pourroit sans doute ; & Simplicius l'a établi dans sa préface sur Epictète. Mais quand même, dit-il, on suppose-
roit l'ame mortelle & périssable avec le corps, celui qui vivra selon ces maximes, recevant par ce moyen toute la perfection dont il est capable, & jouissant du bien qui lui est propre, il sera nécessairement très-heureux. Mais il faut avouer que les exemples en seroient rares ; & que pour un homme qui croyant mourir tout entier, ne laisseroit pas de marcher dans les sentiers de la justice, il y en

auroit des millions qui s'en éloigneroient. Comment cela ne feroit-il point, puisque malgré la certitude de l'immortalité de l'ame, & des peines préparées aux méchants, nous ne laissons pas d'être corrompus & injustes ?

Ne discerne point ce que c'est qu'il y a en nous de mortel.] Le manuscrit de Florence ajoute ici ces deux mots, μηδ' αμῶς λογοιζόμενος, qui manquent au texte, & qui sont très-nécessaires pour le sens. Voici le passage entier, τὶ μὴν εἴς τὸ ἀποθνήσκον ἡμῶν μηδ' αμῶς λογοιζόμενος, καὶ τὸ τῶν χρημάτων διόμενον, &c.

Car c'est par notre propre dignité qu'il faut mesurer tous nos devoirs, & dans nos actions & dans nos paroles.] Voila un grand précepte, & un précepte qui seul, s'il étoit bien observé, empêcherait les hommes de tomber dans les bassesses & dans les indignités où ils tombent tous les jours ; & qui les dégradent de leur dignité, & pour cette vie & pour l'autre.

C'est pourquoi après le précepte, observe la justice, il ajoute.] Il y avoit dans le texte une faute que le manuscrit de Florence a corrigée, ὅτι τὸ

Page 72.

Page 73.

δικαιοσύνην ἀσκήν ἐπύλας, &c. Le manuscrit lit fort bien ἐπὶ τῷ; cette faute; quoique légère & très-facile à corriger, n'a pas laissé d'induire en erreur l'interprète Latin.

Page 75.

Pour faire entendre que l'habitude de la tempérance est ordinairement accompagnée de la libéralité.] La libéralité est la fille de la tempérance; car elle observe toujours la juste mesure, & bannit également le trop, & le trop peu.

Page 75.

Car on doute sur ce sujet; premièrement si cela est possible à l'homme, & ensuite s'il est utile.] Voilà les malheureux doutes que les hommes ont formés dans tous les siècles. Comme ils sont naturellement portés à l'injustice, ils ont cherché à fortifier ce penchant par la raison; & s'oubliant eux-mêmes, ils ont tâché de se convaincre, & de convaincre les autres, que la pratique des vertus est ou impossible à l'homme, ou inutile. C'est donc en soi-même qu'il faut chercher les réponses à ces faux raisonnements, en se connoissant soi-même, c'est-à-dire; en connoissant sa liberté, & en distinguant ce qu'il y a en nous de mortel;

& ce qu'il y a d'immortel. Notre ame est immortelle & libre : elle est libre, donc la pratique des vertus n'est pas impossible : elle est immortelle, donc la pratique des vertus lui est utile.

Sont plutôt de vains discoureurs, que de vrais Philosophes.] Ce que dit ici Hiérocès est certain, & une marque de sa certitude, c'est qu'il est parfaitement d'accord avec la doctrine de saint Paul, 1. Corinth. chap. xv. v. 29, 30, & 32. *Alioquin quid facient? quid baptisantur pro mortuis, si omnino mortui non resurgunt?* &c.

Et pousse à jouir des voluptés corporelles. Car ceux qui ont ce soupçon, se disent, *Manducemus & bibamus, cras enim moriemur. Mangeons & buvons, car demain nous mourrons.* Saint Paul nous munit contre ces discours séducteurs, en nous disant, *Nolite seduci, corrompunt bonos mores colloquia mala. Ne vous laissez pas séduire, les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs.*

En effet comment ces gens-là peuvent-ils prétendre?] Il va prouver ce qu'il a avancé, que ceux qui soutenant que

Page 76.

l'ame est mortelle, enseignent pourtant qu'il faut pratiquer la vertu, sont de vrais discoureurs ; car à quoi bon pratiquer une chose qui nuit à l'ame pendant cette vie, puisqu'elle la prive de ses plaisirs, & qui lui est inutile après sa mort, puisqu'elle n'est plus ? Voila ce qui suit nécessairement de ce faux principe.

Mais cette matiere a été amplement traitée par des hommes divins. Il parle de Socrate & de Platon. Cette opinion que l'ame n'est qu'une harmonie & un accident de telle ou telle conformation du corps, & par conséquent, qu'elle périt avec le corps, est admirablement refutée dans le Phédon, de l'immortalité de l'ame ; & on y établit solidement, qu'elle est immortelle, & que la vertu fait son bonheur.

Page 78.

Et qui la ramene à la félicité convenable à sa nature.] J'ai ajouté toute cette ligne, qui est très-nécessaire, & que j'ai trouvée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & ensuite dans le manuscrit de Florence, καὶ πρὸς τὴν φύσιν πρέπουσαν εὐζωίαν αὐτὴν εὐχεται, τὸτο ὄντως, &c.

Mais que nous les justifions généreusement, en démêlant exactement leurs causes.] Ceci me paroît parfaitement beau. Quand nous remontons aux causes de tous les accidents qui nous arrivent dans cette vie, nous les justifions; car nous trouvons qu'ils n'arrivent point au hasard, & qu'ils ne viennent ni du caprice ni de l'injustice des êtres supérieurs, & que ce sont les fruits de nos péchés & de nos crimes.

Page 79.

N'ont pas donné la même dignité & le même rang à ceux qui n'ont pas fait paroître la même vertu dans leur première vie.] Il y a dans le texte imprimé, à ceux qui n'ont pas fait les mêmes progrès dans la vertu, τοὺς μὴ ὁμοίως προβέβηκotas. Cela paroît d'abord faire un beau sens: cependant il est certain que le passage est corrompu. Cela n'avoit pas échappé à Marc Casaubon: le sens, & ce qui suit plus bas, τὰ ἐν προβίῳ κακὰ, les maux de la première vie, l'avoient conduit à la véritable leçon; τοὺς μὴ ὁμοίως προβέβηκotas, ceux qui n'ont pas si bien vécu dans leur première vie. Et c'est la leçon que j'ai trouvée dans l'exemplaire con-

féfé fur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence. Les Pythagoriciens, pour rendre raison de l'inégalité des états & des conditions dans cette vie, & de tous les maux qu'on y souffre, avoient recours à la première vie qu'ils supposoient que les âmes avoient menée dans leur sphere, avant que de descendre sur la terre pour y animer des corps, & au choix qu'elles avoient fait; & c'étoit une suite très-naturelle de leur doctrine. Il faut avouer même que par là ils abrégétoient bien des disputes & des difficultés. Il auroit été ridicule d'alléguer pour raison le progrès que les âmes font dans la vertu pendant cette vie; car l'inégalité des conditions, & souvent les maux mêmes précèdent ce progrès. C'est ainsi qu'Iamblique, pour sauver les Dieux du reproche d'injustice dans la distribution des biens & des maux, a dit, que les Dieux étant infiniment élevés au-dessus de nous, connoissent toute la vie de l'âme, & tout ce qu'elle a fait dans sa première vie; & que s'ils infligent quelque peine, ils ne s'é-

loignent pas en cela de la justice ; mais ils ont égard aux péchés qu'a commis dans sa première vie l'ame de ceux qu'ils punissent, liv. iv, chap. iv. Aujourd'hui nous n'avons pas besoin de recourir à ces raisons plus subtiles que solides, nous qui savons que l'inégalité des rangs & des conditions est un bien, & non pas un mal ; que le bonheur & le malheur des hommes ne se mesurent pas ainsi par des choses passagères & périssables, & que tous les hommes étant originairement pécheurs, tous les maux qu'il plaît à Dieu de leur envoyer, ne peuvent être que justes.

Et qu'ils ne distribuassent pas à chacun la fortune qu'on dit que chaque homme venant au monde choisit lui-même selon le sort qui lui est échu.] Pour l'intelligence de ce passage, il ne faut que rapporter ici le sentiment des Pythagoriciens, comme il est expliqué dans le x livre de la République de Platon, qui dit, qu'un Prophete après avoir pris du sein de la première parque, tous les sorts, monta sur un trône ; & s'adressant à toutes les ames, il leur

Page 80.

332 REM. SUR LES VERS DE PYT.

dit, *Choisissez vous-même votre Démon.* (votre Ange) *Que celle qui aura le premier sort choisisse la première le genre de vie qu'elle menera par les Loix de la nécessité, & ainsi des autres, &c. La faute en est à celle qui choisit, & Dieu n'est point coupable.*

Celui qui nous gouverne.] Dans le manuscrit de Florence, au-lieu de διοικῶντος, on lit διοικῶντες; & c'est la véritable leçon.

Par de saintes méthodes, & par de bonnes réflexions.] J'ai suivi ici l'exemplaire conféré sur les manuscrits, à la marge duquel on lit ταῖς ἱεραῖς μεθόδοις, καὶ ταῖς ὀρθαῖς νουθεσίαις; & j'ai ensuite trouvé cette leçon confirmée par le manuscrit de Florence.

Page 81.

Et la privent du culte de son libre arbitre.] Car tout homme qui se persuade que les maux lui viennent d'une cause étrangère, & sur laquelle il n'a aucun pouvoir, oublie sa liberté, & n'en fait plus aucun usage.

En la tenant dans l'oubli des causes de ce qu'elle souffre ici-bas. C'est le sens de ce passage. Le texte imprimé dit, τῷ προσιέναι λανθάνουσιν τὰς αἰτίας,

&c. ce qui ne peut faire que difficilement un bon sens ; & le manuscrit de Florence corrige fort bien, τῷ προστι-
θῆναι λανθάνουσας αἰτίας, &c. en lui fai-
sant rapporter ce qu'elle souffre à des
causes qui lui sont cachées.

A moins qu'elle ne veuille elle-même.]
J'ai suivi ici la leçon que m'a présentée
la marge de l'exemplaire conféré sur
les manuscrits, où j'ai trouvé ἐθέλη pour
ἐλθῃ, qui ne fait aucun sens, & le
mot ἀγαθῶν ajouté après δοκονύτων ; ce
qui manquoit visiblement, & c'est
ainsi qu'a lu le manuscrit de Florence,

Page 83.

*Car il n'est pas possible qu'à aucun de
ces vices on se récrie, Que cela est beau !]*
Voilà une belle règle pour distinguer
la vertu du vice, & les véritables
maux de ceux qui ne le sont que de
nom. Il n'est pas possible de s'y trom-
per.

*Parce que ce sont des écarts, & des
éloignements de la droite raison.]* Cette
idée est juste & belle. Hiéroclès pose
ici la droite raison, comme un but
auquel l'homme vise ; mais l'aveugle
qui ne le voit pas s'en éloigne.

Page 84.

En parlant des maux volontaires, il

Page 85.

ne dit pas qu'ils soient distribués par la divine fortune.] Car ce sont des péchés qui viennent de nous , & nullement de Dieu.

Mais qui peuvent recevoir des mains de la vertu , de l'ornement & de l'éclat.] Car de tous les maux de la vie il n'y en a pas un seul que la vertu ne puisse convertir en bien.

Page 86.

Et si rien ne préside à ces partages.] Le texte étoit fort corrompu par le changement d'une seule lettre ; car que peut signifier ici *εἰ δὲ μηδὲν ἐπιστάλειται τῶν τοιούτων λέξεων* , *sin autem nihil hujusmodi nominibus imperat* , comme a traduit l'interprète Latin ; c'est-à-dire , *si rien ne préside à ces noms*. Il ne s'agit pas ici de noms , au-lieu de *λέξεων* , *noms* , j'avois corrigé *ληξεων* , *sorts* , *partages* ; Helychius *ληξεως κληρονομίας* , *μερισμῶ* , Hiérocès s'en est souvent servi ; mais longtemps après cette remarque faite , j'ai trouvé cette conjecture confirmée par le manuscrit de Florence , avec cette différence pourtant , qu'il a mis par le datif , *εἰ δὲ μηδὲν ἐπιστάλειται ταῖς τῶν τοιούτων λέξεων* ; *Que si rien ne préside*

au partage , à la distribution de toutes ces choses.

En ce que celui qui juge est un être divin & plein d'intelligence.] Le texte est si corrompu , qu'il n'étoit pas possible d'en tirer un beau sens , ni un sens intelligible. Le manuscrit de Florence m'a tiré de peine en me présentant ce passage tel qu'Hieroclès l'avoit écrit , ἡ μὲν θεὸν καὶ νοεὸν ἐστὶ τὸ πρῶτον , &c. ἡ δὲ οὐκ εἰς προορίους κακῶνεται τὸ κρινόμενον , &c. D'un côté , en ce que c'est Dieu qui juge , &c. & de l'autre côté , en ce que celui qui est jugé , &c. , cela est très-clair. Tout ce qu'Hieroclès dit ici pour expliquer cette divine fortune , me paroît très-beau & très-profond.

Parce qu'il n'arrive point à Dieu de châtier , ou de récompenser préalablement les hommes.] Car ces mots , punition & récompense , supposent nécessairement ou vices ou vertus. Ce que dit ici Hieroclès ne touche point à cette vérité , que Dieu nous prévient par ses grâces , puisqu'il reconnoît que tout le bien que nous faisons , nous ne le faisons qu'en usant

336 REM. SUR LES VERS DE PYT.

du don de Dieu, & qu'il dit dans la page suivante, que Dieu nous donne des biens *préalablement*, & sans que nous les ayons mérités.

De sorte que le tout ensemble, divine Fortune, n'est autre chose que le jugement que Dieu déploie contre les pécheurs. Il y a du divin en ce que ce jugement vient de Dieu, qui suit les Loix de sa justice; & il y a de la fortune, en ce que nous nous l'attirons par nos crimes, & qu'il dépendoit de nous de l'éviter. C'est la fortune qui fait tomber sur nous ce jugement qui n'étoit pas donné contre nous. Assemble le soin de Dieu qui préside, & la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit] Il y a dans le texte, & la liberté & l'immortalité de l'ame qui choisit. Il n'y a personne qui ne sente, qu'il n'est pas question ici de l'immortalité de l'ame, mais de sa liberté. Il faut donc qu'il y ait faute au mot ἀνάγκη, & je ne doute pas qu'Hieroclès n'eût écrit αὐτοματον, le pur mouvement. La même faute est pourtant dans le manuscrit de Florence.

Page 88.

Et que ces maux n'arrivent ni absolument

lument par la destinée, ni &c.] Ils n'arrivent pas absolument par les ordres de la providence, car notre volonté y a part ; & ils n'arrivent pas non-plus à l'aventure, puisqu'ils arrivent en conséquence des ordres de Dieu.

Et que ce n'est pas notre volonté seule qui dispose du total de notre vie.] Car si elle en dispoit, nous commettrions le mal, & nous n'en serions pas punis. Nous disposons du mal, mais nous ne disposons pas des punitions qu'il attire : le mal vient de nous, & la punition vient de Dieu ; & voila l'assemblage qui constitue *la divine Fortune*, & qui allie les accidents de la fortune avec les ordres & les décrets de Dieu.

Et que les biens que Dieu donne préalablement, & sans que nous les ayons mérités, se rapportent à la providence.] Hiérocès reconnoît ici que Dieu prévient les hommes par des graces, & ces graces antécédentes, il les attribue aux décrets de Dieu, à la Providence. Cela est remarquable dans un Païen ; & ce n'est pas de la Philosophie Païenne qu'il a tiré ce principe.

Tome II.

P.

Page 88.

page 90.

Pense la même chose de l'essence divine.] Dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, au-lieu du mot οὐσίας essence, je trouve à la marge ἐπιστάτας, *pense la même chose du gouvernement divin*; c'est-à-dire de la providence: mais le manuscrit de Florence retient οὐσίας.

Page 90.

N'est que le fruit de la science des Juges.] Il y avoit une faute grossière dans le texte, εἰς τὴν τῶν κρινόμενων νομοφυλακικὴν ἐπιστήμην. Au-lieu de τῶν κρινόμενων, *de ceux qui sont jugés*, il faut lire comme dans le manuscrit de Florence, τῶν κρινόντων, *de ceux qui jugent*, des Juges.

Car s'il est plus utile d'être puni, que de ne l'être pas.] Socrate a fait dans Platon une démonstration admirable de cette vérité.

Et si la justice ne tend qu'à réprimer le débordement des vices.] Il y a dans le texte ἡ δίκη βλάπτει. Ce qui pourroit être expliqué de cette manière, *Et si la justice ne punit que pour réprimer*, &c. mais j'ai mieux aimé suivre le manuscrit de Florence qui a lu ἡ δίκη

βλέπει, si la justice ne regarde, ne vise, Page 91.
 &c.

Car celui que les hommes maudissent & renient dans le mal qu'ils font, ils le confessent & l'invoquent dans le mal qu'ils souffrent.] Voici une grande vérité, & qui jette un grand jour sur l'injustice & la corruption des hommes. Ils ne veulent pas qu'il y ait de Dieu quand ils font le mal, afin d'être délivrés & vengés.

Comme le Rocher de Tantale.] On parle bien plutôt du rocher de Sisyphe que du rocher de Tantale. La fable célèbre la faim & la soif de Tantale au milieu des eaux & des fruits; & c'est ainsi qu'Homere en parle dans l'onzième livre de l'Odyssée. Hiéroclès ne se trompe pourtant pas, & il faut que la fable ait varié; car Platon parle du rocher de Tantale dans le Cratyle, ou de ce To. II. p. 394 rocher qui pend sur sa tête, il tire l'étymologie de son nom.

Enivrés du désir des richesses.] Il ne met qu'une cause de l'injustice des hommes, celle qui est la plus ordinaire.

P ij

340 REM. SUR LES VERS DE PYT.

& la plus commune, l'avarice; & sous celle-là, il comprend toutes les autres.

Page 94.

Et il les punit comme homme par la rencontre fortuite de la Loi, avec leur volonté corrompue.] Car ce n'est que par hasard que la Loi faite contre les méchants en général tombe sur un tel homme qui s'est rendu méchant par sa volonté & par son choix. En effet la Loi veut punir le pécheur, & non pas un tel pécheur : ainsi la rencontre de la Loi, avec la volonté corrompue de celui qui a commis le crime, est purement fortuite, & par accident.

Page 95.

Car comment traiter de même un homme qui n'est plus le même.] Comme Dieu récompense le pécheur qui se convertit, il punit le converti qui retombe dans le péché. Ce n'est que la persévérance dans le vice ou dans la vertu, qui est récompensée ou punie. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence ajoutent ici au texte un mot, διαμεινάντα, qui me paroît fort bon, τὸν γὰρ μὴ τοιοῦτον διαμεινάντα πῶς, &c. *Car comment traiter de même un homme qui n'est pas demeuré le même?*

Autant qu'il dépend du jugement divin.] Il parle ainsi pour faire entendre que le jugement divin laisse quelque chose à faire à la volonté de l'homme. Dieu veut corriger le pécheur par ses châtimens, mais le pécheur demeure quelquefois endurci. Page 951

Qui puissent nous faire comprendre & nous faire ressouvenir quel grand bien c'est.] Il y a dans le texte simplement, & nous faire ressouvenir des Loix divines.] Mais j'ai suivi ici la restitution que j'ai trouvée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, où il y a $\kappa\iota\ \alpha\nu\alpha\mu\iota\mu\eta\sigma\iota\sigma\theta\alpha\iota\ \sigma\iota\omicron\nu\ \eta\nu\ \alpha\rho\alpha\ \epsilon\gamma\alpha\theta\acute{o}\nu\ \mu\eta\ \alpha\phi\iota\sigma\alpha\sigma\theta\alpha\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \theta\epsilon\iota\omega\nu\ \nu\acute{o}\mu\omega\nu.$ Ce qui est confirmé par le manuscrit de Florence.

Car premièrement les gens de bien supportent doucement.] Comme ce que Pythagore dit dans ce Vers, que la plupart de ces malheurs n'arrivent pas aux gens de bien, paroît démenti par l'expérience qui fait voir tous les jours les gens de bien en butte aux plus grands malheurs, Hiéroclès va expliquer le dogme de son maître, & en établir la vérité, en montrant que Page 97.

pour les gens de bien , ces maux changent de nature. Tout ceci me paroît parfaitement beau.

Puisqu'il est certain que les biens divins sont réservés pour les parfaits.] Pythagore croyoit donc qu'il y avoit des biens proportionnés à chaque degré de vertu ; c'est-à-dire que la médiocrité de la vertu ne produisoit que les biens humains qui résultent de la pratique des vertus civiles , & que la sublimité de la vertu unissant à Dieu , procuroit les biens divins , c'est-à-dire tous les biens dont Dieu est la source.

Car comment se peut-il qu'on se serve des saintes supplications , & des saints sacrifices d'une manière digne de Dieu ?] Cela ne se peut ; car dès qu'on ne reconnoît en Dieu ni providence ni justice , on n'assiste aux cérémonies de la Religion que par coutume , & par grimace ; ce qui est très-indigne de Dieu.

Page 98.

Et qu'on ose nier que notre ame soit immortelle , & qu'elle reçoive.] J'ai corrigé ce passage en répétant la négative *non*, qui y manque visiblement , quoiqu'elle ne paroisse ni dans l'exem-

plaire conféré sur les manuscrits, ni dans le manuscrit de Florence.

Opinion qui renferme toutes les injustices ensemble.] Dans le manuscrit de Florence, au-lieu de *παιροδ' ἀνῆς ἀδυνασίας* ; toute sorte d'injustice, il y a *παιροδ' ἀνῆς ἀρετῆς*, toute sorte d'impieété.

Au-reste si nous voyons la même inégalité régner, tant dans les animaux, que dans les plantes.] Voici une objection que les libertins faisoient contre la Providence. Ils disoient, puisque nous voyons les animaux, & les êtres inanimés aussi différemment traités que les hommes, il faut donc nécessairement ou que la Providence ne s'étende pas plus sur les hommes que sur les animaux ; ou si elle s'étend sur les uns comme sur les autres, on doit conclure de là que les animaux sont aussi la cause de l'inégalité qui régne parmi eux ; & par conséquent, qu'il y a dans les animaux des vertus & des vices, puisqu'il n'y a que les vertus & les vices qui attirent ce sort différent. Les Pythagoriciens répondoient fort bien à cette objection, comme on le verra

Page 1014

P iv

344 REM. SUR LES VERS DE PYT.

dans la remarque suivante. La Providence s'étend sur les animaux & sur les hommes, mais d'une manière différente.

page 101. *Il ne faut pas non plus de ce que tout ce qui nous regarde.*] Ce passage, qui est d'une obscurité impénétrable dans le texte, devient clair & intelligible par le changement d'une seule lettre, & par une bonne ponctuation. Au lieu de ἡδε, il faut lire οὐδε, & ponctuer ainsi tout le passage, οὐδε ἐπ' ἐκείνων δίκη καὶ κρίσις, καὶ ἀρετῆς, καὶ κακίας ἐκλογισμοί, ἐπεὶ τὰ κατ' ἡμᾶς, οὕτως ἡκρίβωται. Comme le hasard qui domine sur les animaux, ne conclut rien contre nous, de même la providence qui veille sur nous, & qui règle notre sort selon notre mérite, ne conclut rien pour établir la vertu ou le vice des animaux. Hiéroclès reconnoît que la providence de Dieu s'étend sur tout; mais que chaque chose y a part, selon ce qu'elle est, & ce que Dieu l'a faite. Voici comme il s'en explique lui-même dans son traité de la providence. *Il n'est pas juste que les êtres sans raison aient l'honneur d'avoir la même*

part à la providence que les êtres raisonnables : il suffit aux premiers que l'espèce soit conservée. Voilà le degré de providence qui leur convient, que leur espèce soit immortelle, & qu'elle subsiste toujours. Mais pour nous, si la providence n'étend pas ses soins sur chaque individu, de manière que tout ce qui nous arrive soit réglé par la providence, nous n'avons pas la part qui nous est due de ce soin de Dieu; car, ajoute-t-il, Dieu nous a créés un certain nombre, il n'a pas créé une seule ame de laquelle nous ayons une partie, & dans laquelle nous allions nous remêler; mais il a créé chaque ame circonscrite, & séparée des autres; au-lieu qu'il a tiré tous les animaux de la même masse : ainsi une providence générale suffit à cette masse pour faire qu'elle ne périsse point, & ce qui regarde chaque partie, chaque animal; peut fort bien être abandonné au hasard; mais pour nous, il convenoit que la providence réglât ce qui regarde chaque ame en particulier; car ce n'est pas une nécessité que la mort des animaux & des plantes soit réglée comme celle des hommes selon leur mérite; puisque les animaux ne.

viennent pas à la vie comme nous. Ces paroles d'Hiéroclès peuvent servir de commentaire à tout ce qu'il dit ici ; mais en voulant refuter l'erreur des libertins , il est tombé dans une autre erreur , qu'il auroit pu corriger s'il avoit consulté la véritable lumière qui nous apprend , qu'il ne tombe aucun passereau sur la terre sans la volonté de Dieu ; & qu'il n'y a pas un seul passereau qui soit mis en oubli devant Dieu ; & par conséquent , que la providence ne s'étend pas seulement sur l'espece , mais aussi sur chaque animal ; & c'est ce que long-temps avant Pythagore , Homere même avoit connu , comme on peut le voir , par un passage du xxxi livre de l'Iliade. Si la providence s'étend sur le plus petit des animaux , à plus forte raison s'étend-elle sur chaque homme.

Car premièrement les choses purement inanimées sont comme la matiere commune aux animaux & aux plantes.] Ce passage étoit fort embrouillé dans les éditions. Le manuscrit de Florence ôte tout l'embarras en suppléant ce qui manque au texte. ~~πότερ μὲν~~

τὰ ἄψυχα οὕτως ἐγκείται ὡς κοινὴ ὕλη
 φυτοῖς καὶ ζώοις· ἔπειτα τὰ φυτὰ ζώοις καὶ
 ἀνθρώποις κοινὴ τροφή πρόκειται : καὶ ἐνταύθα
 δὲ ζώων, ζώοις τε καὶ ἀνθρώποις ; car pre-
 mièrement les choses inanimées sont des-
 tinées pour être la matière commune aux
 plantes & aux animaux. Les plantes le
 sont pour servir de nourriture aux ani-
 maux & aux hommes , & les animaux
 sont destinés à être la pâture d'autres
 animaux , & à nourrir l'homme , & à
 le soulager. Voilà comme Hiéroclès
 explique les différents degrés de pro-
 vidence que Dieu déploie sur tous les
 êtres créés , à proportion de leur di-
 gnité & de leur noblesse , en n'ayant
 pour les uns que des vues générales ,
 & en honorant les autres d'un soin
 particulier ; de manière que la provi-
 dence , qui s'étend sur les êtres inani-
 més , sur les animaux & sur les plan-
 tes , n'étant qu'une suite de celle qu'il
 étend sur l'homme , tout est en faveur
 de l'homme. Ce qui arrive contre
 ces vues & contre ce soin de Dieu
 pour l'homme , comme lorsque quel-
 qu'un est dévoré par les bêtes , cela
 ne détruit point cette Loi de la pro-

vidence, & arrive par des raisons particulieres qui la confirment. Tout ce qu'Hiérocles dit ici seroit parfaitement beau, s'il n'avoit pas trop limité la providence de Dieu sur les êtres inférieurs à l'homme.

Cela ne se fait par aucun rapport à ce que les uns & les autres ont mérité.] Quand un animal est dévoré par un autre animal, ou qu'il sert de nourriture à l'homme, ce n'est pas que l'animal dévoré ait démérité, & que l'animal qui le dévore ait mérité en aucune maniere. La seule cause de cette différente fortune, *ce sont*, comme il le dit lui-même dans le livre de la providence, *nos différents choix ; les besoins qu'ils ont de se manger les uns les autres pour se nourrir, & mille accidens divers & fortuits qui les forcent à périr sans mesure ni regle, avant le terme que la nature leur avoit marqué ; de maniere qu'ils ne sont point punis d'une premiere vie qu'ils ayent menée, & qu'ils ne doivent point attendre de jugement sur ce qu'ils font, ou qu'ils souffrent.* On voit clairement par là qu'Hiérocles établit que la providence n'a soin

des animaux & des plantes qu'en gros, & qu'en particulier il les laisse gouverner au hasard. Erreur qui a déjà été assez combattue.

Page 1027

Que si en poussant plus loin les objections, on nous opposoit.] Voici un autre retranchement des libertins : Ils disoient que les Dieux se servoient des hommes, comme les hommes se servent des animaux, c'est-à-dire, qu'ils se nourrissoient de chair humaine, & par conséquent que le hasard dominoit aussi sur les hommes, & que les Dieux n'étendoient pas sur eux ce soin particulier, puisqu'ils souffroient qu'on les immolât sur leurs autels, & qu'ils s'en nourrissoient. Hiérocès répond fort bien à cette objection, en suivant les principes de Pythagore, & en faisant voir que si les Dieux se nourrissoient de la chair des hommes, ils ne seroient pas Dieux, & qu'ils seroient mortels ; car comme Homère même l'a reconnu, tout ce qui se nourrit d'aliments terrestres est mortel ; or au-dessus de l'homme il n'y a aucun être mortel ; il n'y a que ce corps que l'homme a revêtu ici-bas, qui doive

350 REM. SUR LES VERS DE PYT.

nécessairement mourir. Il n'y a donc point de Dieu qui se nourrisse de chair humaine ; & par conséquent ces victimes humaines ne prouvent rien contre la providence. Par ce principe Hiérocès bat en ruine les sacrifices barbares des nations.

Et prenant un instrument qui est de même nature que les animaux.] L'homme par son corps est de même nature que les animaux ; c'est dans ce sens que Salomon a dit, *Unus interitus est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio.* Ecclésiast. III, 19.

Les bornes du pouvoir que la justice & l'ordre donnent sur nous aux êtres supérieurs.] Voici un beau principe. La justice de Dieu & sa providence n'ont donné aux êtres supérieurs, que le désir & le pouvoir de nous faire du bien. Mais, dira-t-on, les Pythagoriciens, & les Platoniciens n'ont-ils pas reconnu que l'air est plein de mauvais Anges, qui ne cherchent qu'à nous faire du mal ? Cela est vrai. On n'a qu'à voir ce qui est rapporté dans la vie de Platon ; mais ces mauvais Anges se sont dégradés par leur chute, & ils ne

sont plus supérieurs à l'homme ; ils nous surpassent en pénétration & en subtilité, mais nous les surpassons en raison. D'ailleurs ces mauvais esprits n'ont pas le pouvoir de nous faire le mal qu'ils veulent.

Page 1031

Car ils ont soin de nous comme de leurs parents, quand nous venons à tomber. } Aussi Platon dit que dans le combat que nous avons à soutenir contre ces puissances, les Dieux & les bons Anges viennent à notre secours. x. liv. des Loix.

Et que les êtres sans raison, il les a laissés faire à la nature seule. } Car ils s'imaginoient que si Dieu les eût créés lui-même, ils auroient été immortels, tout ce qui vient immédiatement de Dieu devant être immortel de sa nature. Vaine subtilité de ces Philosophes. Dieu n'a-t-il pas créé les Cieux ? Les Cieux passeront. Dieu a créé le corps de l'homme de la matière qu'il avoit déjà créée ; & il a imposé à ses ouvrages les Loix qu'il a voulu.

Page 1041

Et que les âmes des hommes étoient toutes tirées du même tonneau que les Dieux du monde, les Démon & les

Héros.] C'est ce qui est expliqué dans le Timée de Platon , où il est dit que
 Tom. 3. p. 41. Dieu après avoir donné ordre aux Démons & aux intelligences inférieures de créer les corps des hommes , dont il se réservoir le droit de créer les ames , *il retourna au premier tonneau , ἐπὶ τὸν πρῶτον κρατῆρα* , où il avoit mêlé l'ame de l'univers , & qu'il y mêla l'ame de l'homme , des restes qui y étoient , & qu'il la fit de la même manière , non pas à la vérité si parfaite ; mais du second & du troisieme rang. Voila dans quelles ténèbres d'erreur la vaine curiosité & l'histoire de la création mal entendue , ou mal conçue , jettoient ces Philosophes trop subtils. Dans la vie de Pythagore j'ai tâché d'expliquer l'opinion de ce Philosophe sur la nature de l'ame , & d'en découvrir la source.

Car ce qui n'est qu'animal , n'est point descendu ici pour n'avoir pu suivre Dieu.] Voici les propres termes de Platon dans son Phedre , où il dit , que pendant que l'ame peut suivre Dieu , elle est toujours heureuse ; mais lorsque ne pouvant plus le suivre , elle le perd de

vue; que malheureusement remplie de vice & d'oubli, elle s'appesantit, & qu'appesantie elle laisse couler ses ailes, & tombe dans cette terre; alors la Loi de la nécessité l'assujettit, &c. Hiéroclès s'en sert pour rendre raison de ce qu'il a avancé, que la providence s'étend sur toutes les choses, à proportion de ce qu'elles sont, & que par cette raison elle a plus de soin de l'ame de l'homme que des animaux; car l'ame est descendue du Ciel, & elle y peut remonter, & elle est capable de mener ici-bas une vie policée, ce que les animaux ne sauroient faire. Il est donc certain que Dieu a plus de soin des hommes que des animaux, puisque les hommes viennent du Ciel, & qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, au-lieu que les animaux ne sont que l'ouvrage de la nature, que leur ame & leur corps ne sont qu'un composé des éléments.

Comme n'étant point une plante céleste.] Il appelle l'ame une plante céleste; parce qu'elle a son origine dans le Ciel, au-lieu que les animaux sont une plante terrestre.

Il n'est pas d'une nature à être ramené

354 REM. SUR LES VERS DE PYR.

à aucun astre.] Car ils supposoient que la partie la plus divine de l'ame retournoit au Soleil, & le corps subtil à la Lune ; au-lieu que les animaux retournent à la terre d'où ils ont été tirés.

Page 106. *Car d'un côté son bon esprit n'étant point bouleversé.*] Dans le texte, au-lieu de τὸ συσκευάζειν, il faut lire, τὸ μὴ, &c. comme dans le manuscrit de Florence.

Page 107. *Mais alors la disposition même de celui qui soulage, ne fait qu'augmenter la tristesse & le chagrin.*] Car il n'y a point d'homme, s'il n'a perdu tout sentiment d'honneur, qui ne soit affligé de devoir à la seule humanité un secours qu'il doit s'attirer par sa vertu & par son courage. L'aumône deshonore, mais le soulagement attiré par l'admiration & par l'estime fait honneur.

Page 108. *En tirant de lui-même le secours contre la tristesse.*] Car il tire de lui-même la pensée, que les maux ne lui arrivent que parce qu'il les a mérités par ses crimes ; qu'en changeant de vie, il changera d'état, &c.

Une grande preuve de l'éternité de l'ame. On voit ici manifestement que les Pythagoriciens appelloient l'ame éternelle, quoiqu'ils la supposassent créée. Ainsi cette éternité ne peut être entendue à mon avis, que d'une création avant le temps, ou avant le corps; ou bien ils l'ont appelée éternelle par rapport à son principe, & à sa source, qui est Dieu.

Et pour supporter avec douceur la divine Fortune, & pour pouvoir la corriger, & la guérir.] Car il a prétendu prouver que le jugement que Dieu déploie sur les pécheurs est l'effet des péchés commis dans l'autre vie, & que par conséquent l'ame a existé avant le corps. Voila l'embarras où jettoit ces Philosophes l'ignorance du péché originel. D'ailleurs il n'est nullement nécessaire que l'ame soit éternelle, pour supporter les maux que Dieu lui envoie, & pour les guérir par sa conversion. Qu'elle soit créée après la conception, ou en même temps, elle a toujours la même vertu qu'elle tire de son Créateur.

Car il n'est nullement possible, ni que

ce qui est né depuis un certain temps , existe toujours.] Oui , qu'il existe toujours par lui-même , par sa nature ; mais il peut exister toujours par la volonté de celui qui l'a créé ; & telle est la condition des Anges aussi-bien que celle de l'ame. Et Platon même a reconnu cette vérité , que l'immortalité des Anges n'est pas un effet de leur nature , mais un privilège de pure grace. On peut voir ce qui a été remarqué dans sa vie.

Page 111. *Et encore afin que nous ne tombions pas dans la misologie.]* Hiéroclès suit ici la pensée de Socrate , qui dans le Phédon de Platon déplore le malheur des hommes qui à force d'entendre disputer les ignorants , & contredire tout , se persuadent qu'il n'y a pas des raisons claires , solide & sensibles ; & s'imaginent que tout est incertain. Comme ceux qui à force d'être trompés par les hommes , tombent dans la misantropie , ils tombent de même dans la misologie à force d'être trompés par les faux raisonnements , c'est-à-dire , qu'ils conçoivent une haine absolue pour toutes les raisons géné-

ralement, & n'en veulent écouter aucune ; disposition très commune. Combien voit-on de gens, par exemple, qui décrient la Philosophie dès qu'ils voient un faux Philosophe ; & la Théologie, dès qu'ils entendent les erreurs d'un mauvais Théologien ? Cette extrémité est très-funeste, mais celle qui lui est opposée, & qui consiste à recevoir tout ce qu'on dit, ne l'est pas moins. Il faut garder le juste milieu, examiner toutes choses, & retenir ce qui est bon.

Nous pouvons dire hardiment qu'il n'y a que les raisonnements vrais qui soient des raisonnements.] Quelle vérité & quelle grandeur dans cette distinction. Tout raisonnement faux n'est pas un raisonnement ; car, il n'est pas la production de la raison soumise à Dieu, & nourrie de sa vérité. Que ceci est mortifiant pour ces Philosophes insensés qui osent disputer contre les principes les plus certains & les plus incontestables ! Tous leurs raisonnements ne sont, comme dit ici Hiérocès, que des eris d'une ame

Page 1134

privée de raison, & qui n'a plus la vérité pour guide.

Page 114. *Il ne faut le faire ni avec véhémence, ni avec insulte, & avec des airs méprisants.]* Que ces regles qu'Hieroclès prescrit ici pour la dispute sont belles ! qu'elles sont Chrétiennes !

Page 115. *Car l'homme est naturellement fécond en opinions étranges & erronées, &c.]* C'est une grande vérité, & qui devrait tenir les hommes dans une grande défiance d'eux-mêmes ; dès qu'ils s'abandonnent à leurs lumieres, & qu'ils ne suivent pas les notions communes selon la droite raison, ils tombent dans l'erreur. Mais quelles sont ces notions communes ? ce sont celles qui ont été dans tous les temps, & qui sont confirmées par une autorité connue. Voilà les seules qu'on peut suivre en suivant la droite raison.

Page 116. *Nous qui étant de même nature que ces malheureux.]* Il y a une grande douceur & une grande équité dans ce sentiment. Etant hommes, & par conséquent infirmes, nous pouvions tomber dans les mêmes erreurs. Que la

joie donc d'en être délivrés nous inspire de la douceur & de la compassion pour ceux qui y sont encore.

Et ce qui contribue le plus à nous donner cette douceur, si nécessaire dans les disputes, c'est la confiance qui se trouve dans la science.] Ce principe est certain. Un ignorant qui ne peut répondre aux objections qu'on lui fait, s'agrite & s'échauffe, au-lieu que celui qui est véritablement savant, comme il ne trouve rien qui l'embarrasse, parce qu'en s'instruisant, il a cent fois détruit tout ce qui pouvoit combattre la vérité, il est toujours doux, modeste, & tranquille; & tel étoit Socrate dans ses disputes : jamais il n'a dit une injure aux disputeurs les plus injustes & les plus outrés. D'où venoit cette douceur ? de sa profonde science.

Toutes les difficultés qu'on lui opposera.] J'ai suivi ici le texte imprimé, parce qu'il me paroît faire un très-beau sens, & qui répond admirablement à ce qu'Hiéroclès vient de dire, que le véritable savant a prémédité tout ce qui peut combattre la vérité.

Page 116.

Cependant je suis obligé de dire que le manuscrit de Florence lit ce passage tout autrement. Le voici tout entier, τί οὖν ταραΐξει τέτον ὡς ἄλυστον ὄν; τίνας δὲ ἀχυροῦ φανταζία ταραΐξει τέτον; ἔς προκατηγώνισαι πᾶν ψιῶδας : Qu'est-ce qui le troublera , comme étant indissoluble ? Quelles nouvelles difficultés poura-t-on lui opposer , qui l'embarrassent , lui qui a déjà triomphé de tout ce qui est faux ?

Et pour ce qui concerne l'habitude que l'homme savant doit acquérir , de ne se laisser jamais tromper.] Il y a ici une faute considérable au texte , περί δὲ τῆς ἀπάντων ἀνεξαπατήτου ἕξιος. Il faut lire comme dans le manuscrit de Florence , περί δὲ τῆς διὰ πάντων ἀνεξαπατήτου ἕξιος.

Page 120.

Et toutes les choses extérieures ne sont ni toi, ni à toi ; mais, &c.] Rien n'est plus vrai ni plus solide que cette distinction. Notre ame , c'est nous ; notre corps est à nous ; & tout le reste n'est ni nous , ni à nous , mais à ce qui est à nous. Platon en a fait une démonstration sensible dans le premier Alcibiade ; & c'est sur ce principe qu'Epictete

picetete a fondé toute sa Philosophie.

Page 123.

De quelques actions, & de quelques paroles qu'ils accompagnent leurs persuasions.] J'ai ajouté de quelques paroles : en suivant l'exemplaire conféré sur les manuscrits. Le manuscrit de Florence supplée aussi le même mot, & lit ainsi tout le passage, δι' οἶων ἀνέργων ἢ λόγων τῆς πρὸς τὸ χεῖρον ἐκτρεπούσης πειθους προσαγάγη τὴν πείραν.

Page 124.

Et que je les défendrai courageusement.] Le texte dit, & que je supporterai courageusement leur perte. Mais il me paroît qu'il ne s'agit pas ici de supporter la perte des biens, plutôt quand elle arrive d'une manière, que quand elle arrive d'une autre. Au lieu de ὑπομείνω, je lis ἀποκλείω, qui fait un très-beau sens. Les manuscrits ne sont ici d'aucun secours.

Ne les perdrai-je point par un naufrage?] J'ai ajouté ces mots tirés du manuscrit de Florence, qui lit ἀφαιρήσεται ; ναυάγιον αὐτὰ οὐ παραιρήσεται.

Page 124.

Imaginons-en donc nous-mêmes une bien raisonnable pour l'amour de la vertu.] Puisque les biens sont si périssables, & qu'il y a tant de manières de

Tome II.

Q

les perdre malgré nous , mettons-nous à couvert de ces pertes , en imaginant une perte plus noble que toutes les autres ; une perte dont la vertu nous tienne compte ; c'est-à-dire , une perte volontaire pour de bonnes œuvres. Cette idée est d'une grande beauté.

Et en achetant la vertu à un prix beaucoup plus haut que celui qu'on nous offre pour nous obliger d'y renoncer.] C'est encore une très-belle idée ; Celui qui donne tout son bien pour la vertu , n'a garde d'être tenté d'y renoncer pour des offres , & des récompenses ; car il a plus donné pour l'avoir , que les autres ne peuvent lui offrir pour le porter à y renoncer. Celui qui quitte tout , quitte plus qu'on ne lui peut donner. S'il avoit ce qu'on lui offre , il le donneroit encore.

Que si nous savons bien nous garder nous-mêmes.] Ou à la lettre , *si nous savons bien garder ce qui est nous.* Le manuscrit de Florence , au-lieu de τὸ ἡμῶν , lit fort bien τὸ ἡμῶν ; ce nous , c'est-à-dire , notre ame.

mort.] Le mot du texte, ἐξῶσαι est corrompu. Il est pourtant dans les manuscrits : je crois très-certaine la correction de M. le Docteur Salvini, qui corrige ἐκτῶσαι, garantir, sauver.

Que si nous la souffrons pour une bonne cause.] Hiéroclès reconnoît ici que la bonne cause fait seule le mérite de la bonne mort, & il en donne la raison. Rien ne peut annoblir & illustrer la nécessité de la nature, c'est ainsi qu'il appelle la mort, que la fermeté & la droiture de la volonté & du choix.

De sorte qu'elle est elle-même le commencement, le milieu, & la fin de tous les biens.] J'ai suivi dans ce passage le manuscrit de Florence, qui dit plus que le texte imprimé. Voici comme il a lu, ὡς ἀρχὴν τε καὶ μέσσην καὶ τελευτὴν εἶναι τῶν ἀγαθῶν, καὶ ἐν ταύτῃ κείσθαι τὴν ἀπαλλαγὴν τῶν κακῶν, καὶ διὰ ταύτης μόνης ἡμῖν παραγίνεσθαι καὶ τὴν τῶν ἀρετῶν τελείωσιν.

Comme au contraire les suites de la bonne consultation.] J'avois corrigé εὐβουλίας, au-lieu de ἀβουλίας. La suite du discours le demandoit visiblement. Je l'ai ensuite trouvé à la marge de

Q ij

Page 129

Page 130

364 REM. SUR LES VERS DE PYT.

l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence.

Page 132. *Pour se dérober aux peines.*] Le manuscrit de Florence a fort bien rétabli ce passage ; car au-lieu de φυγῆ qui ne peut avoir lieu ici, il lit φυγῆ, *pour éviter, pour fuir.*

Page. 132. *Rend contre lui-même une sentence conforme à ses excès & à ses crimes.*] Car il condamne son ame à n'être plus. Le manuscrit de Florence, au-lieu de εικότως ἀμετρία, lit εικότως μητρίαν, &c. *rend une sentence proportionnée à ses crimes.* Cela revient au même sens.

Et ne la réduisent pas à n'être plus ; au contraire, ils la ramènent à être véritablement.] J'ai suivi ici la leçon que m'a présentée la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & qui m'a paru précieuse, au-lieu de μάλλον ἐπανάγοντες, on lit, ἀλλ' εἰς τὸ εἶναι μάλλον ἐπανάγοντες ; & je vois avec plaisir cette addition confirmée par le manuscrit de Florence.

Page 133. *Dans ce qui est contre sa nature.*] Dans le texte, au-lieu de διὰ τῆς εἰς

τὸ μὴ παρὰ φύσιν ἐκτροπῆς, il faut lire ;
 διὰ τῆς εἰς τὸ μὴ κατὰ φύσιν ἐκτροπῆς,
 ou effacer la négative, si on veut con-
 server παρὰ. Cette faute est dans les
 manuscrits.

Mais ayant son esprit toujours attaché aux règles que Dieu prescrit] Dans
 le manuscrit de Florence, au-lieu de
 πρὸς τοὺς θεῖους κανόνας, aux règles di-
 vines, il a πρὸς τὸν θεόν, à Dieu.

Que les foudres du ciel viennent frap-
 per ma tête.] C'est un vers de la Médée
 d'Euripide. Voici le passage entier :

Αἶ αἶ, διὰ μοδκιφαλᾶς φλόξ οὐρανία
 Βαίη, τί δέ μοι ζῆν' ἔτι κέρσῃ ;
 Φεῦ, φεῦ : θανάτω καταλυσάμεν,
 Βιοτὰν συγερὰν προλιποῦσα.

Car elle croit effacer, &c. Ces trois
 lignes ne sont point dans le texte im-
 primé ; je les ai trouvées à la marge
 de l'exemplaire conféré sur les manuf-
 crits, & l'on voit manifestement qu'el-
 les sont d'Hiéroclès, & de plus très-
 nécessaires, τὴν τῆς ἀβουλίας ἀρχὴν ἔξα-
 λείφειν οἶεται τέλει χεῖρονι, παιδοκτονίᾳ
 προπετεῖ ἄβυλον παιδοποιίαν ἀρνεμένη. Ce
 qui est parfaitement bien dit, & plus

Q iij

heureusement exprimé en Grec que je n'ai pu le rendre en François. Mot à mot, *principium temeritatis delere putat sine pejori, stultam filiorum procreationem, insana eorum occisione permutans*. Et voila comme sont les hommes, dès qu'ils ont une fois agi sans réflexion, ils ne cherchent qu'à couvrir leurs fautes par d'autres fautes souvent plus grandes. Le manuscrit de Florence confirme l'addition de ces trois lignes.

Page 137.

De n'obéir à aucun des miens qu'à la raison.] Ce passage de Criton est fort beau, & il suffit seul pour faire voir qu'on perd souvent des choses très-solides quand on ne traduit pas ces Philosophes assez littéralement.

Pour servir à la raison.] J'ai suivi encore ici la correction que m'a fournie la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & que j'ai ensuite trouvée confirmée par le manuscrit de Florence, au-lieu de *πρὸς ὑπερσίαν τῆς λογικῆς*, ils ont lu tous deux *πρὸς ὑπερσίαν τῇ λογικῇ εὐσίᾳ*, pour servir à l'essence raisonnable. Hiéroclès dit fort bien que les passions sont données

comme les aides de la raison ; mais il faut qu'elles soient ses servantes & non pas ses maîtresses.

Et les grands maux qui viennent nécessairement de la témérité & du défaut de réflexion.] Ceci est encore ajouté au texte dans le manuscrit de Florence, où on lit *ἐν τῇ ἐναντίας διαθέσει τὰ κακά*, & les maux qui viennent de la disposition contraire.

Page 138.

C'est qu'il réprime tous les mouvements de l'opinion ; & nous ramène à la véritable science.] L'opinion ne s'appuyant que sur des vraisemblances peu approfondies, est comme un fable mouvant ; mais la science se reposant sur le certain & sur le vrai, a des fondements fixes. Socrate & Platon, par une comparaison très-juste, ont rendu très-sensibles la différence qu'il y a entre la science & l'opinion. Dédale faisoit deux sortes de statues ambulantes, dont les unes avoient un maître ressort qui les arrêtoit quand on vouloit, & les autres n'en avoient point, de manière qu'elles s'échappoient & alloient toujours jusqu'à la fin de leur corde, sans qu'on pût les

Page 138.

Q iv

fixer. Ils comparoient donc l'opinion, à ces statues qui n'étoient point arrêtées ; car l'opinion ne s'arrête point, & n'a rien qui la fixe. Mais quand elle est liée & fixée par le raisonnement tiré des causes que la lumière de Dieu nous découvre, alors cette opinion devient science, & elle est fixe & stable, comme l'étoient les statues, à qui on avoit ajouté ce maître ressort.

Page 140.

Qui ne s'enorgueillit d'aucune des choses qu'il fait.] Voilà l'écueil des savants, car la science enfle. Mais pour peu qu'on fît de réflexion, on se trouveroit bien petit de s'enorgueillir d'une chose qui est si bornée, même dans les plus savants.

Or rien ne mérite d'être appris que ce qui nous ramene à la ressemblance divine.] Qu'on vante après cela toutes les sciences dont les hommes sont si entêtés, & qui les rendent si vains : voici un Païen qui reconnoît comme Socrate, que rien ne mérite d'être appris, que ce qui nous rend l'image de Dieu, & qui forme Dieu en nous.

Que ce qui enseigne à ne craindre ni

la mort, ni la pauvreté.] Il manquoit ici un mot dans le texte; & j'ai trouvé ce mot heureusement suppléé à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, *ἐν τὴν θανάτου καὶ πενίας ἀφοσίαν διδάσκει.*

La volupté ne subsiste point par elle-même; mais elle arrive quand nous faisons telle ou telle action.] C'est un point de la doctrine de Pythagore, qui a démontré le premier, que la volupté n'a point d'essence, c'est-à-dire, qu'elle n'existe pas par elle-même, & qu'elle n'est que la suite & le fruit d'une action. On trouvera cette matiere admirablement traitée dans le Philebe de Platon, où Socrate parle des Pythagoriciens, quand il dit *ἄρα περὶ ἡδονῆς οὐκ ἀκηράμεν ὥς αἰεὶ γένεσις ἐστίν, οὐσία δὲ οὐκ ἔστι τὸ παράπαν ἡδονῆς, κομφοί γὰρ δὴ τινες αὐτοῦτον τὸν λόγον ἐπιχειροῦσι μνηύειν ἡμῖν, οἷς δὲν χάριν ἔχων. N'avons-nous pas entendu dire de la volupté, qu'elle est toujours une génération, & qu'il n'y a en aucune façon nulle essence de la volupté; car c'est ce que quelques gens polis & habi-*

Page 141.

Tom. 2. p. 5.

Qv

les tâchent de nous démontrer, & il faut leur en avoir de l'obligation.

Mais il le surpasse encore par le genre de la volupté pour laquelle scule il semble, &c.] Que cela peint bien l'aveuglement des hommes ! Le vicieux s'abandonne au vice pour l'amour de la volupté, & la volupté dont il jouit, est infiniment inférieure à celle dont il jouiroit s'il s'appliquoit à la vertu ; & c'est ce qu'il va prouver d'une manière très-solide.

Page 142.

Or il est évident que la volupté du vertueux imite la volupté divine.] Cet argument est d'une force invincible. Puisque la volupté suit toujours la nature de l'action qui la fait naître, il ne se peut que celle qui naît de la vertu ne soit infiniment au-dessus de toutes celles que le vice peut procurer, & qu'elle n'approche de la volupté divine. Ainsi, de l'aveu même d'un Païen, ceux qui suivent Dieu ont des plaisirs mille fois plus grands que ceux qui suivent les attraits du monde.

N'imite que des mouvements emportés & brutaux.] Car elle ne peut imiter que ce qui la cause.

Car les voluptés & les tristesses nous changent , & nous tirent de notre état.] Il veut dire qu'elles nous élèvent jusqu'à nous faire ressembler à Dieu, ou qu'elles nous dégradent & nous rabaisissent jusqu'à nous rendre semblables aux bêtes : & cela est vrai.

Celui donc qui puise où il faut , quand il faut , & autant qu'il faut , est heureux.] Ces trois conditions sont nécessaires pour le bonheur ; car les meilleures choses même deviennent mauvaises , quand elles sont faites sans mesure , où il ne faut pas , & quand il ne faut pas , comme Hiéroclès va l'expliquer.

Et la connoissance cherche l'opportunité.] Pythagore avoit fait un précepte de l'opportunité , & il enseignoit qu'il y avoit certains temps que devoient observer sur toutes choses ceux qui vouloient s'adresser à Dieu. Si par ce précepte il vouloit dire simplement qu'il y avoit de certains temps favorables & privilégiés pour s'adresser à Dieu, & pour lui demander des grâces , il avoit connu une grande vérité ; car l'Ecriture sainte nous ap-

Page 1431

Q vj

Isa. 49. 8.
S. Paul 1.
Corinth. vi.
3.
Ps. ix. 10.

prend qu'il y a *tempus acceptabile*, auquel Dieu exauce. Aussi David appelle Dieu, *adjutor in opportunitatibus*, *Qui ne manque pas de secourir dans le temps opportun* : Et c'est peut-être sur cette vérité connue, que les Pythagoriciens appelloient la première cause, le premier principe, c'est-à-dire, Dieu, *opportunité*. Mais il y a plus d'apparence que Pythagore ne s'étoit pas tenu dans des bornes si sages, & qu'il avoit poussé cette recherche de l'*opportunité*, jusqu'à une observation superstitieuse des temps, des jours & des moments propres pour les sacrifices & pour les autres opérations théurgiques, & qu'il avoit tiré cette superstition des Chaldéens.

Car ce n'est pas à être exempt de faute que consiste le bien vivre, mais à faire tout ce qu'il faut.] C'est un principe très-vrai. La bonne vie ne consiste pas à ne faire ni bien ni mal, mais à faire le bien ; & par conséquent un homme qui passeroit sa vie sans faire aucun mal, ne laisseroit pas d'être coupable, parce qu'il n'auroit pas fait le bien qu'il est obligé de faire ; & que

de ne pas faire le bien, c'est un très-grand mal.

Or de l'un & de l'autre, c'est-à-dire, de vivre exempt de faute & de bien vivre.] J'ai suivi l'exemplaire conféré sur les manuscrits, qui au-lieu de αὐτὸ ἀμαρτάνειν, qui ne fait aucun sens, lit ἐν δὲ τῷ μὴ ἀμαρτάνειν. Et cette leçon est confirmée par le manuscrit de Florence.

Elle n'est autre que la vie.] J'ai encore suivi ici la leçon de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, τίς δὲ οὗτος ἢ μόνος ὁ ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, &c. *qu'est-elle que la seule vie, &c.* Le manuscrit de Florence lit τίς δὲ οὗτος ἢ μὴ μόνος, &c. ce qui est la même chose.

Qu'on fasse quelque chose de beau avec mille peines & mille travaux.] J'avois ajouté ces deux lignes au texte, parce qu'elles y manquoient visiblement, & qu'elles me paroissoient très-nécessaires. J'ai vu ensuite avec plaisir qu'elles sont ajoutées à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, εἰ δὲ πράττοιτό τι μετὰ πόνου καλόν, εἰ μὲν πόνος παρῆλθε, τὸ δὲ καλὸν μένει;

Page 144

374 REM. SUR LES VERS DE PYT.

& qu'elles sont de même dans le manuscrit de Florence. Il n'y a rien de plus beau & de plus vrai que ce principe d'Hiéroclès.

Page 148. *Comme la premiere cause de tous ses mouvements dérégles.] Le soin outré du corps est la premiere cause de tous ses désordres. Aussi est-il dit , Le peuple s'assit pour manger & pour boire , & ils se leverent pour jouer : Et sedit populus manducare & bibere , & surrexerunt ludere.*

Exod. xxxii.
6.

Tom. 3. p
147.

Car le cheval ne devient vicieux , & ne se rend le maître] On seroit trompé ici si on n'avoit devant les yeux le passage de Platon qu'Hiéroclès ne fait que copier , & où Platon , par ce cheval, veut signifier le corps. Voici le passage comme il est dans son Phedre , βέλτε γὰρ ὁ τῆς κακίας ἵππος μετέχων , ἐπὶ γῆν ῥέπων τε καὶ βαρύνων , ἢ μὴ καλῶς ἢ τετραμμένος ὑπὸ τῶν ἡνιόχων ; car ce cheval qui est vicieux regimbe & se cabre , tendant vers la terre , & tirant en bas par son poids , s'il n'est bien nourri par l'Ecuyer.

Parce qu'il est plus difficile de s'en défendre , qu'on est plus porté à en abu-

ser.] C'est sans doute par cette raison que l'Auteur de l'Ecclésiastique a dit du boire seul, *Sanitas est animæ & corpori sobrietas potûs* : La sobriété dans le boire est la santé de l'ame & du corps.

Page 156

Dont il rapporte la santé & le bon état à la perfection de la vertu de celle qui s'en sert.] Voila une regle bien sage, de n'avoir dans le soin du corps d'autre vue, que de rendre l'ame en quelque façon plus parfaite, en mettant l'instrument dont elle se sert en état d'obéir à ses ordres, & d'exécuter ce que la vertu demandera.

Car il y en a qui ne doivent point lui être présentés; parce qu'ils appesantissent le corps.] Voila la raison du choix que Pythagore faisoit des aliments, la santé du corps, & la pureté de l'ame; comme cela a été expliqué dans sa vie,

Page 157

Qui se porte vers l'intelligence, c'est-à-dire vers Dieu. J'ai préféré ici la leçon du texte imprimé, τὴν πρὸς νοῦν θεὸν ἐπειγομένην ψυχὴν, à celle du manuscrit de Florence, qui ne met que πρὸς τὸν θεόν, &c. L'ame qui se porte vers Dieu.

Car en tout on peut passer doublement

Page 158

cette juste mesure.] Dans le texte imprimé il y a *on peut passer infiniment*, ἀμνηρία πολλή : mais j'ai suivi le manuscrit de Florence, qui lit ἀμετρία διπλῇ, *on peut passer doublement*; c'est-à-dire, en deux façons, ou du côté de la magnificence, ou du côté de la mesquinerie, comme Hiéroclès s'explique fort bien.

Page 156.

Une maison propre, mais sans luxe.] Ces mots manquoient au texte imprimé. Le manuscrit de Florence les a heureusement suppléés, en ajoutant après ἰμάτιον ἐκλεγόμενοι καθαρεῖον, ἄγρυπνον, ces quatre mots οἶκον ὁμοίως καθαρεῖον, ἄγρυπνον.

Pour s'éloigner donc de la magnificence, elle a recours à la simplicité.] Le texte étoit corrompu en cet endroit. L'exemplaire conféré sur les manuscrits l'a corrigé en lisant κτήσιν, *possession, acquisition*; au-lieu de κτίσιν, qui ne signifie rien ici. Le manuscrit de Florence lit encore mieux πρὸς κτήσιν, &c.

Page 157.

Des habits qui ne soient pas d'une étoffe très-fine, mais propre.] ἡμίτιον λεπτόν, ne signifie pas ici *de méchants*

habits, comme l'a cru l'interprète Latin, qui a traduit *vestimenta quidem nequaquam vilia*; mais il signifie des habits d'une étoffe fine, & par conséquent magnifique & précieuse. C'est ainsi qu'Homere dit en parlant de Calipso dans le 1. livre de l'Odyssée.

Αὐτὴ δ' ἀργύρεον φᾶρος μέγα ἔντυτο Νύμφη
Λεπτόν κ' χαρίεν.

Elle prit une robe éclatante, d'une étoffe très-fine & très-agréable.

Car dès que tu passes la mesure du besoin, tu te jettes dans l'immensité du désir.] J'ai suivi ici le manuscrit de Florence, qui au-lieu de ὑπέρβην, & προῆλθε, lit à la seconde personne ὑπερέβης, & προῆλθες, ce qui est infiniment mieux.

Page 1984

Si par rien de trop nous n'excitons pas contre nous nos propres Citoyens.] Il est visible qu'il faut corriger le texte, en y ajoutant la négative μή, de cette manière, τῷ μηδὲν ἄγαν μὴ κισσαῖτες. Cette faute est pourtant dans le manuscrit de Florence.

Page 1996

Et c'est ce qui signifie ici proprement le mot d'envie.] Ce mot est souvent

pris en ce sens-là dans les auteurs Grecs, & quelquefois dans les auteurs Latins ; mais en notre Langue il ne signifie jamais que cette passion qu'excite le bien des autres, quand il nous paroît outré. Il a fallu pourtant l'employer ici dans le premier sens pour faire entendre le Vers de Pythagore, & l'explication que lui donne Hiéroclès.

Page 162. Et quand il dit ici, *les choses qui ne pourront te nuire.*] Il manquoit ici au texte une ligne entiere que j'ai trouvée heureusement suppléée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & ensuite dans le manuscrit de Florence : Voici le passage entier, πάντα ὅσα δὲ πάλιν τῷ Α' ΣΕ ΜΗ ΒΛΑΨΗ, οὐ τὼς ἀκουσόμεθα ὡς καὶ τῷ Α' ΣΕ, &c. Cela est très-nécessaire pour le sens.

Car cet homme intérieur est blessé.] Il y avoit une faute grossiere dans le texte, τῷτον δὲ βλέπειν ; car cet homme-là voit, &c. Il faut corriger τῷτον δὲ βλάπτειν ; car cet homme intérieur est blessé. Et c'est ainsi que je l'ai trouvé dans la marge de l'exemplaire conféré

sur les manuscrits. Le manuscrit de Florence lit *τῆτον δὲ βλάβη*.

Ne laisse jamais fermer tes paupières au sommeil, après ton coucher.] Pourquoi le Poëte attend-il à la fin de la journée pour nous faire examiner ce que nous avons fait, & pourquoi ne nous avertit-il pas de penser dès le matin à ce que nous devons faire ? Il semble que cela seroit plus sûr. Si nous en croyons Porphyre, il manque quelque chose à ce texte ; car il écrit que Pythagore recommandoit d'avoir soin sur-tout de deux moments de la journée, de celui où on se leve, & de celui où on se couche ; du premier, pour penser à ce que l'on doit faire pendant le jour ; & de l'autre, pour se rendre compte de ce que l'on a fait, & pour le premier il disoit,

Πρῶτα μὲν ἐξ ὕπνου μελέφρονος ἐξυπνισαῖς,
 Ἐὖ μάλ' ἀποιπνεῖν ὅθ' ἐν ἡμέτῃ ἔργα τέ-
 λωσις.

Premièrement, dès que tu seras éveillé ; pense à tout ce que tu dois faire le jour. Je croirois donc qu'il faudroit ajouter

ces deux vers au texte, immédiatement avant le quarantième ;

Μηδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ; &c.

Et ne laisse jamais fermer tes paupières , &c. Il y a beaucoup d'apparence que l'Empereur Marc-Aurele avoit tiré de ce précepte de Pythagore , cette belle réflexion qu'il fait au commencement de son second livre : *Il faut se dire le matin quand on se leve ; aujourd'hui j'aurai affaire à un importun , à un ingrat , &c.*

Que tu n'ayes examiné par ta raison. Dans la plupart des exemplaires , ce vers de Pythagore est écrit ,

Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων τρίς ἑκάστον ἐπιθεῖν ;

Avant que d'avoir repassé trois fois toutes tes actions de la journée. Mais Hiérocès a lu autrement ;

Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων λογισασθαι ἑκάστον.

Avant que d'avoir examiné par ta raison , &c. Et il ne parle nullement dans son commentaire de ces trois fois , ce qu'il n'auroit pas oublié , si c'eût été la véritable leçon. En un mot , le

commentaire d'Hieroclès prouve qu'il faut lire comme il a lu, Les Pythagoriciens n'obligeoient point du tout à répéter trois fois cet examen. Une seule bonne fois suffit.

Comme un but divin.] Dans le texte imprimé il n'y a que *comme un but* ; *ὡς πρὸς τινα σκοπὸν* ; mais le manuscrit de Florence supplée le mot qui manque, *ὡς πρὸς τινα θεῖον σκοπὸν*.

Page 165.

Et il veut que nous le fassions le soir avant que de nous endormir,] Ce passage est corrompu dans le texte imprimé. Le manuscrit de Florence le restitue de cette manière, *πρὸς ἑσπέραν δὲ καὶ πρὸς ὑπνὸν τρεπομένων, ὅπως ἂν εἰς τὸ πέρας τῶν μεσημερινῶν πράξεων τὸ τῆς συνειδήσεως καθίζοιμεν διασῆριον*.

Aux fonctions de la vertu.] J'ai suivi le texte imprimé, dont le sens paroît fort bon, *πρὸς τὴν τῆς ἀρετῆς ἐνέργειαν*. Je suis pourtant obligé d'avertir que le manuscrit de Florence lit *πρὸς τὴν τῆς ἀρίστης ζωῆς συνέργειαν*, *aux actions de la meilleure vie*.

Page 167.

En rappelant par ordre toutes ses actions bonnes & mauvaises.] Le texte imprimé dit mot à mot, & *rappelant*

par ordre le souvenir pour l'amour de la vertu, κ' ἐν τάξει τὴν μνήμην ἀναλαμβάνων ἀρετῆς εἵνεκα. Hiéroclès veut-il nous dire que cet examen se fait pour faire croître la vertu ? Qui en doute ? mais il se fait aussi pour retrancher le vice. J'ai donc suivi ici la correction du savant Meric Casaubon, qui au lieu de ἀρετῆς εἵνεκα, corrige ἀρετῆς καὶ κακίας ; rappelle le souvenir de ses vertus & de ses vices ; c'est-à-dire de ses actions bonnes & mauvaises. La suite le demande nécessairement, Hiéroclès a souvent joint ces deux termes.

En quoi ai-je manqué ? Qu'ai-je fait, dit-elle, tous les jours ? Ces derniers mots, *dit-elle tous les jours*, manquoient au texte imprimé ; & je les ai trouvés dans le manuscrit de Florence, où on lit, ὅρα μὰ λέγων πρὸς ἑαυτὸν, πῇ παρέβην, &c.

Pour donner le temps à la raison de faire cet examen.] Selon le texte imprimé il auroit fallu traduire, *par l'empressement que la raison doit avoir de faire cet examen.* Mais dans le manuscrit de Florence, au lieu προθυμίας τῷ λογισμοῦ, on lit προθυμία τῇ τῷ

λογισμοῦ. Ce qui est élégamment dit, & fait un très-beau sens. C'est comme s'il disoit, *pour ne pas manquer à l'heure assignée par la raison, pour faire cet examen*. On fait que προθεσμία signifie proprement, *un temps marqué*.

[Ou en ne faisant pas ce que nous devons.] Dans le texte imprimé, les paroles sont transposées, ἢ τὸ μὴ δέον ποιήσαντες. Il est évident qu'il faut lire ἢ τὸ δέον μὴ ποιήσαντες. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Celui qui ne fait pas les premiers points de ces deux préceptes.] Il faut nécessairement corriger le texte, & lire ὁ οὖν τὰ πρότερα μὴ ποιῶν, τὰ δέοντα μὴ ποιῶν; car il s'agit des fautes d'omission & de commission; c'est pourquoi Hiérocès ajoute, *que ces deux péchés sont en quelque manière égaux*, &c. Cela est sensible, & c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Quoiqu'on puisse dire, *que ces deux péchés sont en quelque manière égaux*.] Voila en quoi les péchés d'omission, & ceux de commission peuvent être dits égaux, c'est qu'ils transgressent

tous deux la Loi de Dieu qui les défend, & que par là ils méritent la peine due aux transgressions.

Page 171. *Alors regardant la Loi comme l'exemplaire qu'il devoit suivre, il prononce & se déclare.*] J'ai suivi l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence où ce passage est plus sain & plus entier que dans le texte imprimé. Voici comme on y lit, τότε κρίνει πρὸς παραδείγμα ἀποβλέπων τὸν νόμον, καὶ ψηφίζεται, &c.

Page 171. *Fait de celui qui l'observe, la véritable image de Dieu.*] Au-lieu de τῶν χρωμένων, du texte, il faut lire nécessairement τὸν χρώμενον, comme on lit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits.

Page 172. *Fait l'homme de bien par l'acquisition des vertus.*] Il y a dans le texte imprimé, *par la nature des vertus*, διὰ τῆς τῶν ἀρετῶν φύσεως, ce qui peut avoir un bon sens ; mais j'ai préféré la leçon qu'on trouve à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, κτήσεως, *acquisition*, au-lieu de φύσεως, *nature*.

Page 175. *Or que cela nous deïfie, & que ce soit*

soit là la fin.] J'ai suivi le manuscrit de Florence, qui rétablit fort bien ce passage, en lisant ὅτι δὲ θεοῖ, τῷτο τῆς θεωρητικῆς ἀληθείας τοῖ πέρας.

On demande ici de la faculté intelligente, la méditation.] Il s'est glissé dans le texte imprimé une faute considérable, τὴν ἐπιμελείαν, il faut corriger τὴν μελίτην, comme on lit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence. Tout ce qu'Hieroclès dit ici des trois facultés de l'ame, est parfaitement beau.

Page 1761

Et cette disposition ne manque pas d'être suivie de l'espérance divine qui fait resplendir dans nos ames la lumière de la vérité.] Voici une belle gradation : La méditation, la pratique, & l'amour des vertus, produisent dans nos cœurs l'espérance divine ; & cette espérance y fait luire la vérité ; car l'espérance en Dieu est toujours accompagnée de lumière : c'est pourquoi saint Paul plus éclairé que tous les Philosophes, a dit de cette espérance, qu'elle ne confond point.

Rom. v. 5

Par la connoissance certaine des êtres.]

Page 177.

Tome II.

R

386 REM. SUR LES VERS DE PYT.

Au-lieu de τῶν ὑλῶν , qu'on lit dans le texte imprimé , il faut lire comme dans le manuscrit de Florence, τῶν ὄλων.

Car le Poëte jure ici avec beaucoup de ferveur. [J'ai encore suivi ici le manuscrit de Florence , où au lieu de διατεταγμένως ὁμνῶσιν , il jure avec ordre , & de suite ; ce qui ne signifie rien ici ; on lit διατεταγμένως ὁμνῶσω , *impensé jurat* , il jure avec ferveur. Il veut dire, que le Poëte rempli de la vérité & de la certitude de ce qu'il enseigne , jure, &c.

Page 180.

Que le quaternaire qui est la source de l'arrangement éternel du monde, n'est autre que Dieu même qui a tout créé.] On a vu dans la vie de Pythagore, que ce Philosophe ayant appris en Egypte le nom du véritable Dieu, ce nom mystérieux & ineffable, Jehovah, & voyant que dans la langue originale il étoit composé de quatre lettres, l'avoit traduit en sa langue par le mot, *Tetraçtys*, le quaternaire, & en avoit donné la véritable explication, en disant qu'il signifioit proprement , *source de la nature qui coule toujours ;* car c'est ce que signifie le mot original.

Ses premiers disciples conserverent cette tradition dans toute sa pureté ; mais ceux qui leur succéderent , ayant perdu apparemment l'idée du véritable nom , du nom original que Pythagore avoit traduit & expliqué , & ne concevant plus comment le *Tetractys* , le *Quaternaire* , pouvoit signifier de si grandes choses , allèrent s'imaginer que c'étoit la vertu de ce nombre quaternaire qui opéroit toutes ces merveilles : & transportant ainsi au nom traduit toute la vertu que le nom original attribuoit à celui à qui il étoit donné , ils conçurent que ce nombre étoit le véritable principe , & le créateur des êtres. Deux choses les confirmerent dans cette pensée ; la première, les vertus qu'ils prétendoient trouver dans ce quatre , qui renferme toute la puissance du dix , & par-là tous les nombres ; & la seconde , le nom même de Dieu , qui dans presque toutes les langues se trouve de quatre lettres. Cela une fois posé , il ne faut pas s'étonner des suites qu'eut cette belle découverte. Bientôt on crut que toute la nature n'étoit que

l'effet de la vertu des nombres ; & cette doctrine fit de si grands progrès , que saint Augustin même ne jugea pas indigne de lui d'y entrer , & de croire , non pas que les nombres étoient des principes , mais qu'ils renfermoient des mysteres infinis. Il en trouve de grands dans le trois , dans le quatre , dans le six , dans le sept , dans le quarante , &c. On peut voir sur cette matiere , *Petri Bungi numerorum mysteria* , où ce savant auteur prétend démontrer l'accord parfait qu'il trouve entre les nombres de l'Ecriture sainte , & l'Arithmetique Pythagoricienne. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion ; je me contenterai de dire , que les nombres principes sont de véritables chimeres ; car , comme Aristote l'a fort bien dit , les nombres ne peuvent jamais être des principes d'actions & de changements. Ils peuvent être significatifs , & marquer certaines causes ; mais ils ne sont jamais ces causes-là.

C'est ce que tu apprendras du Livre sacré qu'on attribue à Pythagore.] Ce Livre étoit un traité des Dieux , & ce

traité étoit appelé sacré *ἱερὸς λόγος*. On prétend que Pythagore y avoit expliqué le sentiment d'Orphée, qui avoit dit que *l'essence du nombre étoit le principe des choses, & la racine des Dieux & des Génies*. Hiéroclès ajoute, que *l'on attribue à Pythagore*; parce qu'en effet cela étoit contesté, les uns l'attribuoient à Pythagore, & les autres à son fils Telauges. Voyez Jamblique, chap. xxviii : pour moi je suis persuadé que ce Livre, & celui d'Orphée, étoient des ouvrages postérieurs à Pythagore.

Dieu est célèbre comme le nombre des nombres.] Dieu est un; comme tous les nombres procèdent de l'unité, de même tous les êtres procèdent de Dieu. Mais c'est mal raisonner, que de dire, que parce que Dieu est un, c'est l'unité qui a tout produit par la vertu attachée à ce nombre. Je ne m'amuserai pas à refuter toutes les chimères qu'Hiéroclès débite ici. Tout ce qu'il dit des nombres dans ces trois pages, n'est tout au plus que curieux, & ne mène à la connoissance d'aucune vérité solide.

Page 181.

Et le sept comme Vierge , & sans mère.] Le sept ne produit aucun nombre dans l'intervalle du dix , & n'est produit par aucun des nombres que cette intervalle renferme. Voila pourquoi les Pythagoriciens le comparoient à Minerve , & lui donnoient même ce nom , parce que Minerve est Vierge , & sans mere. Voila une des belles & excellentes propriétés du sept ; c'est-à-dire , voila de profondes rêveries que les Pythagoriciens donnoient , comme de grands mysteres.

Page 183.

D'ailleurs il y a quatre facultés pour juger des choses.] On ne sauroit ni imaginer aucune autre faculté au-delà de ces quatre , ni rien trouver qui ne soit du ressort de l'une d'elles ; car comme Aristote l'a reconnu dans le premier livre de l'ame , chap. 2. *Toutes choses se jugent, les unes par l'entendement, les autres par la science, celle-ci par l'opinion, celle-là par le sentiment.* κρίνεται δὲ τὰ πράγματα, τὰ μὲν νόῳ, τὰ δὲ ἐπισήμῃ, τὰ δὲ δόξῃ, τὰ δὲ αἰσθήσει. Le même Aristote enseigne aussi, que l'entendement répond à l'unité, la science au deux, l'opinion au

trois, ou, ce qui est la même chose, à la superficie, & le sentiment au quatre, ou à la figure solide : Ses paroles sont remarquables ; νοῦν μὲν τὸ ἐν, ἐπιστήμη δὲ τὰ δύο, &c. τὸν δὲ τῷ ἐπιπλάτῳ ἀριθμῷ δόξαν, αἰσθησιν δὲ τὸν τῷ σπειρῷ. Plutarque dit la même chose dans le 1^{er} livre des opinions des Philosophes, chap. 111 ; & il en explique les raisons : mais dans Plutarque, le sentiment n'a point de nombre qui lui réponde ; c'est pourquoi Théodore Marcile a eu raison de croire qu'il y a une lacune dans le texte, & qu'il y manque une ou deux lignes, où Plutarque avoit expliqué de quelle manière le sentiment répond au quatre, & avoit fait voir que comme le quatre renferme le trois, le sentiment renferme de même les trois autres facultés, l'entendement, la science, & l'opinion.

En un mot, le quatre embrasse & lie tous les êtres, les éléments, les nombres, les saisons, les âges, les sociétés, &c.]
Le quatre comprend les éléments, parce qu'il y en a quatre ; les nombres, parce qu'ils sont tous renfermés

Riv

dans la vertu du quatre, qui compose le nombre parfait dix, comme on l'a expliqué. Il comprend aussi les saisons & les âges, parce qu'il y a quatre âges & quatre saisons. Mais comment le quatre renferme-t-il aussi les sociétés? C'est ce que nous apprend Théon Philosophe Platonicien, dans son livre de *locis Mathematicis in Tim. Plat. cap. περι τετρακτύος κὶ δεκάδος*, où il dit, ἐξέδομεν δὲ τετρακτὺς, ἡ τῶν κοινοῦντων; ἀρχὴ μὲν, κὶ οἶον μόνας ἀνθρώπος, δυάς δὲ οἶκος, τριάς δὲ κώμη, τετράς δὲ πόλις. τὸ γὰρ ἔθνος ἐκ τούτων σύγκειται. *Le septieme quaternaire est celui des sociétés; le fondement; Et comme l'un de ce quaternaire, c'est l'homme; le deux, c'est la maison; le trois, c'est le bourg; le quatre, c'est la ville: car voila ce qui compose chaque nation. Il veut dire que dans le quatre se trouve tout ce qui compose les nations différentes; car elles ne sont qu'un composé d'hommes, de maisons, de bourgs & de villes.*

La connoissance de ce Dieu.] J'ai suivi ici le manuscrit de Florence, où au-lieu de ἡ τούτων γνώσις, on lit ἡ τοῦ.

του γνῶσις, *La connoissance de ce Dieu intelligible*, c'est-à-dire, *du quaternaire*. La suite prouve la nécessité de cette restitution

Par lequel l'auteur de ces Vers jure ici.] L'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence, ont rétabli ce passage très-corrompu dans le texte imprimé, où on lit ὃν καὶ τῶν ἐπόμενος, ce qui ne veut rien dire, il faut corriger ὃν καὶ τῶν ἐπόμενους, *par lequel il jure*; car voila de quoi il s'agit.

Et qu'ici on jure par celui qui nous a enseigné le nombre quaternaire.] Il veut dire, que l'auteur de ces Vers a parfaitement observé le précepte, *respecte le serment*, à l'égard des Dieux; car il n'est pas juré par eux; mais il a juré par un homme, qui n'étoit pas Dieu. Page 1834

Qui véritablement n'étoit pas du nombre de ces Dieux, ni des Héros par leur nature. Je ne trouve rien de plus noble, ni de plus grand que cet éloge qu'Hiérocès fait de Pythagore, en disant qu'il n'étoit pas un des Dieux, mais un homme semblable à Dieu,

R v.

& qui conservoit dans l'esprit de ses disciples toute la majesté de cette image.

C'est pourquoi le Poëte sur des choses si grandes , jure ici par lui , pour marquer.] Hiéroclès revient toujours au serment qu'il prétend que l'auteur fait dans ce Vers par Pythagore lui-même , comme par celui qui avoit donné la connoissance du quaternaire sacré. Je m'étonne qu'après cette explication si formelle, si autorisée, & si conforme aux sentiments que les Pythagoriciens avoient pour leur maître, le savant Seldenus, dans son traité de *Diis Syris*, ait cherché une explication très-différente & très-éloignée. Premièrement, voici comme il rapporte le passage,

Οὐ μὰ τὸν ἀμείβεα ψυχῇ παραδόντα τι-
θρακτὸν ,

Παγὰν ἀνάνου φύσεως ριζώματ' ἔχουσαν.

Et il l'explique, *Non j'en jure par le quaternaire qui a transmis à notre ame la source qui comprend les racines de la nature éternelle ; c'est-à-dire, j'en jure par le créateur de l'univers. Il fait τετρακτὸς masculin, & il explique, ces*

racines $\rho\iota\zeta\omega\mu\alpha\tau\alpha$, les quatre éléments. Cette explication est insoutenable & contraire à toute l'antiquité. On n'a qu'à voir ce que Jamblique écrit dans la vie de ce Philosophe, chap. xxviii. On attribue un tel serment aux Pythagoriciens, parce qu'effectivement ils n'osoient par respect nommer le nom de Pythagore, comme ils étoient fort réservés à nommer les Dieux par leurs noms; mais ils le désignoient en le nommant l'inventeur du quaternaire. Cela n'empêchoit pas qu'ils ne jurassent aussi par le quaternaire; mais ce n'est pas une raison pour changer le sens de ce vers.

Que le sacré nom du quaternaire est connu pour une espérance qui ne peut tromper.] Ce passage est très-corrompu dans le texte, ou du-moins j'avoue que je ne l'entends point. $\tau\epsilon\sigma\sigma\alpha\rho\tau\iota\varsigma$ ne fait aucun sens, & $\iota\sigma\sigma\alpha\rho\tau\iota\varsigma$, comme on lit dans les manuscrits, n'est pas meilleur; car que veut dire le sacré interprète du quaternaire est connu par une espérance qui ne trompe point? Encore une fois, je ne l'entends point. Je crois qu'Hiéroclès avoit écrit $\iota\sigma\sigma\alpha\rho\tau\iota\varsigma$, au-lieu de $\iota\sigma\sigma\alpha\rho\tau\iota\varsigma$: $\iota\sigma\sigma\alpha\rho\tau\iota\varsigma$.

396 REM. SUR LES VERS DE PYT.

le sacré nom. Hiérocès regarde le mot même du *quaternaire*, comme un mot sacré, à cause du Dieu qu'il désigne, & des vertus infinies que ce nombre renferme; & il dit que *ce nom est connu par une espérance qui ne peut tromper*; parce que c'étoit Pythagore lui-même qui l'avoit enseigné à ses disciples, & que Pythagore étoit un homme incapable de tromper.

Et que ce divin quaternaire a été expliqué. Car il a tâché de faire voir par les vertus de ce nombre, comment il étoit la source de la nature, & la cause de la création. Mais Pythagore l'avoit encore plus solidement expliqué, en faisant voir que c'étoit l'explication du nom ineffable dont on a parlé.

Page 185.

Cependant, comme nous tenons de Dieu cette liberté, nous avons continuellement besoin que Dieu nous aide. Voici un Païen qui reconnoît que quoique nous soyons libres, comme c'est de Dieu que nous tenons cette liberté, nous avons toujours besoin qu'il nous aide à nous en servir pour faire le bien; car de nous-mêmes, nous ne

pourrions qu'en abuser , & elle ne serviroit qu'à nous perdre.

Et qu'il achève ce que nous lui demandons.] Il y a une faute grossière dans le texte imprimé ; car que veut dire *τῶν τελειώσις τῶν αἰσθητῶν* , de la perfection , ou de l'accomplissement des choses sensibles , ou comme l'interprète Latin a traduit , *rerum perfectione quæ sensus movent*. Il est impossible que cela fasse aucun sens. Au-lieu du mot *αἰσθητῶν* , des choses sensibles. On lit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits , *αἰρητέων* , des choses que nous avons choisies , ou entreprises. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence ; mais je suis persuadé qu'Hiéroclès avoit écrit *αἰτητέων* , des choses que nous demandons. Il dit que nous avons besoin que Dieu achève & accomplisse ce que nous lui demandons par nos prières , c'est-à-dire toutes nos bonnes œuvres , & tout le bien que nous faisons. Et une marque sûre que c'est la véritable leçon ; c'est que dans la page suivante Hiéroclès a écrit de même *μηδ' ἔν πρὸς τὴν κτῆσιν τῶν αἰτητέων προσφέροντας* , sans employer de

notre part le moindre effort pour obtenir ce que nous demandons.

Page 187.

Ni nous contenter non-plus des simples mots de la priere.] Il y a une faute dans le texte imprimé, λογισμοῖς ne veut rien dire ici ; il faut lire λόγος , comme dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits , & dans le manuscrit de Florence.

Ou nous n'embrasserons qu'une vertu impie & sans Dieu.] Rien n'est plus vrai. Agir sans prier, est impie ; & prier sans agir, est inutile : car Dieu veut que nous opérons avec lui. Ce seul principe dissipe & détruit une infinité d'illusions & d'erreurs qui se font malheureusement renouvelées dans notre siècle.

Et l'inaction du dernier détruira absolument l'efficace de la priere.] Il n'y a rien de plus vrai, ni de plus sensible ; & je ne vois pas pourquoi Casaubon a voulu corriger ce passage , en lisant ψυχῆς pour ἰσυχῆς , détruira la vigueur de l'ame. Rien n'est plus éloigné du sens d'Hiérocès.

Page 188.

Or toute image a besoin de l'original pour exister.] Comme ce n'est pas le

propre de l'original d'agir pour former la copie , & qu'il suffit qu'il soit vu , on pourroit dire que Dieu étant connu , l'homme pourroit par ses seules forces en tracer en lui l'image. Mais il n'en est pas de Dieu comme des autres originaux , ni de la vertu comme des autres copies. La vertu ne se forme dans l'âme que par la coopération de son original ; puisqu'il est la source de tous les biens & de la lumière. L'exemplaire conféré sur les manuscrits , & le manuscrit de Florence , ont lu γένεσις , *production , naissance* , au-lieu de ἐπίστασις , *existence*.

Mais c'est inutilement que nous possédons cette image.] La leçon du texte imprimé m'avoit paru fort bonne , *καὶ ἐπὶ τὸ κτώμενον* , *ce que nous avons acquis est inutile* : mais j'ai trouvé à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits , *καὶ οὐκ ἀρκεῖ τὸ κτώμενον* , *ce que nous avons acquis ne suffit pas* : Et enfin j'ai vu que le manuscrit de Florence a lu *καὶ οὐκ ἀρκεῖ τῷ κτώμενῳ* ; ce qui m'a paru la véritable leçon ; c'est elle que j'ai suivie , parce qu'elle fait un très-beau sens. *Il ne suffit pas*

d'avoir acquis cette image, si l'on ne regarde continuellement, &c. Il n'en est pas de notre ame, & de Dieu, comme des autres originaux, & des autres copies. La copie d'un original une fois faite, conserve toujours sa ressemblance indépendamment de l'original qu'elle représente ; mais notre ame a beau être l'image de Dieu, cette image se perd bientôt, & s'efface, si nous n'avons continuellement cet exemplaire devant les yeux ; car c'est cet original qui perfectionne toujours sa copie, & qui l'entretient.

Que d'agir toujours en adressant toujours nos prières.] Il manquoit ici quelque chose au texte imprimé. L'exemplaire conféré sur les manuscrits avoit à la marge *μετὰ τῇ εὐχισθαι τῆς πρώτης αἰτίας*, &c. ce qui approche de la véritable leçon que présente le manuscrit de Florence, *μετὰ τῇ εὐχισθαι πρὸς τὴν πρώτην αἰτίαν*, car il s'agit ici de la prière jointe à l'action.

Page 189.

Et qui s'est purgée elle-même comme l'œil.] J'ai suivi la leçon de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, qui est confirmée par le manuscrit de Flo-

rence, *ιαυτην διασμήξασα*, au-lieu de *ιαυτης διασμήξασα*.

C'est la connoissance des Dieux, la science Théologique, & le discernement juste de tous les êtres.] Voila en quoi

Page 290

Pythagore faisoit consister la science Théologique, à connoître Dieu, & les êtres raisonnables qu'il a créés, & à pratiquer tout ce que cette connoissance exige nécessairement. Que les hommes feroient heureux, s'ils se renfermoient encore dans ces bornes!

Jusqu'où ils s'étendent, c'est leur différence spéciale.] Les substances raisonnables, voila le genre commun qui renferme toutes les especes, les Dieux, les Anges, les hommes. C'est là ce que Pythagore appelle *οὐρασιον*, qui renferme l'ordre & le rang qu'elles occupent. *ἡ τε ἑκαστα διέχεται*, jusqu'où chacune d'elles s'étend; car ces especes sont différentes: les Dieux ne se confondent point avec les Anges, ni les Anges avec les Dieux, ou avec les hommes; ni enfin les hommes avec les Anges ou avec les Dieux: chacun de ces êtres a ses bornes marquées. *ἡ τε κρατεῖται*, ce qui les renferme & les lie;

c'est-à-dire , ce qui les réunit , & qui fait de ces especes différentes un seul & même genre , & un seul tout , de maniere que la dernière espece remonte à la première par son milieu. Je me suis arrêté pour expliquer ce passage de Pythagore , & à confirmer l'explication qu'Hiéroclès lui a donnée , parce que Saumaïse l'a fort mal expliqué dans sa préface sur la version Arabe du Tableau de Cébès.

Page 191. *Ni les moyennes premières ou dernières.*] J'ai ajouté ces mots qui manquent visiblement au texte , & qui sont suppléés à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits , οὐτε τὰ μέσα πρῶτα ἢ ἑσχατα.

Page 192. *Et par cette séparation , & par cette union rassemblées , ils remplissent & achevent toute la constitution & tout l'arrangement de cet ouvrage divin.*] Car par leur séparation ils remplissent & achevent cet ouvrage divin , en ce que par là l'univers est rempli & orné de créatures intelligentes qui font sa perfection : & par leur union , ils le remplissent & l'achevent encore , en ce que par là tout remonte à Dieu ,

& que c'est Dieu qui remplit tout, qui aime tout, & qui perfectionne tout.

Que la tradition nous a appris à honorer.] Il appelle *tradition*, ces vérités que les Egyptiens avoient apprises aux Grecs, & qu'ils avoient reçues du peuple de Dieu & des anciens Patriarches. Platon parle de même de ces traditions. *Il faut donc croire ces traditions qui sont si sûres & si anciennes, & ajouter foi au témoignage des Législateurs qui nous les ont transmises, à moins que nous ne voulions les accuser d'être fous.* Et dans un autre endroit; Dieu, comme nous l'apprenons de l'ancienne tradition, ayant en lui le commencement, le milieu, & la fin de toutes choses, &c.

Page 1932

Dans le xi^e
liv. des Loix,
tom. 2. p.
927.

Dans le vi
liv. des Loix,
tom. 2. p.
715.

Et cette connoissance de science ne se forme que dans ceux.] Ce passage est défectueux dans le texte imprimé, & il paroît entier dans le manuscrit de Florence, où au-lieu de *κοσμοῦντων*, on lit *κοσμοῦσιν ἐγίνεταί*, & au-lieu de *μετισταίνων*, on trouve *μετισταμένοις*. Ma traduction le fait assez entendre.

De ces êtres incorporels.] Il y a dans

le texte, *de ces êtres immortels* : mais au-lieu de ἀθάνατον, *immortel*, l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence, lisent ἀσώματον, *incorporel* ; & c'est la véritable leçon. Quand il appelle ces êtres raisonnables *incorporels*, il parle du corps terrestre & grossier ; car il leur donnoit un corps subtil, comme on le verra dans sa suite.

Page 194.

La nature en formant cet univers sur la mesure & proportion divine.] Comme Hiéroclès vient de marquer les véritables bornes de la Théologie, il marque ici celles de la Physique, & il insinue qu'on doit se contenter de ne pénétrer dans cette science qu'autant qu'il faut, pour savoir que Dieu a créé cet univers, & lui a communiqué différents traits de ses perfections. Que toutes ses parties sont subordonnées les unes aux autres par la même loi qui les a établies ; & que l'homme tenant le milieu entre les êtres supérieurs & les êtres inférieurs, peut par le mouvement de sa volonté, s'unir aux uns ou aux autres, & participer à la nature de la bête, qu'à

celle de Dieu. Pythagore ramenoit donc la Physique à la morale; & c'est ce que Socrate a suivi.

De là vient que la circonférence.]

Page 198a

Hiéroclès veut dire à mon avis, que la circonférence, & le centre pouvant être regardés comme le principe de la Sphere de l'univers, Dieu n'a négligé ni l'un ni l'autre, & a voulu qu'ils fussent variés & ornés selon leur nature, & qu'ils portassent les marques de sa gloire & de sa puissance.

C'est pourquoi tantôt.] Au-lieu de $\delta\iota\omicron\ \pi\rho\acute{o}\tau\omicron\nu\ \mu\acute{\epsilon}\nu$, qui est dans le texte imprimé, j'ai lu $\delta\iota\omicron\ \pi\acute{o}\tau\epsilon\ \mu\acute{\epsilon}\nu$, comme on lit dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence.

Vers l'entendement & la vertu.] J'ai ajouté ces derniers mots, *& la vertu*, parce qu'ils paroissent dans le manuscrit de Florence.

Car ainsi il ne seroit pas homme.] Le texte est fort bien corrigé dans le manuscrit de Florence, $\alpha\upsilon\tau\omega\ \gamma\alpha\rho\ \epsilon\kappa\ \alpha\upsilon\tau\omicron\ \eta\upsilon\ \alpha\upsilon\tau\omicron\ \rho\omega\tau\omicron\varsigma$. Si l'homme pensoit & connoissoit toujours de même, il ne seroit pas homme, mais Dieu; car il n'y a

que Dieu qui ait ce grand avantage par sa nature.

Page 197. *L'essence humaine étant donc telle.]* J'ai suivi ici la leçon que j'ai trouvée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, où l'on a suppléé ces deux mots, *τοιαύτη οὐση*, qui manquent au texte ; *προσέκει οὖν τῇ αὐθροωτίν οὐσίᾳ τοιαύτη οὐση*. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Page 198. *Car de ce que l'essence des êtres nous est cachée, de là vient que nous espérons, &c.]* Hiéroclès combat ici visiblement l'erreur de ceux, qui prenant trop grossièrement la doctrine de Pythagore, se flattoient que l'homme pouvoit devenir Dieu, ou se persuadoient qu'il pouvoit devenir bête, ce que la loi de la création ne peut souffrir : mais c'est de quoi on a assez parlé dans la vie de Pythagore, & dans celle de Platon.

Page 199. *Car étant, & demeurant toujours l'homme, elle est dite devenir Dieu ou bête par le vice ou par la vertu.]* On ne peut dire plus clairement que toute cette métempsychose de Pythagore n'étoit qu'une figure pour faire enten-

dire que l'homme devient semblable aux bêtes par le vice, ou à Dieu par la vertu; & qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre par sa nature,

Et qui mesure Dieu, s'il est permis de parler ainsi, par la connoissance de soi-même.] C'est l'explication littérale du texte imprimé, καὶ παραμετρῶν τὸν θεὸν τῇ ἑαυτοῦ γνώσει. Ce qui peut faire un assez bon sens; car mesurer Dieu par la connoissance de soi-même, c'est en se considérant comme le dernier des êtres raisonnables, voir Dieu si fort au-dessus de soi, que l'on connoisse manifestement qu'il n'est possible ni que la créature s'élève jusqu'à Dieu, ni que Dieu se rabaisse jusqu'à la créature. Les bornes de tous ces êtres sont marquées, & ne se confondent jamais. Voilà tout ce que je puis dire pour justifier le texte. Cependant, comme c'est plutôt par la connoissance de Dieu que nous devons parvenir à la connoissance de nous-mêmes, je crois que le manuscrit de Florence nous rend la véritable leçon de ce passage, καὶ παραμετρῶν τῷ θεῷ τὴν ἑαυτοῦ γνώσιν. *Et qui mesure la*

connoissance de soi-même par la connoissance de Dieu. Pour être libre & dégagé de ces espérances folles, & de ces craintes extravagantes, le seul moyen, c'est de juger de son essence par la connoissance qu'on a de l'essence de Dieu. Cette essence de Dieu étant bien connue, nous fait voir & sentir que notre ame ne peut jamais changer : ainsi voila cette prétendue métempsychose bannie.

Page 200.

Et se met en état de ne pouvoir jamais être trompé ni surpris.] Il n'y a personne qui puisse entendre les mots du texte, καὶ ἀνεξαπατήτου ἀπάτης τυγχάνει. J'ai suivi la correction de Casaubon, qui a lû καὶ ἀνεξαπατήτου ἐξουσις τυγχάνει. Il acquiert l'habitude intrompable, s'il étoit permis de parler ainsi : mais je viens de m'appercevoir que le manuscrit de Florence nous redonne la véritable leçon, τῆς ἀνεξαπατήτου ἐλπίδος τυγχάνει. Spem nanciscitur infallibilem, & quæ numquam vana sit. Il se met en possession d'une espérance qui ne peut jamais être vaine, & qui ne le confondra jamais.

Page 202.

Ce qui a fait dire avec beaucoup de raison

raison par Héraclite, que notre vie est la mort, & notre mort la vie.] Je n'ai osé hasarder le mot d'Héraclite, comme Hiéroclès le rapporte; car il dit à la lettre, *que nous vivons leur mort, & que nous mourons leur vie*; c'est-à-dire, que pour les ames, ce que nous appellons mourir, c'est leur vie; & ce que nous appellons vivre, c'est leur mort; que notre vie est leur mort, & notre mort leur vie. Ce qui est une suite nécessaire du dogme de la préexistence des ames; car pour une ame qui feroit dans le Ciel, descendre ici pour y vivre, ce feroit mourir; & mourir, ce feroit vivre. Mais indépendamment de ce dogme, le mot d'Héraclite; ne laisse pas d'être vrai; car venant au monde, & y prenant les affections charnelles, c'est alors que nous cessons proprement de vivre, & que nous mourons; au-lieu qu'en dépouillant ces mêmes affections, & mourant au monde, nous recommençons à vivre, parce que nous vivons en Dieu; en qui seul est la vie.

Dans les noires campagnes de l'Injure.] Dans ces Vers d'Empédocle,
Tome II. S

Page 203.

410 REM. SUR LES VERS DE PYT.

L'Injure est ici une Déesse; c'est la Déesse Até, le Démon de discorde & de malédiction, la Déesse de l'injure, dont Homere fait un affreux portrait dans le XIX livre de l'Iliade, où il dit que Jupiter la précipita du ciel en terre, où son unique emploi est de nuire, & de faire du mal.

Tom. 3. p.
248.

Dans la prairie de la vérité.] C'est de cette prairie de la vérité, que Platon dit dans son Phedre, que la partie la plus noble de l'ame tire toute sa nourriture; c'est là où elle sent renaître les ailes qui lui font reprendre son vol. Je ne fais si c'est Pythagore ou Socrate qui a imaginé cette prairie de la vérité. Elle est bien opposée aux campagnes de l'injure. Dans celle-là tout est charité & lumière; & dans celle-ci, tout est ténèbres, malédiction & horreur.

Où il boit à longs-traits l'oubli de son bonheur.] Le Vers d'Empédocle est mal rapporté dans le texte, au lieu de αἰῶνος ἀμελεῖς, il faut lire αἰῶνος ἀμερεῖς, privé de la vie bienheureuse; & c'est ainsi qu'il est écrit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits,

Parce qu'il recouvre l'entendement & la science.] Il n'est parlé dans le texte que de la science ; *parce qu'il recouvre la science* : mais le pluriel qui suit , comme ses parties essentielles , fait bien voir qu'il manquoit ici un mot. L'exemplaire conféré sur les manuscrits l'a heureusement suppléé ; car au-lieu de ὁ λόκληρος δὲ τῇ τῆς ἐπιστήμης, &c. il met ὁλοκληρος δὲ τῇ νοῦ καὶ ἐπιστήμης, ὡς οἰκείων μερῶν, ἀναλήψει. Ainsi parties essentielles est fort bien dit au pluriel , parce qu'il y en a deux , l'entendement & la science.

Et qu'il n'est pas possible que les maux soient bannis de cette terre, ni qu'ils puissent approcher de la divinité.] Le manuscrit de Florence présente ce passage tout autrement ; car il ajoute une ligne entiere, ἀλλ' οὐδ' ἀπολείσθαι τὰ κακὰ δυνατόν, οὔτε ἐν θεοῖς εἶναι (τὴν μη κεκαθαρμένην ψυχὴν ἐξιοῦσαν ἐκ τοῦ σώματος;) car il n'est possible, ni que les maux soient bannis de cette terre , ni qu'une ame qui est sortie du corps sans être purgée, soit reçue parmi les Dieux. Si c'est là véritablement comme Hiéroclès avoit écrit, il n'a pas rendu le

412 REM. SUR LES VERS DE PYT,

Tom. 1. p.
176.

passage de Platon tel qu'il est ; car Platon n'y parle nullement de l'ame. Voici les propres termes , ἀλλ' οὐτ' ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνατόν , ὧ θεόδωρε , ὑπεναντίον γάρ τι τῷ αγαθῷ αἰεῖ εἶναι ἀνάγκη , οὐτ' ἐν θεοῖς αὐτὰ ἰδρύσθαι , τὸν δ' ἐ' θνητῶν φύσιν κ' τόνδε τὸν τόπον περιπολεῖ ἐξ ἀναγκῆς. Le mot αὐτὰ, marque certainement que Platon continue à parler des maux.

Page 205.

C'est devenir juste & saint avec prudence.] Ces paroles de Platon sont remarquables. Lorsque la prudence n'est pas de la partie , il n'y a ni justice ni sainteté.

Page 207.

Ils s'enfoncent volontairement dans tout le désordre des passions.] Il y a dans le texte imprimé , ταῖς ἀμεριμνίαις τῶν παθῶν , ce qui ne peut rien signifier qui convienne ici. L'exemplaire conféré sur les manuscrits , & le manuscrit de Florence rétablissent fort bien ce texte , en lisant ταῖς ἀμετρίαις τῶν παθῶν.

Page 208.

Car tout homme qui ne voit point par lui-même , ou qui n'entend point celui qui l'avertit , est entièrement inutile & désespéré.] Hiéroclès rapporte ici les propres termes de deux vers d'Hésiode

ET SUR LES COMM. D'HIÉROC. 413
dans son Poëme des œuvres & des
jours. Les voici,

Ὅς οἷε καὶ μήτ' αὐτὸς νοεῖν, μήτ' ἄλλου
ἀκούων,

Εἷν θυμῷ βάλλεται, ὅδι' αὐτ' ἀχρὺτος ἀνὴρ.

*Cet éloignement de Dieu est désigné
ici par le sort qui aveugle les hommes,
& qui leur ôte l'esprit.]* Le manuscrit
de Florence a fort bien rétabli ce pas-
sage, au-lieu de ces mots τὸν γὰρ ἀπὸ
θεοῦ χωρισμὸν βλάπτοντα τὰς φρένας ἢ πρὸς
γῆν νεύσει, on lit τὸν γὰρ ἀπὸ θεοῦ
χωρισμὸν ἢ βλάπτουσα τὰς φρένας μοῖρα νῦν
δηλοῖ. L'exemplaire conféré sur les
manuscrits, a lu comme le manuscrit
de Florence, ἢ βλαπτουσα τὰς φρένας
μοῖρα. Mais au-lieu de χωρισμὸν, il lit
χωρισμένον, ce qui est vicieux; & il
reçoit ἢ πρὸς γῆν νεύσει; ce qui est né
manifestement de la glose apposée sur
le mot μοῖρα, pour faire entendre que
ce sort n'est autre chose que le pen-
chant qui nous précipite vers la terre.
Et cette glose est tirée du texte d'Hié-
roclès même, comme il s'est expliqué
dans la suite, p. 269 du texte Grec,
τῇ πρὸς τὸ μερικὸν καὶ θνητὸν ζῶον νεύσει.

Page 1084

S iij

414 REM. SUR LES VERS DE PYT.

Car c'est une nécessité que le fou soit sans Dieu, & que celui qui est sans Dieu soit fou.] C'est ce qui a fait dire à David dans le pseaume 13. Dixit insipiens in corde suo, non est Deus. L'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu.

Pouffés d'un malheur dans un autre malheur, comme des cylindres par le poids de leurs actions impies.] Voici un passage où il a fallu corriger le texte & le commentaire ; car il n'est pas possible de s'en tirer autrement. Au lieu donc de οἱ δὲ κύλινδροις, il faut lire dans le texte οἱ δὲ κύλινδροι, & dans Hiéroclès οἶον κύλινδροι : car ce sont les méchants qu'il compare à des cylindres, & non pas leurs actions. Développons la comparaison pour rendre cette correction plus sensible. Les Stoïciens, pour accorder la destinée avec la liberté, disoient que la nature, par l'enchaînement des causes, agissoit sur l'homme, & le portoit à telles ou telles inclinations ; mais qu'ensuite c'étoit lui-même, qui par sa propre volonté, & par sa détermination, suivoit ou modéroit ce mou-

vement qui lui étoit imprimé, & ils se servoient de cette comparaison que Cicéron rapporte dans son fragment de la destinée, comme il l'a tirée des livres de Chrysippe : *Ut igitur, inquit, qui protrudit cylindrum, dedit ei principium motionis, volubilitatem autem non dedit; sic visum objectum imprimet illud quidem & quasi signabit in animo suam speciem, sed assensio nostra erit in potestate. Eaque, quemadmodum in cylindro dictum est, extrinsecus pulsa, quod reliquum est, suapte vi & natura movebitur.* On peut voir Aulugelle, livre VI, chap. II. Chrysippe avoit tiré sans doute cette comparaison de ces Vers de Pythagore; mais il me semble qu'il n'en avoit pas bien pris l'esprit. Pythagore ne compare pas généralement tous les hommes à des cylindres; car le sage qui regle ses inclinations, & qui les soumet à la Loi, ne peut être comparé à un cylindre, qui dès qu'il a reçu le mouvement, roule sans pouvoir jamais s'arrêter par lui-même. Mais il leur compare les méchants, qui dès qu'ils sont esclaves

416 REM. SUR LES VERS DE PYT.

du péché, sont entraînés par leur propre poids dans le précipice.

Page 209.

Qui ne porte au mal les insensés.] Au-lieu de *ὁ μὴ πρὸς κακοῦ*, qui ne signifie rien, il faut lire comme dans le manuscrit de Florence, *ὁ μὴ πρὸς ἀφορμὴν κακοῦ*. Tout est occasion de mal aux insensés.

Page 210.

Or le mal attaché à notre nature, & qui est en même-temps un mal acquis, c'est l'abus que nous faisons de notre liberté.] Cet abus est un mal naturel, en ce qu'il a sa racine dans ce corps mortel ; & il est en même-temps un mal acquis, en ce que pouvant l'arracher & l'extirper, nous le nourrissons & le laissons croître. Cela me paroît fort beau.

Par cette malheureuse opinion, de croire pouvoir résister à Dieu.] Il ne dit pas, *par résister à Dieu* ; mais *par cette opinion de croire pouvoir résister, δοκεῖν*. Car Dieu est toujours le plus fort ; & lorsque nous refusons de faire la volonté de Dieu, Dieu accomplit en nous la sienne.

Page 211.

Et qui est excitée par ce malheureux germe qui est en nous.] Hiérocès décrit ici admirablement le mal qui réside en

nous ; cette Loi de péché dont parle saint Paul , qui est dans les membres de notre corps , & qui combat contre la Loi de l'esprit.

De fuir cette mauvaise contention , en nous jettant dans la contention toute bonne.] Il semble qu'Hiéroclès fasse allusion ici au célèbre passage d'Hésiode , qui dit au commencement de son Poëme des œuvres & des jours , *que dans ce monde il y a deux contentions ; l'une , que les sages approuvent ; & l'autre qui est très-mauvaise , & qui n'aime que les guerres & les combats.* L'explication que ce Philosophe donne par-là à ce passage , en suivant les vues de Pythagore , convient parfaitement à ce Poëte , qui donne des préceptes de morale dans ses leçons économiques.

En rond par lui-même , & en droite ligne par sa chute.] Comme le cylindre ne commence pas son mouvement par lui-même , & qu'il demeure en repos , s'il n'est poussé ; de même notre ame ne se perd , que lorsqu'elle est excitée par l'objet qui la détermine. Voila en quoi son mouvement est involontaire dans son principe , comme celui du

S v

Page 2124

Page 2154

cylindre. Mais comme le cylindre, dès qu'il est une fois poussé, se meut en rond par sa propre figure ; de même notre ame, dès qu'elle est mue par l'objet, se tourne de telle ou telle maniere par elle-même, sans que rien de dehors contribue à ce mouvement, & voila comment il est volontaire. C'est ainsi, je pense, qu'Hiéroclès a pris la pensée de Pythagore : mais la comparaison ne paroît pas entièrement juste ; car dès que le cylindre est poussé, il ne dépend plus de lui de ne pas rouler ; au-lieu que notre ame a beau être mue, elle peut être toujours maîtresse de ses mouvemens. Cela n'est vrai que de ceux qui sont esclaves du vice.

Car comme le cylindre n'est plus capable du mouvement circulaire autour de son axe, dès qu'il est gauchi. Si j'entends bien ce texte d'Hiéroclès, il compare l'ame qui demeure attachée à la droite raison, il la compare à un cylindre qui est bien droit, & qui par conséquent se peut toujours mouvoir en rond, & conserver le mouvement circulaire, à cause de sa figure, qui est

telle qu'elle doit être ; au-lieu que l'ame, qui s'éloigne de la droite raison, est comme un cylindre tortu qui n'est plus capable du mouvement circulaire, parce qu'il n'est pas droit, & qu'il n'a pas la figure qu'il doit avoir. Mais je doute qu'Hiéroclès ait bien pris le sens de la comparaison de Pythagore, qui comme je l'ai déjà dit, n'a pas comparé les hommes en général au cylindre, les bons au cylindre droit, & les méchants au cylindre tortu, qui n'est plus même un cylindre ; mais il compare tous les méchants au cylindre, qui étant une fois mu, est entraîné, & roule par son propre poids.

Et de l'union avec Dieu.] Au-lieu de *συσσῶς*, je crois qu'il faut lire comme dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, *συσσῶς*.

Et est emporté hors du droit fil.] Dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, on lit *καὶ ἐκφέρεται ἐκ τῆς εὐθείας αἰσθητικῆς προσπαθείας*, &c. mais au-lieu de *ἐκ τῆς εὐθείας*, je crois qu'il faut lire *ἀπὸ τῆς εὐθείας*, ce qui répond à *τὸ ἐξ ἑτοῦ λόγου ἀποπειροῦσα*.

S vj

Page 215. *Scul moyen d'attirer son secours.]* J'ai suivi ici le texte imprimé, *καὶ βοη-
θείας αἰτίαν*, & la seule cause du secours ;
ce qui fait un très-beau sens. Je suis
pourtant obligé d'avertir que le ma-
nuscrit de Florence lit *καὶ βοηθείας αἰτη-
σιν*, pour lui demander son secours.

Page 218. *Et le nom de Dieu qui lui est véri-
tablement propre.]* Tout ce qu'Hiéro-
clès dit ici du nom de Jupiter, ou de
Ζεὺς est tiré du Cratyle de Platon, où
Socrate dit que n'y ayant point d'au-
tre Dieu que Jupiter qui soit la cause
de la vie des hommes & de tous les
animaux, c'est à bon droit qu'il a été
appelé *Ζεὺς*. *συμβαίνει οὖν ὁρθῶς ὀνομα-
ζεσθαι οὕτως, τῷ θεῷ εἶναι δι' ὃν ζῆν αὐ-*

Tom. 1. p.
396.

πᾶσι τοῖς ζῶσιν ὑπάρχει.
Aujourd'hui parmi nous les noms qui
nous paroissent les plus propres, le ha-
sard & la convention des hommes les
produisent bien plutôt, &c.] C'est une
dispute célèbre parmi les Philosophes,
si les noms sont imposés par la nature,
φύσει, ou par la simple convention des
hommes, *θέσει*, & c'est la matiere du
Cratyle de Platon. Hiéroclès fait ici
l'opinion la plus sage, qui est, que les

premiers nomenclateurs très-instruits de la nature des êtres, comme éclairés de Dieu même, ont donné aux choses leur véritable nom; au-lieu que ceux qui sont venus après, déchus de cette connoissance, n'ont donné que des noms faux, ou impropres que le hasard leur a fait trouver, ou dont ils sont convenus entre eux.

Que si on appelloit un méchant homme, homme de bien; & un impie, homme pieux.] L'exemplaire conféré sur les manuscrits, a lu *Ἀγαθόν*, au-lieu de *Ἀγαθός*, & *Εὐσεβίος*, au-lieu de *Εὐσεβής*. Ainsi il faudroit traduire, que *si on appelloit un méchant homme, Agathon; & un impie, Eusebe*. Et cette leçon est confirmée par le manuscrit de Florence. Il est certain qu'*Agathon* & *Eusebe*, sont des noms d'hommes: mais ce qui m'empêche de déférer ici à l'autorité de ces manuscrits, c'est qu'Hiéroclès ne parle pas des noms qu'on donne ordinairement. Au contraire, il veut faire voir la fausseté des noms par une comparaison tirée de ceux qu'on pouroit donner, & qu'on ne donne pourtant pas; car ni

Tom. 1. p.
394.

Agathus ni *Eusebe* , ne sont pas des noms propres , ce sont des adjectifs ; & ce qui me confirme dans cette pensée , c'est que ce passage paroît tiré d'un endroit du *Cratyle* de Platon , où il y a *Agathus* & *Eusebes* ; & nullement *Agathon* & *Eusebius*.

Page 219.

Car ceux qui les premiers ont imposé les noms , ont fait par la sublimité de leur sagesse.] Voici un grand éloge des premiers nomenclateurs. Il faut qu'ils ayent été doués d'une sagesse sublime , pour avoir exprimé par les noms la nature des choses qu'ils ont nommées. Mais cet éloge ne convient qu'en partie aux Grecs ; il est dû tout entier aux Hébreux qui ont fait connoître mieux que tous les autres peuples du monde , la nature des choses , par l'imposition des noms. Aussi l'Écriture sainte dit d'Adam , que *le nom qu'il donna aux animaux étoit leur véritable nom* , parce que ce nom marquoit leurs propriétés , & leur nature. Et c'est ce que Socrate avoit bien connu.

Comme les excellents statuaires.]
C'est-à-dire , que comme les excel-

lents statuaire ont tâché par la noblesse, & par la majesté de leurs figures, d'exprimer les vertus & les propriétés de leurs originaux, les premiers nomenclateurs se sont efforcés de même de rendre les noms, les véritables images des choses.

Car ils ont rendu les noms dans leur son même, les symboles de leurs pensées; & ils ont rendu leurs pensées, les images très-ressemblantes & très-instructives des sujets sur lesquels ils ont pensé.] Ce passage avoit été jusqu'ici inintelligible; mais il est rendu intelligible & clair dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, qui ont lu, τὰ γὰρ ἐν τῇ φωνῇ ὀνόματα, σύμβολα τῶν ἐν τῇ ψυχῇ νοήσεων ἀπειργάζοντο, τὰς δὲ νοήσεις αὐτὰς γνωστικὰς εἰκόνας τῶν νοηθέντων πραγμάτων ἐποιοῦντο. Cela explique admirablement ce qu'ont fait ceux qui ont donné aux choses leur véritable nom. Ils ont tellement embrassé & connu les sujets qui ont fait l'objet de leurs pensées, que ces pensées sont devenues les images véritables & ressemblantes de ces objets, images instructives,

c'est-à-dire, capables de les faire connoître ; & qu'ensuite ils ont expliqué & rendu ces pensées par des noms qui les ont parfaitement représentées.

En effet ces grandes ames par leur application continuelle, aux choses intelligibles.] Hiéroclès fait voir ici très-clairement que l'enthousiasme, ou l'inspiration nécessaire pour donner aux choses leur véritable nom, ne peut venir que de Dieu, & de la méditation des choses divines. Ce qui est très-vrai, & s'accorde parfaitement avec l'Ecriture sainte. Tout ce passage est parfaitement beau.

Qui par le son même, & par les lettres employées pour les former.] Il prétend que les noms que ces hommes divins, ces premiers nomenclateurs ont donnés, ont été les images parfaites des choses nommées, non-seulement par leur signification & leur énergie, mais encore par leur son & par leur figure. Ce qui s'accorde avec ce que les Hébreux ont écrit de leur Langue, que les figures de ses lettres n'étoient point par accident, mais qu'elles étoient formées de telle & de telle manière ;

par des raisons certaines qui convenoient à chaque caractère. Dans le Cratyle de Platon, Socrate tâche de prouver la même chose des lettres Grecques dans la formation des mots,

Et conduit à la connoissance de leur nature, ceux qui les ont bien entendus.]

Page 216

Voilà ce qui fait dire par Philon Juif, que le commun des hommes impose des noms bien différents des choses, de maniere qu'autre est la chose nommée, & autre le nom qu'on lui a donné ; mais que dans les livres de Moïse, les noms sont les expressions très-vives & très-sensibles des choses, de maniere que la chose même passe dans le nom, sans qu'il y ait la moindre différence.

De sorte que la fin de leur contemplation a été pour nous le commencement de l'intelligence.] Cela est parfaitement bien dit, & peut être appliqué généralement à tous ceux qui ont étudié la nature, les mœurs, &c. & qui nous ont fait part de leurs travaux. La fin de leur contemplation a été le commencement de notre intelligence ; mais cela est encore plus vrai des Ecrivains sacrés. La fin de

leur contemplation a été le commencement de notre instruction ; car après qu'ils ont été pleinement instruits , ils ont commencé à nous instruire.

C'est ainsi que le Créateur de toute chose a été appelé par ces grands génies , tantôt du nom de quaternaire.] Ce qu'Hiéroclès dit ici est encore plus vrai , quand ce qu'il appelle ici *quaternaire* , est connu pour le tetragrammaton ineffable , ou le *Jehovah* des Hébreux comme je l'ai expliqué.

Qui découlent toujours de l'essence du Créateur.] Le manuscrit de Florence , au-lieu de οὐσία, de l'essence, lit αἰτία, de la cause qui a tout créé.

Page 221.

Quel est le Démon dont ils se servent, c'est-à-dire , quelle est leur ame.] Comme les Pythagoriciens enseignoient que chaque homme avoit un Démon , un Ange pour gardien , & qu'il l'avoit choisi lui-même , on auroit pu croire qu'ici , *quel est le Démon dont ils se servent* , signifioit quel est le Démon qu'ils ont choisi pour leur guide & leur conducteur. Mais Hiéroclès s'éloigne de ce sentiment , & avec raison. On pourroit connoître ce con-

ducteur , sans être pourtant délivré de ses maux , au-lieu qu'on ne peut connoître son ame , sans parvenir à cette délivrance ; car connoître son ame , c'est connoître que Dieu l'a créée libre , qu'il a mis tous les biens devant elle , & qu'il dépend d'elle de les embrasser , en suivant les inspirations de Dieu.

Dépendent nécessairement la délivrance de nos maux.] Au-lieu de ἀποταγήν , qui est dans le texte , j'avois corrigé λύσις. Mais l'exemplaire contéfé sur les manuscrits , & dans le manuscrit de Florence , m'ont fourni la véritable leçon , ἀποφυγήν , qui dit la même chose pour le sens , & qui approche plus du mot du texte.

Mais cela est impossible ; car il ne se peut qu'ils s'appliquent tous à la Philosophie.] Il ne faut donc pas s'étonner que selon la doctrine de ces Philosophes , le nombre de ceux qui se délivroient de leurs maux fût si petit , puisque cette délivrance étoit l'ouvrage de la Philosophie. Quelle misère ! Si Hiéroclès avoit lui-même ouvert les yeux , & vu les biens qui étoient près de lui , il auroit connu

une voie bien plus facile & plus sûre ; il auroit connu que le salut n'est nullement le fruit de l'étude & du favoir ; & que le plus ignorant peut y parvenir comme le plus savant. Il n'a qu'à croire, & qu'à vivre selon cette foi. Il n'a pas besoin d'autre Philosophie.

Page 222. *Et dans un état tout divin.*] Le Grec dit, *Et dans un sort tout divin.* Sort, dans les auteurs Grecs, comme chez les Hébreux, signifie souvent *partage*.

Page 224. *Mais c'est ce qu'on ne peut entendre, même sans impiété.*] Le texte imprimé dit *ἢ ταῦτα μὲν οὐδ' ὅσιος ἐπινοῶν.* *Mais c'est ce qu'on ne peut penser même sans impiété.* Et c'est ce qui m'avoit paru absurde, car une impiété pour être impiété n'a pas besoin d'être proférée, c'est assez qu'on la pense. Le manuscrit de Florence a bien lu à mon avis, *ἐπαίον*, *entendre* ; car cela dit une grande vérité, qu'il y a des choses qui rendent impies ceux qui n'ont fait seulement que les entendre.

Page 226. *Mais ce sont ceux qui ne voient ni n'entendent que les biens sont près d'eux.*] Cela s'accorde avec ce que Jésus-

Christ dit à ses disciples. *Aurez-vous toujours des yeux sans voir , & des oreilles sans entendre ?* S. Marc VIII, 18. Mais ces yeux & ces oreilles, c'est à Dieu de nous les ouvrir.

En effet , s'il depend de Dieu d'attirer tous les hommes à la vérité même malgré eux.] Hiéroclès ne nie pas qu'il dépende de Dieu d'attirer à lui les hommes ; mais il nie qu'il puisse les attirer malgré eux : & en cela il est conforme à la saine doctrine. *Dieu ne force personne*, dit saint Jean Chrysostome, *mais il attire ceux qui le veulent.* ὅτι μὴ βουλομένοις ἐν βιάζεται ὁ θεός, ἀλλὰ βουλομένοις ἔλκει. *Ceux qui le veulent ; c'est-à-dire , ceux qui suivent volontairement ses inspirations.* Ainsi quand Jésus-Christ, dit dans saint Jean, *Nemo potest venire ad me , nisi pater , qui misit me , traxerit eum.* *Personne ne peut venir à moi , si mon pere , qui m'a envoyé , ne l'attire.* Il ne parle pas d'une violence faite par force , comme l'ont mal cru ceux qui veulent détruire notre libre-arbitre ; mais il parle d'un secours donné à la volonté. Il est même impossible & con-

Page 227.

Hom. 43.

VI. 44.

Page 88. &
89.

tradictoire, que l'homme soit attiré à la vérité malgré lui, parce qu'il est impossible qu'il y soit attiré sans l'aimer; & l'aimant, il faut qu'il s'y porte nécessairement, mais d'une nécessité libre & indépendante, qu'Hieroclès a fort bien connue, & qu'il appelle *nécessité de l'esprit*, mille fois plus forte que toute la violence qui vient du dehors, qui n'a nul empire sur la volonté. Il est si vrai que notre ame se porte aussi volontairement, qu'inafailliblement, à ce qui la charme, que la plus grande violence n'est pas capable de l'en empêcher.

Nous ne devons ni pratiquer, ni méditer, ni aimer le bien, si c'est à Dieu seul à nous délivrer du vice.] Hieroclès pousse trop loin la coopération de l'homme dans l'œuvre de sa régénération; car il est certain que c'est Dieu seul qui nous donne la vertu, & qui nous délivre du vice. Il est vrai que nous y contribuons de notre part; mais ce que nous y contribuons vient de lui: ainsi c'est Dieu seul qui fait tout en nous; & lorsque nous y prêtons notre volonté, c'est Dieu

seul qui l'excite & la détermine , en nous faisant aimer le bien qu'il veut que nous fassions. Nos actions sont nôtres , parce que c'est notre volonté , notre libre-arbitre , qui les produit ; & elles sont aussi à Dieu , à cause de sa grace qui fait que notre libre-arbitre les produit.

Ni aimer le bien.] Il y a dans le texte imprimé une faute que le manuscrit de Florence a corrigée , καὶ ἐρωτῇ τίθεσθαι τῶν καλῶν. Il faut lire , καὶ ἐρωτῇ τίθεσθαι τὰ καλὰ.

L'essence raisonnable ayant reçu de Dieu son créateur , un corps conforme à sa nature.] Voici une autre erreur des Pythagoriciens , qui croyant l'ame spirituelle , ne laissoient pas de lui donner une espece de corps subtil & lumineux , parce qu'ils ne pouvoient concevoir qu'une chose finie & terminée , pût être sans corps. L'avantage que nous pouvons tirer aujourd'hui de cette erreur , car les erreurs des Païens ne laissent pas de nous conduire à la vérité , dont elles sont les enfants bâtards ; c'est que de l'aveu même de ces Philosophes , l'ame peut être revêtue d'un corps spirituel ; &

c'est là l'espérance des Chrétiens, après la résurrection ; car comme il y a un corps animal , il y a aussi un corps spirituel. S. Paul , 1. Corinth. xv.

De maniere qu'elle n'est ni corps , ni sans corps.] Elle n'est pas corps, parce qu'elle est revêtue d'un corps délié & subtil, qui la finit & la détermine. Voila le sens de cette rêverie des Pythagoriciens.

Comme dans les astres.] Car ces Philosophes croyoient que les cieux & les astres étoient animés. On peut voir dans la vie de Platon l'origine de cette erreur.

Et nées ensemble avec subordination.]
 Page 231. Le manuscrit de Florence, au lieu de *ἐν τάξει συμπεφυκότων*, a lu *ἐν ἰξεί συμπεφυκότων*. Mais j'aime mieux la leçon du texte imprimé. On lit de même dans la page suivante, *τὴν τάξιν*.

Car le Héros est une ame raisonnable, avec un corps lumineux.] Les Pythagoriciens croyoient que les Dieux & les Anges avoient aussi un corps.

Avec un corps immortel né avec elle.]
 On ne peut pas douter que ce ne fût là l'opinion de Pythagore , que ce corps

corps subtil & délié de l'ame, étoit né avec elle; car cela paroît par quelques passages du Timée : & c'est pourquoi Platon dit dans le Phedre, ἀθανάτων τὶ ζῶον, ἔχον μὲν ψυχὴν, ἔχον δὲ σῶμα, τὸν αἰεὶ δὲ χρόνον ταῦτα συμπεφυκότα. *Un animal immortel qui a une ame, mais qui a aussi un corps, & tous deux unis, & comme fondus ensemble dès le commencement.* Il semble pourtant qu'il y a eu des Pythagoriciens dans la suite, qui ont tenu que l'ame ayant été créée toute spirituelle, s'étoit insinuée dans l'ame corporelle, c'est-à-dire qu'elle s'étoit revêtue d'un corps délié & subtil, qu'ils concevoient comme un extrait des globes célestes. On n'a qu'à voir Jamblique VIII, 6; mais c'est peut-être s'arrêter trop longtemps sur ces visions.

En comparant l'ame divine & l'ame humaine à un char ailé, qui a deux chevaux & un cocher qui le conduit.]

Voici le passage de Platon comme il est dans le Phedre. Pour donner une idée de l'ame divine & de l'ame humaine, il lit τοιαυτὴ δὴ τῇ συμφύτῳ δυνάμει ἱποπλίου ζεύγους τε καὶ ἡνίοχου θεῶν μὲν οὐκ

ἵπποι καὶ ἡνίοχοι πάντες, αὐτοὶ τε ἀγαθοὶ
καὶ ἐξ ἀγαθῶν. τὸ δὲ τῶν ἄλλων μέμικται.
καὶ πρῶτον μὲν ἡμῶν ὁ ἀρχὼν συνωρίδας
ἡνιοχεῖ, εἴτα τῶν ἵππων ὁ μὲν αὐτῷ καλὸς
τε καὶ ἀγαθός, καὶ ἐκ τοιούτων· ὁ δὲ ἐξ
ἐναντιῶν καὶ ἐναντίος. χαλεπὴ δὲ καὶ δύσκολος
ἐξ ἀνάγκης ἡ περὶ ἡμᾶς ἡνιόχσις. Elle
ressemble à un char ailé qui a deux che-
vaux & un cocher nés ensemble. Les
chevaux & les cochers des Dieux sont
tous bons, comme venant de bons; &
ceux des autres sont mêlés. Et premiè-
rement celui qui nous gouverne conduit le
char. L'un de ses chevaux est bon &
docile, & vient de tels; & l'autre ve-
nant de tout contraires, est aussi con-
traire; c'est-à-dire rebelle & desobéis-
sant. Voilà pourquoi notre char est né-
cessairement si difficile à conduire. L'ex-
plication de cette image se présente
naturellement. Le cocher, c'est l'en-
tendement, la partie spirituelle de
l'ame; le char, c'est le corps subtil
que l'ame régit; les deux chevaux,
c'est la partie irascible, & la partie
concupiscible. Ces deux chevaux du
char des Dieux sont tous bons, parce
que ni l'excès, ni le vice n'approchent

de la divinité. Mais au char de l'ame humaine, l'un est bon & docile, c'est la partie irascible, qui sert & obéit à la raison; & l'autre est méchant & rebelle, c'est la partie concupiscible, qui foule aux pieds la raison, & ne connoît point de frein.

Ce qu'ils font entendre un peu obscurément par ces termes, & dans les purifications, & dans la délivrance de l'ame.] Cela est un peu obscur en effet; mais on ne laisse pas de le pénétrer. La vérité & la vertu sont les purgations de l'ame intelligente; l'abstinence de certaines viandes nétoie des souillures de la matiere, & empêche le corps subtil de l'ame de se mêler, & de se confondre avec ce corps terrestre & mortel; les purifications achevent d'emporter & de purger les tâches que ce corps subtil a contractées; & la force divinement inspirée, c'est à-dire, le pouvoir que Dieu nous a donné, & qu'il fortifie par son secours, de nous détacher de ces lieux, & de les fuir, acheve cette délivrance de l'ame, qui est le but de la Philosophie.

Que c'est en pratiquant la vertu, &

T ij

436 REM. SUR LES VERS DE PYT.

en embrassant la vérité & la pureté, qu'il faut avoir soin de notre ame & de notre corps lumineux. C'est le sens du passage d'Hiéroclès; car il vient de dire que pour la perfection de l'ame, c'est-à-dire, de la partie spirituelle de l'ame, on a besoin de la vérité & de la vertu; & pour la purgation de la partie corporelle, c'est-à-dire du corps lumineux, on a besoin de la pureté.

Page 233. *Que les Oracles appellent le char subtil de l'ame.]* Par ces Oracles, il entend quelques vers attribués à Orphée, ou bien il donne ce nom aux dogmes mêmes de Pythagore. Aurreste l'opinion que ces Philosophes avoient de ces chars est bien difficile à éclaircir; car ils en parlent fort obscurément. Ils enseignoient qu'ils étoient différents selon la dignité des ames. On peut voir l'instruction Théologique de Proclus, art. 204. Jamblique en parlant des chars des Démons, 5, 12, dit qu'ils ne sont tirés, ni de la matiere, ni des éléments, ni d'aucun autre corps qui nous soit connu. Et lorsqu'il parle des chars des ames; il paroît qu'ils concevoient ces chars

comme un extrait , & une quintessence des globes célestes. Proclus dit que le char de toute ame particuliere est immatériel , indivisible , & impassible. Dans la vie de Pythagore , je crois avoir découvert l'origine de cette opinion.

Or la pureté dont il parle ici.] J'ai suivi le manuscrit de Florence , dans lequel , au-lieu de αὐτὴ ἡ καθάρσις , on lit αὐτὴ ἡ καθάρσις.

Car le corps immatériel est la vie ; c'est lui qui produit la vie du corps matériel.] Voici le sens de cette rêverie de Pythagore , qui paroît d'abord fort difficile & fort obscure. Nous venons de voir qu'ils enseignoient que l'ame , avant que de venir animer ce corps mortel , avoit un corps spirituel & lumineux ; & comme ce corps mortel a une sorte de vie , ils concevoient que cette sorte de vie étoit l'effet du corps lumineux qui le remplissoit , & qu'ainsi ce corps mortel composé de la vie & de la matiere , étoit la véritable image de l'essence humaine , c'est-à-dire , de l'ame & du corps spirituel.

Par laquelle notre animal mortel est

T iij

complet, étant composé de la vie immatérielle, & du corps matériel.] Le manuscrit de Florence nous a rendu ce passage comme Hiéroclès l'avoit écrit; car au-lieu de το' θνητὸν ἡμῶν σῶμα, comme il y a dans le texte imprimé, on lit dans ce manuscrit, το' θνητὸν ἡμῶν ζῶον; & au-lieu de ἐκ τῆς ἀλόγου ζωῆς, on lit, ἐκ τῆς αὐλου ζωῆς; car ils regardoient la vie du corps animal, comme une vie en quelque façon immatérielle, puisqu'elle étoit l'effet du corps lumineux de l'ame.

Et l'image de l'homme.] Ce corps mortel étant composé du corps matériel, & de la vie immatérielle, c'est-à-dire, de la vie que lui communiquoit le corps subtil, étoit regardé par les Pythagoriciens comme l'image de l'essence humaine, c'est-à-dire, de l'entendement & du corps immatériel; & d'un autre côté ils regardoient aussi ce corps immatériel & subtil, comme l'image du corps mortel, comme étant moulé sur la figure de ce corps. *Image* est un terme réciproque qui peut servir à l'original, & à la copie.

Et que l'homme est composé de ces

deux parties.] Au-lieu de ἀνθρώπος δὲ διὰ ταῦτα , il faut lire , ὁ δὲ ἀνθρώπος ταῦτα , comme dans le manuscrit de Florence. Ces deux parties de l'homme , c'est-à-dire de l'ame , sont l'essence raisonnable , l'entendement , & le corps immatériel & lumineux , comme il vient de l'expliquer.

Et à la pratique de tous nos devoirs.] τῶν δὲ ἐνεχομένων ποιητικοί , il faut lire comme dans le manuscrit de Florence, τῶν δὲ ἐνδεχομένων ποιητικοί.

Page 234.

Parce que c'est par cette même folie qu'elle a eu du penchant pour les choses d'ici bas.] Au-lieu de ἐπεὶ καὶ ταύτης προσῆλθεν ἐν τῇ γένεσει , il faut lire comme dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits , & dans le manuscrit de Florence , ἐπεὶ καὶ ταύτη προσῆλθε τῇ εἰς γένεσιν νέουσι. Mot à mot , parce que c'est par cette même folie qu'elle s'est précipitée dans le penchant pour la naissance , c'est-à-dire , parce que cette folie l'a portée à venir ici bas pour y naître , & y animer un corps mortel & corruptible.

Il ne reste donc que la purgation du corps spirituel.] Hiéroclès emploie ici

T iv

ψυχικὸν σῶμα, dans un sens opposé à celui que saint Paul lui donne dans la 1^{re} épître aux Corinth. car ce Philosophe le met pour le corps *spirituel*, pour le corps lumineux de l'ame, qu'il oppose au corps *matériel*, au corps terrestre ; au-lieu que saint Paul le met pour le corps mortel & terrestre, opposé au corps spirituel qu'il appelle πνευματικὸν, & qui n'est que ce même corps mortel & terrestre glorifié. Au reste Hiéroclès n'a rien dit de la purification du corps matériel, parce qu'elle est comprise dans celle du corps spirituel ; & que d'ailleurs cette purification ne se fait point pour le corps matériel, mais pour l'autre qui lui donne la vie.

Page 235.

Et à la sacrée méthode que l'art enseigne.] C'est la leçon du texte imprimé, καὶ ταῖς ἱεραῖς τέχναις. Dans le manuscrit de Florence, on lit καὶ ταῖς τῶν ἱερῶν τέχναις : peut-être faut-il corriger καὶ ταῖς τῶν ἱερῶν τέχναις, & à la méthode de l'art des sacrificateurs.

Mais cette purification est en quelque façon plus corporelle.] Porphyre avoit parlé de cette matiere dans son traité, περὶ ἀνάσσει τῆς ψυχῆς, de regressu ani-

mæ, du retour des ames au lieu de leur origine. Et saint Augustin réfute admirablement cette méthode de purger la partie spirituelle de l'ame par l'art theurgique, comme une méthode très-impie. Je rapporterai le passage pour l'expliquer. *Hanc artem*, dit-il, dans le chap. 9, du liv. x de la Cité de Dieu, *utilem dicit esse mundandæ parti animæ, non quidem intellectuâli, qua rerum intelligibilium percipitur veritas, nullas habentium similitudines corporum, sed spiritali, qua corporalium rerum capiuntur imagines. Hanc enim dicit per quasdam consecrationes theurgicas, quas teletas vocant, idoneam fieri atque aptam susceptioni spirituum & angelorum ad videndum Deos. Ex quibus tamen theurgicis teletis fatetur intellectuâli animæ nihil purgationis accedere, quod eam faciat idoneam ad videndum Deum suum & perspicenda ea quæ verè sunt.* Ce passage ne peut être mieux expliqué que par tout cet endroit d'Hieroclès; car on voit que ce que saint Augustin, après Porphyre, appelle la partie spirituelle de l'ame, *spiritalem animæ partem*, est ce qu'Hieroclès

T v.

nomme , après les Platoniciens & les Pythagoriciens , πνευματικὸν ἢ λεπτὸν τῆς ψυχῆς ὄχημα , & το' αὐγοειδὲς τῆς ψυχῆς σῶμα , & ψυχικὸν σῶμα. *Le char spirituel & subtil de l'ame ; le corps lumineux de l'ame , & le corps animal.* Au reste Porphyre , en ordonnant de purger cette partie spirituelle , ou ce corps subtil de l'ame , par ces initiations , & par ces expiations , ordonnoit aussi comme Hiéroclès , de purger la partie intellectuelle par la connoissance de la vérité. Pythagore avoit pris des Chaldéens cette double purgation , & les Chaldéens l'avoient sans doute mal imaginée sur les sacrifices des Juifs , où ils voyoient des cérémonies qui regardoient la purification du corps. Quoi qu'il en soit , il est certain que cette superstition étoit fort en vogue dans toute l'antiquité ; car c'étoit elle qui faisoit aller les Païens dans tous les coins du monde , pour se faire initier aux mysteres de leurs faux Dieux.

Et tout ce qui se fait pour la purgation de ce corps , si on le fait d'une manière digne de Dieu, & sans aucuns pres-

tiges.] Car parmi les Païens, il y avoit des vagabonds & des charlatans qui contrefaisoient les cérémonies de leur Religion, en employant les sortilèges & les prestiges pour jeter de la poudre aux yeux. Voyez Jamblique x, 2 ; où il dit fort bien , que dans tous les arts, on voit pulluler de faux arts qui les contrefont ; mais que ces faux arts sont plus opposés aux vrais, qu'à toute autre chose ; car il n'y a rien de plus opposé à ce qui est bon dans un genre, que ce qui est mauvais. Hiéroclès & Porphyre défendoient de s'adresser à ces sortes de gens , & ils vouloient qu'on allât à ceux qui avoient les véritables rites , aux véritables sacrificateurs.

Et il se réunit à la perfection intelligente de l'ame.] Cette perfection intelligente de l'ame , n'est autre que l'entendement divin, c'est-à-dire Dieu.

Pag. 236i

Mais , dira-t-on, en quoi, & comment l'abstinence de certaines viandes contribue-t-elle à de si grandes choses ?] Ce passage étoit défectueux dans le texte imprimé. Le manuscrit de Florence l'a rétabli , en ajoutant le mot ἀποχή , & en présentant ainsi le passage en-

T vj

444 REM. SUR LES VERS DE PYT.

tier, τὶ οὖν ἢ ἐνίων βρωμάτων ἀποχὴ πρὸς ταῦτα συμβάλειτο ἂν ; c'est une objection qu'Hiérocès se fait faire , & il répond ensuite en montrant que ce précepte a deux sens , le littéral , & le figuré , ou le mystique.

Page 237. *Par cette image palpable & sensible.]*
 Δὲ ἐνός τινος αἰσθητῆς διδασχῆς. Il est évident qu'il manque un mot à ce texte. J'avois suppléé μῦθος , par cette *partie palpable & sensible*. Mais l'exemplaire conféré sur les manuscrits , & le manuscrit de Florence m'ont fourni la véritable leçon , παραδείγματος , par *cette image palpable & sensible*.

Nous apprendrons à renoncer à tout ce qui regarde la naissance & la génération.] C'est-à-dire , à toutes les choses de cette vie ; car c'est le sens que les Pythagoriciens donnoient au mot γένεσις , *naissance , génération*. L'interprète Latin s'y est souvent trompé ; en l'expliquant de l'amour. S'il avoit lu seulement quelques chapitres de Jamblique , qui parle souvent de γένεσις & de γενεσιουργὸς μοῖρα , il n'auroit pas fait cette faute.

Et comme nous nous abstiendrons ve-

ritablement.] Il y avoit une faute grossière dans ce passage , qui , comme Casaubon l'a fort bien vu , doit être ponctué , & lu de cette manière ,
 καὶ ὡς ἐν βρώμασι τῆτο οὐ προσισόμεθα ,
 οὕτως ἐν τοῖς τῷ αὐτοιδούς καθαρσίαις ,
 &c. Le second terme de la comparaison οὕτως , manquoit , & cela causoit ici une obscurité si grande , qu'il ne faut pas s'étonner si l'interprète Latin n'a fait qu'une traduction aussi défectueuse que l'original.

Il est juste d'obéir & au sens littéral , & au sens caché.] C'est un précepte que Pythagore avoit tiré de la Théologie , & de la pratique des Egyptiens & des Hébreux. Dans les préceptes symboliques , il ne faut ni mépriser la lettre pour s'attacher au sens ni négliger le sens caché pour s'attacher à la lettre.

Page 238

Or l'œil de l'amour est ce qui guide le cocher.] C'est une belle idée. L'entendement qui n'est pas conduit par l'œil de l'amour , ne peut qu'être rempli de ténèbres ; car ce n'est que l'amour qui nous conduit à la vérité. Et comme dit Socrate , l'amour tend

446 REM. SUR LES VERS DE PYT;

toujours à l'immortalité , & il est le plus grand secours que Dieu ait donné aux hommes pour les faire parvenir à la vie très-heureuse,

Toutes ces choses ont été détaillées dans les préceptes sacrés qui ont été donnés sous des ombres & des voiles.] Il parle des Symboles de Pythagore , dont j'ai donné un recueil.

Page 241. *Mais dans chaque précepte , il insinue la purgation de toute affection charnelle.]* Ainsi chaque Symbole en particulier tend à la même fin , que tous les symboles en général. Il en étoit de même de toutes les cérémonies légales des Juifs.

Page 242. *Que les purgations précèdent , & que la délivrance de l'ame suit.]* Puisque l'ame , pour être délivrée , doit être pure , c'est une nécessité que sa délivrance soit précédée par les purgations , les purifications. Toute cette idée des Pythagoriciens est empruntée de ce que la véritable Religion a toujours enseigné & pratiqué ; car comme saint Denis l'a très-bien expliqué dans son traité de la Hiérarchie , il y a la purgation , *κάθαρσις* ;

l'illumination, φωτισμός; & *la perfection*, τελείωσις. *La purgation*, ce sont les premiers éléments de la Religion, & les rites ou cérémonies, par lesquels elle purge l'ame des souillures, & de la contagion des choses terrestres; *l'illumination*, lorsque l'ame est admise à la connoissance des vérités les plus importantes & les plus sublimes; & *la perfection*, lorsque l'ame étant purgée & éclairée, est reçue à l'inspection, & à la participation des plus saints mystères. Voilà ce que les Païens ont connu; mais ils l'ont mal expliqué, en rapportant tout aux sciences, & à la dialectique. Les sciences & la dialectique peuvent bien éclairer l'ame jusqu'à certain point; mais elles ne peuvent ni la perfectionner, ni la délivrer.

Et sa délivrance qui la tire en haut; c'est la dialectique.] Car après que l'ame s'est purgée de toute erreur par les sciences mathématiques, qui l'ont accoutumée à ne chercher que ce qu'il y a de plus solide & de plus vrai, la Dialectique, qui est la partie la plus précieuse de la Philosophie, &

448 REM. SUR LES VERS DE PYT.

qui seule fait distinguer la vérité d'avec le mensonge, la fixe, & lui fait embrasser son véritable bien. On peut voir ce qui a été dit de la Dialectique dans la vie de Platon.

Qui est l'inspection intime des êtres] Hiéroclès se sert ici d'une expression qui mérite d'être expliquée, car outre qu'elle est très-belle, elle met son sentiment dans un très-grand jour. Il appelle la Dialectique, *ἐποπτεία τῶν ὄντων*, *l'inspection des êtres*, en se servant d'un mot emprunté des mystères, pour faire entendre que les sciences Mathématiques sont auprès de la Dialectique, comme les initiations; & que la Dialectique, est comme l'inspection intime des objets de ces sciences. Or dans les mystères, l'inspection des choses sacrées ne s'accordoit aux initiés, qu'un an au moins après leur initiation aux petits mystères, qui n'étoient qu'une préparation pour les derniers, pour les grands. Cette pensée est très-délicate, & relève parfaitement le mérite de la Dialectique. Voilà pourquoi aussi il l'appelle *la délivrance de l'ame*, dont les sciences

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 449
Mathématiques ne sont que la purgation.

Parce que cette délivrance se rapporte à une seule science.] Ces paroles manquoient au texte ; elles donnent la raison pour laquelle le Poëte a dit au singulier, *la délivrance de l'ame*. Et elles sont heureusement suppléées à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits , & autorisées par le manuscrit de Florence, ὅτι εἰς μίαν ἐπισήμην αὐτὴ τελεῖ, *quia ad unam scientiam pertinet* ; mais cela ne suffit pas encore , il faut ajouter de plus , & il a dit au pluriel , καὶ πληθυντικῶς , &c.

Ainsi il faut nécessairement que les purgations qui se font par le moyen des sciences , &c.] Voici l'explication de ce qu'il vient de dire , qu'il faut employer pour le corps spirituel de l'ame , des moyens qui répondent analogiquement à ceux qu'on emploie pour l'ame même. Pour purger l'ame on emploie les sciences , & pour l'élever à sa véritable félicité , on emploie la Dialectique. Pour purger le corps spirituel , il faut les initiations qui répondent analogiquement aux scien-

ces ; & pour l'élever & lui faire prendre l'effort vers sa véritable patrie , il faut l'introduction à ce qu'il y a de plus sacré , l'inspection intime des mystères , ce qui répond à la Dialectique. Voilà pourquoi il est dit dans la suite , que la Philosophie doit toujours être accompagnée de la Religion. C'est le véritable sens de ce passage qui étoit fort obscur.

Page 243.

De même, il faut rendre pur le corps lumineux , & le dégager de la matiere.] Ils prétendoient que cela se faisoit par les purgations , sous lesquelles ils comprenoient les veilles , les jeûnes , les lustrations , & sur-tout les sacrifices par le feu. C'est pourquoi Jamblique écrit , que notre feu matériel imitant la vertu du feu céleste , emporte tout ce qu'il y a de terrestre dans les sacrifices , purge tout ce qui est offert , le dégage des liens de la matiere , & par la pureté de la nature , il l'unit avec les Dieux ; & par ce même moyen il nous délie des liens de la naissance & de la génération , nous rend semblables aux Dieux , & propres à être honorés de leur amitié ; & élève à l'immortalité , notre nature matérielle.

Ce passage sert de commentaire à celui d'Hiérocès ; & il est de plus très-remarquable , en ce qu'il fait entrevoir , de quelle maniere ces Philosophes concevoient que le feu purgeoit le char subtil de l'ame. Ils s'imaginoient que c'étoit par sympathie , & qu'en agissant sur les choses offertes , il agissoit sur celle que ces choses représentoient.

Mais celui qui a soin des deux , se perfectionne tout entier.] Il manque quelque chose ici au texte imprimé , j'ai suivi la leçon que m'a présentée la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits , & qui s'est trouvée confirmée par le manuscrit de Florence , ὅλος τελειοῦται.

Page 244;

Et de cette maniere , la Philosophie se joint à l'art mystique , comme travaillant à purger le corps lumineux.] Hiérocès insinue ici clairement , que les cérémonies mystiques de la Religion , ne sont introduites que pour le corps. Si l'ame étoit seule , elle n'auroit besoin que de la Philosophie , c'est-à-dire , de la connoissance de la vérité. Mais comme elle a un corps

qui doit être lumineux & spirituel, on a besoin aussi des cérémonies qui le purifient, & qui s'accordent avec les purifications de l'ame, dont elles sont une image & une représentation. Il n'est pas nécessaire de réfuter une erreur si sensible. Quand l'ame seroit seule, ayant péché, elle auroit besoin d'être purgée & purifiée ; mais par une purgation qu'Hiéroclès a malheureusement ignorée.

Vous verrez qu'il n'aura plus la même vertu.] Car n'étant pas fondé sur la raison & sur la vérité, ce n'est qu'un vain phantôme, qui plein des prestiges de l'illusion, ne produit que l'erreur, & que le mensonge.

Page 145. *Les Loix publiques sont un bon échantillon de la Philosophie civile.*] Car les villes, les royaumes, en un mot toutes les sociétés, ont besoin des mêmes remèdes que l'ame. Elles ont besoin de pratiquer les vertus, & d'acquérir la pureté. Les Loix facilitent la pratique des vertus, en ordonnant ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter ; & les sacrifices conduisent à la pureté, en purgeant toutes les pensées terrestres,

& en consumant par un feu divin toutes les affections charnelles, comme la victime est consumée par le feu.

L'esprit politique tient le milieu ; & le dernier c'est le mystique.] Car l'esprit politique va à perfectionner l'ame par la pratique des vertus ; & l'esprit mystique ne tend, selon Hiéroclès, qu'à purifier le corps lumineux & spirituel. Le dernier finira, au-lieu que l'autre ne finira point.

Le premier, par rapport aux deux autres, tient la place de l'œil.] Car c'est l'esprit contemplatif, qui ayant connu la nécessité de la vertu & de la pureté, a ordonné les moyens qui procurent l'une & l'autre.

Et les deux autres, par rapport au premier, tiennent lieu du pied & de la main.] L'esprit politique ou civil tient lieu de main ; & le mystique tient lieu de pied.

Que l'un des trois est toujours imparfait, & presque inutile, sans l'opération des deux autres. Cela est très-beau, & très-vrai. La contemplation est inutile & infructueuse sans la pureté & sans la pratique des vertus. La

pratique des vertus l'est de même sans la contemplation , & sans la pureté ; & enfin la pureté est vaine , si la contemplation ne l'anime , & ne la dirige , & si la pratique des vertus ne l'accompagne , & ne la soutient.

Et que les actions saintes répondent à l'une & à l'autre.] Ce passage est très-obscur , & très-difficile. L'exemple conféré sur les manuscrits m'a mis seul sur la voie , en lisant τοῖς ἑργοῖς. En voici le sens , si je l'ai bien compris. Le Poëte vient de dire , qu'il faut joindre ensemble la méditation , la pratique des vertus , & les cérémonies de la Religion. Et ici il en donne la raison , afin , dit-il , que les actions , qui résultent de la pratique des vertus , répondent à l'intelligence qui les produit ; & que les cérémonies qui nous purifient , répondent à cette même intelligence , & à la pratique des vertus ; c'est-à-dire , afin que la Politique & la Religion conformes à l'intelligence divine , concourent également à nous rendre agréables à Dieu. Ce qu'aucune des trois ne peut faire seule ; car la méditation ne peut rien

sans les œuvres, ni les œuvres sans la religion, comme Hiéroclès vient de l'expliquer. Τὸ ἱερὸν ἔργον, est aussi dans le manuscrit de Florence.

Laisant dans cette terre ce corps mortel.] Voilà une erreur considérable des Pythagoriciens, sur le corps mortel ; ils ne concevoient point que ce corps terrestre, pût être glorifié, & devenir spirituel ; & à la place de corps, ils donnoient à l'ame une autre sorte de corps, un corps subtil & lumineux. Mais ce qui n'est qu'une erreur dans le sens des Pythagoriciens, devient une vérité dans le sens des Chrétiens. L'ame après la mort sera reçue dans le ciel avec un corps spirituel & incorruptible.

Voilà, comme dit Platon, le grand combat.] C'est un passage du Phédon, tome 2, p. 114. Mais dans les éditions de Platon, il y a καλὸν γὰρ τὸ ἄγλον, καὶ ἡ ἐλπὶς μεγάλη, car *voilà un grand prix & une grande espérance.* Hiéroclès, au-lieu de ἄγλον, *prix*, a lu ἀγών, *combat*.

Après qu'il s'est recouvré lui-même par son union avec la véritable raison.]

Page 246.

Page 248.

J'ai suivi le manuscrit de Florence ; qui a rétabli ce passage , & qui au-lieu de *διὰ τῆς τῶν ὀρθῶν λόγων ἐνώσεως*, &c. a lu *διὰ τῆς πρὸς τὸν ὀρθὸν λόγον ἐνώσεως ἀπολαβῶν ἑαυτὸν*. Ce qui est très-beau : j'ai hasardé cette expression , après qu'il s'est recouvré lui-même , pour rendre toute la force du Grec.

Et qu'il a trouvé l'auteur & le créateur de toutes choses , autant qu'il est possible à l'homme de le trouver.] Voici le passage comme il est dans les éditions , *καὶ τὸν δημιουργικὸν ταυτὶ τοῦ παντός ἐξευρών*. Et voici comme il est dans le manuscrit de Florence que j'ai suivi dans ma traduction , *καὶ τὸν δημιουργὸν τῷ παντί κατὰ τὸ δυνατὸν ἀνθρώπου ἐξευρών*.

Parvenu donc enfin après la purification.] Le manuscrit de Florence restitue encore heureusement ce passage ; car au-lieu de *ἔπειτα δὲ γινόμενος*, ὡς οἰόν τε μετὰ τὴν καθάρσιν , on y lit *τῷ δὲ γινόμενος οὕτως μετὰ τὴν καθάρσιν*.

Il s'unit par ses connoissances à ce tout.] Page 248. Il y a dans le texte imprimé *ταῖς μὲν γνώσεσιν ἐν τῷ παντί* , ce qui ne fait aucun sens. L'exemplaire conféré sur les

les manuscrits, m'avoit tiré d'embaras, en lisant ταῖς μὲν γνώσεσι ἐνοῦται τῷ παντί. Ce qui fait un sens merveilleux, J'ai trouvé ensuite la même leçon dans le manuscrit de Florence.

Et le lieu le plus convenable à un corps de cette nature, c'est le lieu qui est immédiatement au-dessous de la Lune.] Par ce passage on voit que Pythagore avoit corrigé la vision des anciens Théologiens d'Egypte, qui, comme je l'ai expliqué dans la vie de Pythagore, croyoient qu'après la première mort, c'est-à-dire, après la séparation de l'ame & du corps terrestre & mortel, l'ame, c'est-à-dire l'entendement, & son char spirituel, s'envoloit au-dessous de la lune; que celle qui avoit mal vécu restoit dans le gouffre appelé Hecaté, ou le champ de Proserpine; & que celle qui avoit bien vécu, alloit au-dessus: & que là arrivoit enfin la seconde mort, c'est-à-dire, la séparation de l'entendement, & du char subtil; que l'entendement se réunissoit au soleil, & le char subtil restoit au-dessus de la lune. Ni Lysis, ni Hiéroclès ne parlent nulle-

ment ici de cette dernière séparation : ils reconnoissoient que la première ; & ils disent qu'après la mort , les âmes inséparables de leur char subtil , vont immédiatement au-dessous de la lune , c'est-à-dire , dans la terre pure , dont Platon parle dans le Phédon , & qu'ils plaçoient au-dessus de notre terre , dans le ciel , ou l'æther , & justement au-dessous de la lune.

Comme étant au-dessus des corps terrestres & corruptibles , & au-dessous des corps célestes .] Il prétend que ce lieu au-dessous de la lune , convenoit à ces âmes , à cause de leur rang ; car étant inférieures par leur nature aux Dieux , & aux Anges , & supérieures à tous les autres êtres terrestres , elles doivent habiter un lieu supérieur à la terre , & inférieur aux astres. Il n'y a personne qui ne voie le peu de solidité de cette raison. Les bienheureux habitent la même région que les Anges , & que Dieu même.

Un Dieu immortel .] C'est-à-dire , un être sur lequel la mort n'aura plus de pouvoir , & par là semblable à Dieu ; & par conséquent Pythagore

ne connoissoit point la seconde mort ; c'est-à-dire , la séparation de l'entendement , & du char subtil de l'ame.

Et ceux là l'oublient quelquefois.]

Oui, pendant qu'ils sont revêtus de cette nature mortelle. Mais après qu'ils l'ont dépouillée , & qu'ils sont glorifiés , ils ne l'oublient plus.

Page 2504

Car il ne se peut que le troisieme genre, quoique rendu parfait, soit jamais ni au-dessus du second, ni égal au premier.] Ce passage étoit entièrement corrompu & défectueux dans le texte imprimé, οὐ γὰρ δὴ τὸ τρίτον γένος τελειωγὲν, ἢ τῷ μέσῳ γένοιτο ἂν τρίτον. cet ἢ, ou, marque visiblement qu'il manquoit quelque chose. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, l'a heureusement suppléé & corrigé, comme je l'ai trouvé dans le manuscrit de Florence, οὐ γὰρ δὴ τὸ τρίτον γένος τελειωγὲν ἢ τῷ μέσῳ γένοιτο ἂν κρείττον, ἢ τῷ πρώτῳ ἴσον, ἀλλὰ ἐκ μένον τρίτον ὁμοιῦται τῷ πρώτῳ γένει. *Nunquam enim tertium genus, etiam perfectum, superius evadet secundo, aut æquale primo, sed tertium manens assimilabitur primo, subordinatum secundo.* Hiéroclès dit que les êtres

460 REM. SUR LES VERS DE PYT:
 du troisieme rang , c'est-à-dire , les hommes , après même qu'ils ont recouvré leur perfection , ne peuvent pourtant pas être élevés au-dessus des êtres du second rang , c'est-à-dire , des Héros , des Anges , ni devenir égaux aux premiers , c'est-à-dire , aux Dieux immortels ; mais demeurant toujours ce qu'ils sont par la loi de leur création , c'est-à-dire , le troisieme genre des substances raisonnables , ils deviennent semblables au premier à proportion du rang qu'ils tiennent , cette ressemblance que tout doit avoir avec Dieu , étant différente selon les différents rapports , & les différentes liaisons.

Page 151.

Qui sont fixes & permanents dans leur état.] C'est-à-dire , qui conservent toujours leur nature angélique , & ne descendent point dans cette terre , pour y animer des corps terrestres & mortels.

Que la plus parfaite ressemblance avec Dieu , est l'exemplaire & l'original des deux autres ; & que la seconde l'est de la troisieme.] Il ne faut rien changer ici au texte. Hiéroclès ne

pouvoit rendre plus sensible la différence qu'il met entre toutes ces ressemblances, qu'en disant que la seconde, c'est-à-dire, celle des Anges, celle que les Anges ont avec Dieu, & la troisieme, celle des hommes, ne sont que les copies de la premiere, c'est-à-dire, de celle que les Dieux immortels ont avec le Dieu suprême; & que la troisieme, n'est que la copie de la seconde, c'est-à-dire, la copie de la copie, & par conséquent plus éloignée de la vérité, & des véritables traits de l'original, comme n'étant qu'au troisieme rang, & comme dit Platon, *τρίτη ἀπ' ἀληθείας*. Mais cette Théologie d'Hiéroclès n'est pas entièrement saine, & elle est mêlée de vérité & d'erreur. L'erreur consiste en ce qu'il conçoit l'homme comme l'image des Anges; car l'homme n'a été fait à l'image d'aucun être créé; il a été fait à l'image de Dieu: & la vérité se trouve, en ce qu'il enseigne que la premiere & la plus parfaite ressemblance est celle des Fils de Dieu; car le Fils de Dieu, le Verbe, est la plus parfaite ressemblance du Pere, &

462 REM. SUR LES VERS DE PYT.

l'homme est l'image du Verbe ; & comme parle saint Athanase , il est l'image de l'image , εἰκὼν εἰκόνας , & par là l'image de Dieu , mais l'image de Dieu moins parfaite. Du reste , tout ce qu'Hiéroclès , & les Pythagoriciens pensoient de ces différents degrés de ressemblance que les Anges & les hommes ont avec Dieu , n'est vrai que pendant la vie de ces derniers ; car après leur mort ils deviennent égaux aux Anges , selon la promesse de notre Seigneur , qui dit lui-même ,

S. LUC XX. 38. *Neque enim ultra mori poterunt ; æquales enim Angelis sunt , cùm sint Filii resurrectionis. Car ils ne pourront plus mourir , parce qu'ils sont égaux aux Anges , étant des enfants de résurrection.*

Que si ne pouvant parvenir à cette plus parfaite ressemblance , nous acquérons celle dont nous sommes capables.]

Ce passage est parfaitement beau ; mais il étoit défectueux dans le texte , où on lit seulement εἰ δὲ ἀπολειπόμενοι τούτων τυγχάνομεν , καὶ τὸ τέλειον τῆς ἀρετῆς ἐν τούτῳ , &c. L'exemplaire conféré sur les manuscrits , l'avoit heureusement restitué , en suppléant ce qui manquoit.

Et c'est ce que j'ai trouvé ensuite confirmé par le manuscrit de Florence, où on lit, εἰ δὲ ἀπολειπόμενοι τούτων τυγχάνοιμεν οἷς, (l'exemplaire lit οἷας) δυνάμεθα τυχεῖν, αὐτὸ τῆτο τὸ κατὰ φύσιν ἔχομεν, καὶ τὸ τέλειον τῆς ἀρετῆς ἐν τούτῳ, &c. *Quod si perfectiores illas similitudines assequi minimè valeamus, eamque ipsam adipiscamur, cujus capaces sumus, illud ipsum quod secundum naturam nostram est habemus, & eo ipso perfectum virtutis fructum carpimus, quod &c.* Hiéroclès console ici l'ame qui souhaiteroit de ressembler à Dieu, & il lui fait voir, que bien qu'elle ne puisse parvenir à la plus parfaite ressemblance qu'ont avec lui les êtres supérieurs, c'est-à-dire, les Dieux immortels, enfants de cet être suprême, & les Anges, si elle a toute celle dont elle est capable, il ne manque rien à son bonheur, parce qu'elle a comme les êtres plus parfaits, tout ce qui lui est propre, & qui convient à sa nature.

Qui ont marché dans la voie de Dieu.]

Page 253.

Le texte imprimé dit, *qui ont marché dans la loi de Dieu*, ὑπὸ τὸν θεῖον νόμον. Mais l'exemplaire conféré sur les ma-

464 REM. SUR LES VERS DE PYT.

manuscrits a lu , ὑπο' τὴν θείαν οἶμον , &c.
& le manuscrit de Florence , ὑπο' τῶν
ἡδὲ τὴν θείαν οἶμον , &c. par ceux qui
ont déjà marché dans la voie de Dieu.

*Et comme le seul cri de toutes leurs
assemblées.] Ou de toutes leurs écoles,
ou de tous leurs auditoires ; car l'école
de Pythagore étoit appelé ὀρμακῶν ,
& ses disciples ὀρμαῖοι.*

*Une loi qui ordonnoit que chacun tous
les matins à son lever , & tous les soirs
à son coucher.] Nous voyons dans
Cicéron , dans Horace , dans Sénèque
& ailleurs , que beaucoup de gens
obéissoient à cette loi. Galien dans
son traité de la connoissance , & de la
cure des maladies de l'ame , nous as-
sûre que tous les jours il lisoit , matin
& soir , les Vers de Pythagore ; &
qu'après les avoir lus , il les récitoit
par cœur : & c'est d'après cette loi
que saint Jérôme a dit , *Duorum tem-
porum maximè habendam curam , mane
& vesperi , id est eorum quæ acturi si-
mus , & eorum quæ gesserimus.**



TABLE

DES

PRINCIPALES MATIERES

contenues dans ces deux volumes.

A

ABARIS, Scythe , Disciple de
Pythagore , son javelot , Tom. I.
182.

Abstinences de Pythagore , T. I. 164.
tirées de la Loi des Juifs , 165.
avoient deux sens, le propre & le
figuré. 167. Tom. II. 227.

Abstinence de certaines viandes , à
quoi utile , Tom. II. 237. elle ten-
doit à purger l'ame , 240. faite
avec ordre , 241.

Abus de notre liberté , ses effets fu-
nestes , T. II. 210 , 215.

Accomplir les loix de la vertu , ce que
c'est , T. II. 4. 308 , 309.

Accuser , nous ne devons accuser de
nos malheurs que nous-mêmes, T. II.
80.

Action : de deux bonnes actions il faut

V v

- toujours choisir la meilleure , T. II.
 40. la raison , 206 , 207.
 Action doit être animée par la priere ,
 & la priere par l'action , T. II. 187.
Adorer nuds pieds , quel symbole , T. I.
 265.
Adorer assis , quel symbole , T. I. 267.
 Adultere , source des plus grands mal-
 heurs , T. I. 88.
Æter , le lieu convenable au corps lu-
 mineux selon les Pythagoriciens ,
 Tom. II. 249. 460.
 Afflictions , ne viennent pas du ha-
 zard , T. II. 96.
 Agamemnon , son caractère , T. II. 136.
 Agir sans raison & sans réflexion , c'est
 d'un misérable & d'un insensé ,
 T. II. 127. 130.
 Agir sans prier , vertu impie , T. II. 187.
 398.
 Agriculture , son éloge , Tom. I. 264.
Αθῆσις se dit des Martyrs , & non des
 Juges qui assistent à leur martyre ,
 T. I. 295.
 Aigreur dans les disputes , vient de
 foiblesse & de défiance , T. II. 116.
 Ailes de l'ame , leur perte & leur re-
 naissance , T. II. 205. 206.
 Ailes du corps lumineux , T. II. 229.

Aliments, choix des aliments , T. II.
151.

Ame , conçue par les Pythagoriciens
comme un composé de deux parties , Tom. I. 108.

Comment tirée des quatre élémens selon Timée , T. I. 126. de l'*Æter* chaud & froid , 126. moulée sur le corps , 128.

Partage de l'ame en entendement & ame , d'où pris , T. I. 125.

Elle ne peut jamais changer de nature , T. I. 138.

Ame nombre se mouvant soi-même , & comment , T. I. 198. Dieu n'a point sur la terre de demeure plus agréable qu'une ame pure , T. II. 18.

Ames des hommes , dès qu'elles sont unies à Dieu , doivent être honorées , Tom. I. 118.

Ame de l'homme , ses passions & ses altérations , Tom. II. 8.

Ames des hommes peuvent être appelées *Dieux mortels* , & comment , T. II. 9. Mort de l'ame , quelle , 9, 268.

Ame ne doit être soumise qu'à Dieu ; T. II. 42. elle ne peut souffrir de l'in-

justice des hommes , Tom. II. 42.
tout ce qui ne touche point l'ame
compté pour peu de chose, T. II. 51.
ceux qui croient l'ame mortelle, in-
capables de pratiquer la justice , 72.
324. le seul soupçon que l'ame est
mortelle , étouffe tout désir de ver-
tu , 76. enferme toutes les injusti-
ces , 99.

Tout ce qui ne nuit point à l'ame,
n'est pas un mal , T. II. 83.

Ames des hommes tirées du même
• tonneau que les Dieux du monde ,
quel sentiment, T. II. 104, 351. D'où
vient la ressemblance de l'ame avec
Dieu , 110. née avant le corps se-
lon les Pythagoriciens , 110. 355.
éternité de l'ame , comment doit
être entendue , 355. comment l'ame
peut être attachée à l'entendement ,
173. elle ne peut mourir avec le
corps , 199. sa forme essentielle ,
199. sa chute , 203. L'ame compa-
rée à un char ailé qui a deux che-
vaux & un cocher , 231. explica-
tion de cette image , 434. purga-
tion de l'ame , quelle , 233 , 234.
revêtue d'un corps spirituel selon

- les Pythagoriciens , Tom. II. 230.
Avantage qu'on peut tirer de cette
erreur , 431 , 432. doit être ornée
de science & de vertu , 243.
Ame de l'homme le dernier des ouvra-
ges de Dieu , T. II. 273.
Ame , immortelle & libre , consé-
quence nécessaire de cette vérité ,
T. II 327. Premiere vie de l'ame se-
lon les Pythagoriciens , T. II. 330.
Ame , plante céleste , T. II. 353.
Ame des bêtes , Tom. I. 143 & *suiv.*
nullement distincte de la matiere ,
146.
Ami : belle définition de l'ami , T. I.
154.
Préceptes de Pythagore sur le choix
des amis , & sur les moyens de les
conserver. 154, 156. Amis, l'image
des Saints , 154. Tom. II. 44 , 45.
Choix des amis , quel , T. II. 44. Amis
compagnons de voyage , 47. Con-
duite qu'on doit avoir avec ses
amis , 46 & 47. haïr ses amis pour
une légère faute , ce que c'est , 47. la
seule chose où il ne faut pas les
supporter , 48.
Amitié , essence de l'amitié parfaite-
ment connue par Pythagore , T. I.

154. But de l'amitié, Tom. I. 156.
 bel exemple d'amitié chez les Pythagoriciens, 156 & *suiv.* Amitié doit s'étendre sur tous les hommes, avec quelle subordination, 158. doit être recherchée, pour la vertu, Tom. II. 44. c'est pour le bien commun que l'amitié nous lie, 47. la plus grande des nécessités, *ibid.* milieu qu'il faut garder en renonçant à l'amitié de quelqu'un, 48.
- Amitié, la fin des vertus, & leur principe la piété, T. II. 52, 314. elle doit s'étendre sur tous les hommes, même sur les méchants, T. II. 53. Belle preuve de l'obligation d'aimer tous les hommes, 54, 317.
- Amitié, n'est autre chose que l'humanité, T. II. 53.
- Amour des femmes pour leurs maris, & des maris pour leurs femmes, renferme tous les devoirs, T. I. 95.
- Amour, l'œil de l'amour. V. œil.
- Amour des hommes, la plus grande vertu de l'homme, T. I. 160.
- Amour des véritables biens inné dans nos cœurs, Tom. II. 177. produit l'espérance, & l'espérance la vérité, 177, 385.

Sans l'amour tout est imparfait, T. II.

280, 281.

Amour tend à l'immortalité, T. II.

445, 446.

Analogie entre les êtres supérieurs & les inférieurs, T. II. 311.

Anarchie, le plus grand malheur des Etats, Tom. I. 87.

Anaximène, reproche qu'il faisoit aux Philosophes, T. I. 59.

Ancée, un des aïeux de Pythagore, 72, 73.

Ancres, quelles sont les bonnes ancres, T. I. 94.

Anges, leur nature, T. II. 10, 270, &c. pourquoi ainsi appelés, 31.

Erreurs des Pythagoriciens, 32, 299. s'ils sont tous de même nature, 277. leur dignité un don de Dieu. 279 Ayant été créés libres, s'ils ont pu changer, 271. si leur connoissance peut diminuer, *ibid.* leur ministere, & le culte qui leur est dû, 290. comparés aux simples initiés, 295. corporels, selon Pythagore, 298.

Animal raisonnable, le seul qui sente la justice, T. II. 103.

Anneau, *Ne portez pas un anneau étroit*,
quel symbole, Tom. I. 239.

Antipodes connues par Pythagore ,
189.

Aphorismes de la Philosophie , leur
utilité : Tom. II. 2. la Philosophie
étoit enseignée par Aphorismes ,
256, 257.

Apollon Hyperboréen , Tom. I. 181.

Apollonius de Tyane nioit la liberté
de l'homme , T. I. 299.

Apothéose comment obtenue , T. II.
175.

Application aux bonnes œuvres porte
à la priere, T. II. 189.

Apprendre ce qui mérite d'être ap-
pris , T. II. 140.

Aristote a mis le premier la raison en
regles , Tome I. 211.

Aristote refuté , T. I. 198. cité, T. II.
390.

Arithmétique , regardée comme mer-
veilleuse , T. I. 197.

Arpentage , les premiers éléments de
la Géométrie , 201. fort ancien &
connu par Homere , *ibid.*

Arrangement raisonnable , ce que
c'est , Tom. II. 274.

Art d'expliquer les songes mis en regle

- par les Egyptiens , Tom. I. 178.
Assemblée qui constitue la divine
Fortune , Tom. II. 337.
Astres pour les supérieurs , T. I. 287.
Até , Déesse de l'injure , T. II. 410.
Athéniens , pudeur des jeunes Athé-
niens , Tome I. 252.
Athletes des sacrés combats de la Phi-
losophie , Tom. II. 246.
Avaré ne peut être fidele au serment ,
T. II. 24.
S. Augustin expliqué , T. II. 441.
trouve des mysteres infinis dans les
nombres , T. II. 388.
Aumône attirée par la seule compas-
sion , deshonne celui qui la re-
çoit , T. I. 107 , 354.
Autel d'Apollon à Délos , jamais ar-
rosé de sang , Tom. I. 202.

B

- B**ain, marque les délices , T. I.
277.
Beau , tout ce qui ne peut s'unir avec
le beau , est ou vice ou péché , T. II.
83.
Beau accompagné de peine , préférable

- au honteux accompagné de plaisir ,
Tom. II. 144.
- Rien n'est beau , que ce qui est fait
selon la regle de Dieu , T. II. 188.
- Belette, symbole des Rapporteurs , &
pourquoi , Tom. I. 282.
- Bellérophon rongant son cœur ,
T. I. 233.
- Bêtes, de pures machines , T. I. 145.
- Biens de la vie peuvent nous corrompre , & les maux nous sanctifier ,
Tom. II. 83.
- Biens politiques , T. II. 93.
- Biens qui sont près de nous , & en
notre pouvoir , T. II. 207.
- Bœuf, fait de pâte, de myrthe, d'en-
cens & d'autres aromates. T. I. 203.
- Boire , excès plus aisé à commettre
dans le boire , que dans le manger ,
Tom. II. 149.
- Bois , *Ne coupez pas du bois dans le che-
min* , quel symbole , Tom. I. 255.
& 256.
- Bonne foi de quelle nécessité, T. I. 86.
- Bonne vie , en quoi consiste , T. II.
372.
- Bonté acquise , & bonté essentielle ,
leur différence , T. II. 14.

Bonté de Dieu, c'est son essence, T. II.

14.

Bonté de Dieu, la seule cause de la création des êtres. *ibid.*

Bornes, il n'y a plus de bornes, dès qu'on passe la mesure du besoin, T. II. 158.

Brachmanes, leur vie, Tom. I. 291.

Brouiller le lit, quel symbole, T. I. 251, 252.

C

Campagnes de l'injure, Tom. II, 203, 409.

Cause, la bonne cause fait seule le mérite de la bonne mort, T. II. 363.

Cautionnement défendu par les Sages, Tom. I. 237, 238.

Céder doucement, ce que ce mot signifie, Tom. II. 114, 115.

Cérémonies sacrées introduites pour purger de toutes les pensées terrestres, T. II. 245.

Cérémonies mystiques ne regardent que le corps selon les Païens, T. II. 451.

Cervelle de palmier, Tom. I. 278.

Chalcodrystæ, nom des nourrices de Bacchus, T. I. 66.

476 *Table des Matieres.*

Chaldéens , leurs superstitions sur les
jours heureux & malheureux , T. II.

372.

Champs Elysées , où placés , T. I. 127.

Chandelle , *N'appliquez-pas la chan-*
delle contre le mur , quel symbole ,
T. I. 287.

Char subtil de l'ame , T. I. 108 , 126
fourni par la lune. 126.

Char de l'ame purgé par les initiations
& par l'inspection des mysteres ,
Tom. II. 243.

Charlatans dans la religion des Païens ,
T. II. 443.

Charondas , ses loix les plus remarqua-
bles , T. I. 215 , 216.

Chaussure , symbole de l'action , T. I.
277.

Chemin , il est dangereux dans la vie
de tenir plusieurs chemins , T. I. 93.

Chemin public , les opinions du peu-
ple , T. I. 234.

Chemin marqué pour arriver à la per-
fection , Tom. II. 319.

Cheval , devient vicieux , quand il est
trop nourri & mal dressé par l'E-
cuyer , T. II. 148.

Chiffres appelés Arabes , ne sont que
les lettres Grecques , Tom. I. 199.

Choses, les meilleurs choses faites mal
à propos, deviennent mauvaises,
Tom. II. 143.

Chrysippe, passage de Chrysippe rap-
porté par Cicéron, T. II. 415.

S. Jean Chrysostôme cité, T. II. 276,
429.

Ciel, séjour de la vie, T. II. 206.

Cœur pour la colere, T. II. 237.

Coffre de cyprès, ce qu'il signifie,
Tom. I. 260, 261.

Commerce avec les hommes divins pa-
roît par les bonnes œuvres, T. II. 222.

Concurrents dans un état, qui ils doi-
vent imiter, Tom. I. 90.

Conditions nécessaires pour le bon-
heur, Tom. II 371.

Connoissance de soi-même, & le mé-
pris de tout ce qui est indigne,
leurs effets, T. II. 78.

Connoissance de notre ignorance, ses
effets, T. II. 139.

Connoissances des causes des êtres mè-
ne à la connoissance de Dieu, T. I.
177.

Connoissance de science, comment
& en qui elle se forme, T. II. 193.

Connoissance de la nature, une suite
de la connoissance de Dieu, T. II.

194. Avantage qui revient de la connoissance des ouvrages de Dieu, Tom. II. 198.

Connoissance de Dieu produit la connoissance de nous-mêmes, T. II. 407.

Il y a deux choses dans la connoissance, la connoissance & le choix, T. II. 270.

Connoître, se connoître soi-même, & se respecter soi-même, produisent en nous un mouvement tout divin, T. II. 72. doivent précéder toutes nos actions & toutes nos connoissances, 75.

Connoître selon la justice, ce que c'est, T. II. 197.

Conscience, juge très-juste & très-naturel, T. II. 170.

C'est de lui que la raison reçoit les informations, T. II. 171.

Conseil, est sacré, Tom. I. 89.

Constitution des Dieux, & des hommes, Tom. II. 197.

Consultation sage, la mere des vertus, T. II. 127. ses trois effets, 128. &c. la délivrance de tous les maux, 129.

La perfection des vertus. *Ibid.*

Consulter avant que d'agir, T. II. 130. ses effets, 134. 138.

- Contemplation doit être toujours accompagnée de la vertu & de la pureté, Tom. II. 246. 453.
- Contention funeste née avec nous , notre compagne , & le fruit du corps de péché, T. II. 211. sa fuite, 212 , 224. 228.
- Contention toute bonne, quelle, T. II. 213.
- Contradiction dans les devoirs , ce qu'elle exige , T. II. 41.
- Coopération de l'homme dans l'œuvre de sa régénération , T. II. 430.
- Coq , le symbole des gens de bien qui veillent pour nous, T. I. 245. *Nourrissez le coq , & ne l'immolez point* , quel symbole. 246.
- Corps, soin du corps à quoi comparé , T. I. 83.
- Corps comparé à un instrument, T. I. 196.
- Corps ne doit pas être négligé , T. II. 145. toujours dans la génération & la corruption , 146. Il doit être rendu un instrument de sagesse , 150. sa conservation est une partie de la vertu , 153. médiocrité dans tout ce qui le regarde , 155 , 156. erreur des Pythagoriciens sur ce

corps mortel , 246. 455. regardé comme l'image de l'ame , & comment , Tom. II. 438.

Corps lumineux des Dieux & des Héros , T. I. 119. des ames , 127, 128. la purgation de ce dernier , T. II. 233, 234. appelé char subtil de l'ame , 233. inspire la vie au corps mortel , 233, 438. doit être rendu pur , 243. comment l'image du corps mortel , 437.

Corruption de notre cœur la seule cause de tous nos maux , T. II. 107.

Couper du bois , & porter de l'eau , regardés comme la dernière misere , Tom. I. 256.

Couronne des fruits de la joie divine , Tom. II. 167.

Coutume remarquable des Egyptiens , T. I. 203. son origine. *ibid.* passée aux Indes , où elle est encore aujourd'hui , 204.

Coutumes des mêmes sur les écrits , T. I. 221.

Coutume des Hébreux sur les femmes prises à la guerre , T. I. 247, 248.

Coutume des Hébreux & des Grecs sur les Prisonniers faits à la guerre , T. I. 256.

Couvrir

- Couvrir ses pieds , ce que c'est , T. I.
249.
- Création , ordre de la création selon
les Pythagoriciens , T. L. 116.
- Ce qui est créé , ne peut exister tou-
jours par sa nature , Tom. II. 356.
- Créer , pour Dieu, c'est penser & vou-
loir , Tom. I. 123.
- Créophyle , hôte d'Homere , T. I. 76.
- Crime capital sous Tibere & sous Ca-
racalla , T. I. 236.
- Crotoniates, leur ancienne vertu, T. I.
82. Victoire signalée qu'ils rem-
portent sur les Sybarites, 173.
- Culte doit être proportionné à la di-
gnité des êtres qu'on honore , T. I.
117. doit toujours se rapporter à
Dieu , *ibid.* ne doit être rendu à
aucune nature inférieure à l'hom-
me, 118.
- Cure des vices ne se doit faire qu'en
particulier , T. I. 175.
- Cylindre , son double mouvement ;
Tom. II. 214 , 215.
- Cylon , Auteur des persécutions con-
tre Pythagore , T. I. 224 , 225.

D

DAmasius , Ecrivain du 6^e. siecle ;
T. I. 201. 202. T. II. 263.

Damo , fille de Pythagore , ses Com-
mentaires sur Homere , T. I. 218.
son respect pour les derniers ordres
de son pere , 219.

Damon de Cyrene , T. I. 59.

David , les Pseaumes de David , T. II.
414.

Dédale , sa statue de Vénus , Tom. I.
130. 144. ses différentes statues ,
Tom. II. 367.

Déification qui se fait peu à peu , &
par degrés , T. II. 249 , 250.

Délivrance de nos maux , quelle , T. II.
210. dépend de la connoissance de
nous-mêmes , 221.

Démêlés sur les biens & sur la gloire ,
défendus aux amis , T. II. 47.

Démons terrestres , les Saints , T. II.
33. &c.

Démon pris toujours en mauvaise part
dans la Religion Chrétienne , T. II.
297.

Démon pour l'ame , T. II. 221. 426.

Denis , S. Denis dans son Traité de

- la Hiérarchie , T. II. 446.
- Dépense hors de saison , blâmée comme orgueil , T. II. 160.
- Dépôt de la vertu doit être conservé , Tom. II. 167.
- Destinée , sa propre signification , T. II. 68.
- Destinée , n'envoie pas la plus grande portion des maux aux gens de bien , & comment , T. II. 96 , 97.
- Devins , par la fumée de l'encens , Tom. I. 177.
- Devoirs , nos devoirs se mesurent par notre dignité , Tom. I. 173 , 174. T. II. 72 , 325.
- Devoirs incompatibles , comment il faut s'y conduire , T. II. 41 , 42.
- Devoirs de la vie civile , suites & dépendances des devoirs de la Religion , T. II. 311.
- Deux , employé pour signifier le monde visible , Tom. I. 107 , 110.
- Dialectique , la délivrance de l'ame , T. II. 242 , 447. la partie la plus précieuse de la Philosophie , 447. l'inspection des êtres , & comment , 448.
- Dicéarchus , Tom. I. 59.

- Dieu , source de tout bien , T. I. 90.
 sa sagesse incompréhensible , 105.
 appelé *quaternaire* & *unité* , 107,
 & 112. unique , 116. crée des
 images de lui-même , 116. sa
 bonté seule cause de la création ,
 122 , sa toute-puissance , 149. lien
 commun qui lie tous les hommes ,
 159. il ne hait personne , 158 , 159.
 appelé *le même* , 189. la cause des
 Dieux , Tom. II. 7. il a dû produire
 des images de lui-même , 8 , 266.
- Dieu tout bon par sa nature , T. II. 14.
 appelé du nom de *serment* , & pour-
 quoi , 20. 283.
- Ceux qui aiment Dieu , doivent aimer
 tout ce qui ressemble à Dieu , T.
 II. 33.
- Dieu étend son amour sur tout le
 genre humain , T. II. 54.
- Comment il aime les méchants. *Ibid.*
 Il est bien loin de la pensée des mé-
 chants , T. II. 62.
- Dieu prévient les hommes par ses
 graces , T. II. 88 , 337.
- Dieu renié quand on fait le mal , &
 confessé quand on le souffre , T. II.
 91 , 339.

Dieu & l'entendement, la seule regle de ce qui est beau, T. II. 138.

Dieu le nombre des nombres, T. II. 180, 389. Il présente les biens à tous les hommes, mais il ne les montre pas à tous, 226. il n'attire pas les hommes à la vérité malgré eux, 227, 429. Il n'est pas l'auteur des maux, 226. sa lumiere & notre vue doivent concourir ensemble, 229.

Dieu appelé la perfection intelligente de l'ame, T. II. 236. Il s'est représenté tout entier dans la création des substances raisonnables, 274, 275.

Dieu Pere & Fils un seul Dieu, T. II. 293.

Le nom de Dieu se trouve de quatre lettres dans la plupart des Langues, 387.

Dieu étant connu, nos devoirs envers les hommes ne peuvent être ignorés, T. II. 315.

Dieux immortels, les fils de Dieu, substances immuables & inaltérables, T. II. 7. 266. ne perdent jamais avec Dieu, 29. &c.

X iij

486 *Table des Matieres.*

Doivent être honorés selon leur ordre
& leur rang , T. II. 7.

Dieu , pour homme semblable à Dieu,
T. II. 4.

Dieu céleste & sensible , ce que c'est ,
T. II. 183.

Difficile , les choses difficiles contri-
buent plus à la vertu , que les agréa-
bles , Tom. I. 94.

Dignité , notre dignité la regle de nos
devoirs , T. I. 173 , 174. T. II. 72 ,
325. Celui qui connoît bien sa di-
gnité , est incapable de se laisser sé-
duire , T. II. 118.

Discernement qu'il faut faire des rai-
sonnements , T. II. 111 , 114.

Disciple de Dieu , quel peuple a mé-
rite ce titre , Tom. I. 58.

Les premiers Disciples de Pythagore
attribuoient leurs ouvrages à leur
maître , T. I. 222.

Discours est inutile , dès qu'on en ôte
la liberté , T. I. 174.

Dispositions à la vertu & au vice , &
d'où elles viennent , T. I. 195.

Disputes , la douceur & la modération
qu'il faut y garder , Tom. II. 114 ,
115. & 330.

Dissemblance défunit & sépare tout ,
Tom. II. 244.

Divination , partie de la morale , T. I.
175. Les deux sortes de divination
reçues par Pythagore , 176. leur
ancienneté. *Ibid.* Ce que c'est que la
divination , 178. divination par les
songes , *ibid.*

Divine fortune , ce que c'est , Tom. II.
86 , 87. & 336.

Diviser dans le chemin , quel symbole ,
Tom. I. 257.

Dix , intervalle fini du nombre , T. II.
180. La puissance du dix c'est le
quatre , & comment , *ibid.*

Dominer , il faut dominer nos pas-
sions , & nos affections terrestres ,
Tom. II. 166.

Dons , & victimes des foux , T. II. 17.
La magnificence des dons n'honore
pas Dieu , *ibid.*

Douleurs , l'étendue de ce mot , T. II. 82.

Douleur raisonnable que nous doi-
vent causer les afflictions , T. II. 94.

Doutes malheureux , doutes des hom-
mes , T. II. 326.

Droits communs entre les hommes &
les bêtes , Tom. I. 159.

E

- E**cho, le fymbole des lieux déferts,
T. I. 275. *Quand les vents soufflent,*
adore l'écho, quel fymbole, 274,
275.
- Ecclésiastique expliqué, T. I. 285.
cité, Tom. II. 289. 375.
- Education, mauvaise éducation des
enfants, source de tous les défor-
dres, T. I. 91.
- Egalité n'engendre point de guerre,
T. I. 86.
- Egypte, instruit la Grece, T. I. 58.
quand ouverte aux Grecs, 68.
- Egyptiens, d'où avoient tiré leur sa-
geffe, T. I. 59. exceptés de l'abo-
mination que les Juifs avoient pour
les Etrangers, 67. Jaloux de leurs
sciences, 78. les austérités qu'ils en-
joignoient avant que d'initier dans
leurs myfteres, 78, 97. pourquoi
mettoient des sphynx à la porte de
leurs Temples, 105. leurs trois sor-
tes de style, *ibid.* leur dogme sur la
nature de l'ame, 125, 126. premiers
auteurs de l'opinion de la Métem-
picoſe, 132. abhorroient les fèves,

& pourquoi , 166. très-soigneux de leur santé , *ibid.* se purgeoient deux fois le mois , 167. attachés à la devination , 176. ne parloient jamais du premier principe , & pourquoi , T. II. 262 , 263. leur ancienne Théologie sur la mort , T. II. 459.

Elément , un élément seul ne peut rien produire , T. I. 193.

Empédocle , Vers d'Empédocle , T. II. 202 , 203.

Enfance , l'âge le plus agréable à Dieu , T. I. 92.

Enfants , devoirs des enfants envers leurs peres , T. I. 306.

Employés aux prieres publiques , T. I. 92.

Entendement , partie intelligente de l'ame , fourni par le Soleil selon les Pythagoriciens , T. I. 126.

Entendement , appelé le cocher , T. II. 239.

Entreprises , ce qui en assure le succès , T. II. 139.

Envie prise pour blâme , T. II. 152 , 377.

Epargne hors de saison , blâmée com-

- me basseſſe , Tom. II. 166.
- Epicure , le dernier des Philoſophes
qui ont fait ſecte, T. I. 61. le temps
qui s'écoula depuis Thalès juſqu'à
lui , *ibid.*
- Epreuves des Religieux d'où tirées ,
T. I. 97.
- Eſclavage qui vient de l'ignorance , T.
II. 9.
- Eſclavage du péché , eſt volontaire ,
T. II. 214.
- Ecrivains ſacrés , la fin de leur con-
templation, a été le commencement
de notre inſtruction , T. II. 328.
- Eſpérance en Dieu toujours accom-
pagnée de lumière , T. II. 385.
- Eſprit eſt le ſeul qui voit , qui entend ,
&c. T. I. 108.
- Eſprit politique tient le milieu entre
le contemplatif & le myſtique , T.
II. 245.
- Eſprit touché & affermi dans l'amour ,
unit à Dieu , T. II. 17. le ſaint tem-
ple de la lumière de Dieu , 18.
- Eſprits , appellés , *vapeur chaude* , T. I.
194.
- Elſéens, Philoſophes des Juifs, T. I. 97.
- Eſſence moyenne entre Dieu , &

l'homme, sa nécessité, T. II. 9. son état & ses qualités, 10.

Essences raisonnables, leur ordre & leur rang, T. II. 11, 12. &c.

Essence, l'attention à notre essence produit l'accomplissement de tous nos devoirs, T. II. 78.

Essence de l'homme, ce que c'est, T. II. 120, 121.

Etres, qui étant nos égaux, se sont élevés par l'éminence de leur vertu, T. II. 29.

Etres célestes, éthériens, & terrestres, T. II. 34, &c.

Etres supérieurs ne se nourrissent point de chair humaine, T. II. 103. 350. n'ont que le pouvoir de nous faire du bien, 103, 350.

Etres moyens partagés en trois classes, T. II. 31.

Etres différens, jusqu'où s'étendent, & ce qui les renferme, & qui les lie, T. II. 190. premiers comment liés aux derniers, 191.

Eusebe combat la fausse doctrine de la destinée, T. I. 299.

Examen de sa conscience, comment doit être fait, T. II. 164. doit se

X vj

faire tous les soirs , 165. il est comme un Cantique chanté à Dieu à notre coucher , 166. doit être fait de suite & par ordre , 169. il réveille en nous le souvenir de l'immortalité , 170.

Excellence consiste dans la bonté & dans la lumiere , T. II. 30.

Excès plus aisé à commettre dans le boire que dans le manger , T. II. 149. tout excès doit être banni comme le défaut , 152 , 153.

Exercices , emportent l'excès de la nourriture , T. II. 146. la mesure en doit être réglée. 147. leur choix, 147 , &c.

Exemption de faute ne fait pas la bonne vie , T. II. 143.

F

Fable , l'appanage de la Poësie , T. I. 137.

Fables d'Homere & d'Hésiode condamnées par Pythagore , T. I. 147. facultés de l'ame , T. II. 176 , 177. quatre facultés pour juger des choses , 183 , 390.

Faire , il ne faut jamais faire ce qu'on

ne sçait point , T. II. 139. 143.

Farine , *ne point sacrifier sans farine* ,
quel symbole , T. I. 264.

Favoris des Rois comparés aux doigts
de la main , & pourquoi , T. I. 199,
200.

Faussetés ; écouter avec compassion &
indulgence ceux qui en avancent ,
T. II. 115.

Fautes , ce qui empêche de faire des
fautes , T. II. 139.

Faute légère d'un ami , jusqu'où elle
peut s'étendre , T. II. 311, 312.

Femmes leurs véritables ornements ,
T. I. 84. difficiles à ramener à la
modestie quand elles sont accou-
tumées au luxe , *ibid. Refusez les*
armes que vous prête une femme , quel
symbole , 282.

Fer , *N'ôtez pas la sueur avec le fer* , quel
symbole , T. I. 285. *N'appliquez pas*
le fer sur les traces de l'homme , quel
symbole , 285, 286.

Feu des sacrifices , comment purgeoit
l'ame selon les Païens , T. II. 450,
451.

Fèves , abstinence des feves , ce qu'elle
signifioit , T. I. 165. pourquoi ab-
horrées des Egyptiens ,

Fidélité des Pythagoriciens dans leurs promesses , T. I. 162.

Figure , la premiere figure solide se trouve dans le quatre , T. II. 182.

Fils de Dieu , la véritable image du Pere , T. II. 292.

Flambeau , *n'effacez point la trace du flambeau* , quel symbole , T. I. 238.

Flûtes condamnées par Pythagore , & pourquoi , T. I. 208. pourquoi rejetées par Minerve , *ibid.*

Fontaines , *jetter des pierres aux fontaines* , quel symbole , T. I. 283 , 284.

Force doit être cherchée dans le voisinage de la nécessité , T. II. 313.

Fortune n'est qu'une suite & une dépendance de la nature mortelle , T. II. 67. 322. V. Divine fortune.

Fou , le fou est sans Dieu , T. II. 209. le fou se perd dans tous les états de la vie , *ibid.*

Fous comparés au Cylindre , T. II. 209 , 214 , 414 , &c.

Fréquentation des vicieux défendue , T. I. 215.

G.

GAbaonites , comment traités par Josué , T. I. 256.

Galien lisoit tous les matins & tous les soirs les Vers de Pythagore , & les récitait par cœur , T. II. 466.

Gens de bien , comment soutenus dans les maux de cette vie , T. II. 97. Il faut rechercher & aimer les gens de bien , 166.

Gentils ont imité les regles des Nazaréens , T. I. 98.

Géométrie née en Egypte , & ce qui la fit inventer , T. I. 201. perfectionnée par Pythagore , *ibid.*

Germe malheureux qui est en nous , T. II. 211 , 416.

Glaive aigu pour les langues médisantes , T. I. 259. *Détournez de vous le glaive affilé* , quel symbole , *ibid.*

Gloire véritable , gloire quelle , T. I. 89.

Gourmandise , ses suites funestes , T. II. 56.

Grecs , quand commencerent à philosopher , T. I. 58. pourquoi ils al-

- loient chercher la sagesse en Egypte , 60. ils n'ont eu aucun commerce avec les Juifs, 62 , 63.
 Saint Grégoire de Nazianze , T. II. 273 , 298.
 Gryphons, qui gardent les mines d'or, T. I. 291.

H

- H**Aine accompagne la crainte , T. I. 175.
 Harmonie , l'étendue de ce mot selon Pythagore , T. I. 170. mélange des qualités , 194.
 Hazard , ce que c'est , T. II. 86. domine sur les animaux , 101 , 344.
 Hébreux , donnent aux vicieux les noms des bêtes , T. I. 135. seuls bons nomenclateurs , T. II. 422 , 424.
 Hécaté , gouffre où restoient les ames qui avoient mal vécu , T. I. 126.
 Héraclite , T. I. 106. beau mot de lui, T. II. 202.
 Hermionée , le simple orge d'Hermionée , T. II. 19.
 Hermodamas , premier Précepteur de Pythagore , T. I. 76.

Héros, nom donné aux Anges, T. I.

116. tiennent la seconde place, & comment ils doivent être honorés, T. II. 27. tout éclatans de la lumière qui rejaillit de Dieu sur eux, 30. pourquoi appellés *Héros* & ce qu'ils font pour nous, 30, 31. pourquoi appellés *bons Démon*s & *Anges*, 31. ame raisonnable avec un corps lumineux, 231. l'origine de ce mot, 297.

Hésiode expliqué, T. I. 249, 268 & 284. cité, T. II. 412, 417.

Hiéroclès, il y a eu plusieurs Auteurs de ce nom, T. I. 289.

Hiéroclès, Stoïcien, beau mot de lui, T. I. 292.

Hiéroclès de Bithinie, le persécuteur des Chrétiens, ses ouvrages, T. I. 293, 294.

Hiéroclès d'Hillarime, Athlete, & ensuite Philosophe, véritable Auteur de ces commentaires, & très-différent du persécuteur, T. I. 294. preuves de cette différence, 296, 297 & 302.

Histoire du Philosophe, T. I. 302; 303. ses ouvrages, 304. bon mot

- de lui sur Socrate , 307 , 308. passage remarquable de son Traité de la Providence , T. II. 344 , 345.
- Hiéroclès Auteur des Contes plaisants, différent du Philosophe , T. I. 308.
- Hiéroglyphes des Egyptiens, T. I. 105.
- Hippasus ne peut être le bisaïeul de Pythagore , T. I. 73.
- Hipocrate a suivi les Principes de Pythagore , T. I. 196.
- Histoire d'un Pythagoricien , T. I. 156. de Mulias & de sa femme Tymicha , 168. des Sybarites & des Crotoniates , 171.
- Historiens , les premiers Historiens aussi amoureux de la fable que les Poëtes , T. I. 137.
- Homere a connu la grandeur du nom de *pere* , T. I. 85. il suit la Théologie des Egyptiens sur la nature , 123. ses *idoles* , ce que c'étoit , 127 , 128. les divinations qu'il a connues , 176.
- Homere cité , T. II. 377 , 410.
- Homme créé pour contempler , T. I. 82. partage de l'homme en trois parties , d'où tiré , 129 , 130. expliqué par une comparaison , 130 , 131.

Homme malheureux par sa faute ,
T. I. 169.

Hommes vicieux désignés par des vais-
seaux à deshonneur , T. I. 245.

Homme , pour homme de bien , T. II.
4 , 262.

Hommes en quoi inférieurs aux
AnGES , T. II. 32. honorés de la gra-
ce divine , méritent notre culte ,
33 , 300. leur ornement la vérité &
la vertu , 33 , 34.

Homme devenu *Démon* , & com-
ment , T. II. 34. 304.

L'homme n'est rappelé à la science
divine qu'après sa mort , T. II. 32 ,
33. 300.

Hommes qui ont trouvé place dans
les chœurs divins , T. II. 35 , 304.
l'honneur qu'on leur doit , & en
quoi il consiste , 36.

L'homme de bien souvent plus mal-
heureux en cette vie , que le mé-
chant , T. II. 75.

L'homme est méchant volontaire-
ment , T. II. 95. fécond en opi-
nions étranges & erronées quand
il s'abandonne à lui-même , 115.

Homme intérieur comment blessé ,
T. II. 163.

L'homme , animal amphibie , & comment , T. II. 195 , 206. le dernier des êtres supérieurs , & le premier des inférieurs , 195. au-dessus de toute la nature terrestre & mortelle , 197. malheureux volontairement , 206.

Hommes qui fuient la corruption du siècle , sont en petit nombre , T. II. 208. ils embrassent le vice par leur propre choix , 213. comment peuvent devenir Dieux , 247 , 248. après leur mort demeurant toujours inférieurs aux Anges selon les Pythagoriciens , 250.

Un homme ne peut être étranger à un autre homme , T. II. 315.

L'homme ne peut être attiré à la vérité malgré lui , T. II. 223 , 429. il n'est pas l'image des Anges , 463.

Honneur qu'on rend aux êtres supérieurs , en quoi consiste , T. II. 16.

Honorer Dieu , ce que c'est , T. II.

Ibid. le seul qui le fait honorer , 17.

Honteux ne peut changer par les circonstances , T. II. 61.

Huile pour les louanges , les flatte-
ries , T. I. 244.

Humanité, il faut conserver l'humanité pour tous les hommes, T. II.

53.

Hirondelles, symbole des grands parleurs, T. I. 235. *Ne nourrissez pas les hyrondelles*, quel symbole, *ibid.*

I

Jamblique, cité, T. II. 276, 389, 395, 433, 436, 443, 450.

Javelot de Pythagore, sur quoi imaginé, T. I. 182.

Idole, ce que c'étoit dans le langage d'Homere & de Pythagore, T. I. 127, 128.

Saint Jean, passage de l'Evangile selon S. Jean, expliqué, T. II. 429.

Ignorance de la cause de nos maux jette dans l'impiété, T. II. 81.

Ignorance de ce qui est séant & honnête, les maux qu'elle produit, T. II. 160.

Ignorance, fonds inépuisable d'opinions vaines, & d'espérances, & de craintes frivoles, T. II. 200.

Images de Dieu défendues par Pythagore, T. I. 119, 120. pourquoi défendues sur les anneaux, 235.

Image, signification de ce mot dans le langage de Pythagore, T. I. 117, 128.

Comment nous devenons l'Image de Dieu, T. II. 172. cette image de Dieu s'efface bientôt, si son original ne l'entretient, & ne la conserve, T. II. 400.

Immortalité de l'ame crue par les Egyptiens, T. I. 124. immortalité adhérente à notre ame, T. II. 199.

Impiété mere de tous les vices, T. II. 99. il y a de l'impiété à entendre même ce qui est impie, 428.

Impur, ne peut toucher à ce qui est pur, T. II. 243.

Indépendance, la perte des hommes, T. I. 88.

Inégalité de conditions, d'où procéderoit, selon les Pythagoriciens, T. II. 79, 330. elle est un bien, 331.

Inégalité qui regne dans les animaux, & les plantes même, sa cause, T. II. 101, 243.

Initiés, étoient de deux sortes, T. II. 294.

Injustice embrasse tous les vices, & s'étend sur toutes les facultés de l'ame, T. II. 64, 65.

- Innocence perdue par le péché se recouvre par le repentir, T. II. 134.
& par la pratique des vertus, 260.
- Insensé, son caractere, T. II. 135, 136, vuide de Dieu, 208. tout tourne en mal aux insensés, T. II. 209.
- Intelligence a son siege dans le cerveau, T. I. 195.
- Jours heureux & malheureux, superstition très-ancienne, T. I. 149.
- Irradiation de l'entendement divin dans nos ames, T. II. 172.
- Isaïe expliqué, T. I. 251.
- Isles des bienheureux, T. II. 247.
- Isocrate cité, T. I. 228.
- Jugement de Dieu contre les pécheurs, compose la divine fortune, & comment, T. II. 87, 336.
- Jugement séduit par une transposition dans l'examen de ses péchés, T. II. 169.
- Juifs. Ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers, & leur rigueur pour eux, T. I. 62, 63. imbus de la superstition de la métempsychose, T. I. 142.
- Julius Firmicus, cité, T. II. 293.

Justice, rien ne peut subsister sans elle, T. I. 86, 87. la plus parfaite des vertus, & elle les embrasse toutes, T. II. 65. leur fin, *ibid.* elle renferme tous les devoirs, 72. elle doit être observée dans les actions & dans les paroles, *ibid.* ne peut subsister sans la prudence, 73. la justice de Dieu nous rafraîchit la mémoire, & conserve en nous le sentiment de la vertu, 91. Ce que produit l'exacte justice, 119.

Justice comparée à l'octave de la Musique, T. II. 320.

Justice n'est que proportion, T. II. 322.

Justifier les accidents de cette vie ; comment, T. II. 79. 329.

K

KΑταχθόνιοι δαίμονες, T. II. 301.
κόσμος, nom donné à l'Univers par Pythagore, & pourquoi, T. I. 189, 190.

L

Lactance, sentiment de Lactance réfuté, T. I. 61.

Langue

Langue est tenue en bride par l'abstinence du serment T. II 26. elle ne doit pas devancer la réflexion , 25 , 26.

Léon , Roi de Phlius , T. I. 80

Liaisons , d'où procèdent tous nos devoirs , T. I. 153 , 158.

Liaisons différentes qui se trouvent dans la vie , & les devoirs qu'elles exigent , T. II. 37. &c.

Libanius. Lettres manuscrites de Libanius , très-dignes de voir le jour , T. I. 311.

Libations par l'oreille comment doivent être entendues , T. I. 279.

Libéralité , vertu qui regle la recette & la dépense , T. II 75. quelle vertu & en quoi elle consiste , 160 , 161. fille de la tempérance , 326.

Liberté , sans la liberté , il n'y a plus ni vertu , ni vice , T. I. 300. T. II. 227. usage que nous faisons de notre liberté , T. II. 211. elle vient de Dieu , & a besoin de son secours , T. II. 185 , 396.

Lin asbeste , T. I. 292.

Livre théologique de Pythagore , appelé *Livre sacré* , T. II. 388 , 389.

Tome II.

Y

- Logique , anciennement elle ne faisoit pas partie de la Philosophie , T. I. 209. ce qui l'a produite , *ibid.*
- Logique de Pythagore , quelle , T. I. 210. enseignée par exemples , & non par regles , *ibid.*
- Louange , le partage des Dieux , T. I. 89 , 90.
- Loi ancienne n'est que la volonté de Dieu , T. I. 117. loi éternelle la vertu immuable de Dieu , 150.
- Loi éternelle , ce que c'est , T. II. 12 , 264.
- Loi fort ancienne sur les victimes , T. I. 202.
- Loi remarquable pour le maintien des loix , T. I. 217 , 218.
- Loi singuliere sur les tutelles , T. I. 215 , 216.
- Loix , les couronnes des villes , T. I. 233.
- Loi sacrée de l'amitié , ce qu'elle exige , T. II. 52.
- La Loi veut que chacun soit traité selon son mérite , T. II. 79 , 80.
- Loi divine préexistant dans la bonté infinie de Dieu , T. II. 90. son but digne de Dieu & utile à l'homme , 95.

Loix que l'entendement divin impose
aux ames , T. II. 167.

Loi de l'entendement , T. II. 173.

Loi qui crée , lie ce qui est créé , T. II.
283.

Loix publiques , échantillon de la
Philosophie-pratique , T. II. 245.

Lumiere incorruptible & intelligente,
T. II. 189.

Luxe doit être banni comme la mal-
propreté , T. II. 154 , 158.

Lyre , *Ne chanter que sur la lyre* , quel
symbole , T. I. 253.

M

MAgie , fille de l'idolatrie , T. I.
179. née en Perse & nourrie en
Egypte , *ibid.*

Main gauche , la main suspecte de
vol , T. I. 284. *Nè mangez pas de la
main gauche* , quel symbole , *ibid.*

Mal , le mal n'existe point par lui-
même , T. II. 85.

Mal attaché à notre nature est naturel
& acquis , T. II. 210 , 416. le mal
vient de nous , & la punition vient
de Dieu , 337.

Malheur , le plus grand malheur de
Y ij

l'homme , T. II. 123 , 124.

Manger de son siege , quel symbole ,
Tom. I. 275 , 276.

Marâtres défendues , T. I. 215.

Marc Aurele , cité , T. II. 380.

Mariage regardé par Pythagore , com-
me un acte de Religion , T. I. 218.

Mathématiques dégagent l'esprit des
choses sensibles , T. I. 210. Purga-
tion de l'ame , T. II. 242. elles
sont auprès de la dialectique com-
me les initiations , 448. Décou-
verte de Pythagore , T. I. 201 ,
202.

Matiere ne tombe point sous la scien-
ce , T. I. 185 , 186. ce que c'est
que la matiere selon Pythagore ,
186 , pourquoi appelée *autre* ,
189.

Matrice de l'animal défendue , &
pourquoi , T. I. 240. sens mystique
de ce mot , T. II. 236 , 237.

Maux , les péchés sont les véritables
maux , T. II. 83.

Maux volontaires , & maux extérieurs ,
T. II. 83.

Maux illustrés par la présence de la
vertu , T. II. 86. nous pouvons con-

- vertir les maux en biens , T. II. 93.
 le fruit du péché , 96. souvent meilleurs que les biens , 98.
 Maux viennent de la nécessité seule , T. II. 205. principe de tous les maux , *ibid.* les hommes tâchent de guérir leurs maux par d'autres maux , 135.
 Méchants , comment doivent être aimés , T. II. 53 , 54. punis , ils deviennent un exemple instructif pour les sages , 92. punis comme hommes & comme méchants , & comment , 94. cherchent dans la mort de l'ame la consolation de leurs crimes , 132. leur justice en se condamnant eux-mêmes à la mort , *ib.*
 Médée insensée & furieuse , T. II. 135.
 Médecine , la plus sage des choses humaines , T. I. 107.
 Melamphylus, Isle quand appelée Samos , T. I. 72.
 Mer , appelée *larme de Saturne* , T. I. 191.
 Mercure , tout bois n'est pas propre à faire un Mercure , T. I. 96.
 Mesure juste des aliments & des exer-
- Y iij

cices , T. II. 147. ce qui n'incom-
mode point l'ame , 148. elle n'est
pas la même pour tout le monde ,
149.

Mesure Pythagorique , T. II. 152. la
mesure du besoin passée , il n'est
plus de bornes , 158.

Métempsychose, opinion plus ancienne
que Pythagore , T. I. 132. reçue
par les Pharisiens , 133. secret de
cette fiction , 134. enseignée crue-
ment par un menfonge pieux , 139.
reçue des Juifs , 142. ce que c'é-
toit , T. II. 200 , 406.

Midi , *Ne dormez pas à midi* , quel
symbole , T. I. 251.

Miel , oblation du miel , T. I. 66.

Milieu entre la malpropreté & le
luxé , T. II. 156.

Milieu qui sépare & qui unit , T. II.
192.

Milon Crotoniate , son équipage bi-
zarre , T. I. 173.

Miroir trompeur , T. I. 270. *Ne vous
regardez pas au miroir à la clarté du
flambeau* , quel symbole , 271.

Misologie , haine des discours , com-
bien dangereuse , T. II. 111 , 112 ,
356.

Mnemarchus , pere de Pythagore ,
T. I. 73. sa profession , *ibid.*

Mochus , T. I. 77.

Mœurs , caractérisées par les métaux ,
T. II. 5.

Monde , animal vivant & intelligent ,
T. I. 189. T. II. 14. ruine du monde ,
erreur des Pythagoriciens , *ibid.*
ce que c'est que le monde , 200.
fuite de ce monde combien nécessaire , 204. les maux n'en fçauroient
être bannis , *ibid.* une région de
mort , 205.

La fin du monde conduit toutes choses à la félicité , T. II. 278.

Montrer , ce qu'il faut pour montrer ,
T. II. 225.

Morale de Pythagore , T. I. 152. &c.

Morale comprise sous le nom général
de Physique , T. I. 152. renfermée
en préceptes ou sentences , *ibid.*
perfectionnée par Socrate , 152 ,
153.

Mort , seconde mort selon les Egyptiens ,
quelle , T. I. 126. inconnue à Pythagore , 128. la crainte de la
mort précipite dans beaucoup d'injustices , 70 , 71.

Y iv

Mort soufferte pour une bonne cause ,
T. II. 126.

Mort de l'homme , quelle , T. II. 202.

Mourir , il faut chercher non à ne
pas mourir , mais à bien mourir ,
T. II. 68.

Mouvement de l'ame comparé à celui
du cylindre , T. II. 417.

Muses , bâtir un Temple aux Muses ,
ce que c'est , T. I. 86.

Musette adorée par Numa , T. I. 99.

Musique véritable & parfaite , T. I.
207. remede pour la santé, *ibid.* fin
de la Musique , 207 , 208.

Musique agréable à Dieu , T. I. 280.

Myfteres , les petits étoient une pré-
paration pour les Grands , T. II.
448.

N

Naissance , lorsque l'ame vient
animer le corps , T. II. 207.

Naissance , génération , ce que les Py-
thagoriciens entendoient par ces
mots , T. II. 444.

Nature , elle ne souffre pas qu'un
homme soit étranger à un autre
homme , T. I. 158. modestie de la

- nature doit être imitée , 249. la con-
noissance de la nature est une suite
de la connoissance de Dieu, 271, 272.
Aucune nature inférieure à la nature
humaine ne mérite notre culte ,
T. II. 28 , 36. payer les droits à la
nature , ce que c'est , 43.
Nature pour Dieu , T. II. 194.
Nature sacrée , pour la Philosophie ,
T. II. 222.
Nazaratus , un Mage , T. I. 79.
Nazaréens , T. I. 98.
Nécessité de l'esprit , sa force , T. II.
51. 430.
Nécessité libre & indépendante , T. II.
51. confirme la liberté , 288. elle
est dans les bornes de la science ,
51 , 314.
Nécessité de la Nature , comment il-
lustrée , T. II. 126.
Neige , pour les naturels mous &
lâches , T. I. 228. *N'écrivez pas sur
la neige* , quel symbole , *ibid.*
Nombres , comment employés par
Pythagore , T. I. 110. *Nombre pair ,
& nombre impair* , quels symboles ,
262.
Dieu , le nombre des nombres , T. II.
180.

Nombres , peuvent être significatifs ,
mais jamais principes , T. II. 388.

Noms changés pour des événemens
extraordinaires , T. I. 74.

Noms , viennent plutôt du hazard &
de la convention des hommes , que
de la nature , T. II. 218 , 420. quels
sont les noms convenables , *ibid.*
sagesse de ceux qui ont les premiers
imposé les noms aux choses , 219.
comparés aux statuaires , 219 , 421 ,
comment ils ont donné ces noms ,
423 , 424.

Notions communes , naturelles à tout
être raisonnable , T. II. 225. ce que
c'est , 358.

Nourriture , sa juste mesure , T. II.
147 , 149.

La nourriture & l'exercice doivent se
succéder , T. II. 149.

Nous , nous devons être nos gardes &
nos surveillants , T. II. 63.

Nous , c'est l'ame , T. II 120 , &c.

O

Obéissance aveugle & insensée ,
précipite dans l'impiété , T. II. 42.

Oeil de l'amour guide le cocher ,

- T. II. 239 , 445. ce n'est que par cet œuil que l'on voit le champ de la vérité, T. II. 445.
- Oeuvres, nécessité des bonnesœuvres, T. II. 189.
- Offrandes des fous , appât pour les sacrileges, T. II. 17.
- Offrandes ne doivent pas être trop magnifiques, T. I. 94.
- Ὁμαίον & ὁμαίον, T. II. 466.
- Ongles , *Ne se pas faire les ongles pendant le sacrifice*, quel symbole, T. I. 268.
- Opération mystique doit être toujours conforme à la raison, T. II. 245.
- Opinion opposée à la science, T. II. 138. plaies que font les fausses opinions, 71.
- Opportunité, dogme de Pythagore sur l'opportunité, T. I. 149. elle doit être recherchée en tout, T. II. 143. Dieu appelé *opportunité*, 371.
- Or, le seul métal qui ne se rouille point, T. II. 5.
- Oracles d'Apollon Pythien, T. II. 18, 19.
- Ordre, ce que c'est, T. II. 13, 15.
- Oreille, *Sacrifier aux oreilles, faire des*

libations par les oreilles, quel symbole, T. I. 279.

Orge avec du sel, répandu sur la tête des victimes, T. I. 264.

Orphée, sa rhéologie, T. II. 263. son sentiment sur les nombres, 389.

Ourfes polaires, appelées *les mains de Rhée*, T. I. 191.

Ouvrages de Dieu doivent être connus selon la justice, T. II. 198.

Ouïe ne doit pas juger de la Musique, & pourquoi, T. I. 206.

P

Pain, comment fait en Grece & à Rome, T. I. 342.

Palmier, la grande utilité de cet arbre, T. I. 278. ses bourgeons appelés *cervelle* causent de grand maux de tête, quand on en mange, *ibid.*

Paquets, *tenir ses paquets toujours prêts*, quel symbole, T. I. 254.

Parents, l'honneur qu'on leur doit, T. II. 43.

Parjure naît de l'habitude de jurer, T. II. 25.

Parthenis, mere de Pythagore, T. I. 74. pourquoi appelée *Pythais*, *ibid.*

- Passions de l'ame plus cruelles que les tyrans**, T. I. 93. les parties & comme les membres de la folie, T. II. 56. sources de toutes les injustices, 58. il n'y a que l'excès de vicieux, 255. elles se prêtent des armes, 318. données comme des aides de la raison, 367.
- Patience**, jusqu'où elle doit être portée avec nos amis, T. II. 50. ses fruits, 105.
- Pauvreté volontaire**, T. II. 125.
- Péchés d'omission & de commission**, T. II. 168. en quoi égaux, 169. comment volontaires, & involontaires, 214.
- Peines de l'autre vie**, crues temporelles par Pythagore, T. I. 121 & T. II. 133.
- Peines volontaires**, les remèdes du péché, T. II 133, 134.
- Penchants des passions**, autant de masses de plomb, T. II. 59.
- Penchants de l'homme**, d'où ils procèdent, T. II. 202. &c.
- Pensée de Dieu est la production des êtres**, T. II. 11, 272.
- Pere**, vénération due à ce nom, T. I.

85 & T. II. 38. nos peres & nos parens nous representent Dieu & les Anges, T. II. 39. la seule occasion où l'on peut défobéir à son pere, 41. honneur qu'on doit à son pere & à sa mere est sans bornes, *ibid.* en quoi il consiste, *ibid.* ridicule des peres sur l'éducation des enfans, T. I. 91.

Perse, cité, T. II. 281.

Perfévérançe dans le vice ou dans la vertu, seule punie ou récompensée, T. II. 340.

Perte la plus grande que l'homme puisse faire, T. II. 124.

Perte des biens raisonnable, quelle, T. II. 125, 361. pertes dont la vertu nous tient compte, 362.

Petau, le Pere Petau cité, T. II. 280, 291.

Petri Bungi numerorum mysteria, T. II. 388.

Phalaris tyran de Sicile & né à Crete, sa cruauté, T. I. 213.

Philosophe, différence du Philosophe aux autres hommes, T. I. 81. les Philosophes ne connoîtront jamais parfaitement l'ame des bêtes, 146. premiers Philosophes prétendus

magiciens , & pourquoi , 180. Médecins , 192.

Philosophie comprise sous le nom général de Physique , T. I. 184. est la science de la vérité des choses qui existent , 185. la purgation & la perfection de la nature humaine , T. II. 1. la Philosophie pratique est mere de la vertu , & la contemplative mere de la vérité , 3. leurs effets , 1 , 172. 174.

Philostate expliqué , T. I. 279. ses fables & ses chimeres sur la vie d'Apollonius , 300.

Physique peu cultivée avant les sept sages , T. I. 185. Physique de Pythagore , *ibid.* &c. bornes de la Physique , T. II. 378.

Piété , sans la piété rien n'est agréable à Dieu , T. II 20. la premiere , la guide & la mere des vertus , 6. 99.

Pieux , quel est l'homme pieux , T. II. 18.

Planettes appellées *les Chiens* de Proserpine , T. I. 193.

Platon , cité , 203 , jusqu'à 281 , 309 , 328 , 331 , 338 , 351 , 352 , 356 , 360 , 367 , 374 , 412 , 420 , 422 ,

425 , 433 , 448 , 455 , 460 , 463.
Pléiade , appelée *Lyre des Muses* ,
T. I. 191.

Plutarque , les contes ridicules qu'il
fait des Juifs , T. I. 64 &c. Lacune
remarquable dans Plutarque , T. II.
391.

Poids & mesures connus en Grece
long-temps avant Pythagore , T. I.
209.

Point , le point répond à l'unité , T. II.
182.

Poissons , *Ne mangez pas les poissons
qui ont la queue noire* , quel sym-
bole , T. I. 240.

Politique , l'étude des premiers Sages ;
T. I. 59 , 211.

Porphyre , T. I. 299. son ouvrage du
retour des ames , T. II. 440 , 441.

Pourceau de pâte , T. I. 203.

Pouvoir , ce qui est en notre pouvoir ,
& ce qui n'y est pas , T. II. 68 , 69.
jusqu'où s'étend la force de ce qui
est en notre pouvoir , 69. 323.

Prairie de la vérité , T. II. 203 , 410.

Pratiquer , méditer , aimer , T. II. 176.

Prestiges doivent être bannis des ex-
piations , T. II. 235.

Priere , nécessité de la priere , & sa difficulté , T. I. 147. milieu entre notre recherche & le don de Dieu , T. II. 186. doit être accompagnée de l'action , T. II. 186 , 189.

Principes des vertus viennent de la nature , & leurs progrès de l'éducation , T. I. 196 , 197.

Prisonniers de guerre , à quoi réduits , T. I. 256.

Proclus , son instruction Théologique , T. II. 436.

Progrès decuple , s'il a été connu par Pythagore , T. I. 200. &c.

Proportions harmoniques comment trouvées par Pythagore , T. I. 204.

Propreté outrée devient luxe & mollesse , T. II. 156. ses bornes , 157.

Proserpine , champ de Proserpine , T. I. 126.

Providence , le composé de la Loi éternelle , & du serment divin , T. I. 151. elle distribue à chacun ce qui lui est dû , T. II. 79. nier la providence & la justice de Dieu , c'est anéantir la Religion , 98. s'étend sur toutes choses à proportion de leur dignité , 104 , 153. sur les

522 *Table des Matieres.*

- animaux en général , T. II. 343 ,
344 , 346.
- Prudence mere des vertus , T. I. 174 ,
T. II. 65. guide de tous les biens ,
67. ses effets , *ibid.* la regle & la
mesure de la justice , 73. elle veut
que nous connoissions la cause de
nos maux , 81. elle cherche ce qui
est séant à chacun , 321. sans elle
il n'y a ni justice ni sainteté , 412.
- Puissance , ne doit pas se mesurer par
la volonté , mais par les forces de la
nature , T. II. 50 , 312. elle habite
près de la nécessité , 50.
- Punitions , dont Dieu châtie , & l'u-
sage qu'on en doit faire , T. II. 134.
- Purgation doit précéder la contem-
plation , T. II 3. & la délivrance
de l'ame , 242 & 447.
- Purgations prises des Chaldéens & des
Hébreux , T. II. 442.
- Purgation , illumination , & perfec-
tion , les trois degrés , T. II. 447.
- Pyramide , la premiere pyramide dans
le *quatre* , T. II. 182.
- Pythagore n'a jamais été en Judée ,
T. I. 62. son origine , sa patrie , 72.
&c. le temps où il a vécu , 75. &c.

changea le nom de *Sage* en celui de *Philosophe*, T. I. 81. il enseignoit toujours dans les Temples, & pourquoy, 92. comment il éprouvoit ceux qui se présentoient pour être ses disciples, 96, 97. exigeoit un silence de cinq ans, qu'il réduisoit quelquefois à deux, 98. ses Disciples partagés en deux classes, 100. estimoit la Musique, 103. imite les trois sortes de style des Egyptiens, 106, 107. ses purgations de l'ame, 109. le mystere de ses nombres, 110. sa théologie, 116. &c. son idée sur la création, 122. &c. son opinion sur l'ame des bêtes, 144. &c. sa superstition sur le temps de la priere, & des opérations Théurgiques, 148, 149. justifié sur le reproche de dureté pour les autres hommes, 157, 158. sa reconnoissance & son amitié pour son maître Phérécyde, 159. ses abstinences, 164. son erreur sur la premiere vie des ames, 169. soumis à la raison, 171. sa sévérité trop grande, & ce qui l'en corrigea, 174. prétendu grand devin, 177. ce qu'il

faut croire de sa magie & de ses miracles, T. I. 180. &c. de sa cuisse d'or, de son aigle, de son ourse, 181. de l'empire qu'il avoit sur les bêtes, & qu'Orphée lui avoit transmis, *ibid.* de son javelot, 182. ennemi de l'ostentation & du faste, 183. sa descente dans les enfers, sur quoi fondée, 183, 184. son système sur la matiere bien différent de celui des atômes, 188. ses découvertes dans la Physique, 189. &c. s'il immola aux Muses une hécatombe, 202, 203. il n'offrit jamais de sacrifice sanglant, *ibid.* Canon de Pythagore, 205, 206. sentiment bien particulier qu'il avoit sur la Musique, 206, 207. ses traités de politique, de physique & de morale, 212. chefs-d'œuvre de sa politique, 212, 213. grands hommes sortis de son école, 214, 215. sa femme & ses enfans, 218, 219. si Pythagore avoit écrit, 219, 220. ses paroles passoient pour des oracles, 222. respect qu'on avoit pour lui, 222, 223. persécutions qu'il eut à souffrir, 223, 224. sa

mort à Metapont , T. I. 226. on lui érige une statue au milieu de Rome , 227. durée de son Ecole , 228. sa lettre à Hiéron est supposée , 229 , ses vers dorés , leur éloge , T. II. 2. son ordre dans ses préceptes , 4. d'où il avoit tiré son *Tetractys* , 386.

Pythagoriciens , leurs biens mis en commun , T. I. 102. regardés comme morts , quand ils quittoient leur profession , 102. leur vie , 103. &c.

Derniers Pythagoriciens, leurs visions, T. I. 14. leur erreur sur les dieux , T. II. 6 , 7 & 13. sur les peines de l'autre vie , 132 , 133. ils défendoient de se tuer , 174.

Q

Qualités , les secondes qualités sont les maladies , T. I. 193.

Quaternaire , nom de Dieu , ce qu'il signifie , T. I. 112. &c. source de l'arrangement du monde , 180. la véritable signification de ce mot , 184. d'où Pythagore avoit tiré cette idée , 386.

Quatre , milieu arithmétique entre un & sept , T. II. 181. renferme la premiere figure solide , 182. la premiere pyramide , *ibid.* son étendue , *ibid.* & 392. comment renferme les sociétés , *ibid.*

R

Rabbins, idée qu'ils ont prise de Pythagore , T. I. 131.

Raison mise en regles par Aristote , T. I. 211.

Raison se regle par l'instruction , & la passion par l'habitude , T. II. 59.

Raison , est la loi naturelle gravée au dedans de nous , T. II. 93. elle est naturellement dans l'homme , 94. c'est Dieu , & comment , 137.

Raisonnement , l'abus du raisonnement a produit la Logique , T. I. 211.

Raisonnemens tiennent de la disposition de l'ame , T. II. 113. doivent être bien examinés , 114. les vrais sont les seuls qui méritent ce nom , 113 , 357. les faux ne sont que des abois d'une ame insensée , 113.

Raisonner avant que d'agir , T. II. 162.

Raïsons de la Providence & de notre liberté , T. II. 108.

Rats d'or , T. I. 203.

Recouvrer , se recouvrer soi-même , T. II. 248.

Régime athlétique , mauvais , T. II. 147, celui qu'on doit choisir , 148.

Regles les plus dures aux plus parfaits , T. I. 337.

Belle regle pour distinguer la vertu du vice , T. II. 83 , 333.

Relâchement une fois reçu , n'a plus de bornes , T. I. 162.

Réminiscence , suite de la création des ames avant les corps , T. II. 268.

Renaissance de l'homme , T. II. 202.

Repentir , montre le vice du choix , T. II. 130. le commencement de la sagesse , 134.

Respect fuit l'amour , T. I. 175.

Respect de nous-mêmes , nous éloigne du mal , T. II. 62.

Ressemblance avec Dieu , acquise , ou essentielle & éternelle , T. II. 33. la perfection de tous les êtres raisonnables , 250. ses différens degrés , 462 , &c.

Ressemblance unit toutes choses T. II. 243 , 244.

Révéler les secrets de l'Ecole , l'origine de ce proverbe , T. I. 168.

Riche au dehors , T. II. 131.

Richesses , *ce* sont qu'un secours pour le corps , T. II. 163.

Rocher de Tantale , T. II. 92 , 339.

Rognures des ongles & des cheveux , ce qu'elles signifient , T. I. 248.

Rompre le pain , *Ne rompez pas le pain* , quel symbole , T. I. 342.

Rôtir , *Ne rôtissez point ce qui est bouilli* , quel symbole , T. I. 257.

Rouget , *Ne mangez pas le rouget* , quel symbole , T. I. 240.

Rouille , l'emblème des vices , T. II. 5.

S

Sacrifices des Païens ne se rapportoient qu'aux Dieux corporels , T. I. 121.

Sacrifices qu'on faisoit aux Saisons , T. I. 258.

Sacrifices doivent réunir les familles , T. I. 269 , 270.

Sacrifices , échantillon de la Philosophie mystique , T. II. 245 , 452.

Sage , seul sacrificateur , seul ami de Dieu , T. II. 17. le sage ne hait personne , 53. Sagesse

Sagesse , ordre & perfection insépara-
bles , T. II. 11.

Saints , idée que les Pythagoriciens
en ont eue , T. II. 33 , 35 , 36.
le culte qu'ils veulent qu'on leur
rende , 36 , 300.

Salieres sanctifioit la table , T. I. 163.
superstition sur les salieres renver-
sées , fort ancienne , *ibid.*

Salomon , Proverbe de Salomon ex-
pliqué , T. I. 284.

Salvini , Docteur de Florence cité ,
T. II. 319 , 320 , 363.

Salut , la fin très-glorieuse de tous
nos travaux , T. II. 247. l'ouvrage
le plus grand de l'art de l'amour ,
247. n'est nullement le fruit de l'é-
tude & du savoir , 428.

Santé convenable & saine au sage ,
T. II. 147.

Saumaïse repris , T. II. 402.

Science , il faut ou l'apprendre des
autres , ou la trouver de soi-même ,
T. II. 115. deux moyens pour la
recouvrer , 207. le fruit de la vérité ,
234. source de douceur dans les dis-
putes , 359. différente de l'opi-
nion , 367. Les Sciences peuvent

530 *Table des Matieres.*

- éclairer l'ame , mais non pas la purifier ni la perfectionner , 447. •
- Seche , poisson , ses propriétés , T. I. 280 , 281. *Ne mangez pas la seche* , quel symbole , *ibid.*
- Secours de Dieu toujours nécessaire pour faire le bien , T. II. 187. nécessaire avant tout , 216.
- Sel , le symbole de la justice , T. I. 162.
- Seldenus de diis Syriis* , repris , T. II. 394.
- Semblable connu par le semblable , fausseté de ce principe d'Empédocle , T. I. 145.
- Sentiments d'un particulier n'ont pas tant d'autorité que ceux d'un corps , T. II. 253.
- Sept , le sept pourquoi appelé vierge , & sans mere , T. II. 181. Minerve , 390.
- Serment divin , gardien de l'éternité , T. I. 150. comment lie la créature , *ibid.* d'où Pythagore avoit tiré cette idée , 151. ce que c'est , T. II. 20. lien qui unit tout à Dieu , 21. inné & essentiel à toutes les créatures , 22. gage de l'éternité , 23.

suite nécessaire de la Loi , 283.

Serment , tout ce qui est juste , T. I.
160.

Serment humain , l'image du serment
divin , T. I. 160. T. II. 285. son
observation maintient l'ordre & la
justice , 160. sa nature & son but ,
22 , le dépositaire de la certitude
& de la vérité , 23. ses effets , *ibid.*
occasions où il est permis ou défendu ,
25. la rareté en produit l'ob-
servation , *ibid.* fidélité du serment
compagne inséparable de la piété ,
26. défendu dans les petites choses ,
& pourquoi , 178. belle définition
du serment humain , 22 , 285. une
suite de celle du serment divin ,
287. comment elle nous associe à
la stabilité de Dieu , 287 , 288.

Serpent, l'emblème de l'ennemi , T. I.
283.

Service rendu à nos peres , plus il est
vil , plus il est honorable , T. II.
43 , 308.

Silence de cinq ans ordonné par Py-
thagore , T. I. 98. réduit quelque-
fois à deux , *ibid.* la seule voie de
l'instruction , 99. donne à l'ame la
docilité , *ibid.*

Z ij

532 *Table des Matières.*

- Simplicité outrée, devient mesquine-
rie & saleté, T. II. 156.
- Simplicius sur Epictète, cité, T. II.
324.
- Société comment conduit au vice,
T. II. 61
- Socrate, homme divin, T. II. 328.
son sentiment sur la métempsy-
cose, T. I. 141. cité, T. II. 137.
- Soin, le premier soin doit être celui
de nous-mêmes, T. II. 121. ordre
des soins que nous devons avoir,
121.
- Soin du corps, quel doit être, T. II.
145. soin outré du corps, la pre-
mière cause de ses dérèglements,
148. il doit tendre à rendre l'ame
plus parfaite, 150, 375.
- Soin de l'ame & du corps perfectionne
l'homme entier, T. II. 244.
- Solitude, comment conduit au vice,
Tom. II. 61.
- Sommeil, long sommeil blâmé, T.
II. 56, 318. examen avant le som-
meil, 168.
- Songes sont partagés en divins & hu-
mains, T. I. 178. art de les expli-
quer, *ibid.* expliqués par tous les
particuliers, *ibid.*

Sort , celui qui ne rapporte pas son sort à sa véritable cause , est sans consolation , T. II. 98.

Sort , pour éloignement de Dieu , T. II. 214.

Soumission à Dieu volontaire & parfaite , T. II. 213.

Splendeurs , secondes splendeurs , ce que c'est , T. II. 298.

Stoïciens , comment ils accordoient la destinée avec la liberté , T. II. 414.

Sueur pour le gain fait par son travail , T. I. 285. *C'est un crime d'ôter la sueur avec le fer* , quel symbole , *ibid.*

Supérieurs doivent être honorés , T. I. 274.

Sybarites , leur grandeur & leur richesse , T. I. 173.

Symbole , son double sens , T. I. 107 , 168. sa force , 108.

Symboles , le berceau de la morale , T. I. 230. en usage en Égypte , en Judée , en Arabie , 231. il faut obéir à leur double sens , T. II. 238. préceptes sacrés donnés sous des ombres & des voiles , 240. leur contradiction apparente , comment

Z iij

conciliée , 241 , &c.

Σῶμα ψυχικόν , comment employé par
Hiéroclès , T. II. 439 , 440.

T

Table , la table étoit sacrée , T. I.
260. il étoit défendu de ramasser ce
qui en étoit tombé , *ibid.*

Tantale , son rocher , T. II. 92 , 339.

Tarcynéens , quelle nation , T. I. 291.

Témérité , mere des vices , T. I. 174.
T. II. 130.

Tempérance , vertu de tout âge & de
tout sexe , T. I. 89. les biens qu'elle
produit , T. II. 60 , mere de la li-
béralité , 75.

La tempérance & la force , deux gar-
des vigilants & incorruptibles , T.
II. 119.

Temps , la sphere du dernier ciel ,
& pourquoi , T. I. 190.

Ternaire , vénération renfermée dans
le ternaire , ce que cela signifie ,
T. I. 272 , 273.

Terre , centre de l'Univers , T. II.
195.

Tertullien repris , T. II. 269.

Τετρακτύς de Pythagore , T. II. 387 ,
388.

- Thalès le seul des Sages qui s'appliquât aux méditations philosophiques , T. I. 58. il n'eut point de maître de sa nation , 59. ses connoissances , 68. fonda la secte Ionique , *ibid.*
- Théano , femme de Pythagore , un beau mot d'elle , T. I. 219.
- Théologie de Pythagore , T. I. 116 , &c. science théologique , en quoi consiste , T. II. 401.
- Théon Philosophe Platonicien T. II. 392.
- Timée cité , T. I. 140.
- Timée de Platon , explication du Timée de Locres , T. II. 258 &c.
- Timon accuse Pythagore de vanité , T. I. 183.
- Tombeau , *Ne dormez pas sur le tombeau* , quel symbole , T. I. 286.
- Tonnerre , quel signe , T. I. 270.
- Tournoiement ordonné dans les prières , & ce qu'il signifioit , T. I. 266 , 267.
- Tout ressemble au nombre , l'explication de ce mot , T. I. 198.
- Traces , *Effacez de dessus la cendre les traces du pot* , quel symbole , T. I.
- Z iv

536 *Table des Matieres.*

238. *N'appliquez pas le fer sur les traces de l'homme*, quel symbole, 285, 286.
- Tradition, comment venue aux Grecs, T. II. 403.
- Transgression de la Loi de Dieu se fait en deux manieres, T. II. 211.
- Triangle, la plus simple des figures rectilignes, T. II. 182.
- Tribunal de l'ame, de la conscience, T. II. 165, 166.
- Trinité, la sainte Trinité inconnue à Pythagore, T. I. 273.
- Troupeau, pour la multitude, T. II. 281, 282.
- Tuer, se tuer soi-même, injustice reconnue des Païens, T. I. 255.

V

- V**Ache de pâte offerte en sacrifice par les Bramens, T. I. 204. origine de cette coutume, *ibid.*
- Vents pour les séditions, les révoltes, les guerres, T. I. 275.
- Vénus, la même étoile que Vesper, T. I. 189.
- Vérité, en s'instruisant de la vérité on apprend à réfuter ce qui la combat, T. II. 116.

Vérité & vertu, leurs effets, T. II.

1, 2. découlent toujours de l'essence du Créateur, 220, 221. pourquoi nécessaires, 232, 233.

Vers de Pythagore, pourquoi appelés

dorés, T. II. 4. éléments de perfection, 253. oracles de la doctrine Pythagoricienne. *ibid.* il étoit ordonné de les lire tous les soirs à son coucher, *ibid.* leur véritable Auteur, 257. deux Vers qui manquoient au texte rapportés, 373.

Vertu, il n'y a de véritable force, que dans la vertu, T. I. 94.

Vertu divine & vertu humaine, T. II.

3, vertu divine, ce que c'est, 177.

La vertu nous lie à nos amis, & la

nature à nos parents, T. II. 45.

Vertu seule fait le prix des amis & des Saints, T. II. *ibid.*

Vertus qui tiennent le milieu T. II.

65 & 321. leur ordre, 65. de l'Esprit divin elles rayonnent dans notre ame, & de notre ame sur le corps, 66, 322. les ailes de l'ame, 203, 205.

Nous devons faire servir à la vertu nos corps & nos biens, T. II. 69. elle

- ne peut être conservée sans les saines opinions , 70. tout est vil & méprisable au prix de la vertu , 74. elle seroit inutile , si l'ame étoit mortelle , 76 , 77. ce que c'est que la vertu , 78. ombres de vertu , *ibid.* la vertu donne de l'éclat aux maux de cette vie , 86. tout ce qui n'est pas vertu est inutile à l'ame , 120. elle se fait choisir par sa propre beauté , 128. image de Dieu dans l'ame , 188. le comble de la vertu , 252. rien ne peut la faire changer , 317. il est faux que la pratique des vertus soit impossible , 327. la vertu ne se forme en nous que par la coopération de son original , 399.
- Vertueux , il est au-dessus du vicieux par le plaisir même , T. II. 141.
- Viandes , ce mot comprend tout ce qui est mortel & corruptible , T. II. 238.
- Vice , pere de l'infidélité , T. II. 24. de la fuite du vice naît la vertu , 63. vices de chaque partie de l'ame , 64. les vices sont des écarts & des éloignements de la droite raison , 84 , 333.

- Vicieux , tout vicieux peut s'amender,
T. II. 84. ne sçauroit être fidele au
serment , 24.
- Victimes artificielles offertes à la place
des naturelles , T. I. 202.
- Vie , cette vie comparée aux assem-
blées d'Olympie , T. I. 81. premiè-
re vie des ames selon les Pythagori-
ciens , & ses suites , 169. T. II. 81.
opinion reçue en Judée , T. I. 169.
bonne vie en quoi consiste , T. II.
144. vie délicieuse , quelle , *ibid.*
vie doit être réglée sur les regles de
Dieu , 135.
- Vigne , *N'offrez point aux Dieux de
vin de vigne non taillée* , quel sym-
bole , T. I. 263.
- Villes ont besoin des mêmes remedes
que l'ame , T. II. 452.
- Vinaigre , pour le fiel de la satire ,
T. I. 147. *Eloignez de vous le vinai-
grier* , quel symbole , *ibid.*
- Virgile expliqué , T. I. 128. T. II. 302,
323.
- Ulysse , pourquoi refusa l'immorta-
lité, que Calypso lui offroit , T. I. 95.
- Un , deux , quel symbole , T. I. 272.
- Union des citoyens , rempart contre
la tyrannie , T. I. 86.

Unité , principe de tout nombre ; renferme la puissance de tous les nombres , T. II. 181.

Univers , comment une image de la beauté divine , T. II. 195. formé sur la mesure & proportion divine , 404.

Volonté de l'homme influe sur la Providence , & comment , T. II. 100.

Volupté n'existe point par elle-même , & est l'effet d'une action , T. I. 163. T. II. 141 , de deux sortes , & à quoi comparée , T. I. 163 , 164.

Volupté , qui naît de la vertu , stable comme la vertu même , T. II. 241. elle suit toujours la nature de ce qui la produit , *ibid.* la volupté du voluptueux imite la volupté divine , 142.

Utile , il est plus utile d'être puni en cette vie , que de ne l'être pas , T. II. 91. les seules choses utiles à l'ame , 123.

Y

Yvresse , l'apprentissage de la manie , T. I. 193.

Z

Z Aleucus , ses loix les plus remarquables , T. I. 216. &c.

Zamolxis , esclave de Pythagore , devient un grand Législateur , T. I. 214.

Zenon d'Elée , imagina quelques syllogismes , T. I. 210.

Zodiaque , son obliquité démontrée par Pythagore , T. I. 189.

Zones , imaginées par Pythagore , T. I. 190 , 191.

Zoroastre , plus ancien que Pythagore , T. I. 79. ses livres de magie , 179.

Fin de la Table des matieres.

Remarque oubliée au bas de la page 205 de la Vie de Pythagore.

Il fit un Instrument de la muraille de sa chambre , avec des pieux qui tenoient lieu de chevilles, &c.] Plusieurs Auteurs anciens ont rapporté cette expérience de Pythagore , comme très-certaine.

Gaudentius dans son Introduction harmonique , pages 13. & 14. Nicomachus dans son Manuel harmonique , liv. 1. Macrobe , liv. 2. chapitre 1. Boëce , liv. 1. de la Musique chap. 10. & Jamblique , chap. 26 de la Vie de Pythagore. Les modernes se sont partagés sur ce sujet. Le Pere Merienne dans le 4^e. liv. de l'Harmonie , & dans ses Observations Physiques & Mathématiques ; & le P. Fabri dans sa Physique , tome 2 , liv. 2 , soutiennent que cette expérience est fautive.

Le Pere Kircher assure qu'il l'a faite lui-même , & qu'il l'a trouvée très-véritable : voici ses propres paroles ; *Musurg. Universal. lib. 4. Musicam Pythagoricam* , dit-il , *ad malleos constitutam diversis in locis coram diversis Principibus tanto cum plausu & admiratione exhibuimus, ut ejus repetitione vix satiari posse viderentur.* Nous avons fait en différents lieux devant plusieurs Princes , & gens de la première qualité l'épreuve de la Musique Pythagoricienne aux marteaux , avec tant d'applaudissement & de succès , que pleins d'admiration ils ne pouvoient se lasser de la faire répéter.

Le Pere Gaspard Schot dans son liv. de la Magie universelle , part. 2 , liv. 6 ; & dans sa Méchanique hydraulicopneumatique , part. 2 , approuve ce que dit Kircher , & blâme ceux qui ont osé accuser de fausseté cette expérience.

Il ne m'appartient pas de vuider ce différent ; c'est à ceux qui sont profonds dans la Musique. Je me contenterai de dire qu'il est arrivé très-souvent que des choses qu'on a cru fausses dans les Anciens , se sont trouvées très-véritables. En même-temps j'avouerai que je n'aurois pas cru que de cette expérience il eût pu résulter une Musique aussi agréable que celle du Pere Kircher. Ce Pere me paroît beaucoup enchérir sur Pythagore , qui , si je ne me trompe , ne cherchoit pas dans cette Musique l'agrément qui flatte l'oreille , mais seulement les proportions des tons & les raisons de ces proportions.

F I N.

ERRATA

Pour les Œuvres de Pythagore.

Préface, pag. xxvj. Jusques à l'arrivée du Rédempteur la voie du salut leur devoit être cachée, *ajoutez*, ou pour parler plus correctement, le moyen destiné par le Seigneur au salut des hommes leur étoit inconnu ; car ils pouvoient avec le secours de la grâce l'obtenir, quoiqu'ils ne connussent pas clairement & distinctement quel étoit le moyen destiné par la Providence pour l'opérer.

Tom. I, pag. 142, ligne 25. les Juifs, lisez, des Juifs.

Tom. II, pag. 388. Saint Augustin a cru... que les nombres renfermoient des mystères infinis, *ajoutez*, si l'on en croit l'Auteur du mystère des nombres.

Pag. 430, ligne 27. après le mot vient, *ajoutez les mots suivants*, non-seulement de nous, mais encore.

Ligne 28. après le mot nous, *ajoutez*, & avec nous ;

Pag. 431, lig. 2. effacez Et, mettez, C'est lui qui.

Lig. 32. après le mot produit, *ajoutez*, librement.

gor
m
ue
pe
m
d
ca
la
con
Sem
é p
es Ju

gust
moir
si l
ere d

t vie
n-fer

rou

reue

uue





